



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

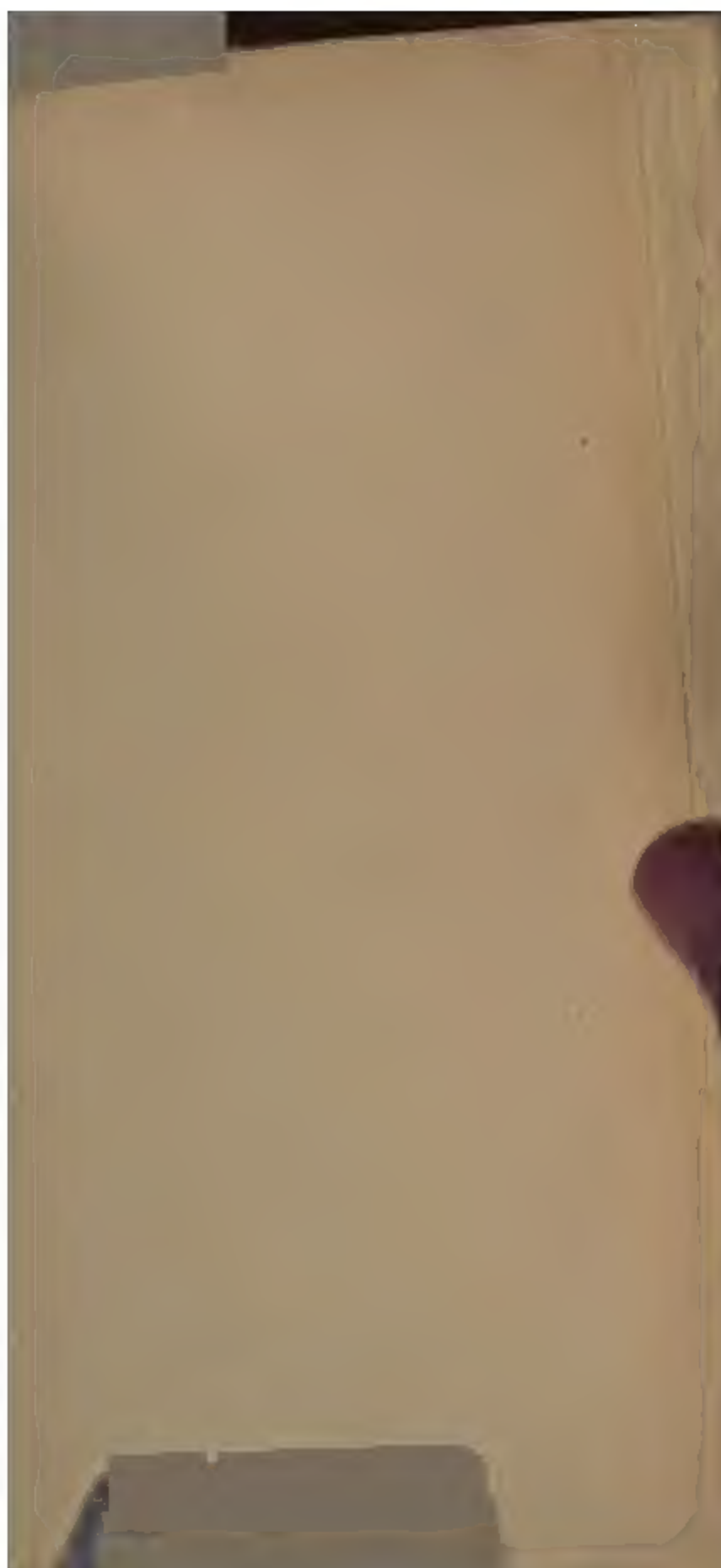
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3433 06181938 3















LES  
ŒUVRES  
DE *Plato*  
PLATON

TRADUITES EN FRANÇOIS,  
*avec des Remarques.*

Et la Vie de ce Philosophe, avec l'exposition  
des principaux dogmes de sa Philosophie.

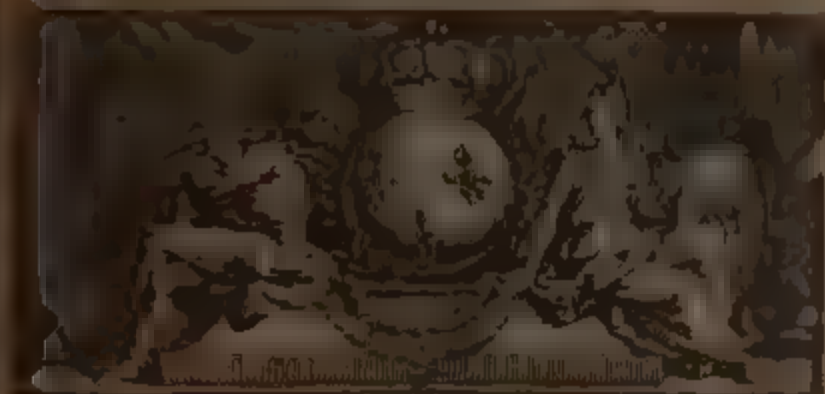
TOME PREMIER.



A PARIS,  
Chez JEAN ANISSON Directeur de l'im-  
primerie Royale, rue de la Harpe.

M. DC. XCIX.  
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





AU ROY.

**S**IRE,

Tout ce qui peut ramener les  
hommes à la vérité & à la sa-  
gesse, est précieux devant les yeux

à ij

## E P I T R E.

pouvoit guerir l'aveuglement des  
Payens, & les porter à reconnoi-  
tre un seul Dieu, à l'aimer, à  
servir, & à se conduire par ses  
preceptes & par ses Oracles.

Mais ce qu'il y a de plus me-  
veilleux encore, SIRE, c'est que  
la pluspart des veritez divines qui  
ont esté annoncées par les Prophe-  
tes, & qui sont enseignées dans  
l'Evangile, se trouvent prouvées  
dans ses écrits avec tant de force  
& tant d'évidence, que l'opiniâtreté  
la plus ingenieuse ne scauroit leur  
rien opposer.

Un Philosophe si profond dans  
la science de Dieu, d'où découle  
toutes les lumieres & toutes les  
vertus, ne pouvoit avoir que de  
grandes vues sur la politique, dont  
la Religion est la base & le fondement.



## E P I T R E.

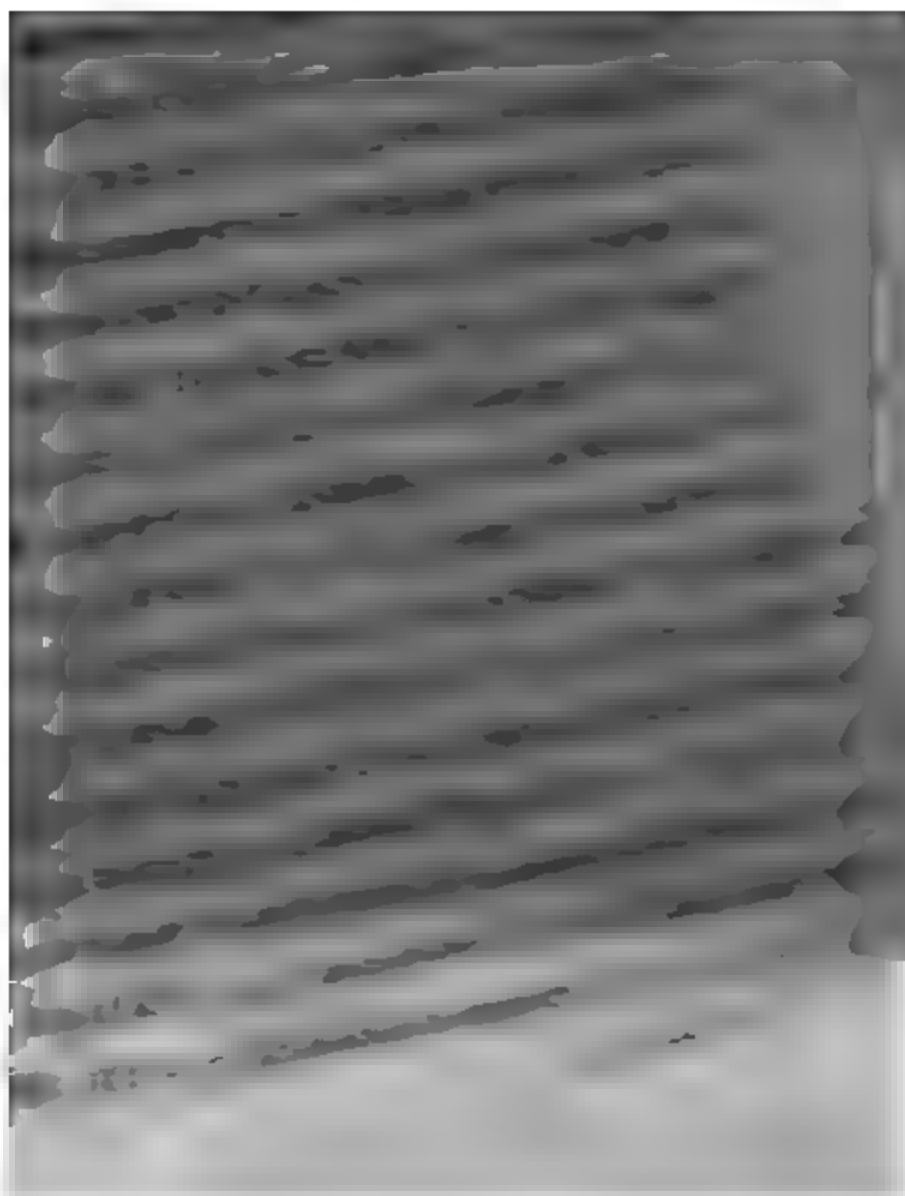
ment. Aussi a-t-il établi des principes admirables pour le gouvernement des Estats dans un grand nombre de traitez, qui luy ont attiré la veneration des Roys & des peuples.

Après avoir bien considéré & comparé toutes les différentes especes de gouvernement, quoy-qu'il fust né dans le sein d'une Republique, qui estoit la plus irreconciliable ennemie de la Royauté, il prefere le gouvernement Monarchique, comme le plus parfait, parce qu'il approche le plus du premier modele, c'est-à-dire d'un Dieu souverain maistre de l'Univers, & qui a long-temps conduit les hommes par luy-mesme; mais il montre que ce pouvoir absolu doit estre moderé par la loy, qui tient lieu de la Raison suprême.

## EPITRE.

Il prouve, SIRE, que les Princes ne peuvent jamais bien gouverner, qu'en suivant le Roy des Roys, unique auteur de toute sagesse & de toute justice : car il est impossible qu'un homme, quelque grand qu'il soit, conduise heureusement les autres hommes, s'il n'a luy-mesme Dieu pour conducteur ; chaque chose devant estre regie par une nature qui soit au dessus d'elle.

Platon, SIRE, en proposant ces regles, reconnoist que l'homme n'enseigne point à l'homme la veritable science, qui seule fait bien regner ; que c'est Dieu seul qui la donne, & qu'il n'y aura jamais de bons Roys, que ceux qui auront recours à Dieu, & qui seront disposez à l'écouter avec humilité, & à le suivre.



## E P I T R E.

grande puissance, la plus grande fortune & la plus grande habileté, ne sont que de plus grandes de plus inévitables occasions d'injustices & de crimes.

Si Platon représente aux Rois les justes bornes de leur pouvoir dans le ministère que Dieu leur a confié, il ne laisse pas ignorer aux peuples toute l'étendue de leurs devoirs & de leur dépendance. Je veux, SIRE, que regardant toujours les Rois comme les Lieutenans de Dieu, ils rendent une obéissance entière, mesme aux Rois injustes; car, & ce sont ses commandemens, de desobeir à ce qui est au dessus de nous, soit Dieu soit homme, il n'y a rien de plus criminel, ni de plus honteux.





## ÉPI TRE

Philosophe, & qui le justifie du reproche qu'on luy a fait, qu'en proposant pour regle un Prince si sage, n'avoit eu que des idées dont la vertu ne pourroit jamais approcher.  
En mesme temps, SIRE, je satisfais la forte passion que j'ay de vous remercier mes très-humbles hommages. & de protester à Vostre Majesté que la reconnoissance de graces qu'elle daigne répandre sur moy, égalera toujours les profondes sentimens de respect, de fidélité & de Zèle avec lesquels je seray toute ma vie,

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéissant  
& très-fidelle serviteur & sujet  
D A C I S R.



# DISCOURS

*sur Platon.*

CE que nous voyons arriver tous les jours aux meilleures maisons, sont les grands noms sont usurpez par des familles obscures, de manière qu'avec le temps on ne distingue plus les véritables héritiers, qui seuls ont droit de les porter, c'est ce qui est arrivé à la Philosophie. Un grand nombre d'Arts & de Sciences, qui véritablement peuvent être utiles, mais qui ne sont dignes que d'être les esclaves de la Science, qui seule rend notre vie également bonne & heureuse, se sont emparés de ce magnifique nom, & l'ont rendu méprisable aux yeux des hommes. On n'a plus aucune idée du véritable Philosophie, depuis qu'on prodigue cet auguste titre à des gens curieux & oisifs, qui se bornent à connoître

### *Discours sur Platon.*

quelques secrets de la Nature , & qui passent leur vie à faire des expériences sur la pesanteur de l'air , ou sur la vertu de l'aimant. On l'a encore plus dégradé en le donnant à ceux qui une avance insatiable attache jour & nuit à un fourneau , comme si l'or , qui tout ensemble ne vaut pas la moindre vertu , estoit le but de la Philosophie. Enfin on ne s'est pas contenté de ces taches, on a aussi rendu ce nom odieux en le donnant à ces libertins, qui par une prétendue force d'esprit , qui n'est au fond que foiblesse & qu'ignorance , vivent en bestes plutôt qu'en hommes. Peut-on donc s'étonner que la Philosophie soit méconnuë , & que on n'ait plus pour elle le respect & la veneration qu'elle excitait autrefois. Honteuse d'estre confonduë avec les filles de la terre , elle est remontée au Ciel, d'où Socrate l'avoit fait descendre.

Les Athéniens desfondirent autrefois par un decret public, que les noms d'Harmodius & d'Aristogiton, qui



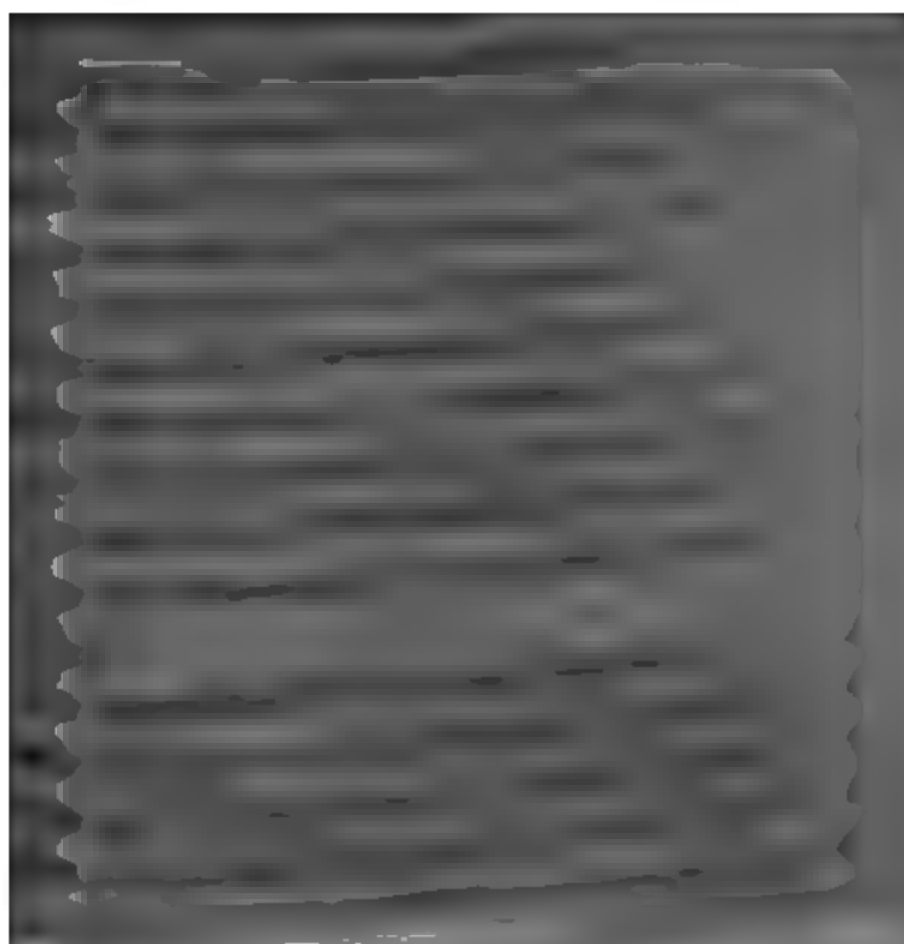
...rien, des noms dévoués  
erté publique. La Philoso-  
bien un autre libérateur. Elle  
e des vices, elle foudroye  
e, elle confond la sagesse hu-  
c'est quelque chose de plus  
e les Arts, & que ce qu'on  
ordinairement les Sciences;  
mour de la véritable sagesse,  
science des choses divines &  
es, c'est-à-dire la science de  
science qui nous apprend à  
re le rapport que nostre Ame a  
ement avec son Createur, &  
& en luy, avec toutes les crea-

...rien, des noms dévoués

*Discours sur Platon*

justice, & de la force ; aimer la  
fuir les voluptez ; mépriser les  
ses ; rompre autant qu'il est  
les liens qui attachent l'ame à  
haïr & mépriser ce corps touj  
posé à la sagesse ; renoncer à  
desirs ; ne craindre ni la pau  
l'ignominie, ni l'opprobre qu  
souffrir pour la justice & pour  
té ; faire du bien aux homm  
ses ennemis mesme ; ne pen  
bien mourir , & pour cet effe  
cer à tout & à soy-mesme. Vo  
dée que les Payens les plus  
ont eu de la Philosophie.

Cela une fois posé, rien n'est  
ni plus juste ni plus utile , que  
vire le progrès certain & visible  
ont fait dans la recherche de  
ritez , & de connoître jusqu'à  
degré de lumiere il a plu à Dieu  
conduire. Si on n'a fait cet en  
on ne sçauroit parler d'eux avec  
noissance, & sans tomber dans  
faux jugemens , comme cela  
rivé & arrive encore tous les j

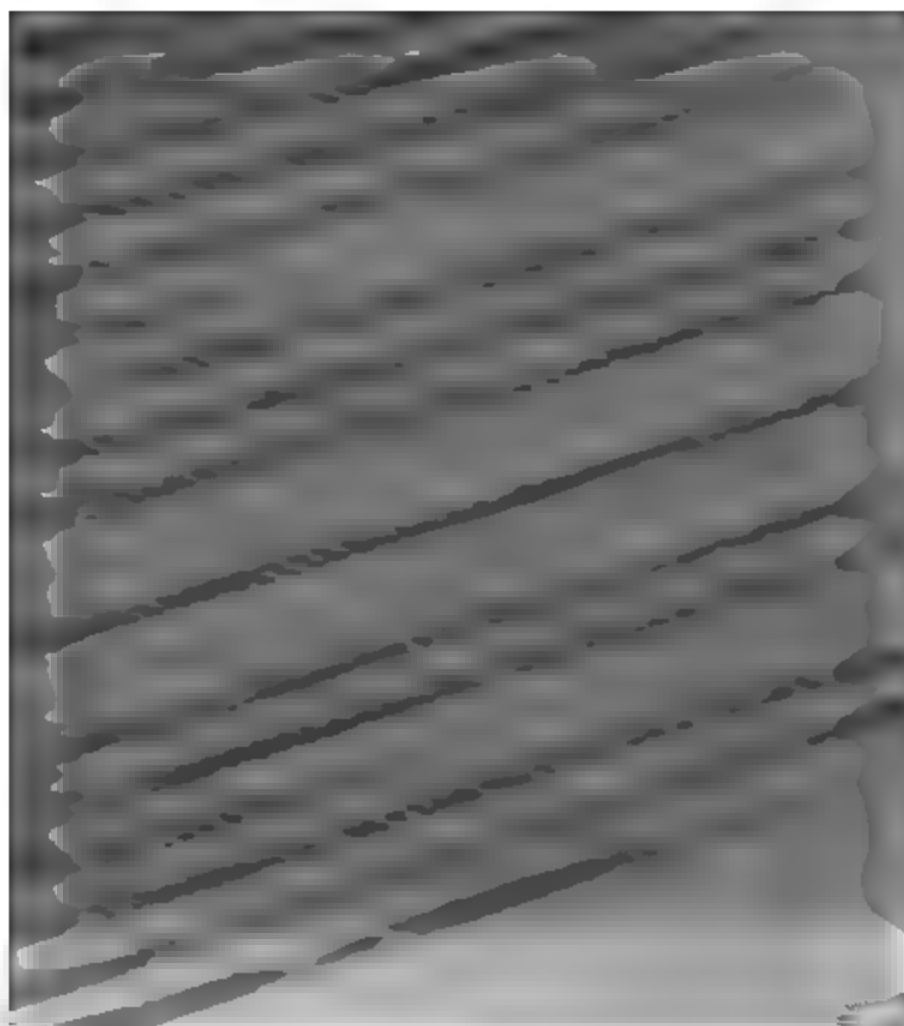


### *Discours sur Platon.*

de doctrine qui renferme tout le Paganisme a connu de plus par

Pour peu qu'on le lise avec attention, & qu'on reflexisse sur ce qu'il enseigne, on voit clairement que Dieu, pour fermer la bouche à la crédulité, préparoit déjà la confusion des Payens, qui avoit esté souvent prédite par les Prophetes. N'est-ce pas l'ouvrage de Dieu, & comme un prelude de cette conversion qu'un Payen, qui, dans la plus grande partie de toutes les Villes, & près de quatre cens ans avant que la lumière de l'Evangile éclairât l'Univers, avoit écrit, & prouve une grande partie des vérités de la Religion Chrétienne?

La circonstance du temps est remarquable, car Platon commença à écrire immédiatement après les derniers Prophetes qu'il y eut en Israël. De sorte qu'aussi-tôt que les Prophetes cessent parmi les Juifs, Dieu suscite des Philosophes pour commencer à éclairer les Gentils. Les principes de l'Evangile sont



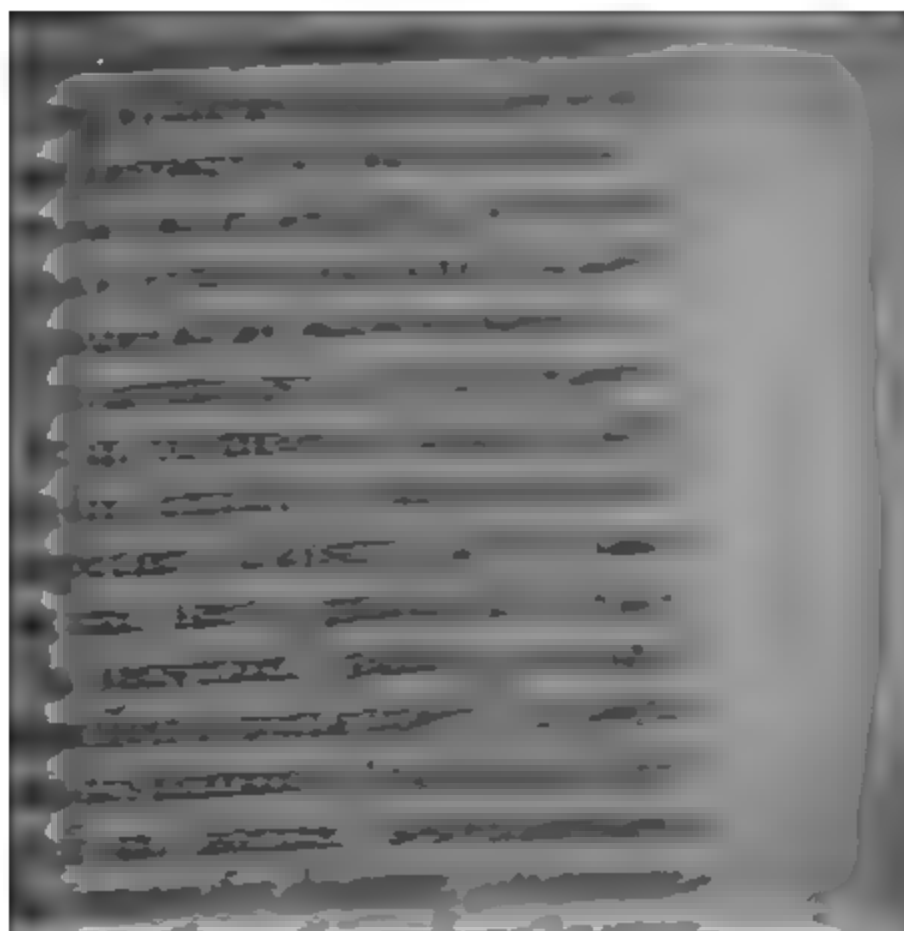
### Discours sur l'union.

Qu'on est plus heureux de  
l'injustice que de la faire.

Que Dieu est la seule cause  
& ne peut estre la cause du mal  
vient toujours de nostre sen-  
téissance, & du mauvais usage  
nous faisons de nostre liberté.

Que l'amour propre produit  
corde & la division qui regnent  
mi les hommes, & qu'il est la cause  
leurs pechez, & que l'amour  
chain, dont l'amour de Dieu est  
cipe, produit cette sainte union  
le bonheur des familles, des Re-  
ques & des Royaumes.

Que le monde n'est que cor-  
qu'il faut le fuir pour s'approcher  
Dieu, qui est seul la santé & la  
& que pendant que nous vivons  
sommes environnez d'ennemis  
nous avons à soutenir un combat  
nel, qui demande de nostre persé-  
sistance sans relâche, & dans  
nous ne pouvons vaincre que  
Dieu ou ses Anges viennent  
secours.



*Discours sur Platon*

seroient cependant pour j  
crate fut la premiere preuve  
demonstration. Car, comme  
Justin, les démons voyant  
Philosophe faisoit voir le  
par la verité, & qu'il tâchoit  
tourner les hommes de l  
un culte, ces esprits malins  
soit par le moyen des hom  
rompus & qui se plaisoient  
vice, que cet homme juste  
mort comme un impie, qui  
Dieu, & qui introduisoit  
veaux Dieux.

Il y a des gens qui prétend  
ce passage de Platon est un  
tic, parce que les termes n  
nent point à Socrate, qui n  
du poison, & qu'ils convien  
cissement au Sauveur du m  
fut fouetté & crucifié.

Mais n'érigons point  
un Philosophe, à qui la se  
frappée de l'injustice des h  
pû arracher ces expressions  
& contentons-nous de ch



### *Discours sur Platon.*

puis ce qu'il peut y avoir de con-  
formité aux desseins de Dieu qui a  
voulu sauver les hommes,  
il est souvent servi des Payens  
pour l'exécution de ses de-  
crets.

Il sçavons par l'Ecriture sainte,  
que le flambeau de la vérité,  
la Religion naturelle fut le pre-  
mier usage que les hommes firent de  
la raison; que la cupidité & les pas-  
sions déréglées ayant corrompu cette  
raison, ils s'abandonnerent au culte  
des Idoles, & que Dieu  
interrompit le cours de cette abomi-  
nation, se fit connoître une seconde  
fois, donna la Loy Judaique, qui  
répandant dans le cœur les princi-  
pes de la Loy naturelle, que la corru-  
ption avoit presque entièrement effa-  
cée, romettoit l'alliance plus sainte  
& plus parfaite que les justes atten-  
doient, & qui estant seule capable de  
lever de la mort, pouvoit seule  
conduire les hommes à une im-  
mortalité glorieuse.

### *Discours sur Platon.*

Il semble que Platon, instruit de la  
bonne conduite de Dieu, travaille à ramener  
les Payens par les mesmes voyes.

Il tâche de rétablir la Religion  
naturelle en combattant le Paganisme  
qui en étoit la corruption.

Il donne une loy qui dans ses prin-  
cipaux chefs est entierement conforme  
à la tradition des Hebreux & aux  
regles de Moyse & des Prophetes  
dont il a emprunté ce qu'il a de plus  
raisonnable & de plus sain.

Et il soutient cette Loy par un grand  
nombre de principes plus relevés que  
ceux de la Religion naturelle & de la  
Loy de Moyse, & par les promesses  
claires & précises des biens spirituels  
& éternels, dont la Religion Chré-  
tienne peut seule faire jouir les ho-  
mes, & que Moyse & les Prophetes  
ne promettoient que sous le voile  
des figures des biens temporels.  
Ainsi Platon ne se contente pas de  
rendre témoignage à la Religion  
naturelle, & à la Loy Judaïque, il rend  
aussi en quelque façon hommage

### *Discours sur Platon.*

tion Chrétienne en perçant par une lumière surnaturelle une partie d'ombres & des figures qui la ca-  
ver, & en proposant la plus part  
grands motifs & des objets glo-  
qu'elle a toujours employez  
élever les hommes au dessus  
-mesmes, & pour les rendre  
es de leurs passions. \* *L'heu-  
immortalité, dit-il, est un grand  
qui nous est proposé, & une gran-  
erance, qui devons nous obliger  
passer toute nostre vie à acquirir  
esse & la vertu. C'est ce que la  
seule de ces deux premiers vo-  
achevera de mettre dans tout  
l'air.*

On demande sur cela de quelle  
en les livres de Moïse & ceux  
prophètes avoient pu venir à la  
distance de Platon ? Je ne m'en-  
ay point à prouver qu'il y en a-  
des Traductions Grecques avant  
des Septante, cela est trop dif-  
à bien établir, & j'avoue que je

*Discours sur Platon*

les Egyptiens auroient-ils  
que des Hebreux, une T  
l'on trouve une Doctrin  
leuse, & dont jamais  
peuple, avant le Peuple  
voit oûi parler ?

Mais, dit-on, les écri  
sont mêlez de beaucoup  
dans les plus grandes ver  
plique, il est plein de d  
certitudes ; & on voit  
Socrate qui fait professi  
sçavoir : quelle utilité p  
d'un homme qui ne f  
ignorance ? Il faut répo  
jections.

Il est certain qu'il y  
dans Platon, mais quan  
les examiner de près, on  
les traces des anciennes  
des Oracles des Prophet  
compare ces traces avec  
nos saints livres, on d  
aussitôt la source de ces  
qui deviennent par là un  
de la Religion Chrétien

*Discours sur Platon.*

thagore voyagea en Egypte, rapporta en Grece cette Tradition. Ses Disciples la communiquèrent à Pythagore, qui en fit part à Platon, & luy alla achever de s'en instruire en ces lieux, où il put voir les petits enfans des fils de ceux qui avoient vécu avec ces fugitifs qui s'y retirez avec ces Prophetes. On ne sçait même ne sçroit-on pas que Platon a été à croire qu'à force de s'en-tenir avec eux il avoit assez appris pour lire luy-même ces livres, dont les Egyptiens, peu curieux, pouvoient avoir des copies. Mais qu'il les ait lûs, ou qu'il n'en sçut que ce qu'il en avoit appris par la conversation, il ne peut certainement avoir tiré que de là cette doctrine qu'il appelle *sacree*. Car il se confonde si parfaitement avec ces livres en beaucoup de choses, non seulement pour ce qui regarde les veritez, mais encore pour l'ordre dont il s'exprime, qu'on ne peut douter qu'il les traduit. D'où

## Discours

moien de porter par tout  
& de dissiper les erreurs. Les  
principes sont bien d'act  
pas veritez, alors on peut  
tres-utilement des preuves  
à données.

Les incertitudes qu'on lu  
che sur les points les plus  
bien loin d'ébranler les prin  
font que les affermir davan  
l'on peut dire que c'est de se  
que naissent la certitude &  
tion. Par exemple dans le  
il s'agit des grands objets  
esperance dans l'autre vie : P  
sinuë qu'il est tres-difficile d  
certainement la verité pen  
nous vivons, & que quelc  
que soient les preuves sur  
on peut fonder l'attente d  
reuse éternité, la grandeur  
la foiblesse naturelle à l'  
des sources intarissables d  
d'incertitudes : car les  
naissent en foule du fond  
corrompue, qui combat

### *Discours sur Platon.*

de convenir que les Payens ont  
eu certaines grandes veritez,  
de devant estre pleinement deve-  
lus que dans le temps de l'avene-  
du Messie, estoient couvertes  
sous des tenebres que leurs veux ne  
pouvoient percer. Et cela estoit pré-  
dit par les Prophetes, qui tous a-  
voient dit que *Jesús-Christ* seroit la  
lumière des Nations. Il n'y avoit que  
Christ qui pût leur dévoiler  
ces veritez, qui devoient estre ca-  
chant sa venue. Il n'est donc pas  
étonnant que des hommes qui  
s'étoient entrepris de penetrer \* ces My-  
steres par la raison seule, se soient  
égarez en de vaines imaginations.  
pourquoy aulli il ne faut pas  
essayer d'éclaircir les veritez de la  
Religion par les veues de ce Philoso-  
phe mais au contraire, il faut ex-  
aminer les veues de ce Philosophe  
par les veritez de la Religion, c'est

comme sur la Trinité, sur la Resurrection, sur  
la vie de l'homme, & sur la creation des Ames  
et des corps.



### *Discours sur Platon.*

le moyen de porter par tout la  
re & de dissiper les erreurs. Et  
ces principes sont bien d'accor  
nos veritez, alors on peut se  
tres-utilement des preuves q  
a données.

Les incertitudes qu'on luy  
che sur les points les plus effe  
bien loin d'ébranler ses princip  
font que les affermir davanta  
l'on peut dire que c'est de ses  
que naissent la certitude & la  
ction. Par exemple dans le Ph  
il s'agit des grands objets de  
esperance dans l'autre vie : Platon  
sinuë qu'il est tres-difficile de se  
certainement la verité pendant  
nous vivons, & que quelque  
que soient les preuves sur lesq  
on peut fonder l'attente d'une  
reuse éternité, la grandeur du so  
la foiblesse naturelle à l'homme  
des sources intarissables de dou  
d'incertitudes : car les incert  
naissent en foule du fond de la  
corrompue, qui combat les veritez



### *Discours sur Platon.*

manifestes & qui résiste aux  
les plus évidentes que la rai-  
son peut fournir. Que falloit-il donc  
dissiper ces doutes ? Les Pro-  
phètes avoient parlé : mais leurs or-  
acles estoient encore obscurs, &  
il ne faut pas reconnoître dans  
ces paroles l'esprit de Dieu qui les  
inspire. Il falloit que Dieu luy-mes-  
me parlât. Il n'y avoit qu'une pro-  
phétie, qu'une révélation divine qui  
pourroit dissiper les nuages  
de l'ignorance & de l'incrédulité, &  
changer les doutes en certitudes.  
C'est ce que Platon avoue en ter-  
mes précis, car il introduit des Phi-  
losofes qui rendent hommage à ce  
Dieu en appelant ses promesses le  
port dans lequel on ne craint au-  
cun danger, & le seul où l'on peut  
faire heureusement le voyage de  
la vie sur cette mer orageuse &  
écueils. Voilà à quoy se ter-  
minent ces incertitudes ; elles me-  
nent à reconnoître le besoin d'un

*Discours sur Platon.*

Dieu qui assurest les hommes  
réalité des grands biens qu'ils  
voient. Et c'est ce qui est ad-  
dans la Religion Chrétienne  
avant seule un Dieu pour Dieu  
à toutes les promesses éternelles  
Prophètes ont annoncées, & qu'  
ont entrevues, & la parole  
Dieu en est, de l'aveu même  
Pavane, un gage très-assuré. Et  
ce que selon le Paganisme le  
clair, il n'y a plus de doutes  
Religion Chrétienne, & elle est  
le Vainqueur dans lequel on ne pe-  
ut pas pécher. Et voilà ce que les  
Sages avoient prédit, qu'en  
Christ seroient pleinement ré-  
surrection & la vie, & qu'ils  
sauvent des Nations.

C'est pas seulement sur ces  
points que Platon doute  
quelque par tout. Et ses doutes  
donnent lieu à mal juger de la Phi-  
losophie Académique, car on s'est  
souvent qu'elle n'affirmoit rien, &  
ne pouvoit tout également

ne trompe, ne se laisse  
de l'ignorance de l'un et de l'autre  
n'est merveilleux.  
Il y a deux sortes d'ignorance. l'une  
est celle, qui est bonte de nature  
ou le bon ou le mal. L'autre est  
celle qui est faite, & l'autre est  
celle qui est bonte. Car cette dernière  
est l'ignorance de ceux qui  
ont appris tout ce que les hommes  
ont à dire, l'apprennent  
à l'ignorance. Voilà la  
l'ignorance de Socrate, & l'autre  
l'ignorance. \* *Platon, République.*

### *Discours sur Platon.*

tées, car l'opinion ne s'arreste point, & est sujete à changer. Mais quand elle est liée & fixée par le raisonnement tiré des causes que la lumiere de Dieu nous decouvre, alors cette opinion devient science, & elle est fixe & stable comme l'estoient les statuës à qui on avoit adjouté ce maistre ressort. Ils vouloient donc faire entendre par là que l'opinion ne roule que sur la vraisemblance, qui est toujours comme un sable mouvant, mais que la science se repose sur le certain & sur le vray qui sont des fondemens fixes. Ainsi Socrate & Platon disputoient sur tout pendant qu'ils n'avoient que des opinions, mais dès que leurs opinions après de serieuses recherches & un long travail estoient devenues science par la lumiere de Dieu, alors ils asseuroient ce qu'ils connoissoient. Jusques-là tout estoit doutes & incertitudes. Mais ces doutes estoient plus sages & plus seurs que l'arrogance des Philosophes affirmatifs, qui asseuroient tout temerairement, & qui

de même principe, & si se  
trompe, on va trouver dans  
l'ignorance un fonds de science  
merveilleux.

deux sortes d'ignorance, l'une  
elle, qui est bonne ou mauvaise  
bon ou le mauvais usage qu'  
fait, & l'autre acquise & tou-  
anne. Car cette dernière igno-  
est l'ignorance de ceux qui a-  
oir appris tout ce que les hom-  
oient sçavoir, s'apperçoivent  
e sçavent rien. Voilà quelle es-  
ignorance de Socrate, c'estoit  
ignorance \* *sçavante qui se con-*

*noît en sçavoir, & en sçavoir.*

### *Discours sur Platon.*

il en avoit connu le néant. Il prou-  
mesme que toutes ces sciences sont  
ou inutiles ou malheureuses, & qu'il  
n'y a que la science de Dieu qui fait  
nostre bonheur ; qu'où cette science  
n'est point il n'y a point de bien, & qu'il  
par conséquent il y a une ignorance  
plus utile que les sciences : car cette  
ignorance ne cherchant point en elle-  
le-mesme des lumieres, qu'elle sçait  
bien qu'elle n'a point, ne les cherche  
qu'en Dieu qui se plaist à remplir  
vuide. Voilà pourquoy Socrate com-  
mençoit toujors par asseurer qu'il  
sçavoit rien. Il vouloit faire entendre  
par là, que nostre Ame ne sçait rien  
véritablement qu'à mesure que Dieu l'  
eclaircit ; qu'elle doit toujors regarder  
cette vive lumiere dans laquelle seule-  
elle peut voir la lumiere, & que si  
qu'elle en détourne ses regards, elle  
retombe necessairement dans ses tene-  
bres, & ne produit que des œuvres  
de tenebres. Que les superbes ser-  
vants du siecle paroissent, & qu'ils  
se comparent à cet ignorant.

## Deuxième Sur Philosophie

et à ceux qui ne s'attachent pas à la  
vieillesse de ces philosophes.

La Philosophie est une science  
ordonnée de deux manières. Elle est  
de lieu à deux manières de  
philosophes.

Les Philosophes Chrétiens ont  
été comme une Doctrin  
des principes même  
à la Religion Chrétienne.  
Les Philosophes Païens ont

été comme une Doctrin  
qui étoit une morale aussi bonne  
et celle de la Religion Chrétienne,  
qui pouvoit même tenir lieu de  
la même Religion.

En premier regard elle étoit digne  
des mêmes louanges que luy ont  
données les plus grands Docteurs de  
l'antiquité.

### *Discours sur Platon*

il fait aimer ce qu'il commande, c'est plus que prouver. Mais un philosophe, qui n'a d'autorité sur qu'autant qu'il nous persuade par ses raisons, est obligé de donner des preuves de tout ce qu'il avance; c'est si ce que Platon fait, & ses preuves ne peuvent estre que tres-agréables à ceux qui croient, & tres-utiles à ceux qui ne croient point, peu qu'ils veüillent écouter & suivre.

Un lecteur zélé & sçavant dans l'antiquité Ecclesiastique dira peut-estre, si Platon est si utile d'où viennent donc les foudres que quelques Peres de l'Eglise, & sur tout S. Jean Chrysostome, ont lancées contre luy? Il suffiroit d'opposer les grandes loüanges que d'autres Peres luy ont données, & sur tout S. Augustin. S'imagine-t-on que les mesmes principes qui ont charmé S. Augustin, aient déplû à S. Chrysostome? non il n'y a point de doute. L'esprit de Dieu n'est point divisé, & la verité paroist tou-



lieu à deux jugemens très-  
z.

Philosophes Chrétiens la re-  
nt comme une Doctrine qui  
principes menoit naturelle-  
la Religion Chrétienne.

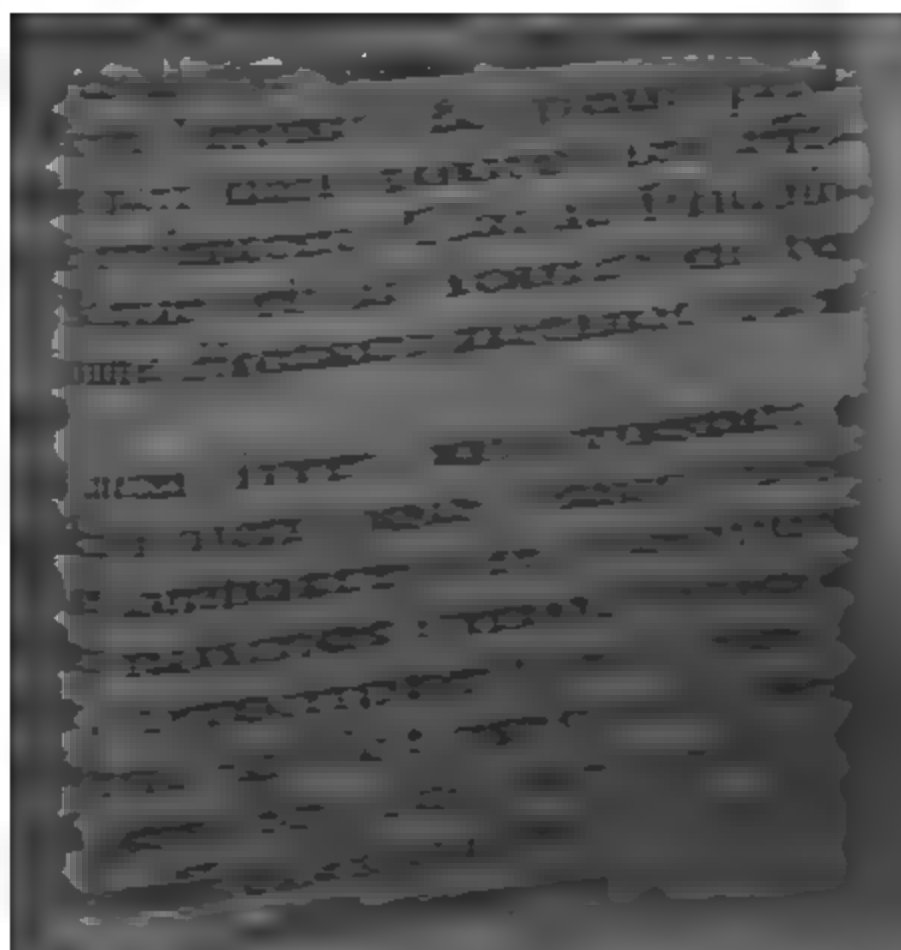
es Philosophes Payens la con-  
ent comme une Doctrine qui  
noit une morale aussi parfaite  
de la Religion Chrétienne,  
pouvoit mesme tenir lieu de  
ainte Religion.

premier égard elle estoit digne  
es les louanges que luy ont  
les plus grands Docteurs de

*Discours sur Platon.*

loient s'en prévaloir; car la sagesse & la science des sçavans sont que folie si elles ne mènent à connoître Jesus-Christ. Platon même par ses principes nous fournit des armes pour combattre les païens sans insensé qui s'arresteroient à ses Dogmes, & qui fermeroient les yeux aux veritez lumineuses de la V. religion.

Mais aujourd'huy cette différence cesse. Il n'y a plus de ces insensés. Personne n'est assez aveugle pour préférer ni pour comparer même Platon & Socrate, je ne dis pas aux Evangelistes ou aux Apostres, mais au même Seigneur Chrétien. Il n'y a donc aucun danger de relever ces veritez que l'on trouve dans Platon, & de leur rendre tout l'honneur qu'elles méritent. Elles sorties d'une bouche Payenne, elles n'en sont pas moins dignes de nos respects. Dieu n'avoit-il pas envoyé son Fils au milieu des Nations un Balaam pour luy communiquer son Esprit? Quand nous rendons hommage à ces veritez que prédit ce Prophete



### *Discours sur Platon.*

la Religion Chrétienne, car si la conformité d'une partie des Dogmes de Platon avec ce qui nous est annoncé dans l'Evangile, ~~est~~ si fort relevé ce Philosophe, qu'on l'a appelé divin, quels respects & quelle veneration ne meritent pas ceux qui ont l'esprit & le cœur rempli de toutes les veritez Chrétiennes, & qui se nourrissent de cette Doctrine Celeste que Jesus Christ a apprise de Dieu son Pere & qu'il est venu luy-mesme nous enseigner.

Cette conformité de Platon avec les Dogmes de l'Evangile porta l'année dernière un sçavant & pieux Ecclesiastique à en donner un petit extrait que le public a fort bien reçu. Cet extrait fait dans le Palais & sous les yeux d'un des meilleurs & des plus sçavants Archevêques que Dieu ait donnez à son Eglise, est un grand éloge pour la Doctrine de ce Philosophe. Quelle plus grande approbation que celle d'un Prélat si fortement attaché à la parole de verité & si so-

la subtilité d'esprit & l'exac-  
te raison, nécessaires dans tous  
l'estats de la vie pour discerner la  
vérité d'avec l'erreur, & pour pren-  
dre le bon parti dans toutes les affai-  
res qui se presentent. Car la Philoso-  
phie de Socrate est la source du bon  
sens, comme Horace mesme l'a re-  
connu.\*

Dans aucun livre du monde on  
n'apprendra si bien que dans celuy-  
ci l'Art de combattre les Sophistes,  
par leurs maximes empoisonnées  
sont allent à corrompre les Ames &  
à nier la verité & l'esprit. Comme

*Discours sur Platon.*

vient inmanquablement à bout tout ce qu'elle entreprend, & il est impossible de s'en deffendre. On pourroit la comparer au Soleil, qui en levant fait à peine sentir sa chaleur, qui l'augmente peu à peu, de manière qu'elle devient enfin si ardente qu'elle ne peut plus la soutenir.

Je ne parleray point des agrémens de ces Dialogues, ils sont infinis, n'y a ni Satires ni Comedies qui s'en approchent. On ne trouve nulle part tant de sel, tant de graces, tant de bien-scances, ni tant de variété, ni pour les pensées, soit pour les expressions : & jamais on n'a vû l'ironie si finement maniée ; c'est moins une lecture qu'un enchantement. Dans la Vie de Platon j'ay assez relevé les avantages que le dialogue a sur toutes les autres manieres de traiter ce sujet. J'adjoûteray seulement icy ce qui contribuë le plus à le rendre si agreable & si utile, c'est que la verité y sort peu à peu du sein de la flûte mesme, comme quand on

### *Discours sur Platon.*

de des tableaux, on voit les personnages s'élever peu à peu, & par-là même tout entiers : & il n'y a rien de plus agreable à l'œil que cette lente naissante, dont le progrès quelque insensible luy laisse mes-  
me le temps de le prévenir & de le  
suivre. Or une vérité que nostre  
raison a devinée, nous plaît bien au-  
tant qu'une vérité qu'on nous a  
apprise, qui ne fait le plus souvent  
que nous aigrir & nous revolter.

Ces Dialogues ont été l'admira-  
tion de tous les siècles. Sous le regne  
de Trajan ils estoient encore si esti-  
més à Rome, qu'on introduisit une  
Loi qui fut reçue avec beau-  
coup d'applaudissement : on choisif-  
foit les plus beaux de ces Dialogues  
pour les faire apprendre par cœur  
aux enfans, afin qu'ils les recitassent  
avec dans les festins avec les diffé-  
rentes tons & les différents gestes qui  
appartenoient aux mœurs & aux ca-  
racteres des différents personnages  
Platon fait parler. Il est vrai

### *Discours sur Platon*

que cette coutume ne dura pas longtemps. Mais ce qui la fit cesser n'est pas moins honorable que ce qui la voit introduite; car les Philoſophes qui la condamnerent & qui l'abolirent, ne le firent que parce qu'ils voyoient Platon trop ſublime, & qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'on ſe livrât au plaſir de la table, & qu'on ſe diſt parmi la joye, le bruit & le tumulte des repas, des Diſcours ſerieux & ſi ſolides. Ce ſentiment eſtoit meſme appuyé ſur l'autorité de Platon, qui dans ſon dialogue ayant à parler de la fin de l'homme & du ſouverain bien, & d'autres matieres theologiques, ne pouvoit trop fortement ſes démonſtrations & n'imite pas, comme à ſon ordinaire, un vigoureux lutteur qui ne lâche jamais priſe, & qui ſerroit ſon adverſaire de ſi près qu'il ne peut luy échaper, mais il adouciſſoit ſes preuves, & attiroit ſes auditeurs par l'inſinuation des Fables & des exemples, qui ſemblent



te, & on en doit bannir,  
parloit Démocrite, celles  
épineuses; & dont on ne  
peut nier. Le discours à table doit  
être tout le monde, comme le  
sont ceux qui y proposent des ques-  
tions & difficiles en bannis-  
sant cette sorte de com-  
muni- cation, & renouvellent le repas du  
de la grue.

J'avois considéré que l'élo-  
quence & l'harmonie de ces  
discours que je n'aurois jamais  
osé de les mettre en nos-  
tre jay eu le déplaisir de

### *Discours sur Platon.*

les si importantes & si nécessaires, seroit une pure folie d'estre assez idolâtre des termes, pour priver les hommes d'un si grand secours. Heureusement ce qu'il y a de plus utile, c'est que ma traduction ne scauroit gâter Elle conserve l'Art de la Dialectique, & toutes les veritez que Socrate prouve par son moyen, & cela suffit. Les beautez qui ne consistent que dans l'expression ne sont pas si nécessaires, & on peut aisément s'en passer, pourveu qu'on jouisse des autres & qu'on ne fasse pas comme un Ecuyer vain du dernier siècle, qui après avoir fait de fort bonnes reflexions sur Socrate, & avoir reconnu qu'il étoit un *Patron admirable en son art*, & de *grandes qualitez*, s'amuse à se chagriner qu'une Ame si belle eust rencontré un corps tres-difforme & tres-disconvenable à sa beauté. Comme si des gens de guerre, en faisant les grandes actions de César d'Alexandre, au lieu de profiter de cette lecture, & d'y apprendre la

### *Discours sur Platon:*

etier, s'amusoient à s'affliger de ce  
que l'un estoit chauve, & que l'autre  
penchoit la teste d'un côté.

Mais peut-estre ay-je moins à crain-  
dre pour ma traduction, que pour So-  
crate mesme. Nostre siecle ressemble  
fort à celuy de ce Philosophe, qu'il  
a bien de l'apparence que si cet hom-  
me sage trouve aujourd'huy des Ju-  
ges éclairez qui luy rendront justice,  
il en trouvera un plus grand nombre  
encore de fort prevenus qui le con-  
damneront. Dans un temps où l'on  
estime que les richesses, où la servi-  
tude, qui mene à la fortune, est préfe-  
rée à la liberté, & où l'on aime mieux  
poursuivre les vices des autres par ses  
satiries, qu'augmenter ses propres  
vertus par son travail, on se moquera  
de la temperance, de la frugalité, de  
la force, de la justice & de la liberté  
de Socrate. Et en cela on ne fera que  
ce qu'il a prédit; \* *Si mes Concitoyens,*  
*et-il, n'ont pu souffrir mes maximes,*  
*la plus forte raison les étrangers ne*  
*pourront-ils les supporter.*

### *Discours sur Platon.*

La plupart ne se donneront  
mesme la peine de le lire. \* On  
bien plustost des Fables Milesi-  
ennes comme dit S. Jerôme, c'est-à-dire  
ouvrages qui gastent le cœur &  
l'esprit, que des Dialogues qui n'in-  
terviennent que la sagesse. Et parmi ceux  
qu'ils liront, il y en aura beaucoup qui  
ne le liront que par un esprit de curi-  
osité ; car nous pouvons faire aujour-  
d'huy la mesme plainte que le Phi-  
losophe Taurus, ancien commentateur  
de Platon, faisoit autrefois : Celui  
demande le Dialogue du banquet  
pour avoir le plaisir de voir les ex-  
emples d'Alcibiade : celui-là veut le  
Gorgias, parce que c'est un traité de  
rhetorique, & qu'on y examine une Or-  
aison de Lysias : & les autres deman-  
dent les Dialogues qui ont le plus  
de réputation, & qui passent pour  
les mieux écrits, seulement pour un  
plaisir frivole, & pas un ne pense à en

*\* Multoque pars major est Milesiarum Fabularum  
volventium, quam Platonis libros. S. Jerôme  
la preface du xii. liv. sur Isaye.*

le partie de ce qu'on appelle  
le monde.

Amis n'avant peut-être pas  
suffisamment fins pour découvrir la sé-  
rie des beautés cachées de  
la vie, traiteront Socrate de  
vieillesse languissant, parce qu'il n'a  
pas ni gentillesse. Un incon-  
scient aura jamais rien fait que les  
autres puissent lire, contestera la  
vie à Socrate qui fait hon-  
neur à la Nature humaine par l'ex-  
cès de son esprit ; il se préfe-  
rera fouler aux pieds \* les sé-  
rieux que tous les savants Hom-

### *Discours sur Platon.*

*estoit au dessus de tout ce qui avoit  
jamais paru. Il faut avoir un grand  
fonds de bonne opinion pour appeler  
d'un jugement si solennel, & pour  
appeller à soy-mesme.*

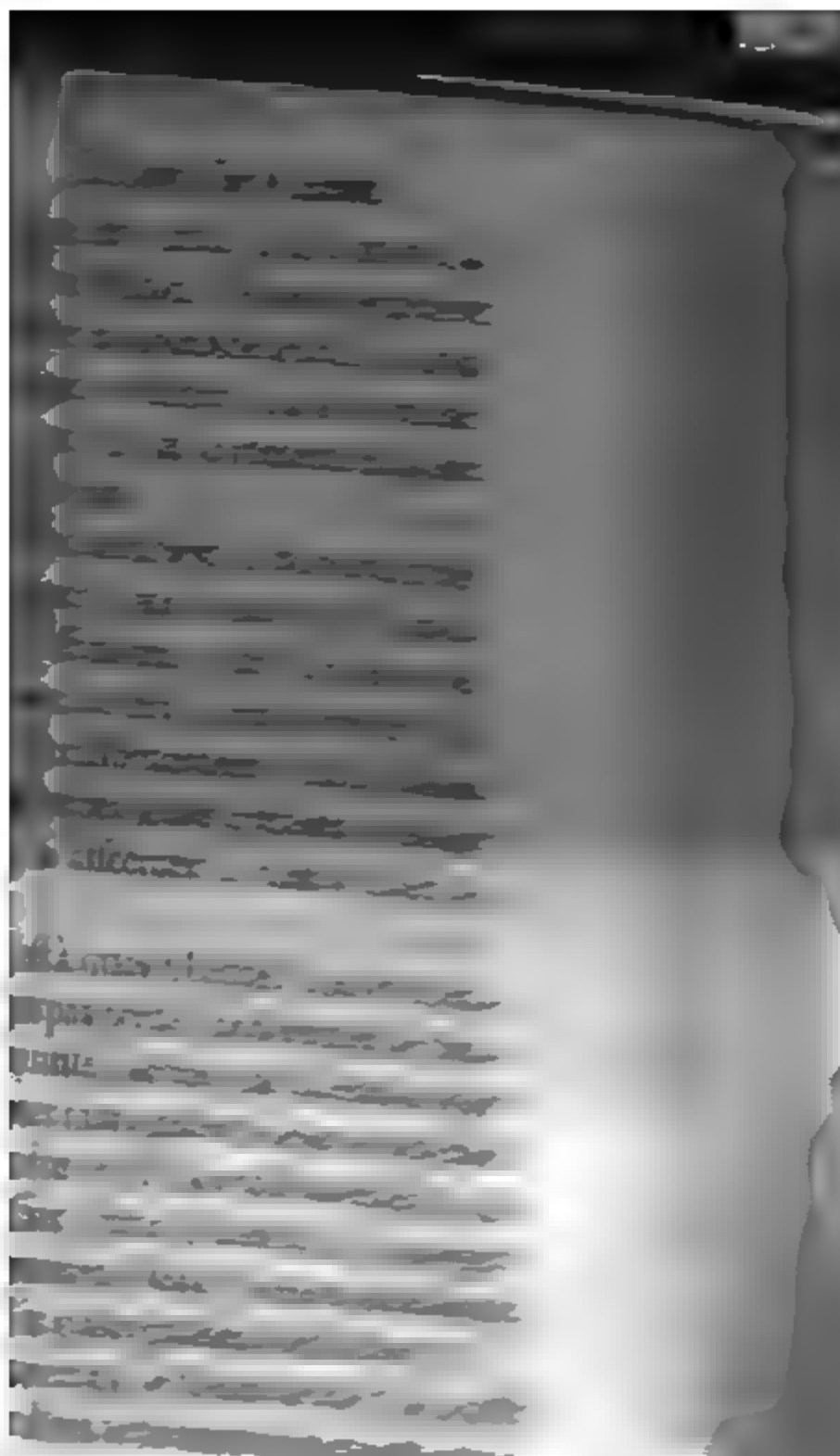
Les autres ordinairement gâtent par  
des lectures frivoles où tout est com-  
posé pour l'ostentation, & qui com-  
me dit Montagne, *n'apperçoivent  
richesse qu'en montre & en pompe*  
n'ont que du dégoût pour tout ce qui  
est simple, & se persuadent que le  
sœur de la sottise c'est la naïveté.  
Ils croiront se ravaler que d'écouter  
un Philosophe qui ne tient que des dis-  
cours qu'ils trouvent vulgaires & co-  
muns, qui ne sort jamais des bou-  
ches, qui ne parle que de Laboureur  
de Forgerons, de Maçons, de Char-  
pentiers, de Cordonniers, de Tail-  
leurs, & qui éternellement rebat  
les mesmes sujets & presente les mesmes  
images.

On ne manque pas de bonnes rai-  
sons pour leur faire voir que com-  
me ce qui passe quelquefois pour embel-  
lir

re cachées les plus hautes & les  
sublimes conceptions. Dans l'E-  
crite, les veritez celestes ne nous  
sont pas proposées sous des ima-  
ges régulières comme celles que So-  
crate employe ? Ce qui rampe sur la  
terre n'est pas moins capable que ce  
qui vole dans les Cieux de servir  
à nous faire entendre les  
grands secrets de la Nature & de  
Dieu. Souvent mesme les idées les  
plus simples & les plus communes,  
sont plus propres à faire sentir la  
vérité, car outre qu'elles sont plus  
proches de nous, elles ne nous

jours, & comme il ne luy est pas  
difficile de changer les hommes  
de les éclairer, bien loin d'assujettir  
son esprit aux mœurs & aux habi-  
tudes de ceux qu'il a inspirez, il a  
au contraire transformé ces mœurs  
ces habitudes pour les assujettir  
quelque maniere à son esprit, &  
pourtant ce qu'il n'a pas fait. Quand  
il inspire un Daniel, il le laisse par-  
tir un homme qui, nourri dans la Cour  
des Roys, n'avoit que des idées gran-  
des & magnifiques, & quand il inspire  
un Berger comme Amos, il le laisse  
expliquer par les images qui luy es-  
sont les plus familières; mais par sa  
vérité est également sublime; &  
comme elle n'ajoute rien à son éclat  
la majesté des images, elle ne perd  
rien plus de son lustre par leur sim-  
plicité. Socrate estoit si persuadé  
que cette simplicité est seule capable  
de toucher & de corriger les hom-  
mes que lors que Critias, le plus cru-  
el des Tyrans, luy ordonna de  
montrer sous les Artisans & de n'es-





### *Discours sur Platon.*

neux de Platon, sur tout dans ce qui regarde ses opinions sur la Theologie, & c'est à quoy plusieurs Philosophes ont travaillé, comme on le verra dans la vie; mais ils y ont si peu réüssi qu'à lieu de resoudre les difficultez, ils les ont augmentées : à peine dans les Dialogues que j'ay traduits, m'ont-ils secouru une ou deux fois, & ils m'auroient égaré tres-souvent si j'eusse voulu les suivre. La cause de leurs erreurs, c'est qu'ils n'ont point puisé dans la veritable source, & qu'ils ont voulu expliquer Platon par les principes d'Aristote, qui sont tres-differents de ceux de Platon. Celuy-ci est presque toujours conforme à la saine Theologie, ou peut y estre amené tres-facilement par ses principes mesmes bien éclaircis. Il n'en est pas de mesme de son Disciple, pour une fois que l'on pourra corriger Platon par Aristote, on corrigera cent fois Aristote par Platon.

Je ne presume pas assez de moy pour croire avoir satisfait à tous

[illegible]

& qui, pourveu qu'ils trouvent la  
rite, ne s'informent pas si les dis-  
cours qui y menent sont longs ou co-  
rtez. Or il n'y a rien de plus rare au-  
jourd'huy que ces hommes libres. Les  
hommes sont accablez d'affaires & de soins, ne  
peuvent presque jamais à eux-mesmes, &  
sont autres incessamment agitez & br-  
ulez par mille passions, sont toujour  
en action sans jamais rien faire, &  
seulement semblent à des esclaves fugitifs.

Pour accommoder donc Platon  
aux occupations des uns & à l'indolence  
des autres, j'avois pensé qu'il  
en pourroit faire des abreges qui  
seroient fort utiles; & j'en avois  
fait quelques-uns, où j'avois tâché de  
servir le mieux qu'il m'avoit esté pos-  
sible, l'esprit de Socrate & sa metho-  
de, de maniere qu'on ne perdît au-  
cun de ses principaux traits. Il me  
paroissoit qu'on pouvoit tirer de  
ceux deux avantages considérables, le  
premier de faire lire Platon en  
peu de jours, & l'autre de mieux imprimer  
dans l'esprit les veritez qu'il ensei-

### *Discours sur Platon.*

que les preuves citées se feroient une plus vive impres-  
sion m'estois même contenu  
cette pensée en voyant l'effet  
abregez produisoient sur tous  
ceux qui les entendoient lire, il n'y  
personne qui n'en fust frappé &  
ne sentist toute la force.

Il faut avouer à la gloire de  
Platon & peut-estre aussi un peu à  
son style, que quand je fus sur le  
point de les faire imprimer, & que je  
les relire sur l'Original, je fus  
mesme dégousté de mon ouvrage  
que je trouvay dans cet Original  
de beaultez que je n'avois pû  
imaginer, que je craignis de luy faire  
perdre en ne le donnant pas tout  
par on ne peut luy rien oster  
sans le rendre admirable: & c'est se tromper  
de croire que dans les écrits  
de Platon il y a des vuides & des  
lacs. Il n'y a rien de la sorte.

### *Discours sur Platon.*

par tous les differents costez. Il s'agit  
bien que c'est le seul moyen de faire  
des démonstrations seures, & par  
tout il est si ennemi des longs dis-  
cours, c'est-à-dire des discours inu-  
tiles, qu'il les regarde comme l'écui-  
de la verité, & comme le caracte-  
re non du Philosophe, mais du Sophiste.  
Cela m'obligea à changer de res-  
olution. Pour obéir neantmoins à  
personnes d'un tres-grand merite  
m'ont demandé ces abreges, j'en  
donné trois afin que le public en  
fist, ou qu'il en juge.

J'aurois icy une belle occasi-  
on de répondre aux invectives qu'on a  
de nostre temps contre Platon,  
comme elles ne viennent que  
de ceux qui n'ont jamais lû un seul de  
ses dialogues, peut-estre qu'ils chan-  
gent de sentiment quand ils l'ont lû.  
Dailleurs c'est abuser de son  
sujet que de deffendre Platon, il  
suffit de le louer par luy-mesme, & on  
peut le louer de luy, avec encore plus de  
force que le plus grand des Historiens.

## Discours sur Platon.

Edic de Caton, en se moquant  
ment des loüanges que Cicéron  
voit données, & des Satires qu'  
voit fait Cesar: \* Personne n'a  
pu augmenter par ses éloges, ni  
puer par ses satires la gloire de  
grand homme.

*Plus gloria neque profuit quisquam laudem  
superando quisquam nocuit. Tunc live.*



---

# T A B L E D E S D I A L O G U

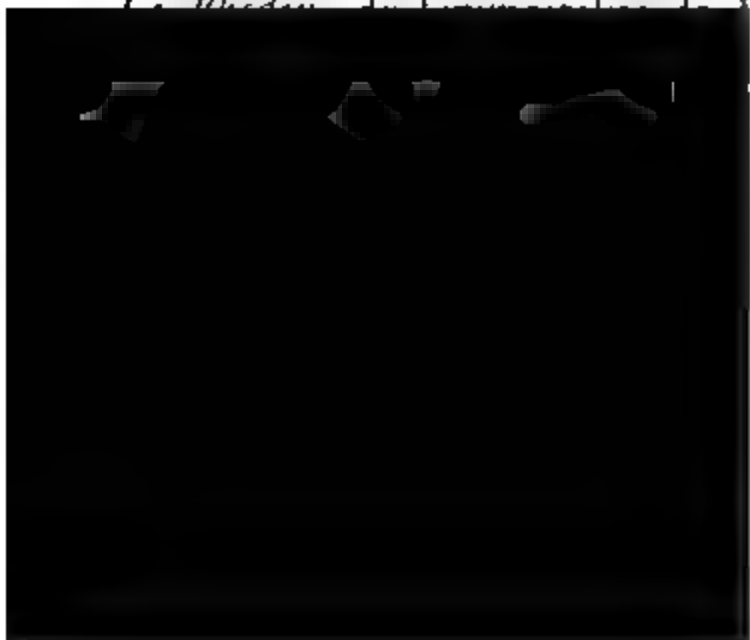
contenus dans ces deux Volun

## VOLUME I.

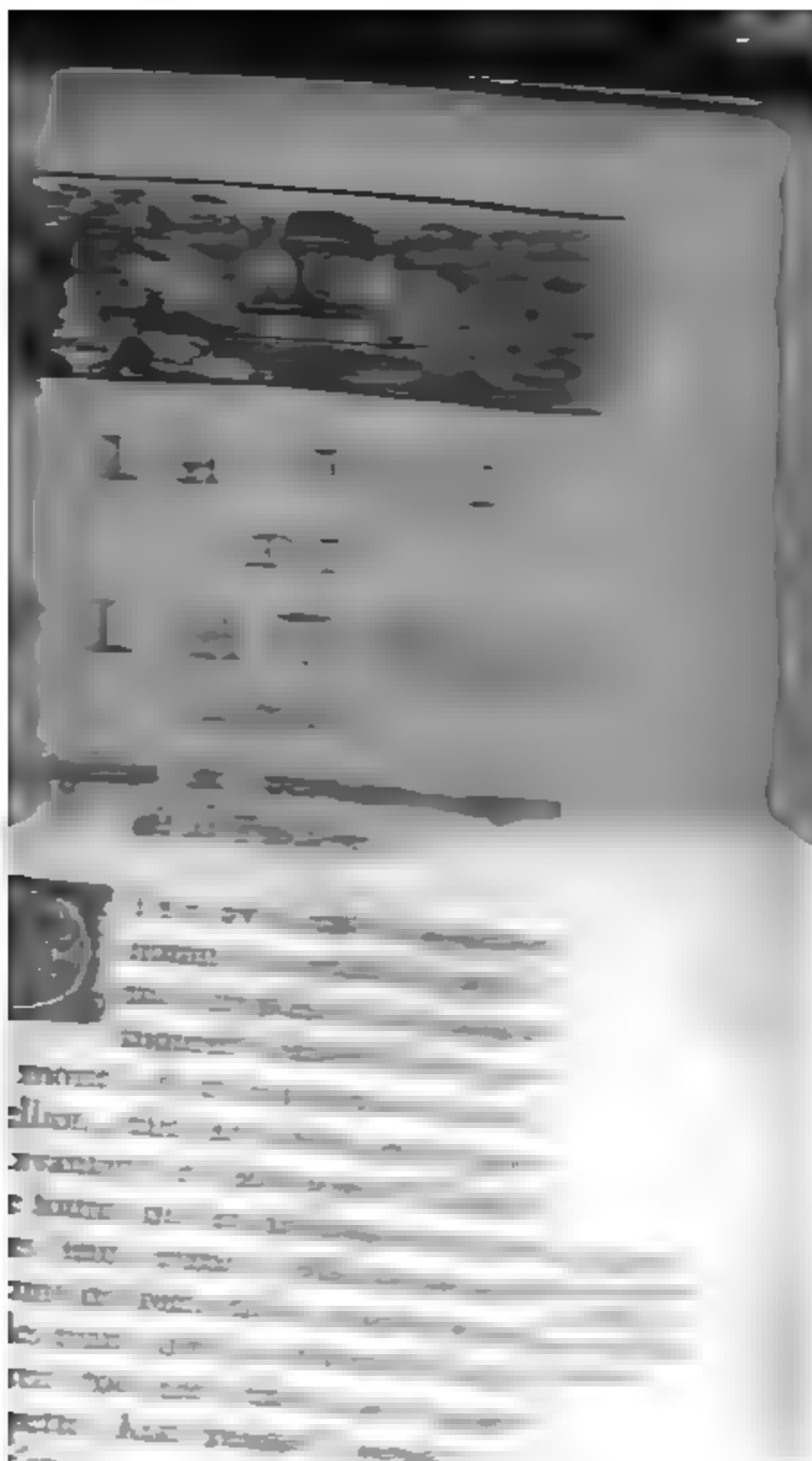
**L** E premier Alcibiade , de la l  
Humaine ,  
Le second Alcibiade , de la Priere ,  
Le Theagès , de la Sagesse ,  
L'Eutyphron , de la Sainteté ,  
Abregé du premier Alcibiade ,  
Abregé du second Alcibiade ,  
Abregé de l'Eutyphron ,

## V O L. II.

L'Apologie de Socrate ,  
Le Criton , de ce qu'il faut faire ,  
Le Phédon , de l'immortalité de l'ame ,







le bonheur dont il jouïssoit , comment l'homme corrompu auroit-il pû se mettre en possession de ce veritable bien ? Son peché luy avoit fait perdre ? Nous ne voyons point de luy qu'il nous ramène à nostre premiere felicité; c'est l'ouvrage de Dieu & non pas de l'homme. Tous les Sages du Paganisme peuvent à ce point estre comparez à des hommes qui voyant toutes les portes , & prenant toutes les maisons pour la leur. Toûjours une fautive raison leur a fait entrevoir ce qu'ils ne voient chercher, & toûjours un feu d'aveuglement & de corruption les a empesché de le reconnoître. Ce fut le premier qui s'élevant au dessus des autres par des lumieres plus vives & plus pures, qui furent peut-estre la reconnaissance de sa modestie & de son humilité, & des connoissances plus sublimes & plus seures sur les devoirs de l'homme, sur la nature de Dieu, sur la loy naturelle & sur la Justice : c'est pourquoy on a dit de luy qu'il adjoûta le feu au feu, & qu'il fit entendre que ramassant les lumieres de lumiere qu'il trouva éparpillées, il jettant un nouvel éclat par un es-

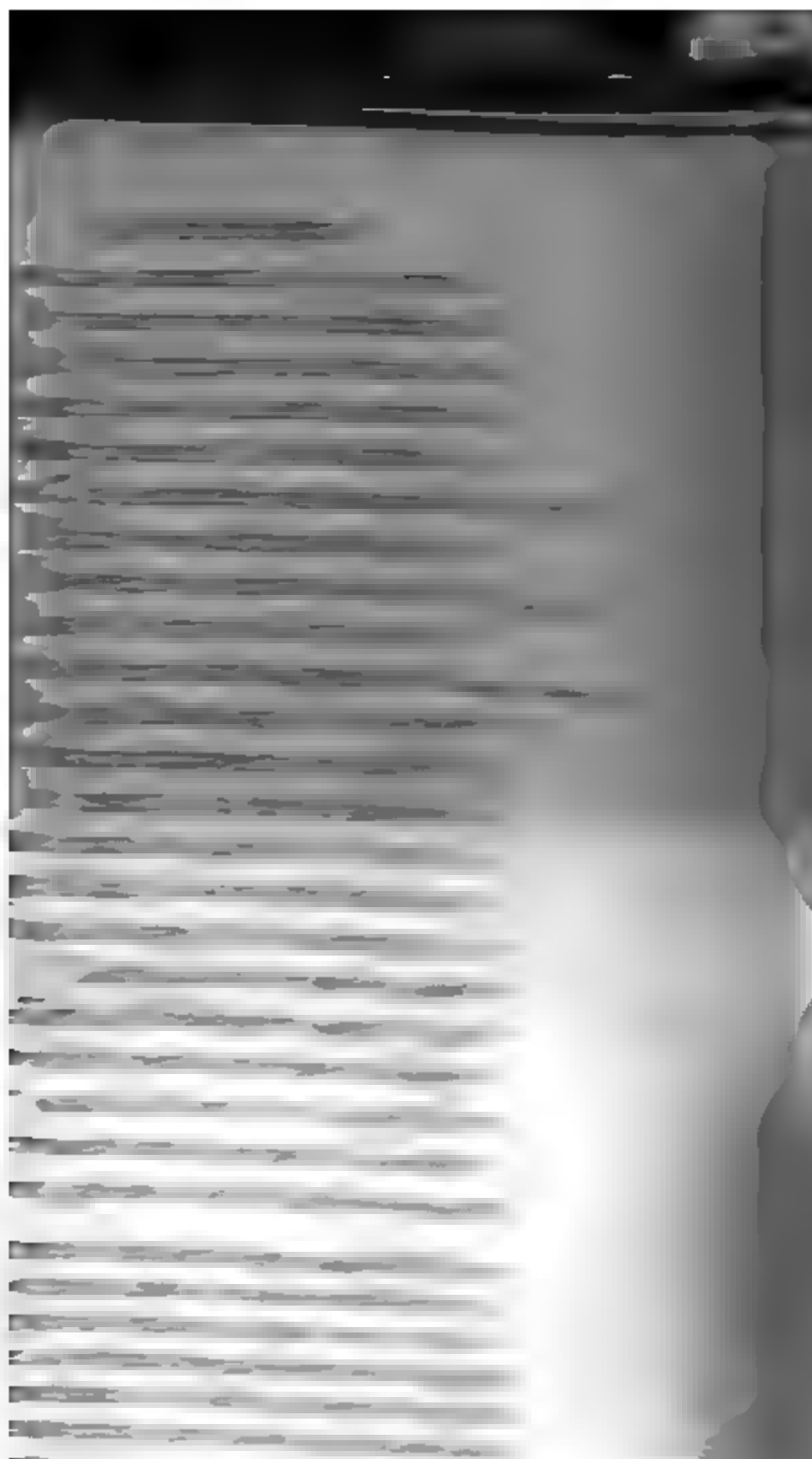
### *La Vie de Platon.*

3

Le premier & second, il répandit par tout la  
lumière, & excita un grand furde de ce qui  
est avant luy que des étincelles pres-  
cendues sous des cendres. Mais ces  
lumières si sublimes n'ont pas laissé  
de se mêler de beaucoup d'erreurs, de  
quelque pour profiter de la doctrine, que  
l'on a conservée & enrichie, il faut  
séparer les veritez qu'il a plu à Dieu de  
découvrir, d'avec les mensonges &  
fictions dont il les a envelopées.  
Nous pouvons le faire très-sûrement,  
car nous avons en main la véritable  
qui est la parole de Dieu. Tout ce  
qui sera conforme est d'une vérité in-  
contestable, & peut même servir de preuve  
de la Religion : & tout ce qui  
s'oppose, est le fruit de l'erreur &  
mensonge. La doctrine de Platon a  
cet avantage, que cet examen est  
selon les principales règles, & son pre-  
mier principe ; car il établit qu'en aucu-  
ne circonstance il ne faut jamais recevoir que  
ce qui s'accorde \* avec les veritez éter-  
nelles & avec les oracles de Dieu.

Par ces veritez éternelles Platon, entend une  
sainte tradition qu'il prétend que les premiers  
Sages avoient reçue de Dieu, & qu'ils avoient  
transmise à leurs descendans.

Platon fonda la vieille Academie sur les dogmes de Pythagore, sur ceux d'Heraclite & sur ceux de Sociate, & en ajoutant aux lumieres de ces grands hommes celles qu'il avoit acquises dans ses voyages & puisées dans les memes sources, établit une secte beaucoup plus parfaite que celles qui avoient paru avant luy. Je ne remonteray pourtant pas jusqu'à ces Philosophes, dont on peut voir les opinions dans Diogene Laërce; je n'en diray qu'un mot en passant, & me renfermeray uniquement dans ce qui regarde Platon. Je feray d'abord sa vie; j'expliqueray ensuite sa doctrine, en l'examinant par rapport à la Morale, à la Religion, à la Politique, à la Physique & à la Dialectique; je découvriray autant qu'il me sera possible la source des veritez & des erreurs qu'il enseigne; je parleray de la maniere dont il traite ses sujets; je passeray de là au jugement de son style; je parleray de ses principaux interpretes; & enfin je donneray la traduction de quelques-uns de ses dialogues, dont j'expliqueray la methode & le sujet, & où je marqueray tout ce qui peut encore nous estre utile. C'est dans ce seul esprit que nous devons lire les ouvrages des payens, car ceux





en sermons en le rapportant à nos principes, & lorsque nous y trouvons de l'inutile & du superflu comme sur les idoles, sur l'amour, & sur le soin des choses terrestres & perissables, nous le retranchons; ce sont les habits que nous osons à cette estrangere, ce sont les ongles & les cheveux que nous luy coupons.

Par cette methode on rend à la bonne Philosophie & à la saine Theologie des anciens Hebreux ce que les Grecs leur ont volé; car ils ne sont riches que de leurs dépouilles.

Platon descendoit d'un frere de Solon & par consequent il estoit de la famille de Codrus Roy d'Athènes, & remontoit jusqu'à Neptune par Nelée Roy de Pylos cinquième ayeul de Codrus. Ainsi de costé de la naissance, voilà la plus grande noblesse dont l'orgueil des hommes se puisse flatter. Ariston ayant épousé sa cousine germaine Perictione, \* on pretend

\* Ces suppositions étoient fort ordinaires dans ces temps-là, témoin ce qui arriva bien tot après à une femme du Royaume de Pont, qui persuada à une infinité de gens qu'elle étoit grosse d'Apollon, & qui acoucha d'un fils qui fut nommé Silenus, dont Lyfander voulut se servir pour faire réussir la trame qu'il avoit ourdie dans le dessein de se faire Roy de Sparte.

qu'Apollon luy apparut en songe , & luy ordonna de ne pas approcher de la femme qui estoit grosse de luy. Ariston obeit à cet ordre : il regarda Perictione non pas comme la femme mais comme une Déesse jusqu'à ce qu'elle accoucha de Platon le même jour que les Déliens asséuroient qu'Apollon estoit né. Sur cela Plutarque fait une reflexion qui merite de n'estre pas oubliée. Il dit que ceux qui ont donné à Platon Apollon pour pere , n'ont pas fait de deshonneur à ce Dieu en luy attribuant la generation d'un homme qui est le medecin des ames , & qui travaille à les guerir des plus violentes passions & des plus grandes maladies. Et saint Jérôme remarque en quelque endroit , que les philosophes qui ont les premiers divulgué cette fable , n'ont pas crû que celui qu'ils regardoient comme le Prince de la sagesse , pust naistre autrement que d'une vierge.

*Le 2. de  
vies,*

Platon nâquit la premiere année de la **lxxviii.** Olympiade, c'est à dire 426. ans avant la naissance de Jesus-Christ. Il fut d'abord appellé Aristoclès du nom de son grand pere : son maistre de palette l'appella Platon , à cause de ses



nom qui luy resta. Pendant qu'il estoit encore au maillot, un jour qu'il dormoit sous un myrte on dit qu'un essaim d'abeilles se posa sur ses levres, d'où l'on augura que son style seroit d'une tres-grande douceur. Il commença ses études chez un grammairien appelé Denys, fit ses exercices sous Ariston d'Argos, apprit la Musique sous Dracon l'Athenien, & sous Metellus d'Agrigente, s'appliqua à la Peinture & à la Poësie, & fit mesme des tragédies qu'il brûla à l'âge de 20 ans après avoir entendu Socrate. Il s'attacha uniquement à ce Philosophe, & comme il estoit merveilleusement né pour la vertu, il profita si bien des discours de cet homme juste, qu'à 25. ans il donna des marques d'une sagesse extraordinaire & fit voir qu'il estoit déjà capable de conduire un Estat.

Les Lacedémoniens se rendirent alors maistres d'Athènes, & Lysander y établit la domination des trente qui gouvernerent d'abord avec quelque sorte de douceur, mais qui usurperent bien-tôt une autorité tyrannique. Dès ce temps-là Platon donna une marque tres-considérable, d'une ame libre & qui ne pouvoit s'abaisser à faire la cour à un Ty

an. Lyfander, fous qui tout fléchiffoit, & qui par fes cruautez s'eftoit rendu tres- redoutable, tenoit auprès de luy des Poëtes qui celebrent la gloire & encensoient à la vanité; Antimachus & Niceratus eftoient de ce nombre. Ils firent tous deux des vers à l'envi pour Lyfander, qui avant efté pris pour juge, donna le prix à Niceratus. Antimachus au defefpoir de cet affront fupprima fon poëme. Platon, qui l'aimoit à caufe de la belle poëfie, le confola, & fans craindre le refentiment de Lyfander, il luy dit que le juge eftoit plus à plaindre que luy, car l'ignorance eft un auffi grand mal pour les yeux de l'efprit, que l'aveuglement pour les yeux du corps.

Le merite de Platon qui eftoit déjà fort connu, porta les miniftres de la tyrannie à faire tous leurs efforts pour l'attirer & pour l'obliger à fe meller du gouvernement. On ne luy propofoit rien là qui ne fût conforme à fon âge & à fes maximes. Toute fon ambition tendoit mefme à faire que les lumieres qu'il avoit acquifes fuflent utiles à fon pays; & flatté par les promeffes de ces trente Tyrans il ne defefperoit pas de les porter enfin à quitter ces manieres tyranniques, & à

gouverner la ville avec toute la sagesse & avec toute la moderation de bons magistrats. Occupé nuit & jour de ces pensées, & cherchant les moyens les plus propres pour réussir dans ce dessein, il observoit avec soin toutes leurs démarches ; mais il vit bien-tost que le mal ne faisoit qu'empirer, & que l'esprit de tyrannie estoit si enraciné qu'on ne pouvoit espérer de le détruire. Toute la ville estoit remplie de meurtres & de proscriptions par ces trente Tyrans ; & en ayant part aux affaires, il falloit estre le complice de leurs crimes, ou la victime de leur passion. Affligé de ce malheur, auquel il n'y avoit que Dieu qui pût remédier, il modéra son ambition, & attendit des temps plus favorables.

La Fortune parut bien tost vouloir seconder ses bonnes intentions ; car les trente Tyrans furent chassés, & la forme du gouvernement toute changée. Cependant un peu les esperances de Platon qui estoient déjà presque éteintes ; mais il ne fut pas long-temps sans s'apercevoir que ce nouveau gouvernement n'estoit pas meilleur, & qu'on faisoit tous les jours à l'Etat de nouvelles playes. Socrate même fut immolé à ce change-

Xenoph.  
de  
Grec.

ment. Les loix estoient foulées aux pieds, il n'y avoit ni ordre ni discipline, & toute l'autorité se trouvoit entre les mains du peuple toujours plus redoutable que tous les Tyrans. Il estoit impossible de remédier à ce desordre; car pour l'entreprendre, il falloit avoir des amis, & dans une si grande confusion la fidélité des anciens amis est aussi suspecte que celle des nouveaux est dangereuse.

Platon ne sçavoit à quoy se déterminer: Il ne voyoit aucun secours à attendre des villes voisines où le desordre ne regnoit pas moins qu'à Athènes. Dans un siecle où la Philosophie estoit parvenue à sa plus haute perfection, l'injustice estoit portée à son dernier comble, effet ordinaire du mépris que les hommes font de la verité qu'ils ont devant les yeux. Ce débordement d'iniquité augmenta l'amour que Platon avoit pour la Philosophie. Il se jectta entre les bras comme dans un port assuré, pleinement convaincu que le salut des villes & des particuliers dépend d'elle, & qu'on ne peut estre heureux que par son moyen. Pendant ce temps-là il entendit Cratylus qui enseignoit la philosophie d'Heraclite, & Hermogene qui enseignoit celle de

Parmenide. Il alla ensuite à Mégare pour voir Euclide qui fonda la secte Megarique. De Megare il passa à Cyrene pour se perfectionner dans les Mathématiques sous Theodore qui estoit le plus grand Mathematicien de son temps. Il visita ensuite l'Egypte, & conversa long-temps avec les prestres Egyptiens qui luy enseignèrent une grande partie de leurs traditions, & luy firent connoître les livres de Moysé & ceux des Prophetes.

Pendant qu'il estoit à Memphis, il arriva un Spartiate qui venoit de la part d'Agésilas prier le prestre Connuphis de vouloir expliquer certaine inscription qu'on avoit trouvée sur une plaque de cuivre dans le tombeau d'Alcmene. Ce prestre après avoir employé trois jours à feuilletter toutes sortes de figures & de caracteres, répondit que les lettres de cette plaque estoient celles dont on usoit en Egypte du temps de Protée, & qu'Hercule avoit portées en Grece, & qu'elles contenoient un avertissement que Dieu donnoit aux Grecs de vivre en paix, en instituant des jeux en l'honneur des Muses par l'étude de la Philosophie & des belles lettres, & en disputant les uns contre les autres, avec des raisons &

des paroles de justice, seulement pour connoître la vérité & pour la suivre. Il y a de l'apparence que ce prestre n'avoit pu lire cette inscription, mais qu'il se servit habilement d'une occasion si favorable pour appaiser les guerres des Grecs, & cela est infiniment plus beau que de l'avoir lue.

Ce stratagème de Connuphis servit bien-tost à Platon pour un semblable dessein. Car comme il s'en retournoit avec Siminias, & qu'il costoyoit la Carie, il rencontra des hommes de Délos qui le prièrent de leur expliquer un Oracle tres-fascheux, qu'ils avoient receu d'Apollon. Cet Oracle contenoit que les maux, dont les Grecs estoient affligez, ne cesseroient qu'après qu'ils auroient doublé l'Autel cubique qui estoit dans son Temple. Ils luy dirent qu'ils avoient voulu executer cet ordre, mais qu'ayant doublé chaque costé de l'Autel, au lieu de le faire double, comme ils l'avoient pensé & comme le Dieu le demandoit, ils l'avoient fait oëtuple, ce qui leur faisoit craindre la continuation de leurs maux. Platon se souvenant alors du prestre Egyptien, leur dit que Dieu se moquoit des Grecs qui méprisoient les scien-



ces , & qu'en leur reprochant leur ignorance & leur stupidité , il les exhortoit à estudier sericuleusement la Geometrie , qui seule pouvoit leur faire trouver les deux lignes proportionnelles pour doubler un corps cubique en augmentant également toutes ses dimensions , & il ajoûta que s'ils vouloient corriger leur ouvrage , ils n'avoient qu'à s'adresser à Eudoxe ou à Helicon ; mais que Dieu n'avoit que faire qu'ils doublassent son Autel , & que la seule chose qu'il leur ordonnoit par cet Oracle , c'estoit de quitter les armes pour s'entretenir avec les Muses en adoucissant leurs passions par l'estude des lettres & des sciences , & en s'aimant & se servant les uns les autres , au lieu de se haïr & de se détruire. Il alla ensuite en Italie où il entendit Philolaus & Eurytus Philosophes Pythagoriciens ; de là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette Isle. Il avoit alors quarante ans.

Ce voyage qui n'estoit qu'un pur effet de sa curiosité , jetta les premiers fondemens de la liberté de Syracuse, & prepara les grandes choses qui furent executées par Dion beau frere & favori de l'ancien Denys.

C'estoit alors un jeune homme qui

droit  
Hippa-  
dont  
avait  
la fille.

avoit naturellement le courage grand & magnanime, mais qui eslevé dans des mœurs serviles sous un Tyran, & accoustumé aux soumissions & à l'esclavage d'un Courtisan lâche & timide, & ce qui est encore plus pernicieux, nourri dans le luxe, dans l'opulence & dans l'oïfiveté auroit laissé mourir ces précieuses semences, si Platon ne les avoit resuscitées par ses discours. Il n'eût pas plutôt entendu les preceptes, qu'enflammé d'amour pour la vertu, il ne demanda qu'à la suivre; & comme il voyoit avec quelle facilité Platon avoit changé son cœur, il crut qu'il feroit de même de celui de Denys, & il n'eut point de repos qu'il n'eust porté ce Prince à avoir une conversation avec luy. Denys, qui jouissoit alors d'un grand loisir, consentit à cette entrevüe. Il n'y fut parlé que de la vertu, & l'on disputa d'abord sur la nature de la véritable force. Platon prouva qu'elle n'estoit nullement le partage des Tyrans, qui bien loin d'estre appellez vaillans & forts, sont plus foibles & plus timides que des esclaves. On vint ensuite à parler de l'utilité & de la justice. Platon fit voir qu'on ne peut véritablement appeller utile, que ce qui est

*V. Platon  
dans le 10.  
Dion.*



honneste & juste , & il montra que la vie des hommes justes estoit heureuse dans les plus grandes adversitez , & que celle des hommes injustes estoit malheureuse dans le sem de la prospérité mesme. Denys, qui se sentoît convaincu par sa propre experience , ne put soutenir plus long temps la conversation , & faisant semblant de se moquer de sa morale , il luy dit que *ses discours sentoient le vieux* Platon luy répondit que *les siens sentoient le Tyran*. Ce Prince peu accoustumé à entendre des veritez si odieuses, luy demanda avec enportement *ce qu'il estoit venu faire en Sicile ?* Platon luy répondit, *qu'il y estoit venu chercher un homme de bien. A t'entendre parler , reprit Denys, on diroit que tu ne l'aurois pas encore trouvé ?*

Dans une autre conversation qui ne fut pas moins vive , le Tyran, pour insinuer à Platon qu'il devoit se ménager avec luy , & ne pas prendre de ces libertez odieuses , luy dit ces deux vers ,

————— *à la Cour d'un Tyran ,*

*On est esclave né quoiqu'on y entre libre.*

Platon luy rendit ces mesmes vers dont il changea le dernier ,

à la Cour d'un Tyran ,  
 Quand on y entre libre on n'est jamais  
 esclave.

pour luy faire entendre qu'un veritable  
 Philosophe ne peut jamais perdre sa li-  
 berté. Dion, qui craignoit que le mécon-  
 tentement du Prince n'eust enfin quelque  
 suite fâcheuse , demanda le congé de  
 Platon, afin qu'il pust profiter de l'occa-  
 sion d'un vaisseau qui devoit ramener Po-  
 luides Ambassadeur de Lacedemone. De-  
 nys accorda le congé ; mais il pria tres-  
 instamment cet Ambassadeur, ou de faire  
 perir Platon en chemin, ou tout au moins  
 de le vendre , l'assurant que cela ne luy  
 feroit aucun tort ; *car s'il est homme juste,*  
*dit-il , il sera aussi heureux esclave que*  
*libre.* On écrit que Poluides le mena dans  
 l'Isle d'Egine , où l'on avoit publié une  
 loy qui ordonnoit que tous les Athéniens  
 qui y aborderoient seroient mis à mort.  
 Platon fut donc pris & mené devant les  
 Juges. Il attendoit son arrest sans don-  
 ner aucune marque de crainte , lors que  
 quelqu'un s'avisa de dire que c'estoit un  
 Philosophe & non pas un Athenien. Ce  
 mot dit en riant luy sauva la vie : on le  
 condamna seulement à estre vendu , &  
 en mesme temps il fut acheté trente mines

Trois  
 sur.

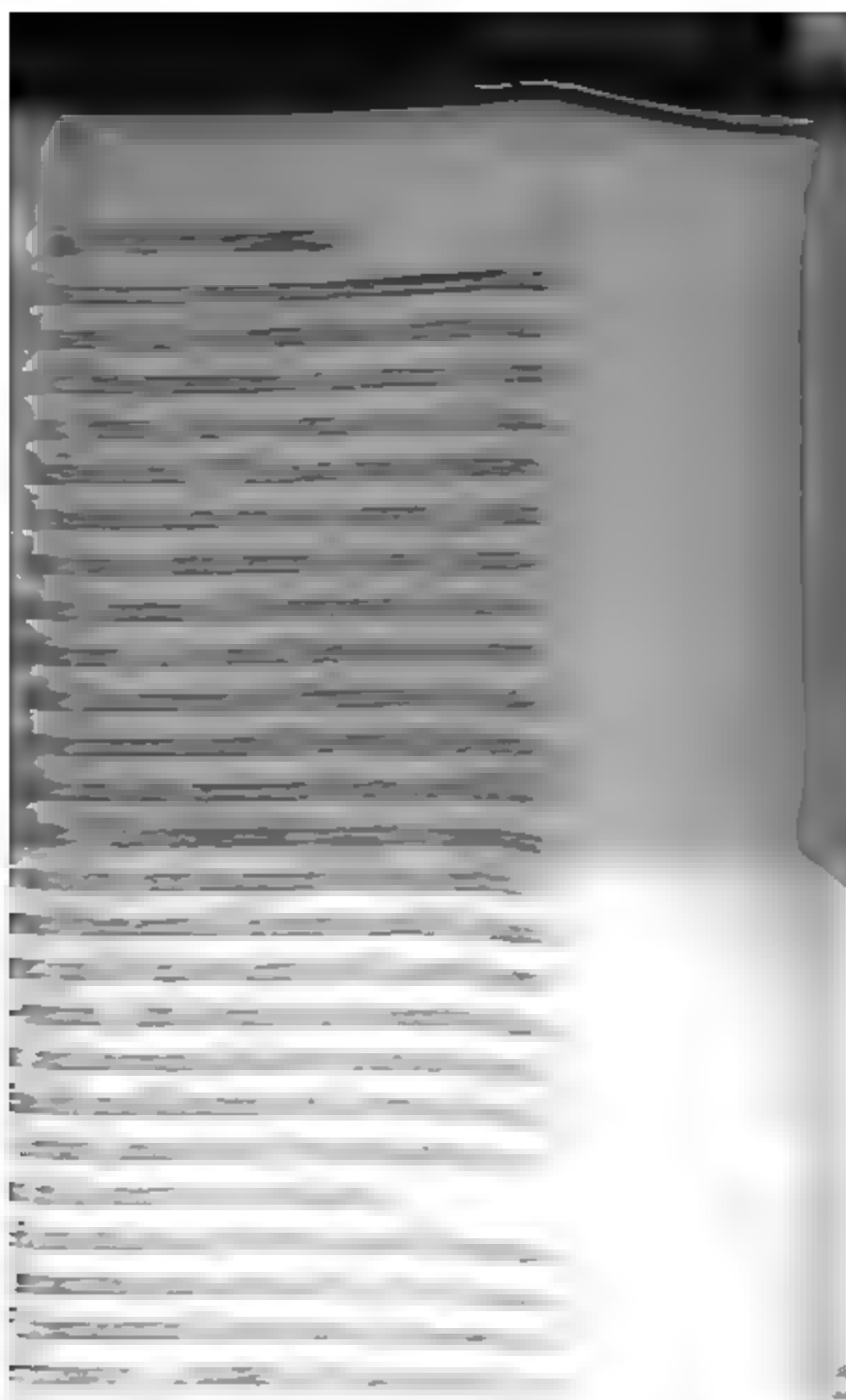
par un Cyrenien nommé Anniceris, qui le remit en liberté, le renvoya à Athènes, & ne voulut point estre remboursé, disant que les Athéniens ne connoissoient pas seuls le merite de Platon, & qu'ils n'estoient pas seuls dignes de luy rendre service. Platon ne dit pourtant rien de ces particularitez dans sa septième lettre où il parle de ce voyage de Sicile, & il y a de l'apparence qu'il n'auroit pas oublié de parler au moins de son bienfaiteur.

Après la mort de l'ancien Denys, son fils le jeune Denys luy succeda. Il avoit esté fort mal élevé; car son pere, à qui ses enfans mesme estoient suspects, l'avoit toujours tenu enfermé, de peur que s'il venoit à se connoître ou à frequenter des hommes de bon esprit & las de la servitude, il ne conspirât contre luy. Ce jeune Prince ne fut pas plûtost sur le trône, qu'ébloüi de sa grandeur, & ne se connoissant pas luy-mesme, il ne put s'empescher de tomber dans les pièges de ses Courtisans qui n'oublioient rien pour le corrompre, & qui devinrent les ministres & les artisans de ses plaisirs. Ce n'estoit dans le Palais que dissolutions & qu'excès horribles, on y faisoit

des débauches de trois mois, pendant lesquels l'entrée en estoit deffendue à tout ce qu'il y-avoit de gens sages, dont la seule présence auroit condamné ou troublé ces honteux divertissemens. Dion, qui craignoit encore plus pour l'Estat les voluptez du jeune Denys, qu'il n'avoit craint les cruautés de son pere, ne perdoit pas une occasion de luy représenter les abysses où il ne pouvoit manquer de tomber; & croyant que ses vices ne venoient que d'ignorance & d'oyiveté, il tâchoit de le jeter dans des occupations honnestes & de luy faire aimer les sciences, sur tout celle qui peut reformer les mœurs. Il luy disoit qu'il n'y avoit que la vertu qui pût le faire jouir d'une véritable felicité qui s'estendroît sur tout son peuple; que c'estoit en vain que son pere s'estoit flatté de luy laisser un empire lié avec des chaînes de diamant, que ces chaînes seroient bien-tost amolles par les débauches; que la crainte & la force n'estoient pas les véritables soutiens du trône, mais l'affection & l'amour des sujets, & que cet amour estoit toujours le fruit de la vertu & de la justice des Princes. Il luy representoit que la véritable grandeur ne consiste pas à avoir de

grands équipages, des palais superbes, des meubles somptueux & des habits magnifiques, mais à avoir le palais de son ame royalement paré; qu'il n'y avoit que Platon capable de luy communiquer toutes les vertus dont une ame royale doit estre ornée. En l'entretenant de ces discours, où il entremesloit toujours ainsi les grandes veritez qu'il avoit apprises de ce Philosophe, il luy inspira un si violent ou plustost un si furieux desir de l'attirer auprès de luy & de se mettre entre ses mains, qu'il envoya des couriers à Athenes avec des lettres tres-pressantes, accompagnées d'autres lettres de Dion & de tous les philosophes Pythagoriciens qui estoient dans la grande Grece, & qui le prioient tres-instamment de profiter d'une si belle occasion que Dieu luy offroit de rendre un Roy philosophe, le conjurant de se haster avant que les débauches de la Cour pussent faire changer Denys qui brûloit d'amour pour la Philosophie.

Ces grandes promesses n'ébranlerent pas d'abord Platon qui connoissoit trop les jeunes gens pour se rien promettre d'assuré des lueurs d'un jeune Prince dont les inclinations souvent opposées,



infailliblement perdu si on eust donc ce Prince le temps de retomber dans les premiers desordres. Cela acheva de déterminer Platon à quitter ses occupations à l'âge de soixante-quatre ans pour aller peut-estre avec trop de confiance, comme il le dit luy-même, essuyer les caprices d'un jeune Tyran.

Il fut receu en Sicile avec toutes les marques d'honneurs. Denys ne se contenta point de luy envoyer, comme à une Divinité, une galere ornée de bandelettes, il vint luy-mesme le recevoir dans le port sur un char magnifique où il le fit monter & par un sacrifice public, il remercia les Dieux de sa venue, comme de la plus grande félicité qui pouvoit arriver à son Etat.

Un si heureux commencement eût été suivi d'autres encore plus heureuses ; car comme si un Dieu avoit paru & qu'il eust voulu par son plaisir à changer les cœurs, toute la Sicile se trouva si réformée, d'un moins en apparence, que le Palais de Denys ressembloit plutôt à une école de philosophie qu'à un saint Temple, qu'au palais d'un Tyran.

Quelques jours après l'arrivée de Platon échut le temps d'un sacrifice que



faisoit tous les ans dans le Chasteau pour la prosperité du Prince. Le Herault avant prononcé à haute voix selon la coustume, la priere solennelle, dont la formule estoit, *qu'il plust aux Dieux de maintenir long-temps la tyrannie & de conserver le Tyran*, Denys, à qui ces noms commençoient à estre odieux, luy dit tout haut, *ne cesseras-tu pas enfin de me mander-c ?* Ce mot fit juger que les discours de Platon avoient fait une veritable & forte impression sur son esprit : c'est pourquoy tous ceux qui favorisoient la tyrannie crurent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre, & qu'il falloit ruiner Dion & Platon avant qu'ils eussent acquis assez d'autorité & de puissance auprès du Tyran, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Ils en trouverent bien-tost une occasion tres-favorable, & dont ils ne manquerent pas de profiter. Platon avoit déjà persuadé à Denys de congédier les dix mille estrangers qui composoient sa garde, de casser dix mille hommes de cheval avec la plus grande partie de son infanterie, & de reduire à un petit nombre les quatre cens gales qu'il tenoit toujours armées. Les mal-intentionnez empoisonnerent ce conseil en faisant entendre à Denys que



quatre  
supra-  
ll.

Dion avoit aposté ce Sophiste pour luy persuader de se défaire de ses gardes & de ses troupes, afin que les Athéniens le trouvant sans deffense, pussent venir ravager la Sicile & se vanger des pertes qu'ils avoient faites sous Nicias, ou qu'il pust luy-mesme l'en chasser & prendre sa place. Cette calomnie, qui n'avoit que trop d'apparence pour surprendre un Tyrان, ne fit pourtant que la moitié de l'effet qu'ils en avoient attendu; Dion seul fut la victime de la colere de Denys, qui le fit mettre sur un vaisseau en sa présence, & le bannit honteusement.

En mesme temps le bruit courut aussi à Syracuse qu'il avoit fait mourir Platon, mais c'estoit sans aucun fondement; car au contraire Denys redoubla pour luy ses caresses, soit qu'il crust qu'il avoit esté trompé le premier par les artifices de Dion, ou qu'il ne pust se passer véritablement de le voir & de l'entendre.

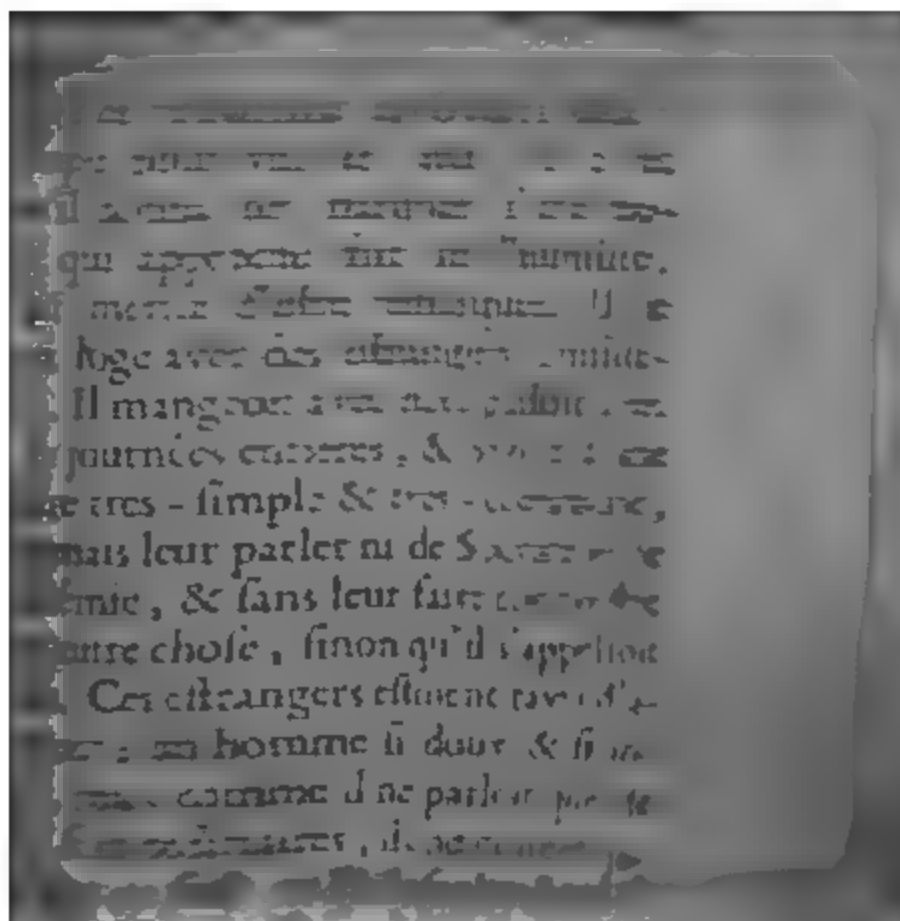
La passion qu'il avoit pour Platon augmentoit tous les jours, & elle monta à un tel excès qu'il en estoit jaloux comme d'une maistresse, & qu'il faisoit tous ses efforts pour l'obliger à preferer son amitié à celle de Dion. Mais, comme dit Platon, il se prenoit mal à obtenir cette



ce, disoit toujours à Denys qu'il l'aimeroit autant que Dion, quand il seroit véritablement vertueux que Dion. C'estoit le Tyran dans des emportemens horribles; il le menaçoit de le faire mourir, & un moment après il luy demandoit pardon de toutes ses violences. Platon auroit trouvé sa prison plus supportable si on l'avoit hay; car il falloit tous les jours de nouveaux ménagemens pour accorder les devoirs de l'hospitalité avec les interêts de la Philosophie. Enfin la fortune le tira de cette captivité. Une guerre qui survint, força Denys à le renvoyer en Grece. A son départ il vouloit le combler de presens, que Platon refusa, se contentant de la promesse qu'il fit de rappeler Dion dès que la guerre seroit finie. Comme il estoit prest à s'embarquer, Denys luy dit: *Platon, quand tu seras à l'Académie avec tes Philosophes, tu vas bien dire du mal de moy.*

*Dieu ne plaise*, luy répondit Platon, nous ayons assez de temps à perdre à l'Académie pour y parler de Denys.

Le desintéressement de Platon avoit paru plusieurs rencontres: ses rivaux mesmes en convenoient. Denys ayant voulu faire des presens aux Philosophes de sa Co-



ple de Socrate. Platon leur dit en se nant, que c'estoit luy-mesme; & estangers surpris d'avoir possédé un grand personnage sans le connoistre, pouvoient assez admirer qu'il eust ve avec eux d'une maniere si simple, & qu'il eust fait voir que par la seule douceur des mœurs, sans le secours de son esprit & de son éloquence, il pouvoit gagner l'amitié de tous les hommes avec lesquels il converseroit.

*Ils étoient des  
Socrate.*

Quelque temps après il donna les loix au peuple, & ce fut Dion qui fournit les habits & qui fit tous les frais, Platon ayant bien voulu luy céder cet honneur afin que sa magnificence luy acquist encore plus la bienveillance des Athéniens. On ne sçait pas si Dion fit un long séjour à Athènes; on sçait seulement que Platon n'oublia rien pour le porter à modifier son ressentiment & à ne rien entreprendre contre Denys. Il luy représentoit l'injustice qu'on luy avoit faite, & la mauvaise conduite de ce Prince, & qu'il n'étoient pas un sujet legitime de prendre les armes contre luy; qu'il falloit chercher de le ramener par la raison, ou attendre quelque changement de la fortune, qu'il ne pouvoit avoir recours à

e son neveu Pleusippus qui estoit  
reable , & cela réussit pour quel-  
mps.

és que Denys eut fini la guerre ,  
gnit que le traitement qu'il avoit  
Platon , ne le décriast parmi les  
ophes , & ne le fist passer pour  
enemi ; c'est pourquoy il fit venir  
is sçavans hommes d'Italie , & il  
dans son Palais des assemblées où  
orçoit par une folle ambition de  
passer tous en éloquence & en  
ideur de sçavoir , débitant mal à  
les discours qu'il avoit retenus de  
; mais comme ces discours n'es-  
que dans sa memoire , & que le  
n'en avoit point esté touché , la  
en fut bien-tost tarie. Alors il con-

tes lettres. Platon s'excusoit sur son âge & sur ce que Denys n'avoit rien fait de tout ce qu'il avoit promis. Enfin Denys ne pouvant plus supporter ce refus, obligea Archytas à luy écrire, & à estre caution qu'il pouvoit venir en toute seureté & qu'on luy tiendroît parole. Il fit partir en mesme temps une galere avec quelques-uns de ses amis, du nombre desquels estoit le philosophe Archidemus: il asséurerent Platon de la forte passion que Denys avoit pour la Philosophie, & lui rendirent cette lettre de sa part.

*Ce que je desire avec le plus d'ardeur, c'est que te laissant persuader, tu viennes promptement en Sicile. Je feray pour Dion tout ce que tu voudras, car je suis persuadé que tu ne voudras rien que de juste, à quoy je me rendray toujours tres-volontiers. Mais si tu refuses de venir, je te declare que ni pour les affaires de Dion, ni pour toutes celles où tu prendras quelque interest, je n'feray jamais rien de tout ce qui pourroit t'estre agreable, &c.*

Cette lettre, qui estoit plus d'un Tyran que d'un Philosophe, auroit eu un effet contraire à ses desirs, si Dion n'eût joint ses sollicitations & ses prieres, &

... qui plus qu'ils pouvoient le tra-  
ire fit ce qui détermina Platon à  
leur le troisième jour en Siècle à  
se lever à deux ans.

Arrivera alors les espérances de  
le peuple qui se flattoit que la sa-  
son soit enfin la venue, & De-  
venant une juve qu'on ne scau-  
rimer. Il le fit loger dans l'appar-  
t des jardins, & car en lui tant  
sance, qu'il le laissoit appren-  
toute heure sans le faire souiller.  
emplova d'abord toute son adresse  
monstre s'il avoit un véritable de-  
venir vertueux. Il dit lui-même  
elle manière il en fit l'épreuve.  
connu bien-tôt qu'on ne l'avoit  
que par vanité, & pour élon-

dans la son-  
ne  
119  
119



ses revenus, sous pretexte que tout bien appartenoit à son fils Hipparinus qui estoit son neveu, & dont par conséquent il estoit le tuteur naturel. Platon outré de cette injustice demanda son congé. Denys luy promit de luy donner un vaisseau, mais il le remettroit de jour à autre; & après l'avoir amusé assez long-temps, il luy dit un jour, que pourvu qu'il voulust demeurer encore un an avec luy, il renvoyeroit à Dion tout son bien, à condition qu'il le placeroit dans la Péloponèse ou à Athènes, qu'il ne jouiroit que du revenu, & qu'il ne pourroit lever de capital sans le consentement de Platon & de ses amis. Car dit-il, je ne me fie point à luy, & il employeroit cet argent contre moy. Platon accepta ce parti, mais Denys le trompa encore; car après que la saison de s'embarquer fut passée, il dit qu'il ne vouloit plus donner que la moitié du bien de Dion, & qu'il vouloit retenir l'autre moitié pour son fils. Et quelque temps après il fit tout vendre à l'encan, au prix qu'on voulut, & sans en parler à Platon qui lassé enfin de ses feintes & de ses mensonges, & convaincu que la Philosophie estoit foible & molle, contre la dureté d'un Tyran, ne cherchoit qu'à quitter

si facile. Mais il luy estoit impossible de par-  
tir sans permission, & tres-difficile d'obte-  
nir son congé auquel on faisoit naistre tous  
les jours de nouveaux obstacles. Denys  
continuoit d'avoir pour luy en public  
toutes sortes d'égards, & l'accabloit tou-  
jours de caresses. Mais enfin Platon  
ayant embrassé avec chaleur les interets  
de Theodote & d'Herachide qu'on ac-  
cusoit à tort d'avoir fait soulever les  
troupes, leur mesintelligence éclata.  
Denys donna ordre à Platon de quitter  
l'appartement des jardins, sous pretexte  
que les femmes du Palais devoient y  
faire un sacrifice qui dureroit dix jours,  
& le fit loger hors du Chasteau au mi-  
lieu de ses Gardes, afin, disoit-on, que  
ces soldats irrités de longue main contre  
lui de ce qu'il avoit voulu les faire cas-  
ser ou diminuer leur paye, l'immolassent  
à leur ressentiment. Quelques Athéniens  
avertirent Platon du danger où il estoit,  
& Platon en donna sur l'heure mesme  
avis à Archytas qui estoit à Tarente.  
En mesme temps Archytas fit partir une  
Galere à trente rames, & écrivit à De-  
nis pour le faire ressouvenir qu'il avoit  
mis une seureté entiere à Platon, &  
qu'il ne pouvoit ni le retenir, ni souffrir

34  
frir qu'on luy fist aucune insulte  
manquer ouvertement à sa parole  
avoit voulu que luy & tout ce  
avoit de gens de bien & d'honneur  
sent les garents. Cela réveilla un  
pudeur dans l'ame du Tyran, qui  
enfin à Platon de retourner en Grèce.

Voilà quel fut le sujet de ce  
me voyage, sur lequel les ennemis  
Platon ont fait tant d'efforts  
décrier, comme s'il n'estoit retourné  
Sicile que pour la bonne table  
nys, & pour se plonger dans toutes  
voluptez qui regnoient à la Cour  
Prince. Diogène qui avoit beaucoup  
d'esprit, mais un esprit tres-faible  
& qui ne voyoit pas sans quelque  
le grand éclat de Platon, fut  
mier qui s'avisa de luy faire ce reproche  
car le voyant un jour ne manger  
olives à un grand repas, il luy dit  
*la bonne chere vous a fait aller en Sicile*  
*pourquoy la méprisez-vous tant*  
*vous assure, Diogene, luy répondit*  
*ton, que le plus souvent je ne mange*  
*que des olives en Sicile. Qu'estoit-ce*  
*besoin d'aller à Syracuse?* reprit  
ne: *L'Attique ne portoit-elle point*  
*olives en ce temps-là?*

Jamais calomnie n'a esté plus mal fondée, aussi un ancien Philosophe en parlant des avantages de la vie active, n'a pas fait difficulté de louer Platon sur ce voyage dont il rapporte le véritable motif; car il dit, que ce fut pour un de ses amis deponille de ses biens, & banni que Platon eut le courage d'aller affronter un Tyr. in tres-redoutable, & s'exposer à sa haine & à tous les perils dont elle le menaçoit. Dans la lettre que Platon écrivit peu de temps après aux amis de Dion, il leur marque en propres termes que les bonnes tables d'Italie & de Si-  
Maxime  
Tyr. ib.  
Tome 9.  
 que luy déplurent extrêmement, & qu'il regarda avec horreur la coutume de ces peuples, de se remplir de vin & de viandes deux fois le jour, & de se plonger dans toutes sortes de débauches. Dès qu'un homme est accoustumé à ces excès de sa jeunesse, il n'est presque pas possible qu'il en revienne jamais, quelque bon naturel qu'il ait d'ailleurs, & qu'il soit jamais temperant & sage: encore moins doit-il prétendre aux autres vertus. La vie ne me seroit pas supportable, si j'estois ainsi esclavé de ces passions.

Platon en traversant le Peloponèse

trouva Dion aux Jeux Olympiques, & luy raconta tous les procedez de Denys. Dion plus touché des injures que Platon avoit receuës, & du peril qu'il avoit couru, que de toutes les injustices qu'on luy avoit faites, jura qu'il alloit travailler à se venger. Platon fit tout ce qu'il put pour le détourner de cette pensée; mais voyant que ses efforts estoient inutiles, il luy prédit les malheurs qu'il alloit causer, & luy déclara qu'il ne devoit attendre de luy ni secours ni conseil, & que puisqu'il avoit eu l'honneur d'estre commensal de Denys, de loger dans son Palais, & de participer aux mêmes sacrifices, il se souviendrait toujours des devoirs auxquels cela l'engageoit, & que pour satisfaire d'ailleurs à l'amitié qu'il avoit pour Dion, il feroit neutre, toujours prest à faire les fonctions d'un bon mediateur pour les reconcilier, & toujours également opposé à leurs desseins quand ils chercheroient à se détruire.

*voyez la Vie  
de Dion dans  
l'Intarquet.*

Dion assembla quelques troupes, passa en Sicile, détruisit la tyrannie, chassa le Tyran, & rendit la liberté à sa patrie. On sçait tous les maux que cette entreprise causa. Comme il est difficile de:

long-temps unanime, dont l'union fut  
finie par l'Assemblée Constituante au  
vu de ses prospérités & de ses misères.

Après la mort de Danton les parties se  
mis particuliers eurent à l'Assemblée  
le prier de leur donner leurs vœux  
et déplorable de les se méconnaître.  
Ils voulant reconnaître la vérité,  
les autres faisaient tout pour les  
rétablir la domination du peuple  
en leur faveur, Qu'ils eussent  
jamais heurté, et leur a fait  
une trop grande erreur, que de  
se soit d'obéir à ses vœux  
eux-mêmes, et les a fait  
de liberté et la grande vérité  
est également acceptée. Et l'on  
a vu que les vœux sont

de Dieu  
leger q se  
des hom-

dans l'obeissance qu'on rendoit à Dieu qui  
estant toujours le mesme, ne demandoit  
toujours que la mesme chose à ses sujets  
que c'estoit la seule qui pouvoit faire la  
felicité des peuples, & que pour obeir  
à Dieu, il falloit obeir à la loy; que  
la loy estoit le Dieu des sages, & la  
licence le Dieu des fols: qu'il leur con-  
seilloit donc d'establir trois Rois, le fils  
de Dion, le fils de Denys qu'on avoit  
chassé, & celuy de l'ancien Denys: de  
choisir sous leurs ordres tel nombre qu'il  
voudroient de vieillards qui auroient  
soin de faire les loix & de regler le gou-  
vernement de l'Etat, de maniere que les  
Rois auroient l'intendance des choses  
saintes & de la Religion, & de toutes  
les autres choses, qu'il est juste de laisser  
en la disposition des bienfaiteurs: qu'il  
falloit créer ensuite trente-cinq gardiens  
ou conservateurs des loix qui disposeroient  
de la paix & de la guerre conjointe-  
ment avec le senat & avec le peuple; que  
les affaires criminelles seroient jugées par  
ces trente-cinq conservateurs des loix, aux-  
quels on joindroit pour commissaires les  
plus anciens & les plus gens de bien des  
Senateurs qui seroient sortis de charge  
que les Rois n'assisteroient point à ce

jugemens, parce qu'estant Prestres ils ne pouvoient sans se souiller & sans déroger à leur caractere, condamner personne à la mort, à l'exil, ou à la prison. Il leur enjoignoit aussi particulièrement de chasser les barbares de tous les lieux qu'ils occupoient dans la Sicile, & d'y rétablir les anciens habitans.

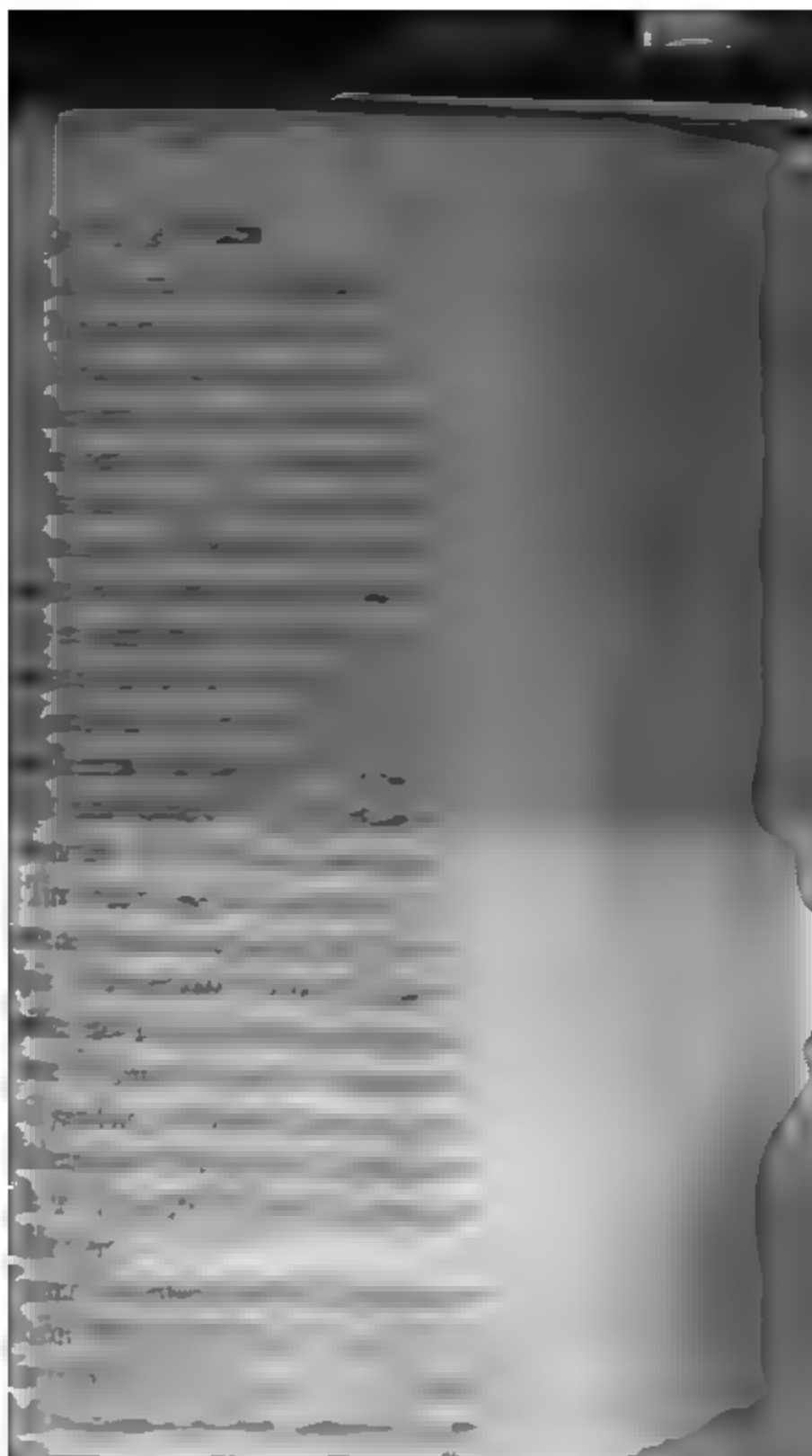
Platon ne survécut à Dion, que cinq ou six ans-qu'il passa dans l'Académie, sans vouloir en aucune maniere s'entre-mettre du gouvernement, parce qu'il voyoit les mœurs de ses Citoyens trop dépravées. Les Cyreniens luy envoyerent des députez pour le prier d'aller leur donner des loix, ce qu'il refusa, leur disant, *qu'ils estoient trop attachez aux richesses, & qu'il ne croyoit pas possible qu'un peuple si riche pust estre soumis aux loix.* Les Thebains luy firent la mesme priere, & il les refusa de mesme; parce, dit-il, *qu'il les voyoit trop ennemis de l'égalité.* Il envoyoit de ses disciples dans les lieux où l'on estoit en estat de se conformer à ses maximes.

Platon estoit naturellement ennemi du faste & de l'ostentation, & ne cherchoit que la verité, la simplicité & la justice. Il avoit les mœurs douces & mellées de



gravité. Jamais on ne le vid rire immodérément, ni se mettre extrêmement en colere. On jugera de sa douceur par la maniere dont il corrigea son neveu Pseusippus qui estoit extrêmement débauché. Lorsque son pere & sa mere l'avoient chassé, il le retiroit dans sa maison, & vivoit avec luy comme s'il n'avoit jamais ouïy parler de ses débauches : ses amis étonnez & choquez d'un procédé qui leur paroissoit si indolent, le blasmoient de ne pas travailler à corriger son neveu & à le retirer de cet abyisme : & il leur répondoit qu'il y travailloit plus efficacement qu'ils ne pensoient, en luy faisant connoistre par sa maniere de vivre la difference infinie qu'il y a entre le vice & la vertu, & entre les choses honnestes & les deshonestes. En effet cette methode luy réussit si bien, qu'il inspira à Pseusippus un tres-grand respect pour luy, & un violent desir de l'imiter & de s'adonner à la Philosophie, dans laquelle il fit ensuite de fort grands progrès.

Sa maniere de parler estoit si agreable & si insinuante, qu'il ne manquoit jamais de faire impression sur ceux qui l'écoutoient. Un jour qu'il se promenoit hors la ville avec quelques-uns de ses



des vers qu'il fit pour une courtisane de Colophone nommée Archeanasse qu'il aimoit quoyqu'elle fust déjà vieille. J'ay dit-il, avec moy la courtisane Archeanasse. Amour se tient encore en embuscade dans ses rides. Malheur à vous, qui avez esté exposé à ses regards dans sa jeunesse ! au milieu de quels feux ne vous estes-vous pas trouvé ? Il en aima encore une autre appelée Xantippe. Il luy demande ses bonnes graces en des termes fort pressants, & par ces belles raisons qui sont devenues depuis, les lieux communs de la morale lubrique qui regne aujourd'huy sur un de nos théâtres, d'où elle se glisse insensiblement dans les villes & dans les maisons : que la beauté est une fleur qui passe très-promptement que si on ne se haste d'aimer, on perd inutilement sa jeunesse, & que la vieillesse vient à grands pas nous ravir nos beaux jours & tous nos plaisirs.

Despreaux  
à sa Sat.  
les sem.

Il est vray que pour excuser Platon on a dit que ces vers ne sont pas de luy & que c'est l'ouvrage d'Aristippe que les luy imputa pour le décrier & pour se venger de ses railleries. On ne gagne pas beaucoup par cette justification, s'il est vray qu'il ait eu des passions encore

plus criminelles, & qu'il ait aimé Dion, Phédre, Alexis, Agathon, & Aster. Dans les vers qu'il faisoit pour eux, il s'exprime en des termes que le feu de la Poésie ne sauroit seul inspirer. Il écrit à Dion, *Tu rends mon ame folle d'amour.* Il dit à Aster *qu'il voudroit estre le Ciel, afin d'estre tout yeux pour le regarder.* Et il s'explique d'une manière plus licencieuse encore, en parlant à Agathon. Il est vray que ces vers pourroient encore estre supposés : mais s'ils sont véritablement de luy, on peut assurer que ce ne sont que les foiblesses de sa jeunesse, peu surprenantes dans un siècle où toute la Grèce estoit dans un débordement affreux. Socrate & la Philosophie le tirèrent bien-tost de ce malheureux estat, en luy faisant connoistre toute l'horreur de ces passions brutales. Il ne se contenta pas d'en estre guéri, il travailla aussi à en guérir les autres, & à leur fournir des remèdes contre leur poison mortel ; car il s'élève hautement contre elles dans tous ses écrits & particulièrement dans le 1. livre des loix où il condamne le gouvernement de Lacedemone & celuy de Crète, à cause de leurs exercices publics, qui faisoient naistre & qui nourrissoient ces

feux abominables que les femmes conçoivent pour les femmes, & les hommes pour les hommes, en pervertissant l'usage naturel : & il appelle cette detestable infamie, un des pechez les plus audacieux & les plus execrables que l'intemperance puisse faire commettre contre Dieu.

Dans le troisieme livre de la Republique, après avoir prouvé qu'il n'y a point de volupté plus furieuse que celle qui cause l'amour déreglé, & qu'elle est inséparable de l'insolence & de l'intemperance, il dit, mais le véritable amour c'est d'aimer ce qui est décent & beau, & de l'aimer selon toutes les loix de la tempérance & de la Musique, Platon se sert de ce mot, pour marquer l'accord parfait avec la raison & l'harmonie, qui résulte de toutes les vertus. Il n'y faut rien souffrir de furieux, ni qui approche de l'intemperance & du desordre, & par conséquent il ne faut se proposer aucune volupté criminelle. Il faut donc faire une loi qui permette aux hommes d'aimer les jeunes gens, pourveu qu'ils les aiment comme un pere aime son fils; qu'ils n'ayent d'autre but que de les porter à tout ce qui est beau & honneste; & qu'ils ne donnent jamais le moindre soupçon d'aucune pen

*La Vie de Platon.* 45

*de vicieuse, ni d'aucun desir criminel. S'ils y manquent qu'ils soient regardez comme des infames qui ont renoncé à toute honnesteté & à toute vertu.*

Une grande loüange qu'on doit donner à Platon, c'est d'avoir aimé ses freres avec une extrême tendresse; car comme on dit de Pollux qu'il ne voulut pas estre Dieu tout seul, & qu'il aima mieux n'estre que demi Dieu avec son frere, & partager avec luy la condition mortelle pour luy faire part de son immortalité; Platon de mesme voulut communiquer à ses freres la gloire qu'il estoit seul capable d'acquérir par ses ouvrages. Dans les livres de la Republique il donne des rolles tres-considerables à Adimantus & à Glaucon; & Antiphon le plus jeune de tous, il le fait parler dans son Parménide. & par là

Un jour Platon donnoit un grand repas aux amis de Denys, Diogène entra dans la sale du festin, & avec les pieds fort sales, il se mit à marcher sur les plus beaux tapis de pourpre, en disant : *je foule au pieds l'orgueil de Platon.* Platon luy répondit en riant, *tu foules aux pieds mon orgueil par un autre orgueil.*

Diogène avoit demandé à Platon quelques bouteilles de vin, Platon luy en envoya trois douzaines. Diogène le rencontrant le lendemain, luy dit, *quand on vous demande combien font deux fois deux, au lieu de répondre quatre, vous répondez vingt :* en faisant semblant de le remercier, il luy reprochoit qu'il estoit trop long dans ses dialogues.

Platon avoit défini l'homme *un animal à deux pieds, & qui n'a point d'ailes.* Diogène alla prendre un coq, luy coupa les ailes, le porta à l'école de Platon, & dit à ses disciples, *voilà l'homme de vostre Maître.* Cette plaisanterie fit changer la définition.

On reprochoit à Diogène qu'il demandoit toujours, & que Platon ne demandoit jamais. Il répondit, *la seule différence qu'il y a entre Platon & moy, c'est que je demande tout haut, & qu'il demande à l'oreille.*

Diogène se tenoit un jour à une grosse neige mêlée de gresle , beaucoup de gens qui le voyoient en avoient pitié : Platon leur dit , *si vous voulez en avoir pitié , cessez de le regarder ,* pour luy reprocher que tout ce qu'il faisoit , ce n'estoit par aucun principe de vertu , mais par ostentation & par vaine gloire.

Comme il estoit persuadé que les hommes ne sont pas nez pour eux-mêmes , mais pour leur patrie , pour leurs parents , & pour leurs amis , il n'avoit garde d'autoriser l'opinion de ceux qui croyoient que la Philosophie avoit le droit d'anéantir des obligations si essentielles ; & il enseignoit que la vie d'un Philosophe est la vie d'un homme entièrement consacré au public , qui ne tâche de devenir meilleur que pour être plus utile. *Si c'est la*



pas confondre ce combat de Delium avec celui qui avoit esté donné auparavant dans le mesme lieu , & auquel Socrate s'étoit trouvé & avoit sauvé la vie à Alcibiade, la premiere année de l'Olympiade LXXXIX. Platon n'ayant encore que cinq ou six ans.

Il servit de mesme ses amis avec aussi peu de ménagement pour sa vie. Car non seulement il fit pour Dion , tout ce que nous avons vû , mais il deffendit encore en justice Chabrias general des Athéniens ; & comme son accusateur Crobyle luy eut dit pour l'étonner , *tu viens defendre les autres , & tu ne sçais pas que la Cigue de Socrate t'attend* ; Il luy répondit , *autrefois quand ma patrie a eu besoin de ma vie , je l'ay exposée pour elle , aujourd'huy il n'y a point de danger qui m'estonne & qui m'oblige à abandonner mon ami.*

Il disoit qu'il n'y a rien de plus indigne d'un homme sage , ni qui luy doive causer plus de déplaisir que d'avoir donné à des choses legeres , inutiles, ou de peu de consequence , plus de temps qu'elles ne meritoient. C'est pourquoy il ne perdoit aucune occasion de corriger ceux qu'il voyoit enflez de vanité pour des qualitez

[illegible]

tres ou des Philosophes ; ce qui porta Parmenion à le tuer après la mort de Perdicas ; comme Callippus qui tua Dion pour regner à Syracuse , & comme Evagon de Lampsaque lequel ayant prêté de l'argent à la patrie , sur la Citadelle qu'on luy donna pour gages , voulut prévaloir de ce fort contre elle pour l'assujettir ; comme Tymée de Cyzique qui ayant fait des largesses de bled au peuple voulut abuser de la faveur & de l'autorité que cela luy donnoit , pour s'en faire Tyran ; & enfin comme Chæron de Pelene , qui ayant cruellement assujetti sa patrie , en chassa les meilleurs Citoyens & donna leurs biens & leurs femmes à ses esclaves.

Platon dé-  
fendu contre  
ce reproche  
d'estre trop  
satirique.

Examinons le premier reproche. Platon est peut-estre le seul que l'on ait accusé de deux défauts directement opposés & qui se détruisent l'un l'autre. Athènes l'a accusé d'estre trop satirique , & d'autres luy ont reproché d'estre trop doux & d'avoir enseigné très-long-temps à ne pas fâcher personne : voulant dire par-là, que sa doctrine n'estoit pas bonne , ou que sa methode estoit mauvaise , puisque personne en l'écoutant ou en le lisant n'avoit senti la douleur qu'on a naturel-

donc ce Philosophe se servoit con-  
tytus , qui l'accusoit de médifance.  
*fait ce que c'est que médire. Car s'il Dans le Me-*  
*voit , il ne m'accuseroit pas de ce non.*  
En effet , Platon n'a nullement  
de Themistocle , de Periclés, & de  
idide , quand il s'est servi de leur  
pour prouver que la vertu ne pou-  
tre enseignée, puis que ces grands  
ne l'avoient pas enseignée à leurs  
. Quant au mot qu'il a dit contre  
ppe & Cleombrotus, outre qu'il est  
clieat , il faut l'attribuer à l'amour  
reconnoissance que Platon conser-  
our Socrate, & qui luy faisoit trou-  
s-mauvais que ses deux amis n'euf-  
s assisté leur maistre à la mort, par-  
ils estoient à Egine : comme si Égi-

je prétende rayer Platon du nombre d'Ecrivains latins : au contraire , je suis persuadé qu'il n'y a jamais eu de plus fin railleur ; que c'est dans ses ouvrages qu'il faut apprendre la fine satire , & que personne n'en peut mieux donner des leçons. Il peut estre comparé à Aristophane même. Mais il ne sera pas mal aisé de faire voir que n'ayant jamais lancé ses traits que contre des scelerats , qui abusant de leur caractère , corrompoient la jeunesse & ruinoient la Religion , bien loin de mériter des reproches , il est digne d'une très grande louange. Les Sages comme l'a été connu un sçavant \*Pere de l'Eglise, ne doivent pas chatoïiller , mais au contraire causer de la douleur , & faire même des playes à ceux qui sont tombez dans des fautes où qui sont pesants , & qu'on ne peut autrement exciter à la vertu & à la penitence. Les discours dans lesquels

\* S. Jerosme sur le passage du XII. chap. l'Ecclésiaste. Verba sapientium sicut stimuli. Stimulus enim non tangit, sed pungit, non mulset, sed excruciat, non attrahere lasciviam, sed errantibus & tardis prænitentia dolores & vulnus infligere. Si corrigitur sermo non pungit, sed oblectationem facit audientibus, idcirco non est sermo sapientis, verum quippe sapientium ut stimuli.

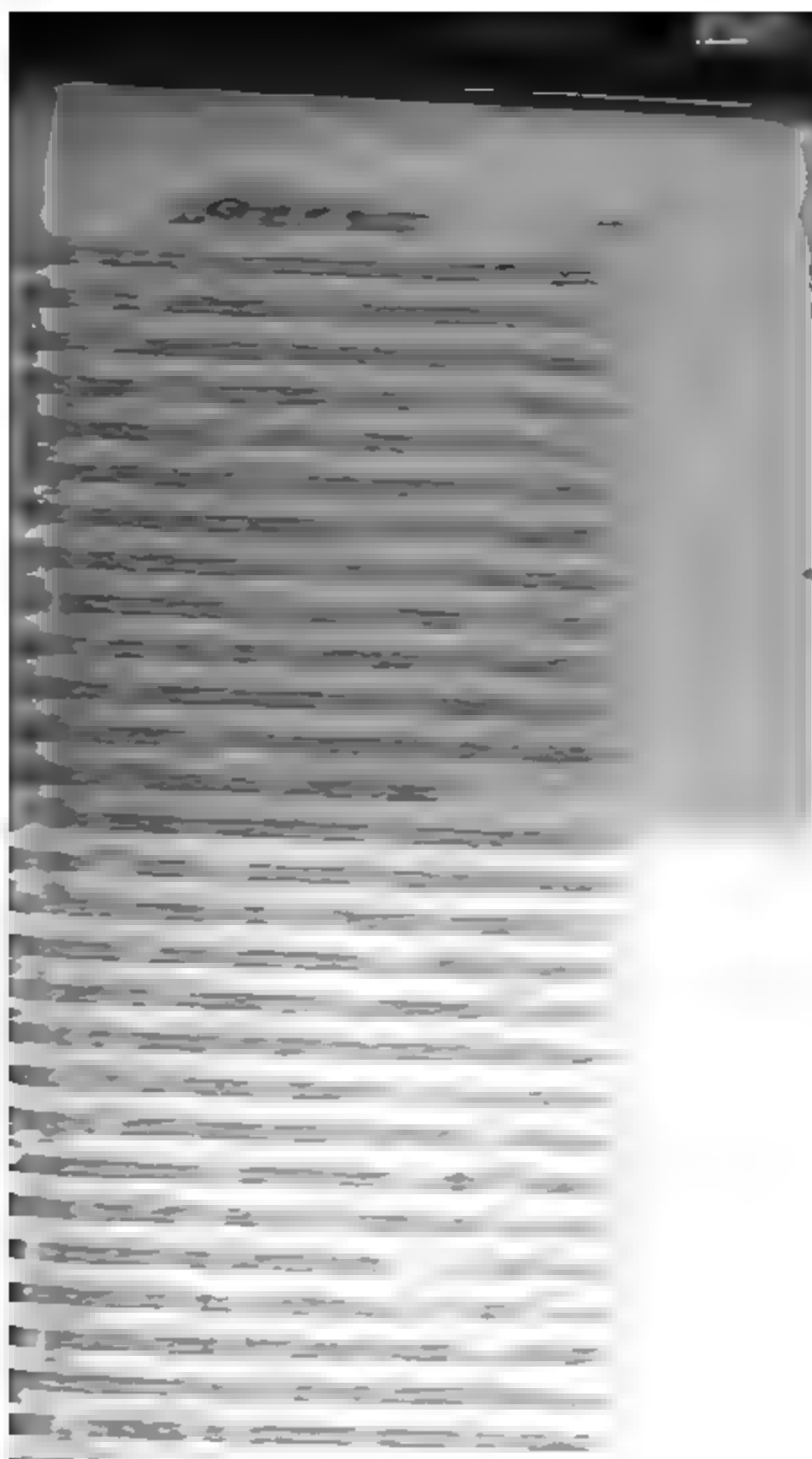
Heu de reprendre & de piquer, on n'a en vûe que de flatter & de donner du plaisir, ne sont pas les discours d'un sage, puis que Salomon mesme a dit que les paroles des Sages sont comme des aiguillons. Ne scavons-nous pas d'ailleurs que la risée est la juste recompense de l'ignorance accompagnée de vanité?

La seconde accusation n'est pas plus juste; car on la fonde principalement sur ce que Xénophon & Platon ont écrit sur les mêmes sujets; car ils ont fait chacun une apologie de Socrate, un banquet, des traittez de morale & de politique. Si des ouvrages sur des sujets qu'un autre a traitez, estoient toujors la marque d'un esprit ennuyé & jaloux, ce reproche tomberoit plutôt sur Xénophon qui n'écrivit l'éducation de Cyrus, qu'après avoir vû les deux premiers livres de la Republique de Platon.

Il seroit mesme difficile de justifier encore Xénophon de cet esprit d'envie, quand on lit le fragment d'une lettre qu'il écrit à Eéchines, ou il s'emporte extrêmement contre Platon, & l'accuse d'avoir corrompu la Philosophie de Socrate par le mélange de celle de Pythagore, & d'être allé en Sicile pour la bonne table de Denys. Platon ne repond point à ses

Platon ne  
seut être  
cujé de ja  
sic et d'au

invectives, & ne dit pas un seul mot de Xénophon, en quoy on ne scauroit trop louer sa modestie, & ce fut peut-estre ce silence qui aigrit le plus Xénophon : car la plus grande injure qu'on puisse faire à un écrivain, ce n'est pas de dire du mal de luy, c'est de n'en rien dire. Il est vrai que Platon écrit dans un endroit que Cyrus estoit un bon General d'armée, mais qu'il n'avoit jamais eu une bonne éducation, & sur cela on pretend qu'il a eu dessein de decrir l'ouvrage de Xénophon de l'éducation de Cyrus ; mais cet ouvrage estant fait seulement pour donner une idée d'un grand Prince, & nullement pour tenir lieu d'une histoire veritable, Xénophon ne pouvoit pas s'offencer d'une chose dont il estoit aussi persuadé que Platon. Enfin ce qui decouvre encore mieux l'esprit dont Xénophon estoit animé contre luy, c'est le portrait affreux qu'il fait de Menon dans le 11. livre de sa tetracte, où il l'accuse d'avoir trahi Cléarque & d'avoir esté cause de sa mort. Le malheur de Menon venoit d'avoir esté intime amy de Platon qui l'avoit loué & qui avoit mis sous son nom le dialogue de la vertu : car la pretendue trahison est tres-mal prouvée & il en fut assez justifié par sa mort. C





faut pour faire croire que Platon haïssoit Démocrite & qu'il estoit jaloux de sa grande reputation. Pour moy j'ay veu que cette fable d'Aristoxene me paroist très-mal inventée. Un homme qui veut jetter au feu les livres de son rival, ne cherche pas de témoins. Je trouve à cet égard ce silence très-équivoque. Si Platon eust esté si blessé de la gloire de Démocrite, pourquoy n'auroit-il pas profité des occasions qui se presentoient de la dénigrer, ou d'y donner quelque atteinte, en écrivant contre luy, & en détruisant quelqu'un de ses principes. Un Auteur rarement maître de la haine que luy inspire la gloire d'un concurrent. Il est bien difficile de prononcer sûrement sur ces choses qui dépendent de mille circonstances que nous ignorons; mais voicy ce qui me paroist de plus vray-semblable. On assure que Démocrite n'alla jamais à Athènes, ou s'il y alla, qu'il y fut toujours inconnu, & qu'il ne se découvrit pas même à Socrate. On sçait d'ailleurs que lorsque Hippocrate déjà vieux alla à Abdera pour traiter Démocrite de la folie qu'il luy imputoit, ce Philosophe n'estoit encore connu en Grèce, & que ses ouvrages n'y avoient pas esté portés. S'ils

voient esté publics, ils auroient épargné ce voyage à Hippocrate, car ils luy auroient fait connoître la grande sagesse de leur Auteur, & la grossiereté & l'ignorance du peuple, qui ne fondeoit cette accusation de folie que sur les sentimens que ce Philosophe expliquoit dans ses écrits. Or la mort de Démocrite ne précéda pas de beaucoup celle de Platon. En un mot je ne croy pas qu'il paroisse par aucun endroit de l'antiquité, que les écrits de Démocrite aient esté connus à Athènes pendant la vie de ce dernier. Il me semble même qu'on trouve dans les Anciens quelque preuve qu'ils ne commencèrent à faire du bruit qu'après la naissance d'Epicure. D'où l'on peut conclure que Platon, bien loin de haïr Démocrite, ne l'avoit jamais connu, & n'avoit pas vû ses livres.

On auroit plus de peine à justifier Platon sur son procedé envers Eschine, si ce qu'on luy reproche estoit vray. On voit qu'il estoit si jaloux de la reputation & du credit qu'Eschine avoit acquis à la Cour de Sicile, qu'il ne cherchoit qu'à le ruiner auprès de Denys, & qu'il poussa si avant cet esprit de haine & d'envie, que les discours qu'on pretend qu'il eurent tenus à Socrate dans la prison par

Eschine, il les attribue à Criton. Mais comme cela n'est fondé que sur le témoignage d'un Idonimée disciple d'Aristote, il est plus juste que la vertu de Platon entraîne notre jugement, que de nous laisser préoccupé contre luy à de pures calomnies. Xenophon auroit-il oublié une circonstance qui auroit fait tant d'honneur à Eschine & tant de honte à Platon ? N'avons-nous pas même dans Plutarque le discours que Platon fit à Denys pour l'obliger à faire du bien à Eschine, & à luy témoigner quelque considération. Rien n'est plus opposé à la magnanimité dont on a loué Platon, que cet esprit d'envie. Voyez comment il parle luy même des envieux dans le V. liv. des loix. *L'envieux en pensant se mettre au dessus des autres par la médifance & par la calomnie, s'égaré luy même du chemin de la véritable vertu, & fait perdre courage à ses concurrents qui se voyent traittez avec tant d'injustice : & en éteignant par ce moyen toute la noble émulation que la ville entière témoignoit dans ce beau combat de vertu, il luy rabaisse & luy rapetisse le courage, autant que cela est en son pouvoir, & la rend moins ardente pour la gloire. Peut-on accuser d'envie un phi*

philosophe qui s'est à peine nommé dans ses ouvrages, & qui a attribué à son maistre ce qu'il a luy-mesme inventé & ima-

La troisième accusation est encore plus fondée que les deux autres. La conception d'un philosophe seroit bien déraisonnable, s'il avoit à répondre de toutes les actions de ses disciples. On ne peut avec justice l'accuser que des fautes qu'ils ont faites en suivant ses opinions. Le seul exemple de Dion suffit pour justifier Platon de cet esprit de Tyrannie. Que pouvoit-on faire que Dion ne fût fait, pour porter l'ancien Denys son fils ensuite à regner justement, & que leur domination fût bien établie, & quand il eût résolu de chasser le tyran, pouvoit-on s'opposer à ce qu'il fit avec plus de force que le fit Platon. Mais il y a encore une grande injustice à vouloir faire passer Callippus pour un des disciples de ce philosophe, & ce que Platon dit luy-mesme dans sa VII. lettre, où il assure que Callippus n'estoit pas parvenu à l'amitié de Platon par l'estude de la philosophie; mais comme cela arrive d'ordinaire, par le commerce du monde, pour estre

On ne peut  
rejeter sur  
Platon les  
fautes de ses  
disciples.

allé souvent avec luy au Théâtre, aux Sacrifices, aux Mystères, & pour avesté des melmes plaisirs.

Il n'y a pas seulement de l'injustice de cette accusation, il y a, ou beaucoup d'ignorance, ou beaucoup de mauvaise foy. Athenée qui avoit tant lû & tant cueilli, ne devoit-il pas sçavoir de quelle maniere Xenophon deffend Socrate contre ses ennemis qui le chargeoient de toutes les violences & de toutes les injustices de Critias & d'Alcibiade, qui luy en faisoient un crime, sous prétexte qu'ils avoient esté ses disciples & s'il le sçavoit, ne devoit-il pas le servir de ces maximes pour justifier Platon? comme il y a de la justice à imputer aux maistres les fautes que font leurs disciples, quand ils les font en suivant leurs dogmes & leurs principes, y en a aussi à leur attribuer leurs grandes actions quand elles sont le fruit de leurs preceptes. Plutarque a donc été plus juste qu'Athenée, quand il a rendu compte à Platon de tout ce que ses disciples, avoient fait de grand. Ses paroles sont remarquables, & renversent entierement la critique de ce Censeur. *Platon, dit-il, avoit laissé de beaux*

cours sur les loix & sur le gouvernement des Estats. Mais il en avoit imprimé de plus beaux encore dans le cœur de ses disciples. Ce furent ces beaux discours qui portèrent Dion à rendre à la Sicile sa première liberté : & Python & son frere Heraclide, à tuer Cotys pour délivrer la Thrace de la tyrannie. Chabrias & Phocion, ces deux grands Capitaines des Athéniens, estoient sortis de la même école. Platon donna des loix aux Arcadiens par son disciple Aristonymus, aux Eliens par Phormion, à ceux de Pyrrha par Nemedemus, aux Gnidiens par Eudoxe, & à ceux de Stagire, par Aristote. Les regles même qu'Alexandre demanda à Xenocrate pour bien regner, n'estoient que les preceptes de Platon : & celui qui alluma le plus le

Des  
cont  
eurs

dit-il, les mesmes choses, ou mieux expliquées, ou du moins tout aussi bien. Et il assure que Theopompus de Chio, avoit écrit que la pluspart de ses dialogues estoient faux & inutiles, parce que les uns estoient pris d'Aristippe, les autres d'Antisthene, & les autres de Bryson. Il ajoute que si l'on recherche dans ses écrits, les mœurs & la sagesse du philosophe, on n'y trouvera que des banquets & des discours sur l'amour, fort indecens & fort peu chastes, qu'il a faits au grand mépris du jugement de ses lecteurs.

Je ne diray point icy que le jugement de Theopompus doit estre suspect, parce que les anciens l'ont accusé de malignité & de médifance, c'est-pourquoy Plutarque a dit de luy qu'il vaut mieux le croire quand il loüe, que quand il blasme. Que les dialogues de Platon soient pris tant qu'on voudra, d'Aristippe, de Bryson & d'Antisthène; comme leurs ouvrages ne subsistent plus, le témoignage de Theopompus prouve contre l'intention d'Athenée, que ces mesmes dialogues qu'il tant blasmez, sont aujourd'huy ce qu'on a de meilleur, & de plus considerable des anciens sur ces matieres.

Que si Athenée n'en a jugé que par luy



me, j'oseray dire que ce n'est pas la première faute qu'ait fait cet auteur, plus recommandable par sa vaste érudition, & par les grands recueils qui estoient le fruit d'une prodigieuse lecture, que par l'exac- titude & par la sagesse de sa Critique, & par la solidité de son jugement. Un homme est-il bien en estat de juger des écrits de Platon, lorsqu'il ose écrire, qu'il ne peut pas quel avantage on peut tirer de l'immortalité de l'ame, puisqu'après qu'elle est séparée du corps, elle n'a plus ni conscience ni sentiment ?

Pour ce qu'il dit des discours indecens que Platon a faits sur l'amour au grand préjudice du jugement de ses lecteurs, il a bien veüe de décrier le dialogue du banquet. Mais par là il se décrie plus luy-mesme, qu'il ne décrie ce dialogue. Car, outre qu'il découvre la corruption de son esprit, il fait voir qu'il n'a pas connu la fin & le but de ce dialogue, qui ne tend qu'à nous dégager de l'amour des biens terrestres, pour nous porter à aimer la souveraine beauté qui est Dieu. Personne ne balancera, je croy, sur le choix entre le jugement d'Athenée & celui d'Origène, qui dans sa belle preface sur le Cantique des Cantiques, parle en



ces termes du Banquet de Platon  
my les Grecs plusieurs sçavans per-  
ges, voulant penetrer la verite, ont  
des dialogues sur l'amour, pour mon-  
trer qu'il n'y a qu'elle qui eleve nostre  
de la terre au ciel, & que ce n'est que par  
son secours qu'on peut parvenir à la  
vraie felicité. Les questions qu'on fait  
sur ce sujet, se traittent à table par des  
discours moins avides de bonne chere, que  
de beaux discours. Il y en a eu mesme  
qui ont enseigné par écrit les moyens  
des arts par lesquels on pouvoit ou faire  
regner dans son ame, ou augmenter  
l'amour. Mais des hommes charnels  
abusant de ces arts, les ont employez  
pour satisfaire leurs desirs, & s'en sont  
servis pour des commerces infames. Il ne  
faut donc pas s'étonner si parmy nous où  
il y a d'autant plus d'ignorants, qu'il y  
a de simples, un traité de l'amour est  
si frivole, puis que parmy les Grecs qui  
sont si sçavans & si habiles, il s'en est  
tant trouvé qui ont mal pris ces dialogues  
& tout autrement qu'ils n'ont esté  
desseins, & qui, à l'occasion de ce qu'on y  
dit de l'amour, sont tombez dans le precipice  
de la luxure, soit qu'ils ayent veritablement tiré  
de ces écrits des choses qui les ont

comme le rapporte Diogène Laërce ,  
question qu'on examine dans ce  
est puerile , & que le caractere  
entré , merite d'estre receüe , & si  
a eu raison d'embrasser le senti-  
ce Critique , & de taxer Platon  
donné trop d'autorité à l'amour.  
nous arrester donc à ce qu'on a  
tre Platon , taschons de le con-  
par ses ouvrages.

Et le siecle de Pythagore, la morale  
traittée que par sentences & par  
c'est-pourquoy Salomon dit que  
*le prudent entendra les paroles &*  
*des sages.* Pherecyde & son dis-  
Pythagore qui avoient rapporté des  
de science de leurs voyages de Bo-

rale fut alors considerablement enrichie ; cependant ce n'estoit encore que des preceptes envelopez & obscurs , point de raisonnement , point de preuve. Cette secheresse de morale , s'il est permis de parler ainsi , venoit de ce qu'on s'atachoit alors uniquement à la science des nombres & de la physique , & à connoistre la cause de ce qui arrivoit dans les cieux. Socrate fut le premier qui connoissant , que ce qui se passe hors de nous , ne nous touche point , & est plus curieux qu'utile , fit une étude plus particuliere de la morale , & la traita plus methodiquement dans ses entretiens. Platon son disciple voyant de quelle importance il estoit de conserver aux hommes un si précieux tresor , entreprit d'en écrire. Pour le faire plus utilement & pour mieux conserver l'air de celuy qui avoit ressusité cette science , il préféra le dialogue à toutes les autres manieres de traiter un sujet. Car , outre que le dialogue est plus divertissant , en ce qu'il étoit comme une scène où l'on voit agir tous les acteurs , on peut dire qu'il va mieux à son but , qui est de persuader & d'instruire ; qu'il est plus animé , & qu'il a toute la force d'un jugement contradictoire où les deux parties se sont deffendues autant

ils ont voulu , ou qu'elles l'ont pû , par conséquent la victoire que l'une d'elles remporte , ne peut plus estre décernée , au moins quand le dialogue est fait par un homme habile , & qui ne cherche que la verité. Avant Platon cette maniere d'écrire estoit peu connue : il n'y avoit que Zenon d'Elée & Alexamene de qui l'eussent pratiquée ; mais la pompe , l'elegance & la beauté que Platon a mis dans ces sortes d'entretiens , luy ont donné la gloire de cette invention ; il est regardé de tous les siècles , comme l'inventeur qui eust fait des dialogues.

Il y a deux sortes de veritez ; les veritez connües , & les veritez que l'on ne sçait pas encore , & que l'on tasche de découvrir. Cette difference fait les deux principaux caracteres des dialogues de Platon. Ceux qui traitent des veritez connües , sont appellez *dialogues d'explication* ou *d'assertion* ; & ceux qui traitent des veritez qui ne sont pas encore connües & que l'on tasche de découvrir , sont appellez *dialogues de recherche*. Chacun de ces genres se divise en plusieurs especes , selon le sujet qu'ils traitent , ou selon la maniere dont il est traité. Car les dialogues d'instruction , ont pour but ou la spé-

ύφ' ονόματι  
κοί.

ζητήματα

Après avoir expliqué les titres des dialogues, il faut dire un mot du partage que les anciens en ont fait. Les uns les ont mis quatre à quatre, & croient que Platon avoit eu égard aux usages des anciens Poètes tragiques qui composoient sur un même sujet quatre tragédies pour les quatre grandes festes des Athéniens; mais je ne sçaurois m'imaginer un grand Philosophe eust eu une telle frivolité. Les autres les ont mis trois à trois, & il est certain que dans ses ouvrages on trouve jusqu'à trois dialogues qui traitent proprement qu'un seul & même sujet, comme le Theétete, le Sophiste & le Politique. Dans le premier, Socrate examine & refute plusieurs définitions de la science : dans le second il établit plusieurs définitions du sophiste qui servent à tracer l'art de diviser & de définir, & au même tems à tourner les sophismes au ridicule : & dans le troisiéme il définit l'homme politique, c'est-à-dire l'homme d'Estat : & il ne manque rien à ce dialogue, parce que l'homme d'estat ne peut être habile sans estre philosophe. Les livres de la republique, qui ne sont qu'un seul dialogue, ont encore manifestement un même

avec le Timée & l'Atlantique ou le Critias. Dans le premier, c'est-à-dire dans la longue conversation de la République, Socrate donne l'idée d'un état parfait : dans le Timée il appuie ses regles & ses principes par la connoissance qu'il donne de la Nature, & dans le Critias il confirme cette connoissance de la Nature & ces regles de Morale & de Politique par l'autorité de l'histoire ancienne : ou, pour me servir des propres paroles de Platon, les livres de la République forment les citoyens : le Timée leur decouvre la création du monde, afin que cette connoissance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnez : & le Critias leur prouve par l'histoire ancienne, que telle estoit la vie de leurs premiers ancêtres, c'est-à-dire des premiers Athéniens qui vivoient avant le deluge, & dont il a voulu les rendre les imitateurs, & c'est ainsi que le plus grand des législateurs a fait la vie des anciens Hebreux & des Patriarches. A ces six dialogues prés, dont les trois premiers font un traité de Logique, & les trois derniers un traité de Morale fort suivi, je ne croy pas qu'on en trouve d'autres qui puissent estre liez ensemble par la suite d'un mesme sujet : ils sont tous détachez & independans pour

Après avoir expliqué les titres de ces dialogues, il faut dire un mot du différent partage que les anciens en ont fait. Les uns les ont mis quatre à quatre, persuadés que Platon avoit eu égard aux tetralogies des anciens Poëtes tragiques qui composoient sur un même sujet quatre pièces pour les quatre grandes festes des Athéniens; mais je ne sçaurois m'imaginer qu'un grand Philosophe eust eu une raison si frivole. Les autres les ont mis trois à trois & il est certain que dans ses ouvrages on trouve jusqu'à trois dialogues qui ne font proprement qu'un seul & même traité comme le Theétete, le Sophiste, & le Politique. Dans le premier, Socrate examine & refute plusieurs définitions de la science; dans le second il établit plusieurs définitions du sophiste qui servent à montrer l'art de diviser & de définir, & en même tems à tourner les sophistes en ridicule; & dans le troisième il définit l'homme politique, c'est-à-dire l'homme d'Estat: & il ne manque rien à ce traité parce que l'homme d'estat ne peut estre habile sans estre philosophe. Les dix livres de la republique, qui ne sont regardés que comme un seul dialogue, font encore manifestement un même traité

avec

de dans le Cebes il confirme con-  
noissance de la Nature & ces règles  
morale & de Politique par l'au-  
cune ancienne : ou, pour me servir  
propres paroles de Platon, les livres  
Republique forment les croixes : le  
de leur decouvrir la creation du mon-  
de que cette connoissance fortifie en  
principes qu'il leur a donnez : & le  
de leur prouve par l'histoire ancien-  
ne telle estoit la vie de leurs premiers  
peres, c'est-à-dire des premiers Athé-  
niens qui vivoient avant le deluge, &  
de la voulu les rendre les imitateurs,  
ainsi que le plus grand des légilla-  
teurs fait la vie des anciens Hebreux &  
patriarches. A ces six dialogues  
les trois premiers sont une introduction  
à la vie de la République.



ce qui regarde la matiere , & n'ont entre eux ni liaison , ni ressemblance que par la methode ou par la maniere dont les sujets sont traitez , & qu'on a suffisamment expliquée.

Platon assure ce qui est certain , refuse ce qui est faux , examine ce qui est douteux , & ne prononce rien sur ce qui est incertain ou peu probable.

Maximes de  
Platon.

Sa premiere maxime est de ne donner son consentement qu'aux veritez claires & certaines , & de se déffaire de toutes sortes de préjugés.

La seconde de n'entreprendre jamais de traiter des questions qu'il est impossible de décider.

La troisieme de bien discerner les choses que l'on sçait d'avec celles qu'on ne sçait pas , & de ne pas croire sçavoir ce qu'on ignore.

Il s'ensuit de ces maximes, que Platon croyoit qu'il y avoit des veritez certaines & par conséquent, qu'il y avoit des dogmes. C'est à-dire qu'il asseuroit de certaines choses comme absolument vrayes mais parce qu'il suivoit entierement la maniere de disputer de Socrate , & qu'il s'éloignoit en tout de l'air décisif des sophistes & des dogmatistes qui assuroient tou

prenant presque toujours pour des veritez de simples apparences, il paroît ne rien affirmer dans ses écrits, où par ses doutes il tâche de convaincre les adversaires des erreurs qu'il veut détruire, & de leur faire découvrir d'eux-mêmes les veritez qu'il veut enseigner ; & c'est ainsi qu'il faut entendre ce passage de Cicéron, qui dit dans son premier livre de ses questions Académiques, *dans les livres de Platon, on dit plusieurs choses pour & contre ; mais l'on doute toujours & l'on n'affeure jamais rien.*

Les Anciens nous apprennent que Platon suivoit Heraclite dans les choses qui tomboient sous les sens, c'est-à-dire dans les choses naturelles & sensibles : Pythagore dans les choses intellectuelles qui ne peuvent estre comprises que par l'entendement : & Socrate dans celles que la seule raison dicte ; c'est-à-dire dans les choses de Morale & de Politique, & cela mérite d'estre expliqué.

Platon suivoit Heraclite dans les choses naturelles & sensibles ; c'est-à-dire qu'il croyoit comme Heraclite, qu'il n'y avoit qu'un monde ; que toutes choses se produisoient de leurs contraires ; que le mouvement, qu'il appelle la guerre,

fait la production des êtres, & le repos leur dissolution; & enfin que nos sens sont fort sujets à se tromper, & qu'il n'y a point dans leur déposition de vérité sûre.

Il suivoit Pythagore dans les veritez intellectuelles; c'est-à-dire qu'il enseignoit, comme ce philosophe, qu'il y a un seul Dieu Createur de toutes choses; que l'ame est immortelle; que les hommes ne doivent travailler qu'à se purger de leurs passions & de leurs vices pour estre unis à Dieu; qu'après cette vie il y a une récompense pour les bons & une punition pour les mechans; qu'entre Dieu & les hommes il y a differens ordres d'esprits qui sont les ministres de ce premier estre. Comme il avoit pu dans les mêmes sources, c'est-à-dire chez les Egyptiens & chez les Hebreux, faut pas s'estonner qu'il eust la même doctrine.

Mais si Platon suivoit Pythagore dans ses sentimens, il l'imitoit aussi dans la maniere de les expliquer: car il faisoit entendre que par des Enigmes, sous des mysteres, des figures, & des symboles, pour ne pas exposer des veritez sublimes aux railleries des mechans.

pour ne les découvrir qu'à ceux qui seroient dignes de les apprendre, & qui se donneroient eux-mêmes la peine de les développer. Ce ne sont pas les livres, disoit-il, qui donnent ces grandes connoissances : il faut les apprendre par une profonde meditation, & en puisant soy-même ce feu celeste dans sa véritable source. Car de cette union avec son objet, <sup>a</sup> une flamme divine venant à s'allumer tout d'un coup comme d'un feu qui s'élance, éclaire l'ame, s'y nourrit & s'y entretient elle-même. C'est pourquoy je n'ay jamais écrit, & n'écriray jamais sur ces matieres, c'est-à-dire pour les expliquer d'une maniere claire & intelligible. <sup>b</sup> Tout homme qui l'entreprendra, ne l'entreprendra jamais inutilement, & le seul fruit qu'il ti-

*Tome 1 1<sup>re</sup>  
34.*

*d'eux mesmes ces veritez célestes , il donnera aux uns du mépris pour elles, & remplira les autres d'une vaine & semeraine confiance , comme s'ils savoient des choses merueilleuses qu'ils ne sçavent pourtant pas.*

Cette methode cause souvent de grandes obscuritez dans les écrits de ce philosophe qui a mesme pris soin de les augmenter , en se servant exprés de certains termes qui signifient des choses contraires. Voilà pourquoy il ne scauroit plaire aux jeunes gens qui n'ont pas encore assez de jugement pour connoître la beauté & la solidité de ses dialogues , ni aux hommes faits qui n'ont pas fait les études necessaires avant qu'd'entreprendre cette lecture , & qui ne sont pas mesme capables de reflexion & de mediter. Aussi Antiphane un des amis de Platon , comparoit en riant ses écrits à une ville où les paroles se geloient en l'air dès qu'elles estoient prononcées , & l'estimant suivant , quand elles venoient à estre échauffées & fonduës par les rayons du Soleil , les habitans entendoient ce qui avoit esté dit l'hiver , car les discours de Platon pour estre entendus doivent estre échauffez , & comme fondus par les rayons

d'une intelligence bien exercée.

Enfin il imitoit Socrate dans les choses de la Morale & de la Politique; c'est-à-dire qu'il ramenoit tout aux mœurs, & qu'il ne travailloit qu'à porter tous les hommes à remplir les devoirs attachez à l'état où ils estoient engagez par la Providence.

On pretend que Platon ajouta à la Physique & à la Morale, la Dialectique, mais il faut seulement entendre qu'il la perfectionna : car Socrate avoit l'usage de la Dialectique avant Platon, puisqu'il prouvoit & qu'il refutoit si solidement dans la conversation tout ce qu'il vouloit établir ou détruire. Comment peut-on s'imaginer qu'avant Platon & avant Socrate on eût découvert & prouvé des veritez sans le secours de la Dialectique ? Cela ne se peut.

Voilà donc les trois parties de la Philosophie des Academiciens, la Morale, la Physique, & la Dialectique ; & ces trois parties font la perfection de la Philosophie, dans laquelle on n'en sçaurait même imaginer une quatrième. La Physique regarde la speculation; la Morale, l'action; & la Dialectique sert à l'une & à l'autre. Car c'est par son moyen qu'on distingue

& dans la Morale & dans la Physique la vérité de ce qui n'en a que l'apparence. Plusieurs siècles avant Platon, la Philosophie des Hebreux estoit partagée de mesme en trois parties, le Raisonnement, la Nature & les Mœurs.

*lorale des  
Platoniciens.*

Les Platoniciens font consister la perfection de la Morale, à vivre conformément à la Nature, c'est-à-dire à la volonté de Dieu seul auteur du souverain bien, & ils enseignent que le but de tous nos desirs est d'obtenir de luy les biens nécessaires pour l'ame, pour le corps, & pour la vie. Ainsi ils partagent les biens en biens divins & en biens humains.

Les biens humains se partagent en biens du corps, & en biens de la vie; les biens du corps sont la santé, la beauté, la bonne disposition, la force, &c. Les biens de la vie sont les amis, les richesses, enfin tout ce qui sert à faire valoir la vertu & à la mettre en œuvre. Car ils enseignent que l'homme n'est pas né pour luy seul, mais qu'il est lié avec tous les autres hommes par la société qui le rend membre d'un seul & mesme corps, à l'utilité duquel il doit rapporter toutes ses actions & toutes ses pensées.

Les biens divins sont les biens de l'a

**De la Vertu & de la Sagesse**  
C'est une chose que d'atteindre l'usage, & de ne pas se laisser aller à l'ignorance de soi-même. Ce qui a été dit qu'on appelle un certain acheminement à la vertu, & ce qui est fini, c'est ce qu'on appelle vertu qui est la perfection de la Nature & le plus excellent de tous les biens.  
Les humains sont subordonnés aux divins, & quand on a atteint les autres; le premier de tous est la sagesse; le second, c'est la justice; le troisième, c'est la tempérance; le quatrième, c'est la force; le cinquième, c'est la libéralité; le sixième, c'est la magnificence; le septième, c'est la clemence; le huitième, c'est la douceur; le neuvième, c'est la pureté; le dixième, c'est la sainteté; le onzième, c'est la gloire; le douzième, c'est la vie éternelle.



& dans la Morale & dans la Philosophie de ce qui n'en a que l'apparence. Plusieurs siècles avant Platon, la Philosophie des Hebreux estoit partagée en trois parties, le Raisonnement, la Nature & les Mœurs.

*Morale des  
Platoniciens.*

Les Platoniciens font consister l'Étation de la Morale, à vivre conformément à la Nature, c'est à-dire à Dieu seul auteur du souverain bien & ils enseignent que le but des desirs est d'obtenir de luy les biens nécessaires pour l'âme, pour le corps & la vie. Ainsi ils partagent les biens en divins & en biens humains.

Les biens humains se partagent en deux, en biens du corps, & en biens de l'âme. Les biens du corps sont la santé, la force, la bonne disposition, la beauté, &c. Les biens de la vie sont les richesses, les honneurs, les sciences, les arts, &c. Les biens divins, enfin tout ce qui se rapporte à la vertu & à la mettre en pratique. Ils enseignent que l'homme ne peut être heureux par luy seul, mais qu'il a besoin des autres hommes par le lien du membre d'un seul & de la communauté duquel il doit tirer son utilité & toutes ses actions & toutes ses passions.

Les biens divins

trois sortes de biens , & ils preferent aux deux autres, ceux de l'ame infiniment plus considerables, & les seuls qui doivent estre recherchez pour eux-mesmes. De là vient qu'ils font consister dans la seule vertu le bonheur de la vie , en soutenant pourtant qu'elle ne peut estre très-heureuse sans les biens du corps , & sans les autres qui sont necessaires pour l'usage de la vertu ; & de là naist l'obligation indispensable de travailler & de remplir les devoirs que la Nature impose. Obligation qui engage à fuir l'oisiveté, & à mépriser les voluptez criminelles , & qui porte necessairement à souffrir toutes sortes de travaux & de douleurs mesme , pour ce qui est juste & honneste; d'où resultent l'Amitié, la Justice & l'Equité qu'ils preferent à tous les plaisirs & à toutes les commoditez de la vie.

Il n'y a rien de plus solide & de plus élevé que cette morale qui fait consister le souverain bien à estre uni à Dieu , à obeïr à ses ordres, & à recevoir avec soumission tout ce qui vient de sa main ; parce que Dieu ne donne rien aux hommes qui ne leur soit utile , s'ils sçavent en profiter.

Platon insinue par tout le desinteressement & le mépris des richesses , & il e

seigne que tout l'or du monde ne vaut pas la moindre vertu. Il veut que l'on s'expose à la mort pour la deffen se de la justice, & pour le maintien des loix, de l'ordre, & du bien public, & que l'on fuye non seulement toutes les voluptez criminelles, mais la molesse, la paresse, le trop long sommeil & l'ouiveté. On ne trouve par tout que des leçons de verité, de pudeur, de chasteté, de temperance, de modestie, de patience, de douceur & d'humilité; mais des leçons accompagnées de preuves; car il bat en ruine les principes de la mauvaise morale, après les avoir posez dans toute leur force, & c'est ainsi qu'un Philosophe doit persuader.

Il n'y a presque rien dans sa doctrine qui ne soit digne du Christianisme. Ce qu'il dit sur le devoir d'honorer son pere & sa mere, mérite d'estre rapporté. La crainte de Dieu est le fondement de ce qu'on doit à ses parens. Que si les Dieux prennent plaisir aux respects que l'on rend à leurs images, qui ne sont que des representations mortes de la Divinité, à plus forte raison se réjouissent-ils des honneurs qu'on rend à son pere & à sa mere qui sont les images vivantes de Dieu. Plus ils sont vieux, plus ces images vivantes de la

*Precepte  
d'honorer  
pere & mere  
x i li  
Loix. To  
pag 220*

Divinité, qui sont dans la maison comme des trefors très précieux, ont de force & d'efficace pour faire descendre toutes sortes de bénédictions sur les enfans qui leur rendent le culte qui leur est due, & pour faire tomber sur leur teste les plus affreuses maledictions quand ils le leur refusent : car Dieu exauce les prieres que les peres luy adressent pour ou contre leurs enfans. Il n'y a donc pas de moyen plus sûr de plaire à Dieu, que d'honorer son pere & sa mere : toutes les fois qu'on les honore Dieu s'en réjouit. La maniere de les honorer, c'est de les aimer plus que ses propres enfans & plus que soy-mesme. Ceux qui y manqueront seront deferez aux Magistrats établis à cet effet qui auront soin de les punir.

Il établit par tout, & particulièrement dans le Gorgias & dans le Criton, qu'il ne faut faire de mal à personne, non pas mesme à ceux qui nous en font : & il fait voir que d'introduire dans la vie cette maxime, qu'il est permis de se venger & de rendre mal pour mal, c'est baster la justice sur des injustices entassées, & ouvrir une source intarissable de crimes & d'iniquitez. Quelle digue assez forte pourroit arrester ce débordement, & quelle fin

verroit-on aux injures & aux vengeances? Platon a poussé les preuves si loin, que ses disciples ont asseuré que celui qui venge une injure, est plus méchant que celui qui l'a faite.

Il enseigne que pour peu qu'on soit sage, on n'entreprend jamais la moindre chose sans avoir prié Dieu, & que si la priere est nécessaire avant chaque action, elle l'est sur tout lorsqu'on veut parler de Dieu, car c'est Dieu qui nous éclaire, c'est luy qui nous ayde, & sans luy nous ne pouvons rien. Il avoit compris la nécessité & la beauré de ce precepte de Pythagore : *Commence toutes tes actions par la priere, afin que tu puisses les accomplir.*

*Nécessité de la priere.*

*Precepte de Pythagore.*

La priere & l'action doivent estre inseparables : le deffaut de priere rend l'action inutile, & le deffaut d'action rend la priere inefficace. Il faut demander ce

La plus considerable partie de la Morale, c'est la Politique dont Platon montre le veritable usage, & qu'il tâche de rétablir dans la perfection d'où elle estoit décheüe par la corruption des hommes. Du temps de ce Philosophe l'Injustice avoit bouleversé tous les Estats de la Grece, il n'y avoit pas un gouvernement qui pût estre approuvé. Pour s'opposer à ce desordre, Platon donna un modelle parfait d'une police très-juste, afin que tous les Estats pussent sur ce portrait corriger les vices de leur gouvernement. C'est à quoy il employe les livres de la Republique, & les livres des loix, où il accorde d'une maniere merveilleuse la politique avec la Religion, qui en est le fondement.

Princes  
peuvent  
gouverner  
qu'en just.  
Dieu.

Il fait voir que les Princes & les conducteurs d'Estats ne peuvent jamais bien gouverner les peuples, qu'en suivant le Roy des Roys, le maistre souverain, unique & parfait modelle de toute sagesse & de toute justice. Car comme un mouton ne scauroit conduire tout le troupeau qui doit estre sous la houlette d'un Berger, de mesme un homme ne peut seul conduire les autres hommes, qui tous ensemble doivent estre soumis à Dieu. On diroit qu'il avoit la  
cette plainte que fait le peuple de Dieu par

la bouche \* d'Isaïe, comme du plus grand  
de tous les malheurs, Seigneur, des maîtres 15. cap.  
nous ont possédez sans vous.

Il rend cette verité sensible par une fa- Dans les  
liv. des  
1. 1. p. 70  
ble où l'on reconnoît aisément les vesti-  
ges de la verité de l'ancienne hystoire. La  
memoire de la vie heureuse que menaient  
les premiers hommes, s'est conservée jus-  
qu'à nous. Ils vivoient dans l'abondance 2<sup>e</sup>ie des  
miers ho-  
mes pour  
heureuse  
sans aucun travail, la terre leur fournis-  
sant d'elle-mesme tout ce qui leur estoit  
nec-ssaire. Et voicy quelle estoit la cause  
de leur bonheur. Saturne connoissant qu'il  
n'y avoit point d'homme qui püst avoir  
sur les autres hommes un Empire abso-  
lu, sans se laisser emporter à toutes sor-  
tes de violences & d'injustices, établit  
sur les peuples pour Seigneurs & pour  
Rois, non pas des hommes, mais des es-  
tres plus nobles & meilleurs, c'est-à-dire  
des demons (des Anges) de la mesme ma-  
niere que nous faisons à nos troupeaux :  
car comme nous n'établissons pas un tau-  
reau sur des taureaux, ni une chevre sur  
un troupeau de chevres, mais nous les  
mettons les uns & les autres sous la con-  
duite d'un homme qui en est le Berger,

\* Domine Deus noster possederunt nos domini  
usque 16.



tout de mesme Dieu qui aime les hommes vous mit d'abord sous la conduite des Anges qui avec une facilité merveilleuse & sans aucune peine de nostre part, avoient un tres grand soin de nous, & faisant régner la paix, la pudeur, la liberté & la justice, éloignoient toutes sortes de troubles & de séditions, & rendoient nostre vie très-heureuse. Cette fable qui est fondée sur la verité, nous montre clairement que les villes qui obeiront aux hommes & non pas à Dieu, ne seront jamais heureuses, & ne pourront jamais trouver la fin de leurs maux. Et elle nous fait voir que si nous voulons estre heureux, il faut que nous imitions de tout nostre pouvoir, cette vie que l'on menoit sous le règne de Saturne, & qu'en suivant le principe d'immortalité qui est en nous, nous gouvernions selon ses regles nos maisons & nos villes, en prenant cette sage dispensation de l'entendement pour nostre premiere loy. Car si un Roy, si les Nobles qui gouvernent dans l'Oligarchie, si le peuple qui est le maistre dans les Republiques, ne songent tous qu'à assouvir leurs passions, & qu'à se plonger dans les voluptez, & qu'ils courent comme forcenez après les plaisirs qui ne font qu'irriter leur intemperance

enim  
arguam  
od non  
dicit  
perbit.  
80, 12.

ne de Sa-  
quel.



*insatiable, il est impossible qu'ils ne fassent  
aux pieds les Loix, & il n'y a point de  
salut pour ceux qui leur obéissent.*

Il donne des preceptes admirables sur  
l'établissement des Prestres & des Ma-  
gistrats. Il ne veut pas que l'on choisisse  
ceux qui ne sont recommandables que par  
leur naissance, par leurs richesses, par leur  
credit, ou par leur puissance, mais il veut  
que pour ce choix on ait seulement égard  
au mérite & à la piété. Les meilleurs sont  
ceux qui rendent le plus d'obéissance aux  
Loix, & qui en cela remportent la victoire  
sur tous les autres citoyens. Il faut don-  
ner les premières places aux premiers,  
les secondes aux seconds, & ainsi des au-  
tres, à mesure que chacun se distingue,  
& qu'il est disposé à se regarder, non  
pas comme le maître des Loix, mais com-

*Choix des  
Prestres &  
des Magistrats.*

*Tam. 2. p. 7*

tout de mesme Dieu qui aime les hommes nous mit d'abord sous la conduite des Anges qui avec une facilité merueilleuse & sans aucune peine de nostre part, avoient un tres grand soin de nous, & faisant régner la paix, la pudeur, la liberté & la justice, éloignoient toutes sortes de troubles & de séditions, & rendoient nostre vie très-heureuse. Cette fable qui est fondée sur la verité, nous montre clairement que les villes qui obeiront aux hommes & non pas à Dieu, ne seront jamais heureuses, & ne pourront jamais trouver la fin de leurs maux. Et elle nous fait voir que si nous voulons estre heureux, il faut que nous imitions de tout nostre pouvoir, cette vie que l'on menoit sous le règne de Saturne, & qu'en suivant le principe d'immortalité qui est en nous, nous gouvernions selon ses regles nos maisons & nos villes, en prenant cette sage dispensation de l'entendement pour nostre premiere loy. Car si un Roy, si les Nobles qui gouvernent dans l'Oligarchie, si le peuple qui est le maistre dans les Republiques, ne songent tous qu'à assouvir leurs passions, & qu'à se plonger dans les voluptez, & qu'ils courent comme forcenez après les plaisirs qui ne font qu'irriter leur intemperance

enim  
Regnum  
ad r on  
dier t  
per. bit.  
60. 12.

de Sa.  
quel.

*insatiable, il est impossible qu'ils ne fassent  
aux pieds les Loix, & il n'y a point de  
salut pour ceux qui leur obéissent.*

Il donne des preceptes admirables sur  
l'établissement des Prestres & des Ma-  
gistrats. Il ne veut pas que l'on choisisse  
ceux qui ne sont recommandables que par  
leur naissance, par leurs richesses, par leur  
credit, ou par leur puissance, mais il veut  
que pour ce choix on ait seulement égard  
au mérite & à la piété. *Les meilleurs sont*  
*ceux qui rendent le plus d'obéissance aux*  
*Loix, & qui en cela remportent la victoire*  
*sur tous les autres citoyens. Il faut don-*  
*ner les premières places aux premiers,*  
*les secondes aux seconds, & ainsi des au-*  
*tres, à mesure que chacun se distingue,*  
*& qu'il est disposé à se regarder, non*  
*pas comme le maître des Loix, mais com-*

*Choix des  
Prestres &  
des Magis-  
trats.*

*Tom. 2. p. 7.*

# La Vie de Platon.

soient nez de legitime mariage, & sans au-  
cune imperfection corporelle : qu'ils ayent  
esté elevez dans des maisons chastes ;  
qu'ils ayent les mains pures de sang ;  
qu'ils ne soient tachez d'aucune des souil-  
leures qui blessent Dieu, & qui sont in-  
compatibles avec la sainteté de ce cara-  
ctere ; & que leur pere & leur mere ayent  
vécu avec la mesme pureté.

Il prouve que les loix qui sont faites  
pour l'utilité seule du Legislatteur, & non  
pas pour le bien public, ne sont pas des  
loix, mais l'ouvrage de l'Amour propre  
& de l'Injustice.

archie le  
parfait  
Gouver-  
nement.

Il fait voir que de tous les gouver-  
nemens, le monarchique est le plus parfait  
parce qu'il approche le plus du premi-  
er modèle : mais il faut que sa puissance  
soit modérée par la Loy qui tient lieu de  
Raison suprême.

Après avoir montré le bon & le mal  
de tous les gouvernemens connus,  
il établit que toute politique qui tend à  
mettre le maître aux dépens des  
sujets, & qui fait consister toute la vertu  
du souverain à assluer, & à augmenter  
sa puissance, laissant aux particuliers  
le soin de leurs vertus d'esclave, la justice,  
la bonté, la fidélité, l'humi-

[illegible]

mais il arrive aussi quelquefois, que celui qui est meslé d'or, a des enfans qui ne sont meslez que d'argent, & cèluy qui n'est meslé que d'argent, a des enfans meslez d'or, & ainsi des autres. La chose donc que Dieu recommande le plus aux Princes, c'est de ne prendre garde à quel que ce soit de si près qu'à leurs enfans pour bien discerner ce qui a esté meslé dans leur première formation, afin qu'ils s'ils y reconnoissent du fer ou du cuivre ils n'en ayent aucune pitié; mais qu'il les placent dans le rang qui leur est destiné par la Nature, & qu'ils les fassent laboureurs ou artisans: & pour ceux qui seront meslez d'or ou d'argent, qu'ils destinent les uns à commander & les autres à les aider & à les soulager par leur ministère, comme y ayant un Oracle qui prédit que la ville perira quand elle sera sous le gouvernement du fer ou du cuivre.

Cet ouvrage est tout rempli de maximes admirables & dignes d'estre gravées dans le cœur de tous les hommes. il est vray qu'il y a un deffaut tres-considérable, en ce que Platon, pour ôster le mien & le tien du gouvernement qu'il forme, ordonne la communauté non-seulement des biens, mais aussi de

femmes & des enfans. Cette idée n'estoit pas entierement chimerique, puisqu'elle avoit esté déjà executée en partie chez les Lacédemoniens & chez d'autres Peuples ; mais cela n'empesche pas qu'elle ne soit tres - vicieuse, l'autorité de l'usage ne pouvant rendre bon ce qui de soy - même est mauvais. Cette communauté ne sçauroit conduire le Legislatteur au but qu'il se propose, elle l'en éloigne au contraire, & luy fait perdre le fruit de tout ce qu'il a établi : car au lieu d'unir les Citoyens, elle les divise, rompant toutes les relations & tous les liens les plus sacrez de la Nature, & foulant aux pieds les Loix, la Religion, l'honnesteté & la bienséance. Avant que les Chrestiens se fussent élevez contre une maxime si pleine d'impiété & d'erreur,

mandement des armées & au gouvernement des Estats. Il avoit fondé cette idée sur une maxime de Socrate, qui tenoit que les femmes sont capables des mêmes vertus que les hommes, quoy qu'elles ne puissent pas les porter à la dernière perfection. A ces deux choses près, qui même donnent lieu à des reflexions très-solides & très-utiles, il n'y a rien parmi les payens qui mérite mieux d'estre lû & retenu, que les livres de la République & les livres des Loix : ils sont d'une beauté qu'on peut appeller divine ; aussi paroissent-ils une copie d'un original tout divin. Car cette République dont Platon donne l'idée, est le véritable portrait de la République des Hébreux conduits par Moyse. Dans l'une & dans l'autre on voit même simplicité de mœurs, même vie & même fin. Les malheurs de l'une & de l'autre viennent des mêmes causes, c'est-à-dire de la seule desobéissance du peuple, & de l'oubli de ses principaux devoirs : & leurs prospérités naissent toujours de son attachement à ces mêmes devoirs & de son obéissance. Mais voici une chose qui me paroist très-remarquable. Platon veut que son sage soit d'un naturel merveilleux.

Republique  
de Platon,  
pourrait de  
la République des Hébreux.

Sage de  
Platon formé  
sur Moyse.



ceux, qu'il ait eu une éducation miraculeuse & divine; que dès sa jeunesse il ait donné des marques d'un grand zèle pour le bien public; qu'il soit propre à la vie contemplative & à la vie active; qu'ennemé des grandeurs il n'y monte que par obéissance; que cette obéissance luy fasse prendre la conduite d'un peuple; qu'il ne le gouverne que sous les ordres de Dieu, dont il n'est que le Lieutenant; que la Religion soit le principe & la fin de toutes les entreprises; qu'il ait de la severité & de la douceur; qu'il soit armé de force & de tempérance, de justice & de sagesse; & qu'il ne travaille qu'à rendre amis de Dieu ceux qu'il conduit. Et voilà les principaux traits de Moysé; de sorte que si l'idée de ce philosophe fait honneur à ce Législateur & à son peuple dont elle fait voir la grandeur, on peut dire que la vérité accomplie dans l'un & dans l'autre, en fait encore plus à ce Philosophe dont elle montre la grandeur de sagesse, & l'étendue d'esprit. Si Platon avoit eu cette idée sans aucune connaissance de l'histoire de Moysé (ce que je ne croy point) on ne pourroit rien imaginer de plus grand, Platon seroit plus qu'un homme. Et s'il ne l'a formée que sur

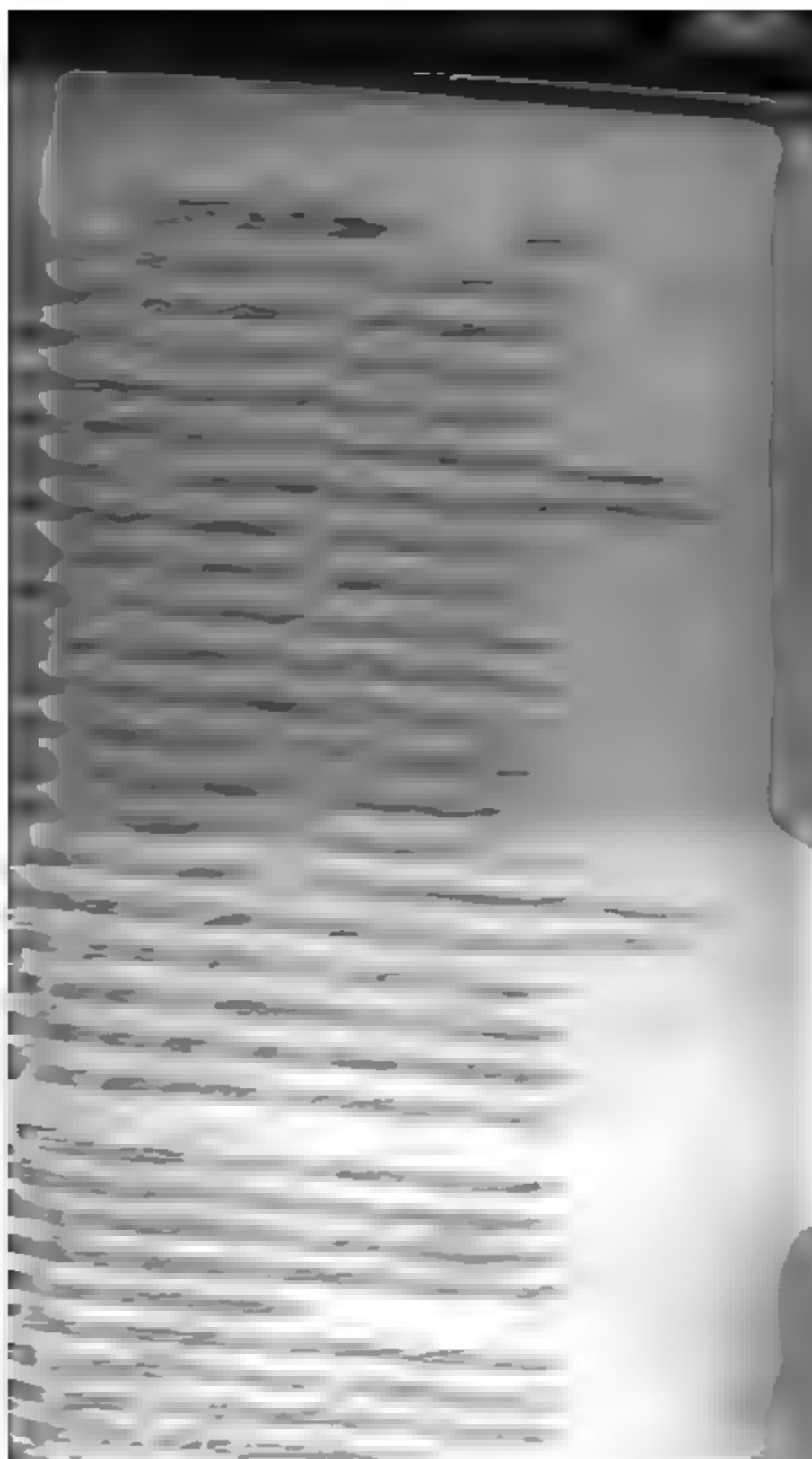
cette même histoire qu'il avoit apprise en Egypte par tradition, a rien de plus sage que d'en avoir vu la beauté & de l'avoir suivie.

Religion fon-  
dée sur la res-  
urrection.

Comme Moyse avoit réglé la Religion de Dieu, le sage de Platon règle comme celuy qui est sous sa conduite, d'abord il l'instruit de la Religion sur laquelle il n'établit rien qu'il ne consulte Dieu, c'est-à-dire qui est conforme aux véritables traditions & aux anciens Oracles. Il le munit de la portion de la Théologie des Poètes, pour ne pas les laisser se mêler le mensonge avec la vérité, & combattre la Religion du peuple ignorant, crédule & superstitieux. Il luy expose un seul véritable Dieu qui estant bon aime les hommes & veut les rendre heureux, & qui estant aussi très-juste rend heureux que ceux qui luy obéissent, & punit ceux qui ont desecré le sacré caractère, qu'il leur expose par exemple: il leur dit, *Dieu comme nous prenons de l'ancienne tradition, en luy le commencement, le milieu*

1. Liv. des  
Sages. Tom. 1.  
p. 7. 8. 7. 6.

\* C'est ce que Dieu dit dans Isaïe 44.  
4. *Ego Dominus primus & novissimus*,  
Je suis le Seigneur, le premier & le dernier  
commencement & la fin : je suis.



à l'avant regardé du peuple comme  
 soit un grand personnage ; mais bi  
 apres on s'apperçoit que par un ju  
 gement de Dieu , il se perd luy-m  
 même de tout en comble sa mai  
 son enveloppe tout l'Etat dans sa rui  
 leau explique les peines qui sont res  
 aux mechants : elles ne se bornent  
 àic - il , aux malheurs de cette v  
 à la mort , dont les bons mêmes n  
 pas exempts , & qui sont des pun  
 trop legeres & trop courtes , mais  
 des peines horribles , & qui ne finiro  
 mais. Il les encourage par l'esperan  
 récompenses & d'une eternelle felic  
 a un si grand soin d'eux, qu'il prévien  
 ce qui pourroit les faire douter de la  
 vidence & les jetter dans l'impieté  
 croiroit qu'il auroit puisé dans les l  
 mes de David ; car voicy comme il  
 à un jeune homme peu instruit de la  
 duité de Dieu. *Vous avez en vous*  
*nature qui ayant quelque chose de*  
*vous porte à croire des Dieux ; ma*  
*prosperité des mechants, dont on va*  
*bonheur , quoy qu'ils soient en effe*  
*malheureux , vous jette dans l'im*  
*vous ne pouvez voir des scelerats p*  
*nir sans aucun mal à une extrême vi*

## La Fie de Pleure

stable par cette Providence, ne  
 nous a point permis de nous en  
 dévotion, nous en avons fait  
 un usage dévot, et nous en avons  
 fait un usage dévot, et nous en  
 avons fait un usage dévot, et nous  
 en avons fait un usage dévot, et  
 nous en avons fait un usage dévot,

resse : aucun de ces vices, qui sont  
ne peuvent se trouver en Dieu,  
soverainement parfait, est la  
science, l'intelligence, la force,  
dence, l'activité mesme : il a soit  
choses, car il les a créées, & e  
luy. Comment negligeroit-il don  
mes qui luy appartiennent plus p  
rement? Dieu est il moins habile  
soigneux que les artisans? Ceux  
sure qu'ils sont plus habiles, por  
ouvrages petits ou grands, à  
grande perfection sans y rien ou  
Dieu qui est très-sage, très-ha  
qui a la puissance comme la volon  
ra soin que des grandes choses,  
gera les autres dont il est en  
aisé d'avoir soin, comme s'il est  
seux, & qu'il craignist la peine  
suivi d'autres preuves admirable  
roit trop long de rapporter. En  
voir que tost ou tard Dieu rend  
selon ses œuvres : les bons qui  
malheureux dans cette vie, s'ou  
pensez dans l'autre, & les me  
ont toujours joui des plaisirs du p  
purs dans les enfers. C'est une  
cessaire de la justice de Dieu : il  
sible d'éviter ce jugement que

Tom. 2. p. 905.

Dieu au der  
mier jugement  
ver d'à chacun  
selon ses œu  
res.

est établi par cette Providence que vous combattez, & dont vous serez un jour malheureusement convaincu ; ne croyez pas qu'elle vous neglige. \* Quand pour vous mettre à couvert vous vous cacheriez dans les abysses de la terre ; quand vous auriez des aîles, & que vous iriez vous cacher dans les cieux ; par tout sa Providence vous saisira, & vous n'éviterez pas les supplices que vous meritez, soit dans ce monde, soit dans les enfers, ou dans quelque autre lieu encore plus terrible.

Il établit ensuite des peines non seulement contre ceux qui nient la Divinité, qui combattent la providence, ou qui blasphèment contre Dieu, en disant qu'il se laisse corrompre par les offrandes des méchans, mais aussi contre ceux qui ayant entendu ces blasphêmes, n'en deferent pas les auteurs aux juges établis pour les punir. Il ordonne de mesme des punitions contre ceux qui de leur autorité privée enseignent ou pratiquent dans leurs maisons

Peines établies contre les impies.

Contre ceux qui entendent les impiétés sans les dénoncer.

\* C'est ce que David dit dans les mesmes termes. Ps. 138. *Quo ibo à spiritu tuo, & quo à facie tua fugiam ? si ascendero in cælum, tu illic es : si descendero in infernum, ades. Où iray-je loin de vostre esprit, où fuiray-je loin de vostre face ? si je monte dans les cieux, vous y estes : si je descends dans les enfers, je vous y trouve.*

*Cultes parti-  
culiers con-  
damnez.*

*Dans le X.  
liv. des loix  
Tom. 2.  
pag. 909.*

*Origine des  
superstitions.*

*Dum l'arian  
sur insa-  
biunt.  
Sapient. xiv.*

*Chapelles &  
Autels do.  
messiques  
defendus.*

des cultes particuliers, & pour cet inconvenient, il s'attache à evir la cause. Il dit donc que ordinairement des femmes & foibles, qui se voyent dans quelque ou dans quelque adversité; ou au qui se trouvent dans quelque bon attendu, ou dans quelque excès ou enfin qui ayant l'imagination par quelque frayeur, ont cru spectres, soit en veillant, soit mant; car en cet estat ces sortes ont accoustumé de vouer la preise qui se presente: ils promettent crifices & des statuës, & remplissent maisons de chapelles & d'autels font des devotions particulieres peu dégènerent en affreuses superstitions ou en nouveautez impies qui entierelement la Religion & les M que n'entre-il point dans la homme, d'une femme, foible rompus? Voilà pourquoy Platon d'innover sur le culte, & fait qu'aucun particulier n'ait de son ni chapelle ni autel; & lors dra offrir des sacrifices, qu'il ait temples publics, qu'il mette ses & ses offrandes entre les mains



res & des Prestresses à qui la sainteté des Autels est commise, & qu'il fasse ses prières, auxquelles les assistants pourront se joindre; car il n'appartient pas à tout le monde de consacrer des Autels: mais c'est l'ouvrage d'une intelligence très-éclairée.

Pour guérir les hommes de la superstition & de l'idolâtrie qui régnoient alors, Platon n'oublie rien de tout ce qui pouvoit les porter à rendre à Dieu un culte raisonnable. Il tâche pour cet effet de leur élever l'esprit en leur donnant une idée de Dieu qui convinst en quelque façon à son essence, que des yeux mortels ne voyent qu'imparfaitement. Les traits dont il forme cette idée, sont répandus dans tous ses ouvrages.

En voicy les principaux que j'ay ramassés.

Dieu est unique, éternel, immuable, incomprehenfible: il a créé & ordonné toutes choses par sa sagesse, & il les entretient & les conserve par sa providence: il est en tous lieux, & aucun lieu ne le renferme: il est toutes choses, & n'est aucune des choses qui sont par luy, & qui ont recu de luy leur estre, car il est plus

Ce que c  
que Dic

entend tout, & penetrer les plus  
pensées, il remplit la profondeur des  
mers, & l'immensité des cieux : la sa-  
les biens, les vertus, la lumière, la  
font qu'en luy, c'est luy. Il est en  
temps infiniment bon & infiniment  
Il aime les hommes d'un amour sing-  
& ne les a creés que pour les rendre  
reux ; mais comme il est la sainte  
justice-mesme, il ne rend heureux  
ceux qui luy ressembtent par la jus-  
par la sainteté, & il punit ceux qui  
corrompu le sacré caractère qu'il  
avoit imprimé en les créant à son

Il dit que Dieu est le seul  
toutes les foiblesses des hommes.

*Mensonges,  
faux sermens,  
faux juremens  
sans Dieu.*

Il enseigne que Dieu ne hait pas-  
ment ceux qui mentent, & qui font  
sermens ; mais aussi ceux qui jurent  
cessité, & qui ravallent & qui souil-  
majesté de son nom, en employant  
rairement à tous propos ce nom  
doit estre proferé qu'avec toute la f-  
& avec toute la pureté possibles.

La plupart des philosophes estoit  
tagés sur la nature du souverain bien  
cy la faisoient consister dans les sc-  
ceux-là dans les plaisirs, & les autres  
l'autorité & dans la puissance. Platon

toutes ces erreurs : il montre que les  
des ne peuvent estre le souverain bien,  
u'elles se trouvent souvent avec les  
& qu'il est très-ordinaire aux hom-  
en abuser : il prouve que la puissan-  
peut rendre heureux sans la justice, &  
voir que ce que les hommes appellent *Ce qui n'est*  
tez, c'est-à-dire les plaisirs sensuels, *que les volon-*  
it point du tout de la nature de la vo- *tez.*  
qui peut faire le souverain bien : car  
ont la suite de la foiblesse & de la dé-  
ice des hommes, & on peut les ap-  
les filles de la douleur : elles s'en-  
ent toujours & n'existent jamais. Il  
ne ridicule de faire consister le sou-  
bien dans ce qui n'a point d'essence  
y-mesme, & qui ne naist que de nos-  
fere & de nos besoins. Il le prouve  
e par d'autres raisonnemens aussi so-  
& que l'on verra dans leur lieu.

ne se contente pas de montrer, où le Bien se trouve.

quelque ombre de raison, faire consiste le souverain bien. Mais il ne peut se trouver ni dans la science sans la volupté ni dans la volupté sans la science ; il faut donc qu'il consiste nécessairement dans ce qui assemble ces deux choses & qui les possède dans un souverain degré, & ce qui les assemble c'est Dieu.

dans le 1<sup>er</sup> l.  
de la R.  
com. 2<sup>e</sup> f.  
112. 5 p.

La science & la vérité dont Dieu est la cause ne peuvent pas même être le souverain bien, car elles sont infiniment moins belles & moins parfaites que Dieu dont elles ne représentent qu'une image fort imparfaite, comme la lumière ne représente qu'imparfaitement le soleil. Le souverain bien étant plus grand, plus auguste, & plus parfait que la vérité & que la science, ne peut être que Dieu. On ne peut donc le trouver qu'en Dieu qui est seul le trésor & la perfection de la lumière, & l'auteur des véritables & solides voluptez. D'où il infère que pendant que nous sommes sur la terre, nous ne pouvons acquiescer ce souverain bien qu'imparfaitement, & que nous n'en jouirons pleinement qu'après la mort ; parce que ce n'est qu'après la mort que nous connoissons clairement ce que nous ne connoissons qu'obscurément pendant la vie, & c'est

dans le 7<sup>me</sup>

ne de ses preuves que l'ame est immortelle, puis qu'après la mort elle agit, & qu'elle connoist.

Il ne suffit pas à un philosophe de montrer où est le souverain bien : il faut encore qu'il enseigne les moyens de l'acquiescer, & c'est ce que Platon fait avec une solution merveilleuse ; car il prouve que pour estre heureux il faut estre uni à Dieu ; que pour luy estre uni il faut luy ressembler par la sainteté & par la justice ; que pour obtenir de luy ces dons il faut les luy commander par la priere, & que la priere doit estre animée par l'Amour, qu'il appelle le moyen le plus seur & le plus efficace que les hommes puissent avoir pour parvenir à la felicité : car l'heureuse immortalité est le fruit de l'Amour. C'est pourquoy un sçavant interprete de Platon loue extrêmement Socrate, d'avoir connu que pour s'eslever à Dieu il falloit prendre pour guides la Raison & l'Amour : la Raison enseigne le bon chemin & empesche qu'on ne s'égare : l'Amour par ses douces persuasions & par ses grâces insinuanes, fait qu'on ne trouve rien de difficile, & adoucit les travaux, & les peines inseparables de cecombat.

Il montre qu'il n'y a rien de plus na-

*Dans le  
quel.*

*Maxime  
Tyr.*

*Dans les  
dres.*

naturel aux hommes que l'amour. Ils aiment naturellement tout ce qui est beau, parce que leur ame descend de la source même de la beauté. Mais tout ce qui ressemble en quelque chose à cette beauté primitive, les émeut plus ou moins selon que leur ame est plus ou moins attachée au corps. Ceux dont l'ame est plus dégagée adorent dans la beauté cette beauté souveraine dont ils ont l'idée remplie, & pour laquelle ils sont nez; & cette adoration produit en eux la tempérance, la force, la sagesse & toutes les autres vertus. Mais ceux qui sont enfoncés & embourbez dans la matiere, ne conservant plus aucune idée de la souveraine beauté, courent avec fureur après les beautés imparfaites & passageres, & se plongent sans aucun respect dans toutes sortes d'ordures & d'impuretez.

Je ne puis pas marquer icy sur chaque matiere toutes les grandes vertitez que Platon enseigne & qui meritent nostre attention: je ne me suis proposé d'en rapporter qu'une petite partie, pour en donner une idée & pour exciter la curiosité: on verra plus utilement les autres dans leur source.

Après que Platon a établi avec une exactitude merveilleuse tout ce qui regarde le culte de la Religion, il pourvoit de même à ce qui concerne la vie civile. Il crée des magistrats, propose des loix, & n'oublie rien de tout ce qui peut augmenter & asséurer le bonheur de la République, car il ne se contente pas de régler les mariages, les divorces, l'éducation des enfans, les testamens, les tutelles, la guerre, la paix, & les autres choses principales; il descend dans un détail surprenant. Et comme on voit que Dieu n'a pas laissé une seule partie de l'Univers sans y imprimer des marques de sa Divinité, pour empêcher de la méconnoître; Platon de même, n'a pas laissé une seule partie de la vie tant privée que publique, sans la régler par quelque précepte ou par quelque loy, pour empêcher qu'on n'y fasse des fautes & des injustices.

Il décide ce qu'on doit faire d'une chose qu'on trouve sur son chemin. Il dit que s'il trouvoit un trésor, il n'y toucheroit point, quand même les Devins consultez asséureroient qu'il pourroit se l'approprier: ce trésor appartient à un maître, il faut donc attendre que ce

Platon  
toutes les  
choses de  
vie civile

XL. liv.  
Loi, T.  
p. 2.  
Des lois  
de ce qu'  
trouvent  
trésor.

maistre ou que ses heritiers viennent le demander ; car on doit obéir à la Loy qui dit , Tu n'osteras point ce que tu n'as point posé : & à cette autre loy qui n'est pas moins ancienne , Tu ne prendras point le bien d'autrui. Ce tresor dans nos coffres ne vaut pas les progrès que nous faisons dans la vertu & dans la justice quand nous avons le courage de le mépriser. D'ailleurs si nous nous l'approprions , c'est une source de malediction sur nostre famille.

Page.

Comme l'injustice regne sur tout dans le negoce , il n'oublie pas d'y remédier , & il va jusqu'à deffendre au marchand sous de certaines peines , <sup>a</sup> d'avoir deux mots , & de vanter faussement ce qu'il veut vendre.

Pages.

Pour empêcher que les mœurs étrangères ne viennent corrompre celles de ses citoyens , & que celles-cy estant corrompues ne rendent inutiles les loix , il ne permet pas les voyages à tout le monde.

<sup>a</sup> C'est le mesme abus que Salomon avoit condamné dans l'acheteur qui méprise ce qu'il veut acheter , & qui après avoir eu ce qu'il vouloit , se glorifie comme s'il avoit trompé le marchand. *Malum est, malum est, dicit omnis emptor : & cum necessitas tunc gloriabitur. Proverb.*





Platon qui les attribue aux Egyptiens dans le 11. liv. des loix, où il se plaint de la licence qu'on donnoit aux Poëtes dans toutes les villes de Grece, d'entretenir par leur vers les jeunes gens dans des maximes tres-pernicieuses. Il assure que ce n'estoit pas de mesme en Egypte, & qu'il y avoit des loix tres-sages pour empêcher cette corruption. Les anciens Egyptiens ont connu qu'il faut accoutumer de bonne heure les enfans à des gestes à des contenance, & à des mouvements honnestes, & ne leur laisser ni entendre ni apprendre que des vers & des chansons propres à inspirer la vertu. C'est pourquoy ils ont réglé les danses & les chants de leurs festes & de leurs sacrifices. Ils ont mesme poussé cela plus loin car ils n'ont jamais permis ni aux peintres ni aux statuaires, de rien innover dans leur art, & d'imaginer de nouveaux sujets, ou des attitudes nouvelles. De là vient, ajoute-t-il, que sur tout ce qui concerne ces arts & la musique, vous ne trouverez dans toute l'Egypte aucun ouvrage fait depuis dix mille ans, qui soit autrement que ceux qu'on y fait aujourd'huy. ils ne sont tous ni plus beaux ni plus laids: c'est toujours le mesme art

11. liv. pag.

des an-

ous Egp-

ans d'empes-

et toutes

mais de nou-

manier.

les mesmes regles, & il n'y a rien de plus admirable & de plus digne d'un bon legislateur & d'un bon administrateur d'Estat, que d'avoir réglé & fixé toutes ces choses qui ont raport au plaisir, & particulièrement ce qui regarde la musique. c'est l'ouvrage ou de Dieu, ou de quelque homme divin. Ainsi toutes leurs danses, toutes leurs Poësies, toutes leurs chansons estoient sanctifiées, & on n'y souffroit pas la moindre chose qui ne répondist au dessein de la Religion reçue, & qui ne fust digne des festes que l'on celebrait. Voilà une tradition bien remarquable. Platon ne manque pas d'en profiter, car en suivant le mesme esprit, il ordonne des festes à son peuple; a fin qu'en se délassant de son travail, il rende à Dieu ses hommages, & qu'il luy témoigne sa re-

asse des pre-  
miers Grecs.

vertueux, élève le courage, & excite la Religion : & c'estoit aussi la seule qu'eussent les premiers Grecs, comme cela paroît par un passage de Plutarque dans son traité de la musique : *Les anciens Grecs, dit-il, ne connoissoient point la musique du theatre ; ils n'employoient uniquement la musique qu'à honorer les Dieux & à instruire la jeunesse : car il n'y avoit point encore de theatre dans leurs villes. La musique estoit réservée pour les temples, où l'on honoroit les Dieux par des cantiques, & où l'on chantoit les louanges des hommes vertueux. Platon en autorisant cette poésie lyrique, reçoit aussi d'autres poëmes qui estoient déjà établis, & qu'il estoit impossible de détruire & de détruire ; mais voicy les precautions qu'il prend pour les purger & pour en ôter le venin qui les rendoit funestes.*

Comme les Grecs estoient extrêmement adonnez au plaisir de la musique, cette passion démesurée leur avoit fait recevoir tous les ouvrages des poëtes, & des musiciens, qui enfin avoient si fort altéré & changé la poésie & la musique ancienne, qu'au lieu de la sagesse, de la gravité & de la sainteté qui regnoient

dans les plaisirs de leurs peres, on ne trouvoit plus dans les leurs que folie, que mollesse & qu'impieté. Platon veut donc qu'on rétablisse cette pureté ancienne, & qu'il soit deffendu de faire jamais aucun changement dans la musique. On ne sçan-

roit s'imaginer, dit-il, combien les jeux & les plaisirs ont de poids & de force pour le maintien ou pour la ruine de la discipline & des loix. Si on y souffre tous les jours des changemens, & qu'on laisse accoustumer la jeunesse à avoir tous les jours des plaisirs nouveaux, à changer tous les jours de pieces, de décorations, de danses, & à n'estimer que ceux qui pourront fournir à cette variété sans bornes, il n'y a rien de plus pernicieux pour un Estat, car cela change insensiblement les mœurs des

*VII. liv. d  
Loix, tom. 2  
pag. 797.  
De quelle im  
portance il a  
de régler les  
jeux & les  
plaisirs des  
peuples.*

faut souffrir que celle qui imite ce qui est bon & utile, l'autre estant une peste & non pas un jeu. Ce qu'il rend sensible par cet exemple qui me paroist meriter quelque attention.

Ann. 2 pag.

10.

Page dont

Platon se sert

pour rendre

horreur des

spectacles per-

nicieux.

Si nous voyions, dit-il, dans nos sacrifices, après que les victimes seroient consumées par le feu, qu'un homme s'approchant des Autels s'emportast & proférast des blasphemes & des impietés, ne croirions-nous pas que toute sa famille regarderoit cela comme un très-grand malheur, & comme un présage très-funeste. Ce que l'on fait aujourd'huy dans nos jeux & dans nos spectacles, n'est pas bien different. Car après que les Magistrats ont sacrifié, on voit arriver plusieurs chœurs de musique: & de la vue de nos Temples & de nos Autels, ils proferent des choses execrables contre ces mesmes Autels, contredisent les maximes de la Religion par leurs maximes impies, & remuent l'ame des auditeurs par leurs paroles indecentes, par leurs danses lascives, & par leur harmonie effeminée & voluptueuse. Cela ne doit-il pas estre aboli, & ne doit-on pas obliger les Poetes à suivre d'autres loix? Et comme tous les Poetes ne sont pas ce

**La Vie de Platon. 117**

pables de connoître ce qui est beau & bon, ne doit-on pas choisir ceux qui dans leurs imitations, peuvent suivre l'idée de la beauté & de la décence? afin que les jeunes gens fassent leur profit de tout, comme estant dans un lieu très sain, & que tout ce qui frappera leurs yeux & leurs oreilles venant d'un bon fonds; c'est-à-dire d'un sujet qui est beau par luy-mesme, soit comme un bon air qui ayant passé par des lieux salubres, porte avec luy la santé, & qu'insensiblement il les accoustume à aimer, à imiter ces beaux discours, & à y conformer toutes les actions de leur vie.

Sur cela il fait cette loy : Que personne ne soit assez insolent pour chanter d'autres chansons que nos chansons sacrées, & pour alterer & changer les danses re-

Cet endroit est tiré du 11.  
liv. de la République.

Dans le VIII  
liv. des Loix  
Loy sur les  
chansons &  
les danses.

*Juges établis  
pour en juger.*

*ses ouvrages à aucun particulier\* avant qu'ils ayent esté vûs & approuvez des juges établis pour cela, & des Conservateurs des loix.*

*Juges établis  
pour juger des  
fables.*

Dans le 11. Liv. de la Republique, il avoit ordonné la mesme chose pour les poëtes qui composoient les Fables qu'on faisoit apprendre aux enfans : il vouloit qu'il y eût des juges pour approuver les bonnes & pour rejeter les mauvaises.

*Comedie ju-  
g'e necessaire,  
& pourquoy.  
VII liv. des  
loix, pag. 816.*

Il apporte les mesmes précautions pour la comedie & pour la tragedie, que pour les chansons, pour les danses, & pour toutes les autres imitations. La comedie luy paroist necessaire, afin que l'on connoisse les ridicules & les vices qui y sont étalez. *Car, dit-il, on ne peut connoistre les choses honnestes & serieuses, si l'on ne connoist celles qui sont mal-honestes & risibles : & pour acquerir de la prudence & de la sagesse, il faut sçavoir les con-*

\* Platon avoit encore tiré cecy de la tradition des anciens Hebreux ; car ils avoient des juges établis pour juger des pieces nouvelles qu'on faisoit en prose ou en vers, & qui ne recevoient que celles qui s'accordoient avec la religion, & rejettoient les autres. Ils empeschoient aussi qu'on chantaît les hymnes & les cantiques sur d'autres tons que les tons ordinaires & permis. *Euseb. preparat. Evangel. xii. 22. & 23.*



**La Vie de Platon. 119**

s. Ce n'est pas qu'un homme qui  
soit peu de vertu, fasse également  
il est bon & mauvais, honneste &  
honneste ; mais il faut qu'il les sca-  
de peur que par ignorance il ne tom-  
me le ridicule, & qu'il ne dise ou  
se quelque chose d'indécent. Mais  
ne nous servirons que d'esclaves ou  
angers mercenaires pour faire ces  
tions, & il sera diffendu à tout  
le & à toute femme libres de s'en  
r, & de les apprendre.

uant aux poetes tragiques, ajoute-  
qui se vantent d'imiter des actions  
des & serieuses, quand il en vien-  
ans nostre ville, & qu'ils nous de-  
leront si nous voulons les recevoir  
nous & voir leurs tragedies, que  
drons-nous à ces hommes divins ?

*Tragedies  
comment rap-  
cenés.*

Juges établis  
pour en juger.

ses ouvrages à aucun particulier\* au-  
qu'ils ayent esté vus & approuvez  
juges établis pour cela, & des Con-  
vateurs des loix.

Juges d'ablis  
pour juger des  
fables.

Dans le 11. Liv. de la République  
il avoit ordonné la même chose pour  
poètes qui composoient les Fables qu'  
faisoit apprendre aux enfans : il vou-  
loit qu'il y eust des juges pour approuver  
bonnes & pour rejeter les mauvaises.

Comedie ju-  
gée nécessaire,  
& pourquoy.  
L'11. liv. des  
loix, pag. 816.

Il apporte les mêmes précautions po-  
ur la comedie & pour la tragedie, que po-  
ur les chansons, pour les dancés, & pour to-  
tes les autres imitations. La comedie  
paroist nécessaire, afin que l'on connoisse  
les ridicules & les vices qui y sont étalés.  
Car, dit-il, on ne peut connoître les  
vices honnestes & serieuses, si l'on ne  
connoist celles qui sont mal-honestes &  
fables : & pour acquérir de la prudence  
& de la sagesse, il faut sçavoir les ca-

xions, qu'ils jugeront à propos : mon but a esté seulement de faire voir que Platon à l'exemple de Moyse, n'a permis que les divertissemens honnestes, & qui appuyoient la Religion, ou du moins qui n'y estoient pas contraires. Ceux qui voudront aller plus loin, & examiner en détail la conformité que les loix de Platon ont en beaucoup de choses avec celles qui furent données au peuple de Dieu, reconnoistront encore mieux cette ressemblance, qui a fait dire à Clement Alexandrin, que Moyse avoit aidé Platon à faire ses loix ; & que Platon n'estoit que Moyse qui parloit le langage Attique. Ce n'est pas qu'on ne trouve dans Platon des loix fort éloignées de l'esprit de Moyse, & fort contraires à l'équité, mais elles sont en petit nombre.

idée , parce qu'il n'y a que luy qui puisse changer les cœurs. En voicy une preuve bien évidente. Un grand Empereur voulut établir la Republique de Platon dans ses Estats , il employa à ce dessein des philosophes d'une science infinie, & d'une éloquence tres-capable de persuader: mais tous ses efforts furent vains , il ne pût venir à bout de l'établir dans un seul village , au lieu que la Religion Chrétienne s'établit par le ministère de gens sans lettres , & malgré les Empereurs.

*Physique.*

Pour ce qui est de la Physique qui comprend aussi la Metaphysique , Platon reconnoist d'abord, qu'estant hommes nous ne devons pas esperer de connoître la Nature à fond ; & que tout ce que peut faire un philosophe , c'est de trouver des vraisemblances ; les veritez pures n'estant connues que de Dieu qui peut seul les faire connoître. Après cet aveu il partage la Nature en deux , en Esprit qui agit , & en Matiere sur laquelle il agit.

Il appelle l'Esprit qui agit , un esprit éternel , infini , tres-bon , immuable, qui n'a ni commencement ni fin, & toujours le mesme : & il appelle la Matiere une masse informe & vuide qui naist tous jours & qui n'existe jamais. Les par-

## La Vie de Platon.

123

tes de Platon sont remarquables. *Pre-* Dans la  
mierement, dit-il, il faut bien distinguer *mê, son*  
toutes ces choses, & bien établir ce que *P. 17.*  
c'est qui existe toujours & qui ne naît  
jamais. & ce que c'est qui n'existe ja-  
mais & qui naît toujours. Le premier  
ne se comprend que par l'Intelligence ai-  
dée par la Raison. On voit qu'il est tou-  
jours un & toujours le même; & l'an-  
tre n'est connu (opérable) que par l'o- *Matière com-*  
pinion aidée par le sentiment denué de *mens connue.*  
raison. On voit qu'il naît & meurt tou-  
jours sans jamais estre. C'est pourquoy  
il a donné à la Matière le nom d'autre  
à cause de ses changemens continuels: il  
luy donne encore le nom de *nécessité*, *Pourquoy ap-*  
parce qu'elle ne fait que suivre l'ordre & *pellee ainsi c-*  
la détermination de l'esprit qui la gou- *est nécessaire.*  
erne.  
Il appelle aussi que *bon.*

lu faire entendre qu'elle subsistoit visiblement de toute éternité, mais qu'elle subsistoit intelligiblement dans l'idée éternelle de Dieu ; & c'est ainsi que le monde est quelquefois appelé éternel. Voicy les propres termes de Platon qui ne laissent aucun lieu de douter de sa pensée. *L'Exemplaire du monde est de toute éternité & le monde, ce monde visible, est depuis le commencement du temps & il subsistera ainsi toujours unique* Platon ne peut avoir pensé que la Matière fust éternelle, puis qu'il assure que l'ame est plus ancienne que le corps : car l'ame étant plus ancienne que le corps le corps est donc créé, & par conséquent il ne peut estre éternel : & c'est par mesme raison qu'il appelle Dieu Pere, Createur, & Ouvrier du Monde. Par qualité de Createur, il marque qu'il a tiré le monde du neant ; & par celle d'Ouvrier, il fait entendre qu'après l'avoir créé, il luy a donné l'arrangement & l'ordre. Platon avoit tiré cette idée de la tradition des Hebreux, dont les Rois avoient mesme eu connoissance longtemps avant luy, puis qu'Hésiode parle de la naissance du chaos. Il pouvoit aussi avoir lû dans le Prophete Isaye :

1<sup>re</sup> Ti.  
e, tom. 3.  
38.

Monde tiré du  
neant.

*La Vie de Platon.* 33

*Ipse Deus formans terram. Ps. 104. 24.  
am, ipse plastes ejus : Le 2. 2. 2.  
la terre, & qui l'a formé : Ps. 104.  
ure.*

cette matiere crée L'en forme a  
le, en separant & en arrangeant  
ns, qui ayant d'un-côté en  
ez simples, forment par une  
e union & par la même  
un nombre infini de parties  
; car la matiere est divisible.

Univers dont les principes sont  
 et toutes les lois sont  
 de la nature, et les  
 que l'homme, par son  
 ne peut en faire autre  
 que l'homme, par son

Comme les deux premières qualitez du Monde sont d'estre visible & palpable, & qu'il n'y a rien de visible sans feu, ni de solide sans terre, Platon dit que Dieu créa d'abord la Terre & le Feu. En quoy on peut reconnoistre ces paroles de la Genèse : *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre.* Car par le ciel, la plupart des Interpretes entendent le ciel empyrée, & non pas le firmament.

Il estoit bien difficile ou plutôt impossible, que deux choses si contraire pussent estre long-temps unies. C'est pourquoy Dieu imagina un moyen de les lier ensemble par un milieu, qui participant de la nature de l'un & de l'autre fust un mesme tout d'eux & de luy. Mais si un milieu suffit pour lier des points & des nombres plans, il en faut nécessairement deux pour lier des nombres solides. Par exemple, les nombres six & vingt-quatre, qui sont des nombres plans semblables, peuvent estre liez par un seul milieu, qui est douze : c'est-à-dire que douze est le nombre ou le moyen proportionnel entre six & vingt-quatre de mesme, entre neuf & seize le nombre proportionnel est douze.

Les nombres dix-huit & cinquante



quatre sont des nombres solides semblables, qui ne peuvent estre liez par un milieu, c'est-à-dire qu'on ne trouve pas un seul nombre ou moyen proportionnel, il en faut deux, comme vingt-quatre & trente-six; car cinquante-quatre est à trente-six, comme trente-six est à vingt-quatre, & comme vingt-quatre est à dix-huit.

Il en est de même des dimensions planes & solides. Si le Monde eust pû estre plan, un milieu luy auroit suffi; mais estant rond il a eu besoin de deux milieux pour le lier. Voilà pourquoy Platon dit que Dieu mit entre le Feu & la Terre, l'Air & l'Eau; car la même proportion qui est entre l'Eau & la Terre, est entre l'Air & le Feu: ce lien proportionnel est le lien divin qui rend le mon-

voit estre, luy donna un esprit que Platon appelle l'Ame du monde, qui le gouverne, & qui y entretient la concorde malgré la discorde des élemens. Il dit que cette Ame estoit créée avant le monde, & peut-estre l'avoit-il imaginée sur ces paroles de la Genèse mal entendues. *Et l'esprit de Dieu estoit porté sur les eaux.* Il est vray qu'il appelle aussi cette ame *proportion* & *symmetrie*, ce qui pourroit faire entendre qu'elle n'est autre chose que le juste temperament des élemens mesmes : mais la définition qu'il donne de l'Ame, ne souffre pas qu'on la prenne en ce sens ; car il dit que c'est une substance qui participe de la substance indivisible, un composé du *mesme* & de *l'autre*. C'est-à-dire, un composé de la premiere matiere & de l'esprit universel, & il a voulu enseigner que la Matiere estoit un milieu qui renfermoit un esprit immortel, immateriel, & par conséquent indivisible, & un esprit animal & corporel, tout de mesme que nostre corps qui est composé de ces trois choses du *mesme*, de *l'autre*, & de *la substance*, ce qu'il fait entendre par des exemples fort obscurs, tirez des nombres & de la musique. Et voilà en quoy co-

liste l'erreur de Platon, d'avoir donné au Monde une Ame comme la nostre, & encore plus parfaite. C'est pourquoy il appelle le monde *Dieu*, mais *Dieu créé & dissoluble*. Ainsi bien loin d'avoir confondu la Nature avec Dieu mesme, il l'a entièrement distinguée; car il appelle Dieu seul *la cause, la vertu efficiente*; & il appelle la Nature *la suivante, qui obéit à la premiere cause pour la création des estres*; & il la soumet entièrement à l'empire de cette premiere cause. Platon ne s'est pas contenté de donner une Ame au monde, il en donne une aux Cieux, aux Etoiles: & cette fausse idée luy est venuë peut-estre de quelques passages des prophetes mal entendus: comme lors que Dieu dit dans Esaië, *j'ay ordonné à toute l'armée des Cieux*. Peut-estre mesme que ce n'est qu'un langage poëtique: & que Platon disciple & rival d'Homere a voulu animer toutes choses comme son maistre qui inspire la vie aux estres les plus insensibles, jusqu'à donner une ame à un javelot: & tel est le langage des saints prophetes.

Tous les Philosophes payens qui ont esté avant Platon avoient enseigné que le Mouvement estoit éternel, & le Temps

Dan les  
6e, tom.  
27. & 28.

chap. 46.

Le mouve-  
ment & le temps  
ont commun.

par consequent ; & c'estoit sur  
 cipe que Démocrite s'estoit fondé  
 soutenir que tout n'avoit pû estre  
 & pour inferer de - là que le  
 estoit éternel. Platon fut le premier  
 au travers de ces épaisses tenebres  
 trevit par un rayon de verité,  
 Temps & le Mouvement avoient  
 mené comme l'Univers. Car la  
 re ne pouvant jamais estre par elle  
 me, comme on est forcé d'en co  
 le Mouvement ne peut non plus,  
 ter par luy-mesme, ni estre une  
 attachée à la Maniere qui ne seroit  
 en repos : le Mouvement vient d'  
 dehors, & il a esté imprimé à la  
 re par le mesme esprit qui l'a créé  
 ton fut si frappé de cette verité, qu'il  
 servit pour dissiper les erreurs de  
 philosophie insensée qui avoit regné  
 qu'à luy. Il dit donc que quand Dieu  
 créé le Monde, & qu'il luy eut don  
 niqué le mouvement qui luy estoit  
 convenable, *il fut ravi de voir  
 l'ouvrage se mouvoir, estre vivant,  
 sembler presque aux Dieux immortels.*  
 C'est pourquoy Platon l'appelle  
 Et il voulut le rendre plus conforme  
 idée éternelle, mais il estoit impos

*Dans le Timée,  
 tom. 3. p. 37.*

... d'une espèce d'existence  
 ... de ces existences  
 ... de l'é-  
 ... de la vie, il se  
 ... terminée par une  
 ... que nous marchons par  
 ... de la vie & du Temps, qui ne  
 ... de la vie du Mon-  
 ... de la vie qui à  
 ... de la vie que l'Eterni-  
 ... de la vie, sans être  
 ... de la vie, & que c'est d'elle seule  
 ... de la vie qu'elle est; ces ter-  
 ... de la vie, de présent, & de futur de  
 ... de la vie, parce qu'ils sont  
 ... de la vie du Temps dont le pro-  
 ... de la vie toujours & de l'éterni-  
 ... de la vie.

ne nous appercevions que  
il, que nous attribuions  
à l'Essence éternelle  
de ces choses. L'Esprit  
nous défend de se  
effort, il est.

ce qui est toujours, & qui est toujours le mesme sans jamais changer, ne peut estre appellé ni vieux ni jeune en aucun temps, ni recevoir aucun des modes de la naissance attache aux choses mobiles & qui sont l'objet des sens, ce sont parties du Temps qui imite l'éternité qui marche par nombre & par mesure, &c. Le Temps fut donc créé avec le Ciel, afin qu'estant nez ensemble, finissent aussi ensemble s'ils viennent mais à estre dissous.

Cette verité est confirmée par les écritures des saints, qui enseignent que le Temps & le Mouvement ont commencé, & qui finiront. La beauté de cette découverte & la force de cette preuve, qu'on peut appeller une démonstration, n'empeschent pas Aristote de contredire en cela son maître, & de soutenir son erreur par un raisonnement qui n'a rien de solide & qui est entièrement impossible, dit-il, qu'on ait & qu'on imagine un temps sans instant present, & s'il est vray, comme on n'en peut disconvenir, que l'instant present est une sorte de milieu qui a un commencement & une fin, un commencement du futur, & une fin du passé, sans necessairement que le Temps soit

raisonnement  
d'Aristote  
de subtil, &  
de sans dans  
chap. 1 de  
Physique.



vaillé d'après son idée, de manière que ce qu'il exécute, n'est, s'il faut ainsi dire, que la copie de l'original qu'il a imaginé, tout ouvrage qui subsiste, n'est qu'une pure imitation; de même Dieu en créant le Monde, ne fit qu'exécuter l'idée éternelle qu'il en avoit conçue, car le Monde & tout ce qu'il renferme existoit intelligiblement en Dieu, avant que d'exister réellement dans la nature.

*origine de ces  
Idées.*

Voilà ce que c'est que que les Idées de Platon que les Pythagoriciens & luy avoient tirées de l'histoire des Hebreux, où l'on voit que Dieu donne à Moïse les modèles de tous les ouvrages qu'il luy veut faire exécuter. Mais il faut se souvenir que ces Idées sont universelles & non pas particulières; c'est-à-dire qu'elles comprennent les espèces comme l'homme, & non pas les individus comme Alexandre; & il faut se souvenir en-



toute éternité, parce que le temps le plus loigne que l'on voudra prendre, est dans quelque instant present, car on ne peut prendre dans le temps que l'instant present. De sorte que puisque l'instant present est un commencement & une fin, il ne se peut que le Temps ne soit de toute éternité, personne ne pouvant assigner un temps qui n'ait esté precedé du temps, & ainsi à l'infini. Si le Temps est éternel, le Mouvement l'est aussi, puisque le temps n'est qu'une passion du mouvement.

Voila le langage d'un philosophe aveugle qui n'a pû concevoir que le Monde a esté créé, & qu'avant la création, il n'y avoit ni temps ni mouvement, mais l'Eternité où rien ne couloit du present au passé, & où tout estoit present & stable, Dieu seul estant avant les temps, & n'y ayant en Dieu ni écoulement successif de temps, ni mouvement.

Eternité  
met ne m  
vement  
temps.

Avant que de continuer cette matiere, il faut expliquer ce que Platon a entendu, quand il a dit que Dieu crea le Monde selon l'exemplaire éternel qu'il avoit conçu en luy-mesme. Comme un habile ouvrier a dans sa teste toute la disposition & toute la forme de son ouvrage avant que de le commencer, & qu'il tra

Ce que c'est  
que le i  
de Platon

qu'il y en eust autant d'espèces que le monde avoit de parties, c'est-à-dire de Celestes, d'Aériens, d'Aquatiles & de Terrestres.

Donc des  
136.

Dieu créa donc les Demons, les Intelligences inferieures à qui il donna ordre de créer les trois autres sortes d'êtres, parce que s'il les avoit créés lui-même, ils auroient esté immortels, tout ce qui vient immédiatement de Dieu devant estre necessairement immortel de sa nature. Ces Intelligences créèrent donc l'homme, c'est-à-dire qu'elles formerent le corps de l'homme, Dieu s'estant réservé le droit de lui donner l'ame, qu'il fit de même nature que celle du Monde, excepté qu'il la fit moins parfaite; car il n'estoit pas juste dit-il, que l'homme, qui n'estoit qu'une partie de l'Univers, fust aussi parfait ou plus parfait que l'Univers même. Voilà quelle estoit la pensée de Platon sur la creation de l'homme; & il n'est pas difficile de connoître la source de cette opinion si meslée de vérité & d'erreur, elle vient des paroles mêmes de Moïse mal entendues: Après que Dieu eut créé les cieux, la terre, les astres, & les Intelligences celestes, c'est-à-dire les Anges, dit, *faisons l'homme à nostre image.* S.

Comme dit Alcinoüs, l'Idée est par rapport à Dieu l'Intelligence éternelle ; par rapport à nous, c'est le premier intelligible ; par rapport à la matière, c'est la mesure ; par rapport à l'Univers, c'est l'exemplaire ; & par rapport à elle même, c'est l'Essence. Si Aristote avoit bien compris cette doctrine, il ne l'auroit pas combatuë, & n'auroit pas décidé témérairement comme il a fait, qu'establiir ces idées comme les exemplaires des choses sensibles, c'est parler en vain & s'amuser à imaginer des metaphores poëtiques. Eusebe en a mieux connu la beauté, car il a dit en propres termes, que cette doctrine qui enseigne une Intelligence qui a tiré toutes choses des idées incorporelles qui en sont l'exemplaire, a esté imaginée par Platon avec

*Aristote con  
servoit ces  
idées comme  
des essences  
séparées de  
Dieu.*

*Preparat.  
Evangel. li  
3. chap. 21.*

qu'il y en eust autant d'especes que le monde avoit de parties, c'est-à-dire de Celestes, d'Aeriens, d'Aquatiles & de Terrestres.

Creation des  
anges.

Dieu créa donc les Demons, les Intelligences inferieures à qui il donna ordre de créer les trois autres sortes d'animaux, parce que s'il les avoit créés luy-mesme, ils auroient esté immortels, tout ce qui vient immediatement de Dieu devant estre necessairement immortel de sa nature. Ces Intelligences créèrent donc l'homme, c'est-à-dire qu'elles formerent le corps de l'homme, Dieu s'estant réservé le droit de luy donner l'ame, qu'il fit de mesme nature que celle du Monde, excepté qu'il la fit moins parfaite; car il n'estoit pas juste dit-il, que l'homme, qui n'estoit qu'une partie de l'Univers, fust aussi parfait ou plus parfait que l'Univers mesme. Voilà quelle estoit la pensée de Platon sur la creation de l'homme; & il n'est pas difficile de connoistre la source de cette opinion si meslée de verité & d'erreur, car elle vient des paroles mesmes de Moysse mal entendues: Après que Dieu eut créé les cieux, la terre, les astres, & les Intelligences celestes, c'est-à-dire les Anges, il dit, *faisons l'homme à nostre image. Sur*

## *La Vie de Platon.*

116

toute la vie, n'est qu'un remède à ce que nous avons appelé l'ignorance. Apprendre n'est autre chose que recouvrer l'usage qu'on avoit avant que d'être enlevé par les passions du corps à l'usage raisonnable.

Il semble pourtant que dans le Platon on n'est pas entièrement convaincu de la vérité de cette opinion de la jeunesse, & qu'il entrevoit qu'on pourroit opposer avec raison que Dieu ne se sert point de l'Amour pour nous rendre sages, & qu'il luy commet tout le soin de nous de voir & d'apprendre. Mais il ne s'arrête pas devant ces objections, & se contente de dire que l'Amour est le commencement de la sagesse, & qu'il s'en suit que l'on ne doit pas se laisser aller à ce que l'on aime, mais qu'on doit se donner à l'union d'un objet qui nous rend sages, & qui nous délivre des passions & de la violence du corps. Il ne dit la mortification, & la vie tempérante, & l'usage de la raison, que le corps, & qu'il faut se donner à l'union d'un objet qui nous rend sages, & qui nous délivre des passions & de la violence du corps.

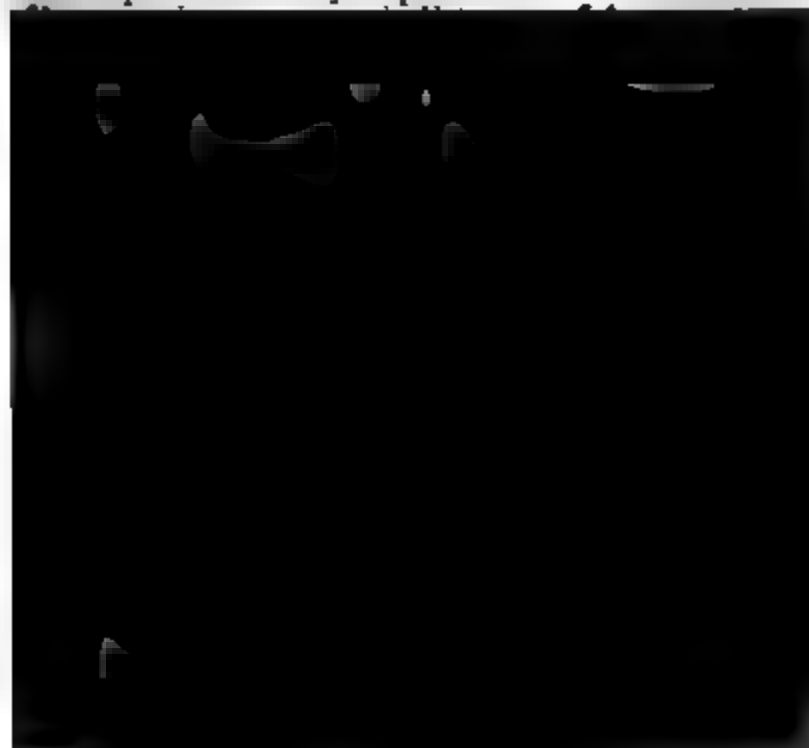
retez, & mille ans après elle a la liberté de choisir le genre de vie qu'elle aime le mieux: si elle choisit de vivre encore dans le desordre, elle va animer des bêtes, c'est-à-dire qu'elle devient de jour en jour plus sale & plus vicieuse, ce qui continue jusqu'à ce que venant enfin à reconnoître l'empire de la raison, elle suit le conducteur qui luy a esté donné & se purgeant de toute l'ordure des Elements, elle retourne à son premier estat.

*Origine des  
fausses opi-  
nions, des  
virents, de  
la science, &  
de la jeunesse.*

Platon tire encore de la mesme source l'origine des fausses opinions, des erreurs & de toutes les folies des hommes, comme aussi de leur science & de leur sagesse. Quand l'Ame est comme inondée par le torrent de la matiere, elle ne peut plus distinguer ce qui est vrai: elle ressemble à un homme qui marche la teste en bas & les pieds en haut, & pour qui tous les objets sont renversés.

toute la vie, n'est qu'un ressouven-  
ir de ce que nous avons oublié. Car  
l'âme n'est autre chose que recouvrer  
ce qu'on avoit avant que d'estre,  
et les passions du corps avoient fait  
oublier.

Il semble pourtant que dans le Ménon,  
Platon n'est pas entierement convaincu  
de la vérité de cette opinion de la Remi-  
ssion, & qu'il entrevoit qu'on peut  
opposer avec raison que Dieu éclaire  
l'âme; & que par cette lu-  
mière qu'il luy communique, il la rend ca-  
pable de voir & d'apprendre ce qu'elle n'a  
avant ni vû ni sçû. Voila pourquoy  
seulement il ne la donne pas comme  
une science, & il s'en sert seulement pour fai-  
re voir qu'on ne doit pas désespérer d'ap-  
prendre ce que l'on ne sçait point.



rez, & mille ans après elle a la li-  
 de choisir le genre de vie qu'elle  
 le mieux: si elle choisit de vivre  
 dans le desordre, elle va animer des  
 res, c'est-à-dire qu'elle devient de  
 en jour plus sale & plus vicieuse, &  
 continue jusqu'à ce que venant en  
 reconnoître l'empire de la raison,  
 fuit le conducteur qui luy a esté de  
 & se purgeant de toute l'ordure des  
 mens, elle retourne à son premier

Origine des  
 fausses opi-  
 nions, des  
 erreurs, de  
 la jeunesse, &  
 de la jeunesse.

Platon tire encore de la même  
 ce l'origine des fausses opinions, de  
 reurs & de toutes les folies des  
 mes, comme aussi de leur science  
 leur sagesse. Quand l'Ame est com-  
 nondée par le torrent de la matiere,  
 ne peut plus distinguer ce qui est  
 elle ressemble à un homme qui met  
 la teste en bas & les pieds en haut  
 pour qui tous les objets sont renver-

Quand elle modere le cours  
 torrent, de maniere que ce qui est le  
 me, n'est ni surmonté ni offusqué par  
 nuages de ce qu'il appelle l'autre:  
 elle voit toutes choses comme elles  
 & fortifiée par l'étude & par l'ex-  
 périence, elle en penetre les causes &  
 vient par là à la véritable science;



*La Vie de Platon.* 141

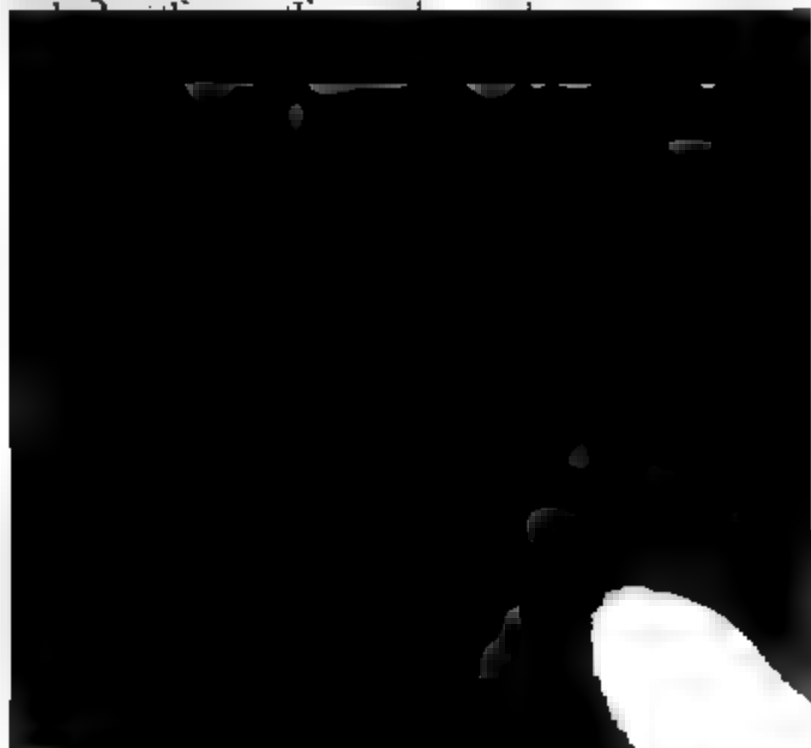
faite santé, autant que cela est possible dans cette vie.

Platon descend ensuite à la considération de toutes les parties du corps humain, pour faire voir avec quelle justesse repondent au dessein de la Providence. La description qu'il en fait est telle, que Longin l'appelle divine.

Le mérite de cette description ne consiste pas dans la vérité des découvertes anatomiques; car au contraire il paroît que Platon estoit encore moins sçavant en anatomie qu'on ne l'avoit esté avant lui; il consiste dans la pompe des termes, dans le juste rapport qu'il trouve entre toutes les parties du corps humain, & les raisons qu'il donne de leur juste usage. Une des grandes fautes qu'on a reprochées à Platon, c'est d'avoir

*Platon peu sçavant dans l'anatomie.*

*Platon injustifié.*



il assure que c'est le sentiment de Platon & celui d'Hippocrate ; ni l'un ni l'autre ne sont tombez dans cette erreur. Hippocrate dit au contraire, que la boisson passe point par le poulmon , & qu'elle est dans l'estomach , d'où elle coule dans les boyaux. Il assure seulement qu'il y a une petite partie insensible dans la trachée artère, seulement pour aider à rafraîchir l'air qui va dans le poulmon & c'est aussi ce que Platon a voulu dire ; il ne sçauroit avoir pensé autre chose , puisque dans le mesme traité il enseigne plusieurs fois que l'estomach est fait pour recevoir tout ce que l'on boit & ce que l'on mange ; & que la chaleur naturelle ayant meslé, fondu, & divisé les viandes & la boisson , elle pousse la liqueur dans les veines qui la portent dans le corps & de là dans tout le corps par les canaux qui sortent de ce viscere : & la distribution de cette liqueur du chyle qui va de l'estomach dans les veines, il l'appelle *irrigation*. Il ne va dans le poulmon que quelque partie insensible de ce qu'on mange & boit comme Hippocrate & après luy Galien l'ont justifié par l'expérience.

Merveilles de  
la veüe & de  
l'ouye, & leur  
usage.

Platon traite ensuite des merveilles de la veüe & de l'ouye, qui sont les plus

des sens : & en developpant l'admirable construction des yeux , il explique la cause des veilles & du sommeil , & il descend jusqu'à celle des songes qu'on peut appeller materiels. Car il dit que ceux qui sont profondement endormis n'ont point de songes , ou n'en ont que de fort courts , parce que tous leurs sens sont en repos : mais ceux qui ne dorment, s'il faut ainsi dire , qu'à demy , ne manquent point d'avoir des songes, parce que les sens estant encore en mouvement, conservent les traces des choses qui les ont touchés , & les impriment dans l'imagination.

Il dit que les yeux sont les premiers *Veritable usage*  
qui nous ont appris la Philosophie , qui *des yeux.*  
est le plus grand present que les hommes puissent recevoir de Dieu : & il est

geant de toutes les ordures qui s'amassent  
autour du foye pendant les maladies  
qui font qu'elle s'enfle & se gonfle  
me au contraire, après que le corps  
purgé, elle se desenfle & retourne  
à son premier estat.

Ann. 1. p. 71.

Pour le foye, il dit qu'il a esté  
né à un usage qui merite d'estre rap  
porté à cause de sa singularité. Comme  
sçavoit que l'esprit occupé à distribuer  
alimens dans cette partie basse du ve  
ntre, prendroit peu de part à ce qui se passe  
dans la region supérieure, & dans  
le siège de la raison, dont il n'entendrait  
rien des ordres; Dieu, pour remédier  
à cet inconvenient, fit le foye d'une  
substance dure, mêlée de douceur &  
de douceur, & d'une superficie poli  
unie comme la glace d'un miroir. Quand  
l'Âme veut avertir cet esprit animal  
qui se passe, elle imprime par le moyen  
de la pensée, sur cette superficie, les  
images de tout ce dont elle veut l'informer  
& par ces images elle le rejouit, ou  
l'afflige. Quand l'Âme n'agit pas sur  
cette partie, & qu'elle la laisse en repos  
pendant le sommeil, alors les Esprits  
qui ont formé le corps, ou Dieu même  
impriment sur cette glace les images

luy fait connoistre qu'il est menacé de quelque mal en dehors par les causes externes, ou en dedans par le desordre ou par le tumulte des passions, il puit promptement avertir tout le corps de ce qui se passe, & le disposer à obéir à ses ordres, pour prevenir le danger dont il est menacé. Et comme Dieu sçavoit que la venue inopinée d'une chose terrible, & le mouvement de la colere, feroit battre violemment le cœur, il imagina un remede tres-utile pour cette sorte d'inflammation. & mit pour cet effet sous luy le poulmon, qui étant d'une substance molle & depourvue de sang; & ayant par dedans de petits trous, comme une éponge, sert au cœur comme d'oreiller, le rafraichit incessamment par l'air & par l'humidité qu'il attire, & modere cette violente ar-

geant de toutes les ordures qui s'amassent  
autour du foye pendant les maladies, ce  
qui fait qu'elle s'enfle & se bouffit; com-  
me au contraire, après que le corps est  
purgé, elle se desenfle & retourne à son  
premier estat.

23. 2. 71.

Pour le foye, il dit qu'il a esté desti-  
né à un usage qui merite d'estre rapporté  
à cause de sa singularité. Comme Dieu  
sçavoit que l'esprit occupé à distribuer les  
alimens dans cette partie basse du ventre  
prendroit peu de part à ce qui se passeroit  
dans la region superieure, & dans le ser-  
vice de la raison, dont il n'entendrait  
mais les ordres; Dieu, pour remedier  
cet inconvenient, fit le foye d'une consi-  
stance dure, meulée de douceur & de  
merrume, & d'une superficie polie  
unie comme la glace d'un miroir. Quand  
l'Ame veut avertir cet esprit animal  
qui se passe, elle imprime par le moyen  
de la pensée, sur cette superficie, les  
images de tout ce dont elle veut l'informer  
& par ces images elle le rejouit, & ne  
l'afflige. Quand l'Ame n'agit pas dans  
cette partie, & qu'elle la laisse en repos  
pendant le sommeil, alors les esprits  
qui ont formé le corps, ou Dieu  
impriment sur cette glace les images

[illegible]

les actions vicieuses sont en mesme temps volontaires & involontaires : volontaires dans leur origine & dans leur source ; car c'est de leur propre choix qu'ils ont secoué le joug de la vertu & de la justice & involontaires souvent dans l'exécution ; car malgré les remords de leur conscience ils sont entraînez par le malheureux penchant de leur cœur qui leur fait commettre le mal qu'ils ne voudroient pas faire ; ils sont esclaves du peché qui les domine, & au service duquel ils ont engagé leur liberté.

Remedes pour  
maladies  
de l'Ame.

Platon vient ensuite à enseigner les remedes qu'on peut apporter à ces deux sortes de maladies de l'Ame & du corps ; & il établit d'abord cette maxime incontestable, que tout ce qui est bon est beau ; que le bon consiste dans la proportion & dans la mesure ; & que si cela est vrai dans toutes les choses sensibles, il l'est encore plus dans l'union de l'Ame & du corps : Car de leur juste proportion viennent la santé & la vertu, comme les maladies & les vices viennent de son contraire. Si l'Ame est trop forte pour le corps, elle l'affoiblit, elle l'use, & lui cause tres-souvent des maux qui trompent les medecins. •



D'un autre costé si le corps est plus fort que l'Ame, comme il n'a soin que de ce qui le regarde, il s'augmente, il se fortifie de jour en jour, & laisse l'Ame dans un oubli, & comme dans une lethargie qui luy cause une stupidité & une ignorance qu'elle ne scauroit dissiper. Pour conserver donc la santé de ces deux parties, il faut les exercer toutes deux également. Celuy qui est appliqué à l'étude ne doit pas mépriser les exercices du corps; & celuy qui fait son capital des exercices du corps, ne doit pas negliger la meditation & l'étude. Mais dans ces deux états il faut bien prendre garde de ne pas aller d'une extremité à l'autre, & de ne passer pas, par exemple, d'un grand repos à un grand travail. Il faut imiter la Nature dont le mouvement est toujours égal, sans reprises & sans secousses. Or de tous les mouvemens, le plus salutaire est celuy qui se fait de soy-mesme dans soy-mesme; car c'est celuy de la Nature: celuy qui vient d'un corps étranger est mauvais; & le plus méchant de tous, c'est celuy qui par le moyen des corps extérieurs, remue par parties un corps qui estoit en repos.

Il s'ensuit de là que le meilleur reme-

*Cause de la  
tristesse.*

La tristesse vient encore de l'intemperie du corps, car elle est causée par une pituite acree, & par des humeurs bilieuses qui se répandent dans le corps, & qui ne trouvant point d'issue, obscurcissent l'Ame de leurs vapeurs, troublent ses mouvements, & luy causent de tres-grandes maladies, mais différentes selon les parties où elles se jettent.

*Intemperie  
morale des  
villes.*

A cette intemperie du corps, se joint encore l'intemperie des villes entieres, & souvent par l'exemple pernicieux de leurs mœurs corrompues, & par les mauvais discours qu'elles souffrent qu'on tiennent en public & en particulier, & enfin par le peu de soin qu'elles ont de bien élever la jeunesse, nous précipitent dans tous les malheurs. Ainsi nostre corruption vient proprement de deux causes absolument involontaires, qui nous rendent méchants malgré nous, & bien loin de nous en accuser, il n'en faut accuser que nos précepteurs & nos peres.

*Comment il  
nous entend  
le doyme de  
Platon, que  
nous sommes  
méchants mal  
gré nous.*

Ce que Platon dit de la mauvaise éducation de la jeunesse, & des funestes exemples que les villes entieres luy donnent, n'est que trop vray; mais ce qu'il ajoute, que nostre corruption est involontaire de nostre part, ne doit pas estre per-

compare aussi à un char aisé qui a deux chevaux & un cocher: l'un des chevaux est fâcheux & indomptable, & l'autre docile & obeissant: le cocher, c'est la Raison qui doit commander & conduire: le cheval indomptable, c'est la partie concupiscible; car les cupiditez ne connoissent ni frein ni raison: & le cheval docile, c'est la partie raisonnable, parce qu'elle obey à la Raison, & luy sert dans les occasions pressantes. Quand un homme ne modere pas ces deux parties, qu'il ne purge pas leurs passions pour les reduire à une mediocrité utile, & qu'il ne les soumet pas à la premiere, il ne peut avoir en tout que des opinions terrestres & mortelles, & il se prend luy-mesme mortel, parce qu'il forme en luy les parties mortelles; au lieu que celuy qui fait regner la premiere sur les autres, comme il a orné & cultivé particulièrement ce Dieu qui luy a esté donné, c'est-à-dire son Entendement ou son Esprit, & que cet Esprit vient immédiatement du seul veritable Dieu, il est uni par là à la source de la vie, & goûte déjà les premices de l'immortalité.

Ce partage de l'Ame merite d'estre expliqué; car on a eu grand tort de croire que Platon a fait l'Ame divisible, ou qu'il

*Explication  
de ce partage*

les actions vicieuses sont en mesme temps volontaires & involontaires : volontaires dans leur origine & dans leur source car c'est de leur propre choix qu'ils se secouent le joug de la vertu & de la justice & involontaires souvent dans l'exécution car malgré les remords de leur conscience ils sont entraînez par le malheureux penchant de leur cœur qui leur fait commettre le mal qu'ils ne voudroient pas faire ils sont esclaves du peché qui les domine, & au service duquel ils ont engagé leur liberté.

Remedes pour  
les maladies  
de l'Âme.

Platon vient ensuite à enseigner les remedes qu'on peut apporter à ces deux sortes de maladies de l'Âme & du corps ; il établit d'abord cette maxime incontestable, que tout ce qui est bon est beau, que le bon consiste dans la proportion & dans la mesure ; & que si cela est vrai dans toutes les choses sensibles, il l'est encore plus dans l'union de l'Âme & du corps ; Car de leur juste proportion vient la santé & la vertu, comme les maladies & les vices viennent de son contraire. Si l'Âme est trop forte pour le corps, elle l'affoiblit, elle l'use, & cause tres-souvent des maux qui ne peuvent les medecins. •

veau, d'où elle rayonne dans tout le corps par le moyen des nerfs, du sang, & des esprits : mais les mouvemens, c'est-à-dire les volontez, peuvent estre combatus par les mouvemens & par les impulsions du corps, & c'est ce qui fait entre l'Ame supérieure & l'ame inférieure, c'est-à-dire entre l'Ame & le corps, ces combats dont il est parlé dans le IV. Livre de la République. Voilà quelle est la doctrine de Platon, par laquelle il est aisé d'expliquer toutes les facultez de l'Ame, & de donner les raisons de ses vices & de ses vertus, & d'enseigner les remedes dont on doit se servir pour fortifier les unes, pour affoiblir les autres, & pour corriger toutes les passions, en les reduisant à une mediocrité utile : car il n'y en a point qui ne soient bonnes par leur nature, & dont on ne puisse se servir utilement quand l'Ame en est la maistresse, & qu'elle les regle & les conduit.

Il explique ensuite la naissance de la femme, & la production des animaux. Comme il avoit sceu par l'histoire de Moïse, que de l'homme plongé dans un profond sommeil, Dieu en avoit tiré la femme, cela donna lieu à toutes les imaginations qu'il expose dans son Timée.

*Création de  
l'homme & de  
la femme par  
Dieu.*

a imaginé plusieurs Ames, comme mettoit dans le corps de l'homme au d'Ames qu'il y avoit pour ainsi dire d'Officiers Grecs dans le fameux cheval Troye. Ce Philosophe n'est point tombé dans cette erreur : au contraire il la combat, & en fait voir tout le ridicule, & établit merveilleusement la simplicité de l'Ame & son indivisibilité: mais il a voulu faire entendre, comme il s'en explique dans le Théetere & dans le IV. Liv. de République, qu'il y a des choses qui dépendent de l'Ame seule, comme sont toutes ses volontez, & qu'il y en a d'autres qui dépendent des facultez corporelles ; ce sont ces facultez ou puissances corporelles qui composent les deux parties qu'on peut appeller les deux parties corporelles & mortelles de l'ame, la concupiscible & l'irascible qui causent toutes nos passions, & dont il établit le siege dans le cœur & dans le foye, qu'il regarde comme les deux sources du sang & des esprits, desquels seuls dépendent les facultez corporelles, & qui excitent tous les mouvemens & toutes les passions du corps. Ainsi il n'y a selon Platon qu'une Ame simple sans aucune diversité de parties, & dont le siege est dans le cœur.



ses desirs, il degene en beste brute, toujours attaché à la terre : s'il est encore plus corrompu, il devient reptile & touche toujours la terre de tous les endroits de son corps: & enfin, s'il pousse la folie & l'ignorance à leur dernier comble, il devient poisson indigne de respirer l'air, & plongé par conséquent dans l'élément le plus honteux & le plus trouble. Voilà quelle estoit cette sorte de Metempsychose dont parle Platon : & je ne doute pas que ce ne fust là le sentiment de Pythagore & des Egyptiens, qu'on a rendu ridicule en le prenant à la lettre fort injustement. Car quelle apparence que des Philosophes qui ne parloient jamais que par énigmes, eussent expliqué avec tant de simplicité un secret si merveilleux que celui du passage des ames en plusieurs corps de différente espèce ? Peut-être même ne seroit-on pas mal fondé à dire que cette idée estoit venue à Pythagore sur ce qui estoit arrivé de son temps au Roy Nabuchodonosor, qui à cause de ses péchez fut sept ans parmi les bestes à brouter l'herbe comme les bœufs.

*Ce qui a donné lieu à l'invention de la metempsychose.*

Un Philosophe qui n'expliquoit sa doctrine que par énigmes, ne pouvoit pas manquer d'estre frappé de cette unage qui

mene naturellement à connoistre que le vice nous dégrade de nostre condition, & nous transforme en bestes plus ou moins feroces, selon que nous sommes plus ou moins vicieux : & une marque seure que c'estoit le sens de cette Metempsychose c'est que les Philosophes Pythagoriciens ne l'ont pas conceüe d'une autre maniere & qu'ils ont fait voir que l'homme par son essence, est inferieur à Dieu & aux Anges, & supérieur aux animaux, aux plantes & autres natures terrestres & mortelles : & que comme celuy qui se flatteroit de devenir Dieu ou ange, se tromperoit infiniment, ne comprenant pas les bornes de la nature, celuy qui croiroit devenir beste à cause de sa méchanceté, ou plante à cause de sa pesanteur & de sa paresse, se tromperoit de mesme, ignorant la forme essentielle de nostre Ame qui ne peut jamais changer, & qui estant & demeurant toujours l'homme, est dite devenir Dieu ou beste par le vice ou par la vertu, quoyqu'elle ne puisse estre ni l'un ni l'autre par sa nature, & qu'elle ne le soit que par la ressemblance.

Israel sur les  
vers de  
Pythagore.

Pythagore avoit encore pû prendre cette idée des anciens Hebreux qui donnoient aux hommes des noms qui mar-



quoient leur nature, & qui les appelloient  
lous, chiens, pourceaux, serpents, pois-  
sons &c. selon qu'ils remarquoient en eux  
de ces vices qui font qu'ils ne différent  
nullement des bestes. Voila pourquoy le  
premier homme qui eut de la pieté, &  
qui commença à invoquer le nom du Sei-  
gneur, fut appellé *Enos*, c'est-à-dire *vray*  
*homme*, comme n'y ayant point eu de  
veritable homme avant luy, puisqu'il n'y  
avoit point eu d'homme pieux. C'est là  
tout le mystere de la Metempsychose de  
Pythagore, dont on a fait un monstre en  
l'expliquant trop à la lettre. Platon l'a  
bien entendue en partie, mais il l'a alte-  
rée en la joignant à une erreur où il est  
tombé sur le retour des ames en cette vie  
apres certains temps. Il concevoit à mon  
avis, qu'une ame venoit animer plusieurs  
fois le mesme corps : ainsi c'estoit plutôt  
une resurrection repetée plusieurs fois,  
qu'une Metempsychose. C'est ce qui sera  
traité plus au long dans son lieu.

Quelques interpretes de Platon ont  
dit que dans la creation de l'homme, Dieu  
donna le corps à faire aux Divinitez infé-  
rieures, afin que comme tout le mal de-  
voit venir de la matiere, il n'en pust estre  
accusé, & qu'on ne pust pas dire que le

D'où vient  
mal en s'  
persiste par  
luy mesme

mene naturellement à connoistre  
 vice nous dégrade de nostre condition  
 nous transforme en bestes plus ou  
 feroces, selon que nous sommes plus  
 moins vicieux : & une marque  
 c'estoit le sens de cette Metempsychose  
 c'est que les Philosophes Pythagore  
 ne l'ont pas conceüe d'une autre maniere  
 & qu'ils ont fait voir que l'homme  
 son essence, est inférieur à Dieu  
 Anges, & supérieur aux animaux, aux  
 plantes & autres natures terrestres  
 telles : & que comme celui qui  
 seroit de devenir Dieu ou ange, se  
 perdroit infiniment, ne comprenant  
 bornes de la nature, celui qui  
 devient beste à cause de sa méchanceté  
 ou plante à cause de sa pesanteur &  
 paresse, se tromperoit de mesme  
 quant à la forme essentielle de nostre  
 Âme ne peut jamais changer, & qui est  
 demeurant toujours l'homme, est  
 à devenir Dieu ou beste par le vice ou  
 vertu, quoy qu'elle ne puisse estre  
 ni l'autre par sa nature, & qu'elle  
 soit que par la ressemblance.

Seracl sur les  
 vers de  
 Pythagore.

Pythagore avoit encore pû  
 cette idée des anciens Hebreux qui  
 donnoient aux hommes des noms qui

quoient leur nature, & qui les appelloient  
lous, chiens, pourceaux, serpents, pois-  
sons &c. selon qu'ils remarquoient en eux  
de ces vices qui font qu'ils ne différent  
nullement des bestes. Voila pourquoy le  
premier homme qui eut de la pieté, &  
qui commença à invoquer le nom du Ser-  
gneur, fut appelle *Enos*, c'est-à-dire *vray*  
*homme*, comme n'y ayant point eu de  
veritable homme avant luy, puitqu'il n'y  
avoit point eu d'homme pieux. C'est là  
tout le mystere de la Metempsychose de  
Pythagore, dont on a fait un monstre en  
l'expliquant trop à la lettre. Platon l'a  
bien entendue en partie, mais il l'a alte-  
rée en la joignant à une erreur où il est  
tombé sur le retour des ames en cette vie  
après certains temps. Il concevoit à mon  
avis, qu'une ame venoit animer plusieurs  
fois le mesme corps : ainsi c'estoit plutôt  
une resurrection repetée plusieurs fois,  
qu'une Metempsychose. C'est ce qui sera  
traité plus au long dans son lieu.

Quelques interpretes de Platon ont  
dit que dans la creation de l'homme, Dieu  
donna le corps à faire aux Divinitez infé-  
rieures, afin que comme tout le mal de-  
voit venir de la matiere, il n'en pust estre  
accusé, & qu'on ne pust pas dire que le

*D'où vient  
mal en l'homme  
susceptible par  
luy-mesme*

mal venoit de Dieu meſme. Mais cet expedient auroit eſté fort inutile, car ſi le mal eſtoit une qualité adhérente à la matiere. Dieu l'ayant créée, le mal ſeroit toujours venu de luy, quoyque le corps euſt eſté créé par les Divinitez inferieures, ce qui eſt impie, & tres éloigné de la penſée de Platon. Lorſque ce philoſophe a dit que les maux ne pouvoient eſtre bannis de la Nature, & qu'ils venoient de la Neceſſité c'eſt à-dire de la Matiere, il n'a pas eu deſſein de faire entendre que la Matiere fut mauvaiſe par elle meſme; mais il a voulu nous enſeigner qu'eſtant toujours oppoſé à la nature de Dieu, elle cauſe toutes les paſſions & tous les maux des hommes, qu'ils s'éloignent d'autant plus de Dieu qu'ils s'approchent d'elle. Car la Matiere ne corrompt pas ſeulement ceux qui ſ'y enſont, mais encore ceux qui la regardent tout ce qui panche ou qui ſe tourne vers elle ſe détournant neceſſairement de Dieu & quittant la lumiere pour les tenebres. Le principe que la Religion & l'experience confirment également, ſans qu'il ſoit neceſſaire d'en rapporter les preuves. Il ſuffira de mettre icy les propres termes de Platon. *Il eſt impoſſible, mon cher Theodore, que les maux ſoient entièrement bannis*

mis du commerce des hommes. Car il est nécessaire qu'il y ait toujours quelque chose qui soit opposé au bien. Cependant il ne faut pas croire que le mal puisse jamais approcher de la Divinité ; il n'est attaché qu'à la nature mortelle, & est toujours autour de la terre que nous habitons, comme venant de la Necessité seule. C'est pourquoy il faut tascher de s'enfuir d'icy au plus vite. Or s'enfuir, c'est travailler à ressembler à Dieu autant qu'il est possible, & l'on ne peut luy ressembler, que par la sagesse, par la justice & par la sainteté.

Dans les livres de la Republique, il fait entendre que le mal ne vient pas de la Matiere, mais du mouvement qui la porte à sa premiere confusion & à son premier désordre. *Le Monde a eu, dit-*

*Le mal ne  
vient pas de  
la matiere.*

au lieu que le bien subsiste independamment des choses qui le possèdent ; car il subsiste en Dieu qui est l'auteur de tout bien , & luy mesme le bien. Mais d'où vient ce mouvement qui porte au désordre ? Il ne vient pas de la Matière puisqu'elle est sans qualité. Il vient selon Platon de l'Esprit temeraire & désordonné qui échauffoit & animoit la premiere matière , avant que Dieu en arrangeant le Monde , l'eust rendu capable d'ordre & d'harmonie par l'entendement.

Par là il fait entendre que le mal est une privation d'ordre & d'harmonie , ce qu'il se trouve vray dans toutes sortes de maux & sur tout dans les maux de l'Ame, c'est-à-dire dans les vices qui seuls sont les véritables maux. Quand un homme désobéit à la loy , on ne peut pas dire que la désobéissance soit un estre qui existe & qui vient de la loy , mais c'est un éloignement de ce que la loy commande. La loy est sainte & le commandement est juste & bon , mais la concupiscence a produit le peché. Quand un fils n'aime pas son pere qui ne luy fait que du bien, on ne peut pas dire que cette aversion vienne du pere, elle n'est au contraire , qu'un refus de l'amour & de la soumission qu'il luy doit &

que la loy naturelle luy enseigne. Tout de  
mesme les maux de l'Ame ne sont point  
un vice de la nature, mais un vice de  
la volonté, qui estant libre, se sert de sa  
liberté pour rejeter le bien. Ainsi les  
vices ne sont que des aversions volon-  
taires qui éloignent de la droite raison  
dans laquelle seule consiste l'ordre & l'har-  
monie, & par conséquent, comme les  
Pythagoriciens & les Platoniciens l'ont  
fort bien reconnu, il n'est pas nécessaire  
d'établir un principe du mal, soit qu'on  
le fasse venir de la Matière, ou qu'on le  
fasse venir du dehors, on n'a besoin  
que d'un seul principe du bien qui existe  
véritablement, & ce principe c'est Dieu.  
Par son essence il est séparé des substan-  
ces raisonnables, mais il se communique  
& s'unit à elles par la raison : obeir à cet-  
te raison, c'est la vertu ; luy désobeir,  
c'est le vice. Ainsi nostre corps n'est la  
cause, ni de nos vices ni de nos vertus ; \*  
c'est l'Ame, comme Platon l'établit tres-  
solidement dans le X. liv. des loix.

On fait un crime à Platon d'avoir don-

*Le mal n'est  
se pas par  
meisme.*

*Ce que c'est  
que le bien  
le mal, la  
en ce la*

*En quel sen*

\* C'est pourquoy l'Ecriture sainte parle ordi-  
nairement de l'ame quand il s'agit des vices &  
des vertus, *anima qua peccaverit : si tegerit ani-*  
*ma.*

Platon a ap-  
pellé les crea-  
tures Dieux.

Dans le Ti-  
mæe, tom. 3.  
pag. 41.

né le nom de Dieu aux creatures, mais outre qu'il n'a rien fait en cela que ce que nous voyons dans l'Ecriture sainte, où les hommes & les anges sont appelez Dieux, jamais personne n'a mieux marqué que Platon, la superiorité infinie du veritable Dieu sur les creatures mortelles à qui il communiqué ce nom. Voicy comme il feint que Dieu leur parle en souverain maistre : *Enfans des Dieux, toutes les œuvres qui sont sorties de mes mains sont indissolubles autant que je le voudray, & cependant que je les soutiendray. Ce n'est pas que tout ce qui a esté lié, ne soit d'une nature à estre desuni ; mais il n'est point d'un Createur infiniment bon de détruire son ouvrage, lors que cet ouvrage n'a rien de mauvais en luy. Vous avez esté créez, & par consequent vous ne savez rien estre entierement immortels & indissolubles, cependant vous ne serez ja-*





compris le mystere caché sous les  
 les divines. Dans Platon comme  
 Moÿse, on voit que l'homme est  
 l'image de Dieu, non par le corps  
 par l'Esprit; qu'il doit commander  
 autres animaux, & qu'il est seul  
 ble de rendre à Dieu un véritable  
 te. Platon nous enseigne après M  
 que les animaux mêmes servent  
 perfection de l'univers, contre la  
 sée de certains heretiques qui accus  
 Dieu d'avoir fait beaucoup d'ani  
 ou dangereux ou inutiles. Enfin  
 Platon comme dans les livres saint  
 voit cette importante verité, <sup>a</sup> que  
 mortalité des Anges n'est pas un  
 de leur nature, mais un privilege de  
 grace qui dépend de la seule volon  
 Dieu.

Si Dieu peut  
 se faire voir  
 aux hommes.

Il est étonnant qu'un homme de  
 Platon qui a reconnu ces grandes  
 & qui a parlé de Dieu d'une maniere  
 mirable, comme on le verra en plu

<sup>a</sup> C'est ce que saint Ambroise a dit en  
 termes dans le IIII liv. de fide. *Nec quod  
 immortalis est naturaliter, cujus immortalitas  
 in voluntate creatoris.* L'ange même n'est  
 mortel par sa nature. Son immortalité de  
 la volonté de son Createur.

endroit de cet ouvrage, ait pourtant tom. 2. pag. 281.  
 soutenu comme il a fait dans le 11. liv. 281.  
 de la République, que Dieu étant la per-  
 fection même ne peut se faire voir aux  
 hommes sous aucune figure visible, & Faux raisonnement de Platon.  
 voicy son raisonnement. Si Dieu se mé-  
 tamorphosoit, il prendroit une forme plus  
 parfaite que la sienne, ou une forme  
 moins parfaite. Or il est ridicule de dire  
 qu'il se change en mieux; car il y auroit  
 donc quelque chose de plus parfait que  
 lui, ce qui est absurde; & il est impie  
 d'admettre qu'il se change en quelque  
 chose de moins parfait, car Dieu ne peut  
 se dégrader: d'ailleurs s'il paroïssoit sous  
 une autre forme que la sienne, il men-  
 tiroit, parce qu'il paroïstroit ce qu'il  
 ne seroit pas. Il faut donc conclure de  
 là, qu'il demeure dans sa forme simple,

se rendre visible , sous la forme d'un Ange ou d'un homme qu'il a créez à son image , & dont il a pû prendre la figure , sans tromper les hommes , & sans se départir de ses perfections , c'est une erreur. Aussi n'a-t-elle pas échappé aux lumières de son disciple Aristote , qui bien qu'il n'en d'ailleurs, moins éclairé sur la Nature Divine , a pourtant mieux connu que Platon la beauté & la vérité de ce sentiment d'Homere , qui dit dans le xiv. liv. de l'Odyssée , *que les Dieux pouvant aisément se revestir de toutes sortes de formes, prennent la figure de quelques étrangers , & vont dans les villes pour estre témoins des injustices des hommes & de leurs bonnes actions.* Et instruit par ce grand Poète , il a reconnu qu'il n'est pas indigne de Dieu de se revestir de la nature humaine , pour délivrer les hommes de leurs erreurs. Surquoy ses admirateurs trop zelez , ont avancé qu'il avoit eu quel que pressentiment de l'incarnation de Messie. Mais quel honneur pour Homere que ses veues s'accordent mieux avec la veritez de nos livres saints , que celles du plus grand des philosophes ! Quand Dieu a paru aux hommes sous quelque forme visible , il conservoit ce qu'on voyoit

Et ce qu'on ne voyoit pas.

Mais revenons à la Physique de Platon. Jugement qu'on peut porter de la physique de Platon. On peut fort bien n'être ni de l'avis de ceux qui la trouvent très-parfaite, ni du sentiment de ceux qui la trouvent très-defectueuse. Les premiers en ont trop bonne opinion, séduits peut-être par le plaisir qu'ils ont eu d'avoir pénétré les grandes obscuritez de son *Timée*, & les autres en parlent trop mal pour ne s'être pas donné le temps de percer cette profondeur, rebutez par la sécheresse de ses principes, qu'il ne se donne pas la peine de développer, laissant aux autres le soin de les expliquer & de les étendre. Il y a un milieu à tenir. Il est certain que Platon a connu les plus grands principes de la bonne Physique. Ce qui en a déjà esté dit le fait assez voir : on trouve

différentes, il explique la production  
la nature des minéraux, des métaux,  
huiles, du sel, des liqueurs, des me-  
res, &c. Par exemple, en parlant  
l'aimant & de l'ambre, il dit que  
vertu vient du mouvement de la man-  
qui sort de leurs pores. Mais tout cela  
semble ne sçauroit faire un système  
Physique bien suivi: aussi n'est-ce pas  
but de donner un traité de Physique  
parcourt rapidement ce qui passe, p-  
trouver ce qui est & pour s'y arrêter  
n'oublie rien de nécessaire, mais il re-  
te tout ce qui est inutile ou superflu: c-  
si peu son dessein d'approfondir cette  
tiere, qu'il fait entendre que si quelqu-  
veut bien interrompre la meditation  
choses qui sont véritablement, pour s-  
pliquer à connoître plus particulie-  
ment celles qui ne sont que passageres  
momentanées, & que cela luy fasse p-  
fir, il ne luy sera pas difficile de se la  
faire en suivant les principes, & de  
donner dans la vie un divertissement  
appelle sage & modéré.

Par ces paroles, Platon fait enten-  
qu'il regardoit cette partie de la Phi-  
que plutôt comme un jeu, que comme  
une occupation; & c'est ce qui l'a ob-

Physique ve-  
rable par  
raison comme  
amuse-  
ment.

Il n'en donner qu'une connoissance superficielle , pour employer plus utilement son temps à approfondir des veritez plus importantes & plus solides. Et l'on peut dire qu'en cela il a encore fait comme Moyle , qui dans l'histoire de la creation, a sagement supprimé tout ce qui pouvoit flatter la vanité & la curiosité des hommes, pour ne s'arrester qu'à ce qui pouvoit augmenter leur humilité & leur piété. Ainsi bien loin de s'étonner de ce que la Physique n'a pas esté portée à sa perfection dans ces premiers temps , où on ne la regardoit tout au plus que comme un amusement plus curieux qu'utile , & où les plus grands hommes s'attachoient uniquement à la Morale , qui seule fait nos véritables biens & nos véritables maux , je ne sçay si on ne seroit pas mieux fondé à s'étonner qu'on l'ait tant estimée dans des siècles , où l'on devoit en faire encore moins de cas que Platon. Salomon ne dit pas aux hommes, *apprenez la Physique* , mais *apprenez la Sagesse*. Car la Sagesse seule enseigne à connoître Dieu , & voila le langage de Platon, qui dans ce dessein a toujours raisonné moralement en Physique ; & au lieu de s'arrester à considérer les raisons mécaniques qui

se tirent du mouvement & de la suite des corps, il s'est attaché, comme Socrate, à découvrir la première cause, & à pénétrer les desseins de l'Esprit souverain qui gouverne le monde, & il a voulu expliquer toute la nature par des convenances; cherchant moins à bien enseigner la Physique, qu'à donner aux hommes de grandes veües, & à leur élever l'esprit. Socrate dit mesme formellement dans le Phédon que la maniere d'enseigner la Physique par la suite & par le mouvement des corps, est très-deffectueuse, & cause plus d'erreurs qu'elle n'en guérit, parce qu'arrestant trop l'esprit sur la matiere & sur la cause qui n'est que seconde, elle l'empêche de s'élever à Dieu qui est la seule véritable & première cause de toutes choses, & il blâme Anaxagore qui ayant connu cette verité, la dément dans la pratique, & trompe l'attente de ses lecteurs. C'est cette recherche que Salomon appelle *une occupation très-mauvaise & très-dangereuse*: & l'expérience n'a que trop souvent confirmé cette verité.

Ordre des  
Spheres celestes.

Avant que de quitter cette matiere voyons comment il range les spheres celestes & quelles vertus il croit qu'elles de-



ployent par leurs influences. Il met premierement la Terre comme le centre du Monde. Il est vray que Theophraste écrit que dans sa vieillesse il se repentit de luy avoir donné cette place qui ne luy convient point. Il dit qu'elle est la borne du coucher & du lever du Soleil, & par consequent instrument du Temps comme les planetes, & gardienne ou mere du jour & de la nuit. Après la Terre il met le Ciel de la Lune, ensuite celuy du Soleil, celuy de Venus, celuy de Mercure, après Mercure il met Mars, Jupiter & Sa-

Il a dit au commencement qu'après *Influences des*  
que Dieu eut créé les Ames des hommes, *astres.*  
il les distribua dans toutes les planetes ;  
& il a voulu faire entendre par là, que les  
corps que ces Ames animeroient dans le  
temps marqué par la Providence, se-  
roient sujets aux influences de ces astres.  
Ce qu'il explique plus sensiblement, lors  
qu'il feint qu'il y a trois Parques filles de  
la Necessité, qui tournent un grand fu- *Explication*  
seau, c'est-à-dire l'essieu du monde avec *des trois pa-*  
& huit cieux, dont les mouvemens & *ques.*  
les revolutions produisent toutes choses.  
La Necessité, c'est la Destinée qui n'est au-  
tre chose que l'ordre & l'enchaînement

des causes qui doivent produire tels ou tels effets. Cette Necessité a trois filles qui marquent les trois différences du Temps, qui est ou passé, ou présent, ou avenir. La première, qui est la plus ancienne, est nommée *Lachesis*, c'est-à-dire, les Sorts, parce que les Sorts de toutes choses ont esté reglez de toute éternité, c'est-à-dire avant le Temps. La seconde est *Clathon*, c'est celle qui exécute & qui adjoute le présent au passé. Et la troisième c'est *Atropos*, qui marque que l'avenir n'est pas moins certain, ni moins invariable que les deux autres, & que c'est la suite d'une seule & même loy qui ne se dément jamais. Ces Parques sont habillées de blanc & assises sur des troïnes avec une couronne sur la teste, pour marquer d'un costé leur pureté & leur innocence & de l'autre l'empire qu'elles exercent sur tout ce qui leur est soumis. Elles sont placées par distances égales sur ces troïnes, sur chacun desquels il y a une Parque qui chante de toute sa force, & les autres Parques répondent à ce chant, de manière que toutes ces différentes voix font qu'une même harmonie. Elles veulent marquer par là que tout obéit au loy de Dieu, & concourt à produire

effers qui sont les suites des causes qu'il a établies.

Mais si nos corps dependent de ces planetes & obeissent aux loix de cette fatale Necessité, nostre Ame peut se conserver independante & n'obeir qu'à Dieu seul qui est le maistre de la Necessité mesme. Les planetes par leurs influences peuvent produire en nous telles ou telles mœurs, & par les mœurs, telles ou telles actions ou passions : mais si nostre Ame veut, elle a la force de les moderer & de les regler. Quand elle fait le contraire & qu'elle se laisse aller au torrent, elle se depouille elle-mesme de sa liberté & perd tous ses privileges. Car voila en quoy consiste ce libre arbitre que Dieu luy a laissé pour marque de son origine. Elle peut, ou se soumettre à la fatale Necessité, ce que Zoroastre appelloit *augmenter le pouvoir de la Destinee*, ou se la soumettre elle-mesme, en s'unissant à celuy à qui tout est soumis, & dans lequel seul elle peut jouir de sa liberté ; & c'est ce que Platon a voulu faire entendre, lors qu'il dit qu'un Prophete ayant pris les toits du giron de la premiere Parque, monta sur un trosne, & s'adressant à toutes les Ames qui avoient esté créées, il leur parla en ces ter-

L'Ame n'est  
pas sujette  
au destin

*De l'X. l. 1. 2. de la Vie. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.*

*mes: Econtez ce que de la Necessité: L'ame commencement d'un n d'une nouvelle vie. V corps destinez à la n vostre Demon, ( vos choix de vous, mais c firez vous-mesme vos Ange.) Que celle du micr jort, choisisse l de vie qu'elle mener Necessité, & ainsi a que la vertu seul pas ses loix: elle c, se donne qu'à ceux rer: ainsi la faute, fit, & Dieu n'est po cette publication, genres de vie que l & l'Ame choisit.*

*Choir du de-  
mon en sa  
souveraineté  
et en son  
autre entenan.*

On ne peut pas fir avoir parlé des Dem a pour conducteurs; deroit mesme un fol plustost un volume c entrer dans le fond mais il suffit de sçav lorsque Platon a dic c animer le-corps choi

son Genie, il a voulu simplement faire entendre que l'Ame estoit libre, & qu'elle pouvoit choisir entre le bien & le mal. C'est-à-dire que comme nous sommes composés de deux natures différentes, & que par l'une nous participons à ce monde grossier & terrestre, & que par l'autre nous participons au monde intelligible, en nous eslevant à ce qu'il y a de plus sublime & de plus spirituel, si l'Ame s'enfonce dans la matiere, elle a un Demon materiel qui l'empesche de s'élever aux choses celestes; & si au contraire elle se conserve pure, ne vivant que par l'Intelligence, elle a un bon Demon ou Genie parfait qui la soutient & l'empesche de descendre à ce qu'il y a de materiel & de corruptible. Si elle change de vie, elle change aussi de Demon; & après la mort, le Demon qu'elle a choisi, la mene ou à la récompense, ou à son supplice. Voila quelle est la doctrine de Platon qu'il expose par des allegories souvent tres-difficiles à entendre, mais où il paroist qu'il a connu ou entrevu de très grandes veritez sur la Nature & sur la difference des Esprits qui sont entre Dieu & les hommes, veritez que la Religion Chrétienne a consacrées sans les depouiller de leur

des causes qui doivent produire tels  
tels effets. Cette Necessité a trois filles  
marquent les trois differences du Temps  
qui est ou passé, ou present, ou avenir.  
La premiere, qui est la plus ancienne  
nommée *Lachesis*, c'est-à-dire, les Sorts  
parce que les Sorts de toutes choses  
esté reglez de toute éternité, c'est  
dire avant le Temps. La seconde est  
*Choron*, c'est celle qui execute & qui  
joute le present au passé. Et la troisieme  
c'est *Atropos*, qui marque que l'avenir n'est  
pas moins certain, ni moins invariable  
que les deux autres, & que c'est la  
d'une seule & mesme loy qui ne se  
ment jamais. Ces Parques sont habillées  
de blanc & assises sur des trosnes à  
une couronne sur la teste, pour marquer  
d'un costé leur pureté & leur innocence  
& de l'autre l'empire qu'elles exercent  
sur tout ce qui leur est soumis. Elles  
sont placées par distances égales sur ces  
trois lieux, sur chacun desquels il y a une  
vielle qui chante de toute sa force, &  
les Parques répondent à ce chant, de ma-  
niere que toutes ces différentes voix  
font qu'une mesme harmonie. On  
veut marquer par là que tout est  
gouverné par la loy de Dieu, & concourt à

son Genie, il a voulu simplement faire entendre que l'Ame estoit libre, & qu'elle pouvoit choisir entre le bien & le mal. C'est-à-dire que comme nous sommes composez de deux natures differentes, & que par l'une nous participons à ce monde grossier & terrestre, & que par l'autre nous participons au monde intelligible, en nous eslevant à ce qu'il y a de plus sublime & de plus spirituel, si l'Ame s'enfonce dans la matiere, elle a un Demon materiel qui l'empesche de s'élever aux choses celestes; & si au contraire elle se conserve pure, ne vivant que par l'Intelligence, elle a un bon Demon ou Genie parfait qui la soutient & l'empesche de descendre à ce qu'il y a de materiel & de corripible. Si elle change de vie, elle change aussi de Demon; & après la mort, le Demon qu'elle a choisi, la mene ou à sa récompense, ou à son suplice. Voila quelle est la doctrine de Platon qu'il expose par des allegories souvent tres-difficiles à entendre, mais où il paroist qu'il a connu ou entrevu de très-grandes veritez sur la Nature & sur la difference des Esprits qui sont entre Dieu & les hommes, veritez que la Religion Chrétienne a consacrées sans les depouiller de leur



obscurité. Car qui entend ces différents degrez d'Esprits, que saint Paul désigne par ces différents noms, de Vertus, de Throsnes, de Principautez, de Domination, de Puissances? Saint Augustin avoue qu'il ne les entend point, & saint Irenée assure qu'on ne les peut entendre. Il y a de l'apparence que Platon avoit puisé à peu près les mêmes idées dans la Theologie des Hebreux, dont il sera parlé dans l'argument de l'Apologie de Socrate, & c'est sans doute par respect pour leurs livres, qu'il a avancé cette belle maxime, que sur ces matieres il ne faut recevoir pour vray que ce qui se trouve conforme à la parole de Dieu & à ses oracles.

Personne n'a jamais mieux prouvé que Platon l'immortalité de l'ame. On verra ses preuves, dans le Phedre, dans le X. liv. de la Republique, & dans le Phédon : cependant je ne scaurois me dispenser icy de parler d'une contradiction apparente qui se trouve dans ses écrits. Dans le Phedre il dit en propres termes, *que l'Âme est éternelle & qu'elle ne peut périr, parce qu'elle n'a pas esté engendrée*, & dans le Timée il dit au contraire, *que l'Âme a esté créée avant le corps*, &

contradiction  
apparente de  
Platon.



**La Vie de Platon. 187**

*qu'elle a esté engendrée par la meilleure  
des causes intellectuelles & éternelles,  
comme elle est aussi la meilleure des cho-  
ses nées & temporelles.*

Pour accorder cette contradiction, où Pluta  
rasche  
der ce  
tradii  
il est bien seur que Platon n'est pas tom-  
bé, Plutarque assure que par cette Ame  
non engendrée & éternelle, il entend cet  
Esprit vague & déreglé qui mouvoit tou-  
tes choses désordonnément avant la con-  
stitution du monde; & au contraire qu'il  
appelle Ame engendrée, celle que Dieu  
composa de cette première, & de la sub-  
stance permanente & éternelle, en fai-  
sant une Ame sage & bien ordonnée, par-  
ce qu'il y mit du sien & qu'il ajouta au  
Sentiment, l'Entendement; & au Mouve-  
ment, l'Ordre & l'Harmonie.

Mais à ce compte, l'Ame seroit donc Erreni



obscurité. Car qui entend ces différents degrez d'Esprits, que saint Paul désigne par ces différents noms, de Vertus, de Throsnes, de Principautez, de Dominationes, de Puissances? Saint Augustin avoue qu'il ne les entend point, & saint Irénée assure qu'on ne les peut entendre. Il y a de l'apparence que Platon avoit puisé à peu près les mêmes idées dans la Theologie des Hebreux, dont il sera parlé dans l'argument de l'Apologie de Socrate, & c'est sans doute par respect pour leurs livres, qu'il a avancé cette belle maxime, que sur ces matieres il ne faut recevoir pour vray que ce qui se trouve conforme à la parole de Dieu & à ses oracles.

Tradition  
apparence de  
Platon.

Personne n'a jamais mieux prouvé que Platon l'immortalité de l'ame. On verra ses preuves, dans le Phedre, dans le X. liv. de la Republique, & dans le Phédon: cependant je ne sçauois me dispenser icy de parler d'une contradiction apparente qui se trouve dans ses écrits. Dans le Phedre il dit en propres termes, *que l'Ame est éternelle & qu'elle ne peut périr, parce qu'elle n'a pas esté engendrée*, & dans le Timée il dit au contraire, *que l'Ame a esté créée avant le corps*, &

qu'elle a esté engendree par la meilleure des causes intellectuelles & éternelles, comme elle est aussi la meilleure des choses nées & temporelles.

Pour accorder cette contradiction, où il est bien seur que Platon n'est pas tombé, Plutarque assure que par cette Ame non engendrée & éternelle, il entend cet Esprit vague & déréglé qui mouvoit toutes choses défordonnément avant la constitution du monde; & au contraire qu'il appelle Ame engendrée, celle que Dieu composa de cette premiere, & de la substance permanente & éternelle, en faisant une Ame sage & bien ordonnée, parce qu'il y mit du sien & qu'il ajouta au Sentiment, l'Entendement; & au Mouvement, l'Ordre & l'Harmonie.

Plutarque  
raj. he d  
der cette  
tradition

Mais à ce compte, l'Ame seroit donc un composé d'une chose folle & d'une chose sage, ce qui est la plus grossiere de toutes les erreurs. Elle seroit encore un composé de deux choses également éternelles, qui par leur union feroient un tout engendré, ce qui est contradictoire. Enfin cet Esprit vague & temeraire qui animoit la premiere matiere, n'est point éternel dans le sentiment de Platon qui le fait créé, & qui ne l'appelle

Erreur de  
Plutarque

éternel, que par rapport au Temps dont il a précédé la naissance. Pour concilier donc ces deux différentes idées qu'il donne de l'Ame, je croy que quand il l'appelle engendrée, il a simplement égard à son essence qui a commencé à exister par la volonté de Dieu; & quand il l'appelle éternelle, il a égard à son principe qui est Dieu, qui luy communique toutes ses qualitez, & en qui elle est proprement éternelle.

Non-seulement Platon a prouvé l'immortalité de l'Ame, mais il en a connu encore toutes les suites, comme la réurrection & le dernier jugement. Les bons seront recompensez, & les méchants punis. Il a mesme pénétré si avant dans ces veritez divines, que ses expressions sont entièrement conformes à celles des saints Prophetes, & mesme à celles des Evangelistes & des apostres. Car il marque expressément qu'à ce jugement les bons seront à droite de Dieu, & les méchants à gauche, d'où ils seront precipitez dans les abysses & dans les tenebres dehors, pieds & poings liez, où ils seront tourmentez & déchirez par des puits qu'il appelle de feu, & où

de  
reali-  
nés de

au le X.  
de la rep.  
m. 2. 6 4.  
25.

l'entendra que des gémissement & des hurlemens épouvantables.

Il a enseigné comme une vérité certaine que les morts connoissent ce qui se passe en cette vie. Car il écrit en propres termes : *Les Ames, après qu'elles sont séparées des corps, ont encore quelque vertu par laquelle elles ont soin des choses qui regardent les hommes. Cette vérité se prouve par des raisons qui sont fort longues. Il faut donc croire ces Traditions qui sont si seures & si anciennes, & ajoûter foy au témoignage des Législateurs qui nous les ont transmises, à moins que vous ne vouliez les accuser d'estre fols.* Dans un autre endroit il dit : *Je conclus de là, qu'il reste aux morts quelque sentiment des choses qui se passent icy-bas : les gens de bien sentent par*

*Les morts con-*  
*naissent ce qui*  
*se passe icy.*

*Dans l'onziè.*  
*me liv. des*  
*Loix, tom. 2,*  
*p. 927.*

*Tom. 2. p. 171*

corrompues par les Idolâtres, & mêlées de tant d'erreurs, qu'il ne faut pas s'étonner que Platon ait expliqué une même vérité par des peintures aussi diverses & aussi fabuleuses que celles de son Phédon, de son Gorgias, & du dernier livre de la République.

imité du  
de Dieu  
par Pla-

Ceux qui ont lu avec soin les écrits de ce Philosophe y découvrent des vérités encore plus merveilleuses. Car ils trouvent qu'il a connu la Divinité du Fils de Dieu qu'il a expliquée par des énigmes, pour ne pas exposer ces vérités sublimes aux railleries des méchants.

no. p 986.

Dans l'Epinomis, après avoir parlé des honneurs qu'on doit au Soleil & aux autres Planètes, comme à des ouvrages merveilleux auxquels Dieu a imprimé le caractère de sa toute-puissance, & qui en achevant leurs révolutions dans les temps marquez, contribuent à la perfection de l'Univers par cette obéissance, il ajoute : *Le Verbe tres-divin a arrangé & rendu visible cet Un vers. Celui qui est bienheureux, admire premièrement ce Verbe, & après cela il est enflammé du desir d'apprendre tout ce qui peut estre connu par une nature mortelle, persuadé que c'est le seul moyen de mener icy*

*Ils ont une vie tres-heureuse, & d'aller après sa mort dans les lieux destinez à la vertu, où veritablement initié & uni avec la Sagesse, il jouira toujours des visions les plus admirables. Platon établit là bien nettement que la connoissance du Verbe mene à toutes les connoissances sublimes : Car nul ne connoist le Pere que par le Fils : Et que ce n'est que par luy que nous pouvons arriver à une vie tres-heureuse.*

Dans la lettre qu'il écrit à Hermias, à Erastus, & à Coriscus pour les exhorter à vivre en paix, il dit : *Vous devez lire ma lettre tous trois ensemble ; & pour en profiter il faut que vous imploriez le secours de Dieu souverain maistre de toutes les choses qui sont, & de celles qui seront, & pere du souverain qui est la cause des estres. Si vous luy faites humblement*

*lett. vi. on  
1. pag. 113.*

gneur, dont jamais Grec avant luy n'avoit ouïy parler ni eu la moindre idée?

Platon a en  
quelque idée  
de la sainte  
trinité.

est. 12. tom.  
p. 312.

Non seulement on prétend qu'il a connu le Verbe Fils éternel de Dieu, on soutient même qu'il a connu le saint Esprit, & qu'ainsi il a eu quelque idée de la très-sainte Trinité; car il écrit au jeune Denys, *il faut que je declare à Archedemus ce qui est beaucoup plus précieux & plus divin, & que vous avez grande envie de savoir, puisque vous me l'avez envoyé exprès. Car selon ce qu'il m'a dit vous ne croyez pas que je vous aye suffisamment expliqué ce que je pense sur la nature du premier principe, il faut vous l'écrire par énigmes; afin que si ma lettre est interceptée sur terre ou sur mer, ce luy qui la lira n'y puisse rien comprendre. Toutes choses sont au tour de leur Roy, elles sont à cause de luy, & il est seul la cause des bonnes choses; second pour les*



autre chose que la nature de Dieu & sa bonté infinie. Il explique ce *Bien* en des termes très-dignes d'estre lûs. comme le *Soleil*, dit-il, donne aux choses visibles non seulement la faculté d'estre veues, mais aussi la naissance, la nourriture & l'accroissement, tout de mesme le *Bien* donne aux choses intelligibles, non seulement d'estre connues, mais encore d'estre, quoy qu'il ne soit pas l'essence, mais quelque autre chose qui surpasse infiniment l'essence par sa puissance & par sa majesté.

*Liv. vi de l.  
rep. tom. 2.  
p. 519.*

Le Verbe ou l'entendement, c'est le Fils de ce premier *Bien*, qui l'a engendré semblable à luy; & l'Arne qui est le terme entre le Pere & le Fils, c'est le Saint Esprit.

Je ne sçay si sans avoir recours à ces grandes vertues on pourroit par la plu-

car ils ont écrit en propres termes, que Platon a connu le Pere & le Fils, & de luy qui procede de l'un & de l'autre, c'est-à-dire, le saint Esprit.

Origene ne se contente pas d'affirmer la même chose, il accuse Celse d'avoir dissimulé à dessein le passage de la lettre VI. parce qu'il y est ouvertement parlé de Jesus-Christ. Ce qui prouve que les Chrétiens n'estoient pas les seuls qui trouvoient ces grands mysteres dans les écrits de Platon, & que les ennemis de la Religion Chrétienne les y trouvoient comme eux, & les y voyoient avec peine.

N'obscurcissions point par nos ténèbres ces rayons de lumière qui viennent du fond de la lumière même, & reconnaissons que Platon n'a pas seulement vu tout ce que la Raison naturelle a pu découvrir de Dieu à un philosophe; mais qu'il a esté éclairé par une Raison surnaturelle. Comme il avoit esté instruit dans les livres des Hebreux, dans ceux des Prophetes & dans les Traditions des Egyptiens, il s'est trouvé favorablement disposé à recevoir les semences de ces vérités éternelles, & il a esté aidé par la Grâce, puisque saint Augustin assure que Jesus-Christ les luy avoit revelées. C

qu'il y a de déplorable, c'est qu'il les a corrompues par ses raisonnemens. Car il a parlé des trois personnes de la Divinité, comme de trois Dieux, & de trois differents principes. Ainsi pendant que la souveraine Raison, l'a éclairé d'un costé, la Philosophie l'a séduit de l'autre: malheur ordinaire à ceux qui par une sagesse purement humaine, veulent expliquer les secrets de Dieu, qu'on ne peut connoître que de luy-mesme & de ceux qu'il a véritablement inspirés.

*Comment Platon a corrompu les vérités dont Dieu l'a véritablement éclairé.*

Que Platon ait eu une connoissance particulière des livres saints, cela paroît par beaucoup d'endroits de ses ouvrages, & mesme par ses erreurs; car la plupart de ses opinions les plus fausses ne viennent que de cette source de lumière qui l'a ébloui, & qu'il a obscurcie.

noist non-seulement ce qui est, mais ce qui doit estre, a basti sur cela une erreur, que les Ames existoient avant le corps.

C'est dans ces mesmes livres qu'on puise toutes les grandes veritez qu'il seigne, comme lors qu'il dit que le Dieu de Dieu est *Celuy qui est* ; car il n'y a que Dieu qui soit veritablement. Ce Dieu de Dieu, comme S. Augustin l'a remarqué, ne se trouve dans aucun livre profane plus ancien que Platon, & aucun Philosophe ne peut l'avoir tiré que des Livres de Moyse.

Qui est-ce qui ne reconnoist pas le style des Prophetes dans cet endroit de Phédon, où il décrit une terre pure, est au dessus de la nostre, dans le Ciel, & auprès de laquelle celle que nous habitons n'est que comme un bourbier. Dans celle-cy tout est corrompu, & y est dans les tenebres : ou si l'on y voit quelque lumiere, ce n'est qu'à travers de gros nuages ou de broüillards fort épais, au lieu que dans l'autre on voit la véritable lumiere ; & il n'y a rien que de merveilleux ; tout y resplendit de l'éclat de l'or, des Jaspes, des Saphirs, & des Emeraudes ; & l'on y jouit d'une

que vie qui n'est traversée d'aucun accident fâcheux. Les anciens qui ont développé la vérité cachée sous cette image, ont fait voir qu'elle est tirée des Saints Prophetes qui appellent le Ciel la Cité de Dieu, la terre des Justes; & ils ont prouvé que ces pierres précieuses sont prises du 54. Chapitre d'Isaye, où Dieu promet de fonder son Eglise sur les Jaspes & sur les Saphirs.

Je serois trop long si je rapportois icy tout ce que Platon a puisé dans ces sources. Il suffit de sçavoir que ce qu'on y en trouve est si considerable, qu'il doit nous rendre ses écrits très-précieux, & que de tous les ouvrages des Pères il n'y en a point de plus utile, ni qui serve davantage à établir les veritez éternelles, à élever l'Âme à la contemplation de l'essence divine, à nous faire connaître les beautés des choses divines, par là aussi qu'il a mérité tout le louange que luy donne l'Eglise. *Platon, dit-il, est comparable à une mine d'or, dont les diamans de Platon, plus précieux que les uns, plus clairs que les autres, se trouvent par tout ces pierres précieuses.*

Et immatérielle de Dieu, ceux qui en quelque manière sont en estat d'y participer : Et comme celuy qui a tout créé dans le Monde par sa vertu, a mis dans chaque partie de cet Univers, des images des Dieux, qui sont autant de preuves de leur existence, afin que toutes les choses de ce mesme Univers se tournent vers la Divinité, à cause de l'union, & si je l'oze dire, de la parenté qui les lie avec elle ; de mesme l'esprit de Platon tout plein de la Divinité, a semé dans tous ses ouvrages des pensées de Dieu. Il n'a pas permis qu'il y en eust un seul exempt de ce caractère, & où il ne fust parlé de Dieu ; afin que ceux qui sont véritablement enflammés de l'amour des choses divines, puissent puiser la connoissance de cet estre souverain dans tous ses écrits, & avoir par là une idée juste du tout qui ne peut estre connu qu'en Dieu ; qui est la vérité-mesme.

*Diogenes.*

Après avoir parlé de la Physique & de la Morale, passons à la troisième partie qui est la Dialectique. Les anciens ont écrit que Platon avoit perfectionné la Philosophie, en adjoutant cette partie à la Physique & à la Morale ; mais ils ont voulu dire seulement par là qu'il perfe-

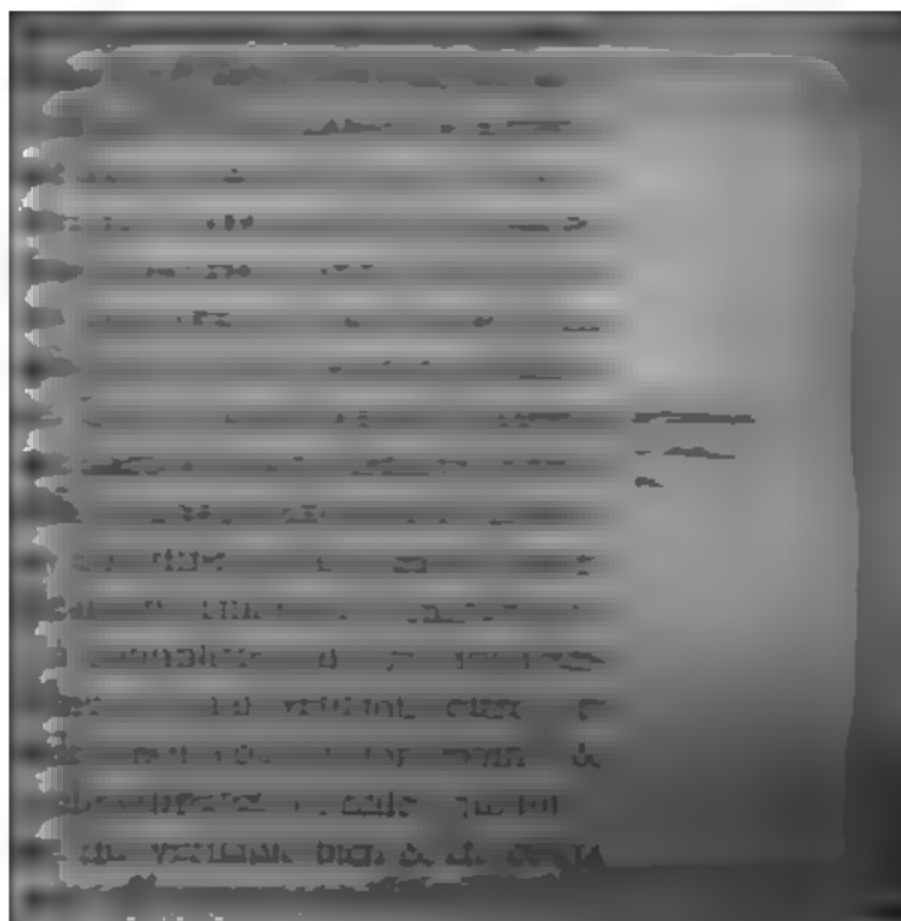
tionna la Dialectique qui est la véritable Logique. En effet la Logique de Platon est plus naturelle, plus exacte & plus solide que celle qu'on avoit avant luy, & que celle dont on a donné après luy des regles. Car il enseigne plus par exemples que par preceptes : il choisit toujours des sujets familiers & utiles pour les mœurs ; & il les traite non pas en Docteur, & comme dans l'école, par des discours methodiques, & par des syllogismes étudiés, mais en homme du monde par des conversations libres qui sont proprement le caractère de la Dialectique. C'est pourquoy Platon a conservé le dialogue de Socrate, très convaincu, que les sciences doivent estre enseignées de bouche, & non pas par écrit, parce qu'on persuade bien mieux par la parole que par l'écriture : car les ré-

le raisonnement. Il monte parfaitement à faire des divisions exactes , à bien définir , & à bien examiner les définitions pour n'en laisser passer aucune qui ne soit vraie.

Il ne perfectionna pas seulement cette science , mais il regla aussi l'étude qu'on en devoit faire ; car pour éviter les malheureux inconveniens qui arrivent à ceux qui s'y appliquent trop jeunes , & qui s'en servent ordinairement plutôt pour contredire que pour chercher la vérité , il voulut qu'on ne s'y appliquast qu'après trente ans passés , & qu'on y employast cinq années , persuadé que de là depend uniquement tout le progrès qu'on peut faire dans les sciences & dans la connoissance parfaite du véritable & solide bien. En effet, la Dialectique estant l'Art de raisonner , est non seulement le fondement de toutes les sciences , mais le seul guide qui puisse conduire les hommes à la véritable félicité, en leur faisant distinguer la vérité d'avec le mensonge. C'est pourquoy aussi près de six cens avant Platon , le saint Esprit exhortoit les hommes à apprendre la Dialectique , en leur disant par la bouche de Salomon , *que toute science sans*

quel age  
on n'en  
gu on ap  
de la dial  
que.





fondez sur l'opinion, mais par des preuves tirées de la science. Car en empêchant l'esprit de s'égarer après les choses sensibles, elle le fixe à ce qui est intelligible, & dissipant par sa lumière toutes sortes d'erreurs, elle le nourrit là comme dans le champ de la vérité. Plotin dit fort bien que c'est là partie la plus précieuse de la Philosophie, & qu'il ne faut pas la regarder comme l'instrument d'un Philosophe, mais comme ce qui fait son essence; car elle ne s'arrête pas aux simples propositions & aux règles, mais elle passe aux choses, & elle a comme pour matière & pour objet tous les estres, discernant par la vérité qui est en elle, le mensonge qui luy est toujours étranger.

Platon a tiré  
des Hebreux  
les principes  
de la bonne  
Dialectique.

Si les écrits des anciens Hebreux ont aidé Platon à jeter les fondemens d'une bonne Morale & d'une bonne Physique, ils ne luy ont pas esté moins utiles à établir les principes d'une bonne Dialectique. Ces principes consistent dans la droite imposition des noms qui doivent faire connoître la nature des choses. Car la nature de chaque chose étant connue, il est aisé de raisonner juste & d'établir la vérité. Aucune nation n'a suivi en cela de meilleures règles que les Hebreux, com-

me on le voit par les Livres de Moyse & par les écrits des Prophetes. Aussi Platon avouë que les Grecs ont emprunté des Barbares ( c'est-à-dire des Hebreux ) la pluspart des noms : & il reconnoist que cette droite imposition des noms , vient d'une nature plus divine que celle de l'homme.

Platon dit qu'on ne sera jamais bon Dialecticien , que l'on ne soit en estat, ce sont ses termes , *de donner & de recevoir la raison*. Il veut dire que pour estre Dialecticien , il faut avoir la force , non seulement de connoistre la verité , mais de la persuader & de la faire connoistre aux autres. Voilà pourquoy la Dialectique a deux parties , la Logique & la Rhetorique. Par la premiere on connoist, & par la seconde on persuade.

*Caractere d'un bon Dialecticien.*

droit. La Logique & la Rhetorique enseignent véritablement à raisonner & à discourir pour & contre. Ce n'est pas que les deux contraires puissent estre également vrais, mais c'est pour mettre en estat de répondre à ceux qui voudroient en abuser en faveur de l'injustice. Personne ne doute que la Logique n'ait pour seul objet la verité : cela n'est pas moins vrai de la Rhetorique, & Platon dit fort bien *que l'homme sage ne travaillera jamais à s'y rendre habile pour plaire aux hommes, mais pour plaire aux Dieux. Car la prudence veut, ajoûte-t-il, que nous cherchions plutôt la faveur de nos maîtres que celle de ceux qui ne sont que nos compagnons dans le service que nous leur devons.*

Personne n'a jamais mieux montré que Platon, l'usage de la véritable Rhetorique dont il donne des preceptes merveilleux. Pour faire voir la difference qu'il y a entre elle & celle qui la contrefait il compare la première à l'Art du Medecin, & l'autre à l'habileté d'un Cuisinier. Le Medecin ne cherche que les choses qui sont salutaires au corps dont il veut procurer la santé, & le Cuisinier ne cherche que celles qui peuvent plaire au goust.

Dans le *Phé-*  
dote tom. 3. p.  
12.

lins s'informer si elles sont salutaires ou nuisibles. Tout de mesme le veritable Orateur, dit-il, ne cherche qu'à rendre meilleurs ceux à qui il parle, & le faux Orateur n'a d'autre dessein que de les persuader quoy qu'il leur en couste.

*Differen-  
tre le ver-  
ble Orate-  
& le faux*

On luy oppose qu'on doit se servir à quelque prix que ce soit de son éloquence pour acquérir du credit & de l'autorité dans sa patrie, pour l'assujettir mesme, s'il est possible; pour avancer ses amis; pour opprimer ses ennemis, & enfin (quand il arrive de grands malheurs) pour se tirer soy-mesme de danger, ou pour en tirer les autres. Platon répond à toutes ces objections d'une maniere admirable, & par des principes qui ne peuvent estre contestez.

Premierement il fait voir que ceux qui sont le plus autorisez dans leur païs sont tres-malheureux, s'ils n'ont acquis cette autorité par des voyes justes, & s'ils ne l'employent justement.

Il montre que les Tyrans, bien loin d'estre heureux & les maistres des autres, sont tres-malheureux, & de vils esclaves, qui ne font jamais ce qu'ils veulent, lors mesme qu'ils font tout ce qu'il leur plaist.

Il prouve qu'il vaut beaucoup mieux

souffrir l'injustice que de la faire ; & quand on l'a commise, qu'on est beaucoup plus heureux d'en estre puni que d'éviter les peines qu'on a meritées.

Dans le *Gov-*  
*nas* tom. 1.  
 312.

Pour ce qui est de se sauver d'un grand danger, & d'en garentir les autres, il faut voir que cela n'est pas si considerable qu'on doit tant l'estimer ; car il y a beaucoup de choses qui sauvent souvent la vie, & qui sont pourtant tres-peu considerables. Par exemple, dit-il, l'Art de nager est une chose fort peu estimée, cependant en beaucoup d'occasions il tire d'une mort certaine. L'Art d'un Pilote sauve des familles entieres & toute la fortune de plusieurs particuliers ; un Pilote ne s'enorgueillit pourtant pas beaucoup de cet avantage, il ne croit pas Estre un homme fort considerable dans un estat & se contente d'un mediocre salaire, avec raison, puisqu'il ne sçait pas s'il a rendu un grand service à ceux qu'il a sauvez car outre qu'il les rend toujours tels qu'il les a pris, il y en a souvent qui auroient esté plus heureux de perir dans le voyage.

Il en est de même de l'Art des Ingenieurs, de celui des Charpentiers, des Maçons, des Cochers, & de beaucoup d'autres, qui sauvent souvent la vie à un

Infinité de gens, & cependant il n'y a point d'Estat où les Loix décernent de fort grands honneurs, & où elles établissent de grandes recompenses à ceux qui les exercent; tant il est vray que malgré l'amour qu'on a naturellement pour la vie, on est forcé de convenir, que l'Art de se sauver soy-mesme & de sauver les autres, n'est pas une chose si merveilleuse, & qu'on doit préférer à tout. Le seul Art qui merite nostre estime, & qui peut seul faire regarder un homme comme un Dieu, c'est celuy de sauver les Ames; & pour les sauver, il faut les purger de leurs vices: car le plus grand de tous les malheurs, c'est de passer à l'autre vie l'Amme chargée de ses pechez. Un homme de bien doit donc employer toute sa logique & toute son éloquence à se rendre soy-mesme meilleur, à rendre les autres plus gens de bien, & à se mettre & à mettre aussi les autres en état de comparoistre devant le Juge à qui rien ne peut estre caché, qui voyant les Ames à nud decouvre jusqu'à la moindre cicatrice que le parjure, l'injustice, la vanité, le mensonge, la cruauté, la debauchee, & tous les autres pechez y ont laissée, & qui rendant a chacun selon ses œuvres, punit à temps ceux qui n'ont

*Quel est  
l'Art qui  
merite  
nostre es-  
time*

commis que des pechez guerissables, c'est-à-dire qui peuvent estre expiez, & condamne à d'éternels supplices ceux qui ont commis des pechez mortels, & qui ayant poussé à bout l'injustice, se sont rendu incurables, & n'ont en eux aucun endroit qui soit sain. Voilà le danger dont il est beau de pouvoir garentir les hommes : voilà le meilleur de tous les combats, & le seul qui merite d'estre entrepris au peril mesme de sa vie : car doit-on craindre des hommes qui ne peuvent tuer que le corps ?

Les Legislateurs, les Orateurs, & les Administrateurs d'Estats qui n'ont pas employé leur éloquence à rendre meilleurs les peuples qui leur estoient soumis, n'ont point esté de veritables Orateurs, & par consequent ils n'ont pas esté veritablement justes. Ce que Platon prouve par l'exemple de Periclès, de Cimon, de Milciade & de Themistocle, qui bien loin de rendre les Atheniens plus gens de bien, les rendirent plus brutaux & plus feroce, & porterent enfin la peine du peu de soin qu'ils en avoient pris. Car tout ce qui leur arriva de la part du peuple, leur arriva par leur faute, comme ce qui arrive à un méchant Escuyer, qui ayant laissé devenir ses chevaux plus vicieux qu'il ne



~~Les~~ a rectus, en est enfin estropié, & ne peut plus en estre le maistre. Voilà quelle est l'idée que Platon avoit de la Rhetorique dont il donne des preceptes excellents dans son Phedre & dans son Gorgias, Dialogues qu'on ne sçauroit assez louer, & qui ont fourni les maximes qu'on vient de lire.

Quand j'ay dit que la Rhetorique est une partie de la Dialectique, je n'ay pas oublié que la Dialectique est quelquefois opposée à la Rhetorique, comme dans Platon mesme au commencement du Gorgias, où Socrate dit de Polus qu'il s'est plus exercé à ce qu'on appelle la Rhetorique qu'à la Dialectique. Mais il est aisé de voir que là par la Rhetorique, Socrate veut parler de cet Art qui n'a aucun égard à la verité, qui ne cherche que la vraye semblance, & qui n'a d'autre

ploye les faux argumens comme les vrais & le Dialecticien est celuy qui ne s'attache à l'Art que pour prouver la verité, comme le Sophiste ne se sert de l'Art, que pour faire passer le mensonge.

Venons à la maniere dont Platon manie les sujets qu'il entreprend de traiter, & tâchons de développer les beautés & les deffauts de son stile.

*Maniere dont  
Platon traite  
ses sujets.*

On l'a accusé de ne proposer jamais simplement & clairement les questions & de jeter par là une fort grande obscurité dans ses Dialogues. Mais pour juger si ce reproche est bien ou mal fondé, il faut examiner ce que c'est que méthode. Il y a deux sortes de methode. La premiere qu'on peut appeller *simple & sèche*, telle que celle des Geometres qui ne cherchent qu'à proposer les veritez toutes nues, & qu'à tirer des conclusions justes de leurs propositions. Cette metho-

teurs ; c'est proprement la premiere methode estendue & déguisée par tous les ornemens qui peuvent rendre des raisonnemens agreables , & oster aux preceptes la rudesse & la secheresse qui les empêchent ordinairement d'estre receus. Si l'on examine les ouvrages de Platon par rapport à la premiere : il est certain qu'il ne propose pas d'abord distinctement la question dont il s'agit. Mais au lieu de luy en faire un reproche , on doit , au contraire , l'en louer. Car il a rejetté exprés cette methode , pour suivre l'autre qui est infiniment plus utile , & où il y a plus d'art : par son moyen Platon a guerri beaucoup de passions , & détruit une infinité de préjugés , avant que ceux à qui il parle, sçachent le but où il tend , & c'est par là qu'il convainc avec tant de force de toutes

afin que rien ne manque à leur beauté, & que tout soit d'une égale magnificence. Il fait comme un grand Prince qui bâillant un beau Palais, orne le vestibule de colonnes d'or, pour me servir des paroles de Pindare. Car il faut que ce que l'on voit d'abord soit éclatant & magnifique, & qu'il promette tout ce que la suite fera voir de grand.

fréquentes  
digressions.

Si l'on excuse les preambules de Platon à cause de leur grande beauté, & des peintures naïves & admirables dont ils sont remplis, comment excusera-t-on les fréquentes digressions où il s'engage ? Voilà comme parlent ceux qui n'ont jamais eu la patience de lire Platon, ou qui l'ont mal lu. Il est vrai qu'il y a de fréquentes digressions dans ses Dialogues, mais ces digressions ne sont jamais entièrement hors du sujet ; car il les employe toujours, ou pour établir quelque grande vérité, dont il aura besoin dans la suite, ou pour prévenir l'esprit par des autoritez & par des exemples, ou enfin pour divertir, & pour de la sser son lecteur après une pénible & sérieuse recherche ; & c'est en quoy Platon doit estre appelé le plus grand enchanteur qui fut jamais : car lorsqu'il vous prouve les veritez les plus nécessaires & les plu

solides, c'est alors qu'il a soin de vous promener dans les prairies des Muses, dans leurs bocages, & dans leurs vallons.

D'ailleurs, c'est une maxime incontestable que les opérations de l'esprit ne sont pas comme le mouvement d'une fleche : la fleche ne va bien que lorsqu'elle va droit ; mais l'esprit ne va pas moins bien quand il se detourne, ou qu'il s'arreste sur un sujet pour le bien considerer par tous ses costez & par les differents rapports qu'il a avec d'autres, que quand il va droit à son but. C'est à une fleche à aller sans détour où l'on a visé, elle manque toujours également son coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais nostre esprit ne doit pas aller si directement ; il est souvent obligé de considerer les objets voisins de celui qu'il veut connoître, & de

que les veritez qu'il a expliquées en différents endroits estant ramassées, font achevent les démonstrations, qui ne seroient ni si seures ni si droites, s'il y estoit allé tout droit.

Il faut n'avoir pas lû Platon pour l'accuser d'avoir ignoré la methode des Geometres. Il la connoissoit parfaitement, & c'est à dessein qu'il ne l'a pas employé. Un sçavant homme qui connoist parfaitement Platon, a remarqué avant moi qu'on ne peut proposer plus nettement qu'il fait l'estat d'une question, diviser plus exactement un sujet, & mieux examiner des définitions. Il n'oublie jamais aucune des choses qu'il s'est proposé de traiter; il revient toujours à son sujet qu'il n'a jamais perdu de vue, quelque digression qu'il fasse. Il marque souvent par des propositions & par des conclusions le commencement & la fin de chaque partie & de chaque digression; il a souvent de recapitulations, & lors qu'il esloigne sa preuve, il a toujours soin de vous faire souvenir de l'estat de la question; de sorte que son discours a toujours ensemble la liberté de la conversation & la netteté du traité le plus methodique.

*Mr. l'Abbé  
Plauy dans  
son traité des  
Études.*

*sein ib. vi*

Un ancien Philosophe a donné cette loi à

est à Platon, que de tous les Philosophes  
il est le plus excellent & le plus ad-  
mirable pour bien diviser & pour bien  
définir : qualitez qui marquent sa gran-  
de habileté dans la Dialectique.

Pour ce qui est de son stile, il est élevé *Stile de*  
sans estre impetueux & rapide. C'est un *son.*  
grand fleuve dont la profondeur fait la  
tranquillité. La principale cause du su-  
blime qui y regne, c'est qu'il a imité Ho-  
mere plus que tous les autres Escrivains,  
& qu'il a puisé dans sa Poësie, comme  
dans une vive source dont il a détourné  
un nombre infini de ruisseaux : il est mes-  
me le rival d'Homere. En effet il sem-  
ble n'avoir entassé de si grandes choses  
dans ses traitez de Philosophie, & ne  
s'estre jetté si souvent dans des expressions  
& dans des matieres Poëtiques, que pour

permettre de l'expliquer un peu plus à fond, en m'attachant à ce qu'en ont dit nos anciens Maîtres.

*Denys d'Halic.  
dans son  
Traité de la  
Composition.*

Il y a tant de différentes manieres de composer qu'elles sont innombrables. Car on peut dire qu'autant que les visages des hommes sont différents, autant les manieres d'écrire sont différentes. Il en est de cet Art comme de celui de la Peinture, où les Peintres avec les mêmes couleurs font des mélanges tres-divers, & peignent les mêmes sujets d'une maniere tres-différente. Mais quoique ces différences soient en si grand nombre, quand on les examine de près & en détail, on peut pourtant les réduire à trois principales, auxquelles on donne des noms empruntez parce qu'elles n'en ont pas de propre. La première est la composition austere ou rude : la seconde, la fleurie ou la coulante : & la troisième, la moyenne qui est un composé des deux.

*Composition  
austere ou rude.  
Den. p.  
22. & c.*

La composition austere ressemble à ces anciens bâtimens, dont les pierres ne sont ni polies ni bien arrangées, mais bien assises, & ont plus de solidité que de grâce : elle tient plus de la Nature que de l'Art, & plus de la passion que des mœurs : elle n'a rien de fleuri, elle est grande &

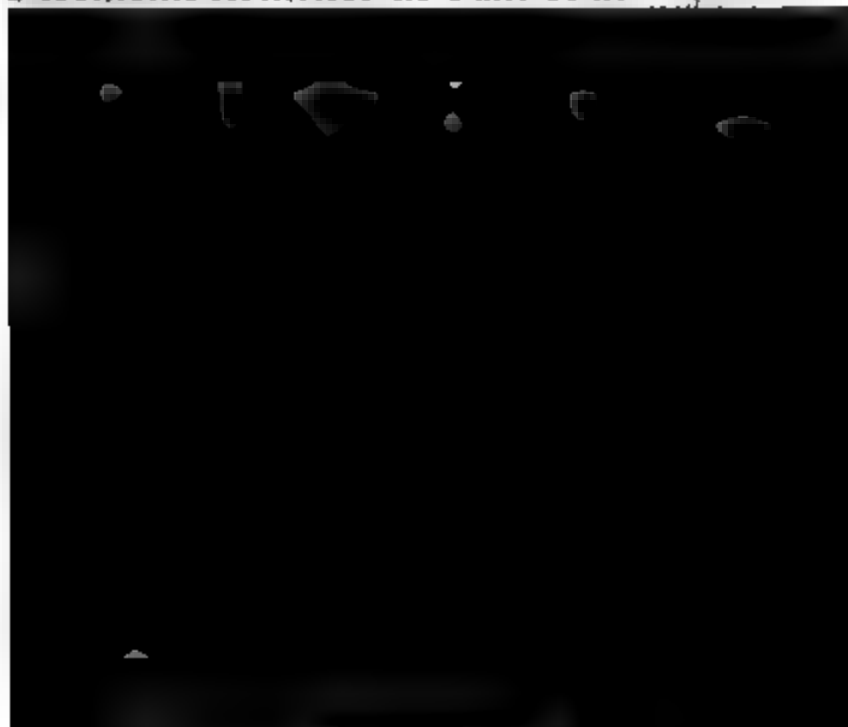


*La Vie de Platon.* 213

ie, s'il est permis de se servir de ce  
e, elle est sans ornement, & toutes  
eutez sentent beaucoup l'antique.  
: le veritable caractère de Pindare,  
chyle & de Thucidide.

a seconde, qui est la coulante & la *Composition*  
ie, est presque entierement opposée *coulante en*  
utre : elle cherche les mots les plus *fleurs pag.*  
& les plus coulants, & elle évite *25. & 26.*  
soin tous ceux qui sont rudes. Elle  
plus l'Art que la Nature, & elle est plus  
les mœurs que dans la passion. C'est  
aractere d'Hesiodé, de Sapho, d'A-  
ron, de Simonide & d'Euripide pour  
oëtes, & d'Isocrate pour les Ora-  
i. De tous ceux qui ont écrit en pro-  
ersonne n'y a mieux réussi que ce  
ier.

a troisième est meslée de l'une & de *Composition*



tres écrivains ; mais ce choix luy manque quelquefois , quand il quitte le stile ordinaire pour se jeter dans les expressions extraordinaires & sublimes. Pendant qu'il est dans le simple & dans le naturel, il n'y a rien de plus gracieux , de plus pur & de plus coulant que sa diction ; c'est comme le cristal d'une onde pure ; il emploie les termes les plus communs ; il ne s'étudie qu'à la netteté & à la clarté , méprisant tous les ornemens étrangers ; il conserve seulement un petit air d'Antique qui est presque insensible , & qui sert à relever sa beauté , & par des nombres varieés avec un art merveilleux , il rend par tout une harmonie qui enchante. Mais lorsqu'il veut se surpasser luy-mesme , & qu'il affecte d'estre grand , il luy arrive quelque fois tout le contraire ; car outre que sa diction est moins agreable , moins pure & plus embarrassée , elle tombe dans des periphrases qui estant repandues sans choix , & sans mesure , n'ont ni grace ni beauté , & n'étaient qu'une vaine richesse de langue : au lieu des mots propres & de l'usage commun , il ne cherche que les mots nouveaux , étrangers & antiques , & au lieu de n'employer que des figures sages & bien entendues , il est excessif

cessif dans ses epithetes, dur dans ses metaphores & outré dans ses allegories. Quand je parle ainsi je ne pretends pas dire que cela luy arrive toujours, il faudroit estre ou aveugle ou insensible pour n'estre pas touché d'une infinité d'endroits où il est aussi grand & aussi sublime qu'il soit possible, & où il va jusqu'au merveilleux. Mais c'est pour faire voir que lorsqu'il tombe, ce n'est que dans le genre dans lequel il est impossible de se soutenir toujours également. Car le Grand est glissant & dangereux; & pour y arriver, il faut s'exposer à faire des chutes. Il n'y a mesme que les grands genies qui soient capables de ce noble effort, & ces autres marquent qu'ils ont esté entraînez par un esprit divin dont ils n'ont pû estre maîtres. C'est-pourquoy le sublime, quoique peu soutenu, l'emporte toujours sur le mediocre, quelque heureux & quelque parfait qu'il soit.

D'ailleurs il faut dire à la loüange de Platon que les endroits où il est tombé, sont en très-petit nombre au prix de ceux qui admirablement réussit: & si on les marque, c'est moins pour les censurer que pour s'étonner qu'un homme si élevé au dessus de la nature humaine, n'ait pû

*Tombe I.*

s'empescher de faire des fautes en des endroits où il pouvoit si facilement les éviter, & où il paroist mesme qu'il les connoît. Car il avoue quelque fois que qu'il dit ressemble moins à un discours sage & réglé, qu'à une poésie dithyrambique, & qu'il parle en possédé. Cet enthousiasme outré est vicieux, sur tout dans des matieres philosophiques, & il devoit le corriger, puisqu'il s'en estoit aperceu, & qu'il estoit si soigneux & si jaloux de son stile, qu'à l'âge de quatre vingts ans, il ne cessoit de retoucher encore ses dialogues, & qu'il y prenoit tant de peine, qu'après sa mort on trouva sur ses tablettes, le commencement des livres de sa Republique changé en vingt façons.

Mais on peut dire que ce vice luy étoit plu, ou que craignant que la simplicité de Socrate ne fust pas toujours goûtée, il a voulu la relever par le mélange du sublime de Thucydide & de Gorgias; mais en imitant leurs vertus, il ne s'est pas assez precautionné contre leurs vices. C'est le jugement qu'en avoit fait Denys d'Halicarnasse dans son traité des anciens Orateurs, & il le soutient dans la réponse qu'il fait au grand Pompée qui avoit pris le parti de Platon. Dans cette réponse

luy prouve la verité de ce jugement, il luy fait voir qu'il en convient luy-mesme, & il montre que les anciens, comme Demetrius Phalereus & d'autres encore en avoient jugé de meme avant luy.

Longin, ce critique si fin, si leur, & si exact en a porté le mesme jugement, plusieurs siecles après Denys d'Halicarnasse. Il reconnoist comme luy, que Platon est divin en une infinité d'endroits, & en mesme temps il fait voir comme luy, par des exemples sensibles, qu'il est quelquefois trop figuré dans ses expressions; & que par une fureur de discours il laisse emporter à des methaphores dures excessives, & a une vaine pompe allégorique qui ne fait que languir. C'est un défaut qu'il auroit évité comme dit Demetrius, s'il avoit employé plus souvent Images que les Metaphores.

Mais finissons en peu de mots ce caractère, en reprenant ce qui a déjà esté dit. En general, il n'y a rien de plus harmonieux & de plus touchant que la diction de Platon. Il joint la force des plus grands Orateurs avec les graces des plus beaux Poëtes; il est très-abondant & très-sec; il marque si parfaitement les sentimens, & les passions; & forme si bien ses

caracteres , que tous les personnages sont par tout ce qu'ils ont parû d'abord. Il n'a rien de plus parfait quand il se tient dans les bornes du langage ordinaire, & il tombe quelquefois quand il veut se guinder fort haut , mais les chutes sont rares , & les endroits où il est merveilleux sont fort frequents. De sorte qu'en ce genre mesme il y a dans ces ecrits mille choses à admirer , contre une à reprendre.

Après avoir parlé du stile de Platon, disons un mot de ses commentateurs & de ses Interpretes.

Nous n'avons que deux traduction latines des ouvrages de ce Philosophe l'une est de Marsile Ficin , & l'autre de Jean de Serres qui a fait l'Histoire de France sous le titre d'inventaire : ni l'un ni l'autre ne feront jamais bien entendre Platon : la premiere me paroist pourtant la meilleure pour la lettre; & il est certain qu'il y a moins de fautes. Marsile Ficin estoit un homme sçavant & laborieux mais comme il estoit trop speculatif & trop abstrait , il perd tout le fruit de sa traduction par ses explications, où il ouvre les allegories & les mysteres. Il seroit très-faché d'entendre quelque chose simplement, quoyque Platon soit souven-

très-simple, & c'est par là qu'il tâche de justifier beaucoup d'erreurs où Platon est tombé ; car il trouve par tout un sens, non seulement commode & excusable, mais orthodoxe : il le regarde par tout avec un profond respect, comme un homme inspiré de Dieu ; & il est persuadé que dans la Religion Chrétienne il n'y a point de mystère qui ne luy ait esté aussi connu, je ne dis pas qu'aux Prophetes, mais qu'aux Evangelistes & qu'aux Apostres.

Jean de Serres estoit beaucoup moins habile que Marsile Ficin, & il entendoit beaucoup moins bien le Grec, de sorte que sa traduction est pleine d'un plus grand nombre de fautes, & de fautes essentielles qui corrompent le sens ; mais il est encore plus à blâmer en ce qu'il a changé tout l'ordre des dialogues & qu'il les a rangés en différentes classes, non pas selon les matieres, mais selon les titres qui sont ordinairement faux ; ce qui fait que l'auteur, qui cherche dans le Dialogue le titre promet & qu'il n'y trouve l'accuse Platon de ne rien prouver & de s'écarter de son sujet, & ne se donne pas la peine de l'entendre. La seule chose qui paroist digne d'une grande loüange

*2<sup>e</sup>. Mr l'abbé Fleury  
traite des  
Ecritures p.  
297.*



ge dans son travail, ce sont les petites remarques qu'il met en marge, & où il montre la methode de Platon toute nuë; car quoyque Platon ait voulu la cacher pour rendre ses Dialogues plus agreables, il est bon que quelqu'un se donne la peine de bien démesler cet Art, que les lecteurs ne démeslerotent pas toujours d'eux-mesmes; cela est d'un tres-grand secours & sert mesme extrêmement à faire sentir les beautez de la methode que Platon a suivie. Au reste, si Marcile Ficin a peché en outrant par tout les mysteres, Jean de Serres peche au contraire en prenant tout trop simplement: car c'est par là qu'il fait à Platon des crimes de beaucoup de choses fort innocentes, & qui peuvent recevoir un bon sens.

*Les Commentaires  
de  
Platon.*

Platon s'explique si clairement luy-mesme, qu'on n'a besoin que d'attention, afin de ne pas perdre la suite de son raisonnement. Les obscuritez qu'on y trouve viennent ou des coûtumes de son temps, ou des dogmes de l'ancienne Philosophie, & c'est ce que les Commentaires n'éclaircissent presque point. Il faut en chercher l'intelligence dans la lecture des Auteurs anciens qui servent plus à faire entendre Platon que tout



ceux qui ont travaillé à expliquer sa doctrine. Ces Commentateurs ne sont pourtant pas à mépriser, & ils meritent d'estre leus pour eux-mesmes, sans aucun égard à la Philosophie de Platon. Au moins il y en a cinq dont je puis faire ce jugement : Maxime de Tyr sous l'Empereur Marc Aurele, dans le second siecle; Plotin dans le troisiéme; Porphyre disciple de Plotin; & Iamblique disciple de Porphyre dans le quatriéme; & Proclus dans le sixiéme.

Ce dernier estoit tres-grand Philosophe, & si habile dans les mechaniques qu'il égala & surpassa mesme Archimede en plusieurs choses. Mais il fut encore plus vain qu'habile, lors que pour rassurer l'Empereur Anastase, à qui on avoit prédit qu'il seroit tué d'un coup de foudre, il luy bâtit une tour qui devoit estre à l'épreuve de ces traits du ciel : car cette tour fut inutile, & l'Empereur fut tué du coup qu'il vouloit éviter. Nous avons encore de ce Proclus six livres sur la Theologie de Platon & des Institutions Theologiques : ses ouvrages sont fort difficiles à entendre parce qu'il est fort abstrait. Mais quand on peut le penetrer on le trouve tres-profond & plein de choses admira-

bles, comme lors qu'il explique ce que Platon dit, que ce qui nous unit à Dieu c'est l'Amour, la verité & la Foy; & qu'il fait voir que la Foy est l'unique caule de l'initiation. Car, dit-il, cette initiation ne se fait ni par la connoissance ni par le discernement, mais par un moyen qui est unique & plus fort que toutes les connoissances, c'est-à-dire, par le silence que la foy inspire en élevant nos ames à Dieu, & en les plongeant dans cette mer qu'on ne sçauroit jamais comprendre. Mais il faut le lire avec beaucoup de jugement & de précaution, car ces choses si admirables sont meslées de beaucoup d'erreurs dans lesquelles la haine, dont il estoit animé contre les Chrétiens, l'avoit fait tomber.

Iamblique est considerable en ce qu'il explique parfaitement l'opinion des Egyptiens & des Chaldéens sur les choses divines. D'ailleurs en expliquant ces mysteres, il donne souvent de grandes veues dont on peut se servir utilement pour éclaircir beaucoup de difficultez dans les Livres saints; & il est plein de maximes qui peuvent estre d'un grand usage. Le plus grand deffaut d'Iamblique c'est qu'en traitant ces sujets fort sublimes il pa-

roist souvent credule & superstitieux.

Porphyre estoit de Tyr, il s'appelloit *Malcho*, c'est pourquoy Longin l'appelle dans ses lettres *le Roy de Tyr*, parce que dans la langue Phenicienne *Malcho* signifie *Roy*: par la mesme raison il se nomme *Porphyre*, qui signifie *vestu de Pourpre*, c'est-à-dire *Roy*. Les Anciens nous ont conservé beaucoup de choses qu'il avoit écrites sur la Philosophie de Platon & de Pythagore : mais c'estoit un méchant esprit, & tres-satirique : d'ailleurs il estoit si enclin à la magie, que cette curiosité sacrilege a obscurci les plus grandes lumieres qu'il avoit tirées de Platon. Son traité de l'abstinence est ce qu'il a fait de meilleur & de plus utile.

Plotin me paroist le plus excellent de tous. Ce n'est pas qu'il ne soit souvent fort abstrait & fort difficile à entendre ; mais en general il est plus à la portée des hommes que Proclus, & pour la Morale il y a un tres-grand profit à faire dans ses écrits. Heureusement mesme les plus beaux traittez sont les plus clairs & les plus intelligibles. Longin dit de luy qu'il a expliqué plus clairement les principes de Platon & de Pythagore qu'aucun des Philosophes qui l'avoient precedé. Il

dit que ses écrits sont dignes de l'estime & de la veneration de tous les hommes & il ajouste que quoyque la pluspart des matieres qu'il traite, luy paroissent incomprehensibles & ne le frappent point, il ne peut se lasser d'admirer son stile, la solidité de ses pensées & de ses conceptions, la profondeur de ses recherches, & la maniere veritablement philosophique dont il traite ses sujets.

Quand Longin dit qu'il n'est pas tousjours frappé des sujets que traite Plotin, à l'égard principalement à ce que Plotin avoit écrit sur les idées. Car Longin avoit travaillé à refuter Porphyre qui estoit revenu au sentiment de Plotin après avoir écrit contre luy. C'est-à-dire que Longin n'avoit pu concevoir la doctrine des idées, & qu'il estoit du sentiment d'Aristote qui avoit pris trop à la lettre le ridicule que Diogene avoit voulu donner à cette opinion; car Diogene s'estant trouvé un jour à table avec Platon, & la conversation estant tombée sur ces exemples immatériels & éternels, il dit à Platon: *je voy bien la un gobelet & une table, mais je ne voy ni gobeleté ni tableité.* Platon luy répondit, *c'est que tu as les yeux du corps avec lesquels on voit*

*le gobelet & la table, mais tu n'as pas ceux de l'esprit, qui seuls peuvent faire voir la gobeleté & la tableté.*

Jamais disciple n'a fait plus d'honneur à son maître que Plotin en a fait Platon par ses mœurs & par sa doctrine.

C'est luy qui a dit le premier que Dieu par un pur mouvement de sa miséricorde n'a donné à nostre Ame que des chaînes mortelles. Pour nous faire entendre que c'est par un effet de ses compassions qu'il nous a donné un corps assujetti à la mort, afin que nous ne fussions pas toujours exposés aux miseres de cette vie.

Il a reconnu que nostre Ame ne tire toute sa lumiere & toute sa clarté que de la lumiere intelligible qui l'a créée; que cette Ame n'a de nature au dessus d'elle que Dieu seul; & que les Anges & les autres esprits celestes ne tirent leur bonheur & leur intelligence, que de la même source qui nous illumine & qui nous rend heureux.

Ses mœurs estoient encore plus admirables que sa doctrine. Il méprisa toute sa vie la vaine gloire, les richesses & les voluptez; & il estoit d'une probité si généralement reconnüe, que les personnes les plus considerables de l'un & de l'autre

tre sexe luy confioient en me  
leurs biens & leurs enfans , &  
pouvant trouver un dépositaire  
delle ni un azile plus sacré.

Maxime de Tyr a écrit sur la  
d'Homere , & sur des matieres  
sophie: presque tous les discours  
avons de luy , regardent directe  
indirectement la Philosophie de  
La lecture en est très-agreable  
utile ; mais on n'en tire pas p  
cours pour l'intelligence des  
de Platon , qu'on en tire de tous  
& à cet égard on peut dire que  
de ces commentaires prouve la v  
sentiment de Platon , qui teno  
sert presque de rien d'écrire sur  
ces sublimes , & que la veritable  
de les enseigner, c'est par la con  
dans laquelle seule on peut per  
homme , de telle sorte qu'il ne  
aucune difficulté , & qu'il en  
d'en persuader un autre ; car  
jamais bien une verité , si on n  
de la faire connoistre sur le char  
ceux qui ont les dispositions  
pour la comprendre. Voila-pour  
si Platon estoit plus connu & m  
rendu à Rome du temps de Ciceron



de l'est maintenant , parce qu'on le lisoit avec des Philosophes , & il n'y a rien qui abrege tant de difficultez que des commentaires vivants. Malheureusement ces commentaires vivants sont aujourd'huy bien rares , ou pour mieux dire on n'en trouve plus. Car de tous nos Philosophes il n'y en a pas un qui se soit attaché à la lecture de Platon: negligence très-condamnabile! Quand la lecture de Platon ne nous rendroit pas plus sçavans, il est certain qu'elle peut nous rendre meilleurs, moins orgueilleux & plus sages, non seulement de cette sagesse humaine qui rend propres à remplir exterieurement tous les devoirs de la vie civile, mais aussi de cette souveraine sagesse qui dispose à obéir à Dieu, & à estre soumis aux veritez de la Religion , & qui seule fait le veritable caractère du Philosophe.

Dénué donc de tout secours du costé des Commentaires vivants , pour entendre Platon , je vais m'attacher à Platon mesme , & tâcher d'en donner une traduction fidelle accompagnée de quelques remarques dans les endroits les plus difficiles & les plus importants : peut-estre que la facilité qu'on trouvera à le lire luy attirera des lecteurs. Quel qu'en soit le

succès je ne me repentiray jamais d'av  
employé mon temps à traduire quelq  
traitez d'un Philosophe veritableme  
divin , puisqu'il a eu ce glorieux privile  
d'estre dans la main de Dieu un inst  
ment de lumiere & de grace pour  
conversion de saint Augustin , & qu  
peut l'estre encore pour la nostre.





# ARGUMENT

DU

PREMIER ALCIBIADE.

**D**ANS ce Dialogue qui a pour titre, De la Nature humaine, Platon entreprend de guerir nostre orgueil & nostre amour propre, en mettant les foiblesses & les deffauts de la nature humaine dans tout leur jour, & en enseignant les moyens qu'il faut employer pour la reformer par le soin que nous devons prendre de nous-mesmes. Il est donc question de sçavoir ce que c'est que nous, & c'est sur tout dans cette partie que ce Dialogue paroist divin. Car Platon y enseigne que l'homme est l'Ame raisonnable qui participe à l'Intelligence, & qui se sert du corps. L'Ame comme raisonnable se sert de sa raison pour réfléchir sur elle-mesme, & pour connoistre ses besoins : comme participant à l'Intelligence, elle se sert de cette

Intelligence pour s'élever à Dieu & pour se connoître dans cette lumière resplendissante, dans laquelle seule on peut se voir parfaitement soy-mesme & connoître le bon, l'utile, le beau, le juste, en un mot le véritable bien dont elle est la source. Et c'est cette connoissance seule qui nous corrige & qui dirigeant toutes nos actions les rend utiles, & pour nous & pour les autres. Mais afin qu'on ne croie pas qu'il depend absolument de nous d'acquiescer cette perfection, il assure que tous nos efforts seront inutiles sans le secours de Dieu. On trouvera encore icy d'autres veritez aussi surprenantes dans un payen, comme ce que Platon dit des deux sortes d'ignorances dont l'une est bonne & l'autre mauvaise, & ce qu'il nous apprend que la connoissance des choses singulieres ne suffit pas pour produire la paix & l'union dans les Etats & dans les familles, & qu'on a besoin de la connoissance des choses universelles, qu'

du premier Alcibiade. 233

Seule produit la charité mere de l'union. Il n'est pas necessaire de relever icy toutes les beautez de ce Dialogue. Je remarqueray seulement en general que tous ces Dialogues sont comme autant de pieces de Theatre. Le comique régne dans les uns, & le Tragique dans les autres. Celuy-cy est de la dernière espece, & il ressemble en quelque façon à l'Oedipe de Sophocle. Car comme on voit dans cette piece un Prince qui du faiste de la grandeur, & après avoir esté regardé comme un Dieu, tombe dans un malheur épouvantable, on voit icy de mesme, qu'Alcibiade, après s'estre crû digne des plus grands honneurs, est obligé de reconnoistre qu'il n'est digne que d'estre esclave. Ceux qui seront choquez de la maniere passionnée dont Socrate parle à Alcibiade au commencement de ce Dialogue, cesseront de l'estre quand ils l'auront lû. Car ils verront que c'est une passion très-innocente qui n'a que la vertu pour objet. Les jeunes

*Intelligence pour s'élever à Dieu & pour se connoistre dans cette lumière resplendissante, dans laquelle seule on peut se voir parfaitement soy-mesme, & connoistre le bon, l'utile, le beau, le juste, en un mot le veritable bien dont elle est la source. Et c'est cette connoissance seule qui nous corrige, & qui dirigeant routes nos actions, les rend utiles, & pour nous & pour les autres. Mais afin qu'on ne croie pas qu'il depend absolument de nous d'acquiescer cette perfection, il assure que tous nos efforts seront inutiles sans le secours de Dieu. On trouvera encore icy d'autres veritez aussi surprenantes dans un payen, comme ce que Platon dit des deux sortes d'ignorances dont l'une est bonne & l'autre mauvaise, & ce qu'il nous apprend que la connoissance des choses singulieres ne suffit pas pour produire la paix & l'union dans les Etats & dans les familles, & qu'on a besoin de la connoissance des choses universelles, qu'*

du premier Alcibiade. 233

Seule produit la charité mere de l'union. Il n'est pas necessaire de relever icy toutes les beautez de ce Dialogue. Je remarqueray seulement en general que tous ces Dialogues sont comme autant de pieces de Theatre. Le comique régne dans les uns, & le Tragique dans les autres. Celuy-cy est de la dernière espece, & il ressemble en quelque façon à l'Oedipe de Sophocle. Car comme on voit dans cette piece un Prince qui du faiste de la grandeur, & après avoir esté regardé comme un Dieu, tombe dans un malheur épouvantable, on voit icy de mesme, qu'Alcibiade, après s'estre crû digne des plus grands honneurs, est obligé de reconnoistre qu'il n'est digne que d'estre esclave. Ceux qui seront choquez de la maniere passionnée dont Socrate parle à Alcibiade au commencement de ce Dialogue, cesseront de l'estre quand ils l'auront lû. Car ils verront que c'est une passion très-innocente qui n'a que la vertu pour objet. Les jeunes

gens seroient bien heureux, s'ils trou-  
voient iouïssours des amis qui les aimas-  
sent aussi veritablement & aussi saine-  
ment que Socrate aimoit Alcibiade.  
car, comme dit P'utarque, il ne cher-  
choit point avec luy une volupté  
effeminée indigne d'un homme  
mais il guerissoit la corruption de  
son Ame, il remplissoit le vuide de  
son esprit, & il rabaissoit sa vanité  
insensée, & il tachoit de le tirer des  
tenebres pour le mener à la veritable  
lumiere. Il n'est pas difficile d'éta-  
blir le temps auquel Platon suppose que  
ce Dialogue a esté fait puisqu'il nous  
dit, qu'Alcibiade estoit dans sa ving-  
tième année, c'estoit donc la troisième  
année de l'Olympiade lxxxvii. ou  
avant la mort de Péricles.

Ce Dialogue est *μυητικὸς*, c'est  
dire, que Socrate fait en sorte qu'Alci-  
biade trouve de luy-mesme les veritez  
qu'il veut luy enseigner.





LE PREMIER  
ALCIBIADE,  
O U  
DE LA NATURE  
HUMAINE.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

**F**ILS de Clinias, vous estes sans doute surpris qu'ayant esté le premier qui vous ay aimé, je sois aussi le dernier, & qu'au lieu que les autres vous ont importuné par leurs poursuites, j'aye esté tant d'années sans vous parler. Ce n'est aucune considération humaine qui m'a retenu, \* c'est une considération toute divine, & je vous

\* *C'est une considération toute divine.* ] Il faut dire qu'il n'a pas voulu luy parler sans la permission du Dieu qui le conduit, & que Dieu n'a pas voulu le permettre pendant la grande jeunesse d'Alcibiade qui auroit rendu inutiles toutes ses leçons. Sur ce genie qui conduisoit Socrate, on peut voir l'Argument de l'Apologie.

l'expliqueray tantost. Presentement que le Dieu qui me conduit ne me retient plus, je me fers de la permission qu'il me donne de vous aborder, & j'espere que désormais nostre commerce ne luy sera pas desagréable. Jusqu'icy j'ay vû avec joye la conduite que vous avez tenue avec mes rivaux; parmi ce grand nombre d'hommes orgueilleux & hautains qui sont attachez à vous, il n'y en a pas un que vous n'avez rebuté par vos fiertez; & je veux vous dire icy la cause du mépris que vous avez eu pour eux. Vous croyez n'avoir besoin de personne, tant vous pensez que la nature vous a liberalement partagé de tous les biens & du corps & de l'esprit. Car premierement <sup>a</sup> vous vous trouvez le plus beau & le mieux fait de tous les hommes, & en cela il est bien sûr que vous ne vous trompez pas. En second lieu, vous sentez que vous avez de la naissance, <sup>b</sup> car vous estes de la plus illustre ma-

*Alcibiade,  
sur quoy il  
est fondé.*

<sup>a</sup> Plutarque rapporte que la beauté d'Alcibiade se conserva florissante dans tous les âges, & que le mot d'Euripide, *que l'automne des beaux hommes est belle*, fut vray de luy.

<sup>b</sup> Du costé de son Pere Clinias il descendoit d'Eurysaces Fils d'Ajax, & du costé de sa Mere Dinomaché, il estoit Alcmaeonide, & descendoit de Megacles.



Ion d'Athenes qui est la plus considerable de toutes les villes Grecques. Du costé de vostre pere, vous avez beaucoup de parens & d'amis très-puissans qui vous appuyeront en toutes rencontres : vous n'en avez pas moins , ni de moins considerables du costé de vostre mere ; & ce que vous pensez qui augmente encore plus vostre credit, c'est que vostre pere vous a laissé pour tuteur Periclès, dont l'autorité est si grande qu'il fait tout ce qu'il veut , non seulement dans cette ville , mais aussi dans toute la Grece , & chez les plus puissantes des nations barbares. Je pourrois encore parler de vos richesses , si je ne sçavois que c'est ce qui vous donne le moins de vanité. \* Tous ces grands avantages vous ont inspiré tant d'orgueil , que vous avez méprisé tous vos Amants comme des inferieurs qui n'estoient pas dignes de vous aimer. Aussi vous ont-ils tous quitté , & vous vous en estes bien aperçu. C'est-pourquoy je suis très-seur que vous

\* Les passions d'Alcibiade les plus marquées & les plus fortes estoient une vanité demesurée , qui faisoit qu'il vouloit tout emporter de hauteur, & une ambition sans bornes qui le portoit à ne vouloir jamais souffrir ni un supérieur ni un égal, c'est-pourquoy Arcestratus diton que *la Grece ne pourroit porter deux Alcibiades.* Plutar.

238 *Le premier Alcibiade.*

ne pouvez assez vous estonner des raisons que je puis avoir pour continuer dans ma premiere passion, & que vous cherchez quelle esperance j'ay pû conserver pour vous suivre après que tous mes rivaux l'ont retirez.

A L C I B I A D E.

Mais une chose que vous ne sçavez sans doute pas, Socrate, c'est que vous ne m'avez prevenu que d'un moment, & que j'avois dessein de vous aborder le premier pour vous demander raison de vostre opiniâtreté. Que voulez vous dire, & qu'esperez-vous pour m'importuner comme vous faites, en vous trouvant toujours très-soigneusement dans tous les lieux où je vais ? car enfin je ne puis assez m'estonner de vos manieres, & vous me ferez plaisir de me dire une fois pour toutes ce que vous pretendez.

S O C R A T E.

C'est-à-dire que vous m'écouteriez volontiers, puisque vous avez envie de sçavoir ce que je pense ; je vais donc vous parler comme à un homme qui aura la patience de m'entendre & qui ne cherche pas à m'échaper.

A L C I B I A D E.

Ouy, vous le pouvez.

S O C R A T E.


Prenez bien garde à quoy vous vous engagez ; afin que vous ne foyez pas surpris si j'ay autant de peine à finir , que j'en ay eu à commencer.

A L C I B I A D E.

Parlez, Socrate, je vous donneray tout le temps que vous voudrez.

S O C R A T E.

Il faut donc vous obeir ; & quoy qu'il soit bien difficile de parler à une personne qu'on aime & qui n'aime point, il faut avoir le courage de vous dire ma pensée. Pour moy , Alcibiade , si je vous avois vû toujours attaché à vos vanitez & à vos grandeurs , & dans le dessein de vivre comme vous avez fait jusqu'icy dans vostre luxe & dans vostre mollesse, il y a long-temps que j'aurois aussi renoncé à ma passion. au moins je m'en



sentement, que de mourir, s'il vous estoit  
deffendu d'aspirer à en avoir un jour de  
plus grands encore. Il me paroist, dis-je,  
que vous aimeriez - mieux mourir : &  
voicy quelle est l'esperance qui vous flat-  
te, & qui vous fait aimer la vie. Vous  
estes persuadé que vous n'aurez pas plus-  
tost harangué les Atheniens, & cela ar-  
rivera au premier jour, que vous leur  
ferez sentir que vous meritez d'estre plus  
honoré que Périclés & qu'aucun de nos  
plus grands Citoyens; que vous serez d'a-  
bord le maistre dans la ville; & que vos-  
tre puissance s'étendra sur toutes les vil-  
les Greques, & sur les nations barba-  
res qui habitent nostre continent. Quel-  
ce Dieu vous disoit encore, Alcibiade  
vous serez Roy de toute l'Europe, mais  
vous n'étendrez point vostre domination  
sur les provinces de l'Asie, je pense que  
vous ne voudriez pas vivre pour un si pe-  
tit Empire, à moins que de remplir la ter-  
re entiere du bruit de vostre nom. Vous  
n'estimez que Cyrus, & que Xerxes, &  
entesté de leur gloire, vous vous propo-  
sez de les imiter. Voilà quelles sont vos  
veuës : je le sçay, & ce n'est point conje-  
cture : vous sentez bien que je vous dis  
vray; & c'est pourquoy vous me deman-  
dere

devez peut estre, Socrate, qu'est-ce que ce  
preambule a de commun avec ce que  
vous vouliez me dire pour m'expliquer  
les raisons que vous avez de me suivre  
par tout ? Je vais vous satisfaire, fils de  
Clinias. C'est que ces grandes pensées que  
vous roulez dans vostre teste, ne peuvent  
jamais s'effectuer que par mon secours,  
tant j'ay de pouvoir sur toutes vos affaires  
& sur vous-mesme. De-là vient aussi sans  
doute, que le Dieu qui me gouverne ne  
m'a pas permis de vous parler jusqu'icy,  
& j'attendois sa permission: présentement  
donc, comme vous espérez que dès-que  
vous aurez fait voir à vos Concitoyens  
que vous estes digne des plus grands hon-  
neurs, ils vous rendront le maistre de  
leur fortune, j'espère de mesme que vous  
me ferez le maistre de vostre conduite.

*Les desseins  
des ambassadeurs  
ne peuvent  
réussir que par  
les conseils  
des sages.*

242 *Le premier Alcibiade.*

ne fussent pas perduës. Aujourd'huy  
me le permet , & vous estes effectivement  
plus disposé à m'entendre.

ALCIBIADE.

Je vous avoüe , Socrate , <sup>a</sup> que je vous  
trouve encore plus étrange depuis que  
vous avez commencé à me parler , qu'  
pendant que vous avez gardé le silence.  
quoy-que vous m'avez toujourn paru tel.  
Vous avez donc parfaitement connu mes  
pensées , je le veux , quand je vous disois  
le contraire , je ne viendrois pas à bout  
de vous persuader. Mais vous , comment  
me prouverez-vous qu'avec vostre secours  
j'effectueraï les grandes choses que je me  
dite , & que sans vous je ne puis rien ?

SOCRATE.

Me demandez-vous si je suis capable  
de vous faire quelque long discours ,  
comme ceux que vous avez accoutumés  
d'entendre ? vous sçavez que ce n'est pas  
là ma maniere. Mais pour peu que vous

<sup>a</sup> Il estoit impossible que la sagesse de Socrate  
ne parût pas à Alcibiade une pure folie , sur tout  
en cette occasion où Socrate promettoit de si grandes  
choses qu'Alcibiade ne comprenoit point.

<sup>b</sup> Il luy reproche qu'il s'amusoit trop à écouter  
les longs discours des Sophistes. Car Alcibiade  
de se piquoit d'éloquence , & c'est ce qui luy don-  
noit ce goust pour ces discours étudiez.

*Le premier Alcibiade.* 243

voudriez vous accommoder à moy , je me  
lais fort de vous convaincre que je n'ay  
rien avancé que de vray.

ALCIBIADE.

Je veux bien m'y accommoder, pour-  
veu que cela ne soit pas bien difficile.

SOCRATE.

Est-ce une chose si difficile que de ré-  
pondre à quelques questions ?

ALCIBIADE.

Non , s'il n'y a que cela.

SOCRATE.

Repondez-moy donc ?

ALCIBIADE.

Vous n'avez qu'à m'interroger.

SOCRATE.

Ne supposons-nous pas toujours que  
vous avez ces grandes pensées que je vous  
attribuë.

248 *Le premier Alcibiade.*

S O C R A T E.

Quoy , quand ils delibereront sur ce qui regarde la construction des vaisseaux, pour sçavoir quelle sorte de vaisseaux ils doivent bastir ?

A L C I B I A D E.

Ce n'est pas sur cela.

S O C R A T E.

Car vous n'avez pas appris à bastir des vaisseaux ; voilà pourquoy vous ne parlerez pas sur cette maniere. N'est-ce pas ?

A L C I B I A D E.

Non sans doute.

S O C R A T E.

Quand delibereront-ils donc de leurs affaires afin que vous puissiez parler ?

A L C I B I A D E.

Quand il sera question de la paix , de la guerre , ou de quelque'autre chose qui regarde le gouvernement.

S O C R A T E



ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

Ce ne sera pas non plus sur quelque point de divination, un devin en sçait plus que vous sur cette matiere, qu'il soit petit ou grand, beau ou laid, de grande ou de basse naissance. . . . .

ALCIBIADE.

Qu'est-ce que cela fait ?

SOCRATE.

Il n'importe pas non plus qu'il soit riche ou pauvre, car le bon conseil vient de la science, & non pas des richesses.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et si les Atheniens déliberoient sur les moyens de recouvrer leur santé, ne chercheroient-ils pas un medecin pour le consulter, sans se mettre en peine du reste ?

ALCIBIADE.

Cela est bien seur.

SOCRATE.

Quand sera-ce donc que vous vous leverez avec quelque sorte de raison pour leur donner vos bons avis ?

ALCIBIADE.

Ce sera quand ils delibereront sur leurs affaires.

S O C R A T E.

Quoy , quand ils delibereront sur ce qui regarde la construction des vaisseaux, pour sçavoir quelle sorte de vaisseaux ils doivent bastir ?

A L C I B I A D E.

Ce n'est pas sur cela.

S O C R A T E.

Car vous n'avez pas appris à bastir des vaisseaux ; voilà pourquoy vous ne parlerez pas sur cette matiere. N'est-ce pas ?

A L C I B I A D E.

Non sans doute.

S O C R A T E.

Quand delibereront-ils donc de leurs affaires afin que vous puissiez parler ?

A L C I B I A D E.

Quand il sera question de la paix , de la guerre , ou de quelqu'autre chose qui regarde le gouvernement.

S O C R A T E

C'est-à-dire que ce sera quand ils delibereront avec quels peuples il faut faire la guerre ou la paix, & quand, & comment il faut la faire ?

A L C I B I A D E.

Vous y estes.

S O C R A T E.

Il faut faire la paix ou la guerre avec

les peuples avec lesquels il est mieux de faire la guerre ou la paix ; & lorsque c'est le mieux , & de la maniere qui est aussi la meilleure , & pendant tout le temps que cela est mieux.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Si les Atheniens consultoient avec quels Athletes il faut lutter , & avec quels autres \* il faut se prendre aux mains sans se colleter , & quand & comment il faut faire ces differents exercices , donneriez-vous sur cela de meilleurs conseils que le maistre de Palestre ?

ALCIBIADE.

Le maistre de Palestre en donneroit de meilleurs sans difficulté.

SOCRATE.

A L C I B I A D E.

Sans doute.

S O C R A T E.

Il ordonneroit donc de les faire aussi souvent que cela seroit le meilleur, & dans les occasions où cela seroit le meilleur ?

A L C I B I A D E.

Assurément.

S O C R A T E.

Celuy qui chante, doit quelquefois accompagner de la lyre ; & quelquefois danser en jouant & en chantant, & en cela il doit se conduire par ce qui est le mieux.

A L C I B I A D E.

Cela est constant.

S O C R A T E.

Puis qu'il y a donc un mieux dans le chant & dans l'accompagnement, comme il y en a dans la lutte, comment l'appellez-vous ce mieux-là ? Car pour celui de la lutte tout le monde l'appelle plus *gymnastique*.

A L C I B I A D E.

Je ne vous entends pas.

S O C R A T E.

Tâchez de me suivre ; pour moy je répondrois que ce mieux, c'est ce qui

*Le premier Alcibiade.* 251

est toujours le meilleur. Et ce qui est toujours le meilleur, n'est-ce pas ce qui est le plus selon les regles de l'Art mesme?

ALCIBIADE.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Quel est l'Art de la lutte, n'est-ce pas la gymnastique?

ALCIBIADE.

Ouy.

SOCRATE.

J'ay donc dit que ce qui est le meilleur dans l'Art de la lutte, c'est ce qu'on appelle plus gymnastique?

ALCIBIADE.

C'est ce que vous avez dit.

SOCRATE.

Et cela est bien?

ALCIBIADE.

Fort bien.

S O C R A T E.

Essayez si vous n'y arriverez pas par ce chemin. Comment appelez-vous les Déeses qui président à cet Art ?

A L C I B I A D E.

Vous voulez parler des Muses.

S O C R A T E.

Assurément. Voyez donc quel nom cet Art a tiré d'elles ?

A L C I B I A D E.

Ah ! c'est la musique dont vous parlez.

S O C R A T E.

Vous y voila, & comme je vous ay dit que ce qui estoit fait selon les regles de l'Art de la lutte ou du gymnase s'appelloit *gymnastique*, dites-moy aussi comment vous appelez ce qui est selon les regles de cet autre Art.

A L C I B I A D E.

Je l'appelle *Musical*, & je dis que cela se fait *musicalement*.

S O C R A T E.

Fort bien. Et dans l'Art de faire la guerre, & dans celuy de faire la paix qu'est-ce qui est le meilleur, & comment l'appellez-vous ? Comme dans chacun des deux autres Arts vous aviez dit que ce qui est le meilleur dans l'un est ce qui est plus gymnastique : &

*Le premier Alcibiade.* 255

qui est le meilleur dans l'autre, c'est ce qui est plus musical, tâchez de même de me dire icy le nom de ce qui est le meilleur.

ALCIBIADE.

Je ne sçauois le dire, Socrate.

SOCRATE.

Mais si quelqu'un vous entendoit discourir, & donner conseil sur les alimens, & dire que celui-là est meilleur que celui-cy, & pour le temps & pour la qualité, & qu'il vous demandast, Alcibiade, qu'est-ce que vous appelez meilleur ? Ne seroit-ce pas une honte que vous ne pussiez luy répondre que le meilleur c'est ce qui est le plus sain ? Cependant ce n'est pas vostre profession d'estre Medecin. Et dans les choses que vous faites profession de sçavoir, & sur lesquelles vous vous meslez de donner

254 *Le premier Alcibiade.*

effort pour me dire quel est le but de  
meilleur que nous cherchons dans l'A  
de faire la paix ou la guerre , avec ces  
avec qui on doit estre en guerre ou e  
paix.

ALCIBIADE.

Je ne sçauois le trouver, quelque  
fort que je fasse.

SOCRATE. ●

Quoy ! vous ne sçavez pas que quand  
nous faisons la guerre , nous nous pla  
gnons de quelque chose qui nous a es  
fait par ceux contre lesquels nous po  
nons les armes. Et ignorez-vous le nom  
qu'on donne à cette chose dont nous  
nous plaignons ?

ALCIBIADE.

Je sçay que nous disons qu'on nous  
a trompez , qu'on nous a fait insulte  
ou qu'on nous a ravi nostre bien.

SOCRATE.

Courage , quand quelqu'une de ces  
choses nous arrive , tâchez de m'expli  
quer la differente maniere dont elles peu  
vent arriver.

ALCIBIADE.

Vous voulez dire , Socrate , qu'elles  
peuvent arriver justement ou injuste  
ment.



*Le premier Alcibiade.* 255

S O C R A T E.

C'est cela même.

A L C I B I A D E.

Et cela y met une difference infinie.

S O C R A T E.

A quels peuples les Atheniens declareront-ils donc la guerre par vos conseils ? Sera-ce à ceux qui suivent la justice , ou à ceux qui se gouvernent injustement ?

A L C I B I A D E.

Belle demande, Socrate ! Quand même quelqu'un seroit capable de penser qu'il faut faire la guerre à ceux qui suivent la justice , oseroit-il l'avouer ?

S O C R A T E.

Car cela n'est pas conforme aux Loix.

A L C I B I A D E.

Non, sans doute, cela n'est ni juste ni honneste.

S O C R A T E.

Vous aurez donc toujours en vue la justice dans tous vos conseils ?

A L C I B I A D E.

Il le faut bien.

S O C R A T E.

Mais ce meilleur que je vous demandois tantôt au sujet de la paix ou de la

256 *Le premier Alcibiade*

comment il faut faire la guerre & la paix, \* n'est-ce pas toujours le plus juste ?

ALCIBIADE.

Je le trouve ainsi.

SOCRATE.

Comment donc, mon cher Alcibiade, est-ce vous qui ne vous appercevez point que vous ne sçavez pas ce que c'est que le juste ? ou est-ce moy qui ne me suis point apperceu que vous l'avez appris, & que vous soyez allé secrètement chez quelque maistre, qui vous ait enseigné à bien distinguer ce qui est le plus juste, & ce qui est le plus injuste ? Qui est ce maistre ? dites-le moy, je vous en prie, afin que vous me mettiez entre les mains, & que vous me recommandiez bien à luy.

ALCIBIADE.

Voilà de vos ironies ordinaires, Socrate.

SOCRATE.

Non je le jure par le Dieu qui préside à nostre amitié, & qui est celuy que je voudrois le moins offenser par un par-

\* Il ne suffit pas de sçavoir ce qui est juste, il faut sçavoir ce qui est le plus juste, & ce point est fort difficile à trouver : il n'est pas du ressort des petits politiques. *M. le Fevre.*

*Le premier Alcibiade.* 257

*Socrate.* Je vous prie très-sérieusement, si vous avez un maître, dites-moy qui il est.

*ALCIBIADE.*

Et quand je n'en aurois point, croyez-vous que je ne scüssse pas d'ailleurs ce que c'est que le juste & l'injuste?

*SOCRATE.*

Vous le sçavez si vous l'avez trouvé de vous-même.

*ALCIBIADE.*

Croyez-vous que je ne l'aye pas trouvé?

*SOCRATE.*

Je suis persuadé que vous l'avez trouvé si vous l'avez cherché.

*ALCIBIADE.*

Pensez-vous que je ne l'aye pas cherché?

*SOCRATE.*

Vous l'avez cherché si vous avez crû l'ignorer.

*ALCIBIADE.*

Vous imaginez-vous donc qu'il n'y ait pas eu un temps auquel je l'ignorois?

*SOCRATE.*

Vous dites mieux que vous ne pensez, mais pourriez-vous donc me marquer précisément ce temps où vous avez crû ne pas sçavoir ce que c'est que le juste & l'injuste: voyons, estoit-ce l'année

258 *Le premier Alcibiade.*

bien que vous l'ignorez? ou croyiez-vous le sçavoir? dites la verité, afin que notre conversation ne soit pas vaine?

ALCIBIADE.

L'année passée je croyois bien le sçavoir.

SOCRATE.

Et il y a trois, quatre, & cinq ans, le croyiez-vous pas de mesme?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Avant ce tems-là vous n'estiez qu'un enfant; n'est-ce pas?

ALCIBIADE.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Et dans ce temps-là mesme que vous n'estiez qu'un enfant, je suis bien sûr que vous croyiez le sçavoir.

ALCIBIADE.

Comment en estes vous si sûr?

SOCRATE.

C'est que pendant vostre enfance, & vos maîtres & ailleurs, <sup>a</sup> & lors que vous jouiez aux osselets ou à quelque autre jeu, je vous ay vû très-souvent

<sup>a</sup> On peut voir ce que fit Alcibiade un an avant qu'il jouoit aux osselets. Plutarque le rapporte au commencement de sa Vie.

*Le premier Alcibiade.* 259

ont balancer sur la decision du juste & l'injuste, & dire d'un ton ferme & as-  
suré au premier de vos camarades qui ve-  
nt à vous chagriner, que c'estoit un mé-  
chant, un injuste, \* qu'il vous faisoit une  
injustice étrange. Cela n'est-il pas vray ?

ALCIBIADE.

Que devois-je donc faire, à vostre avis,  
quand on me faisoit quelque injustice ?

SOCRATE.

Si vous ignoriez que ce qu'on vous fai-  
soit fust une injustice, c'estoit alors qu'il  
falloit demander ce que vous deviez faire ?

ALCIBIADE.

Mais je ne l'ignorois point du tout, je  
connoissois parfaitement l'injustice qu'on  
me faisoit.

SOCRATE.

Vous voyez donc par là, que lors mes-  
me que vous n'estiez qu'un enfant, vous  
sçaviez connoître le juste & l'injuste.

ALCIBIADE.

Je croyois le connoître, & je le con-  
noissois.

Lorsque les enfans jouoient ensemble, & que  
l'un faisoit tricherie à l'autre, le terme ordinaire  
est on se servoit à Athenes, c'estoit *éδικον*, vous  
fautes injustice, & comme nous disons, *vous*  
*fautes tort*. Il y en a un exemple bien expré-  
ssé dans les nuées d'Aristophane. *M. Le Fevre.*

S O C R A T E.

En quel temps l'aviez-vous trouvé: car ce n'estoit pas lorsque vous croyiez le sçavoir.

A L C I B I A D E.

Non, sans doute.

S O C R A T E.

En quel temps croyiez-vous donc l'ignorer? voyez, comptez: j'ay grand-peur que vous ne trouverez pas ce temps-là.

A L C I B I A D E.

En verité, Socrate, je ne sçaurois vous le dire.

S O C R A T E.

Vous n'avez donc pas trouvé de vous-mesme cette sçience du juste & de l'injuste?

A L C I B I A D E.

Il y a bien de l'apparence, Socrate.

S O C R A T E.

Vous avez avoué tout à l'heure que

dir que je l'avois trouvée de moy-mesme.

S O C R A T E.

Comment l'avez-vous donc apprise ?

A L C I B I A D E.

Je l'ay apprise comme les autres.

S O C R A T E.

Nous voilà à recommencer, de qui l'avez-vous apprise, dites-le moy ?

A L C I B I A D E.

Je l'ay apprise du peuple.

S O C R A T E.

Vous me citez là un mauvais maistre ?

A L C I B I A D E.

Quoy ! le peuple n'est-il pas capable de l'enseigner.

S O C R A T E.

Tant s'en faut, qu'il n'est pas mesme capable de vous enseigner \* à bien juger d'un coup au jeu des tables, & cela

*Car il faudra  
sçavoir com-  
ment & de  
qui les autres  
l'ont apprise,  
& cela va à  
l'infin.*

*est bien moins important & moins dif-*

S O C R A T E.

Et s'il n'est pas capable de vous enseigner des choses de rien ou de si peu de conséquence, comment vous en enseigneroit-il de si importantes, & de si solides ?

A L C I B I A D E.

Je suis de vostre avis , cependant le peuple est capable d'enseigner beaucoup de choses bien plus solides que tout ce que regarde ce jeu.

S O C R A T E.

Quelles ?

A L C I B I A D E.

Nostre langue, par exemple, je ne l'ay apprise que du peuple , je ne pourrois pas vous nommer un seul maistre que j'aye eue pour cela ; j'en ay toute l'obligation au peuple que vous trouvez pourtant un mauvais maistre.

S O C R A T E.

Cela est très-different , \* le peuple est en cela un très-excellent maistre , & on ne sauroit toujours raison de s'en rapporter à luy.

\* Cela estoit vray sur tout à Athenes où tous les Citoyens parlant parfaitement bien , & n'ayant point de different usage , comme aujour d'huy parmi nous , le peuple estoit un excellent maistre pour le fond de la Langue. C'est pourquoy Aristophane dit que le premier venu estoit maistre d'un enfant.



ALCIBIADE.

pourquoy ?

SOCRATE.

Car ce qu'il a tout ce que doivent avoir  
d'autres maîtres.

ALCIBIADE.

Qu'est-ce donc qu'il a ?

SOCRATE.

Ceux qui veulent enseigner quelque  
chose, ne doivent-ils pas la bien sçavoir  
avant ?

ALCIBIADE.

Qui en doute.

SOCRATE.

Ceux qui sçavent bien quelque chose  
peuvent-ils pas estre d'accord sur ce  
qu'ils sçavent & n'en disputer jamais, car  
ils ne disputoient, croyriez-vous qu'ils  
fussent bien instruits ? & pourroient-ils  
juger d'autres ?

164. *Le premier Alcibiade.*

la mesme chose , & ainsi du reste. Car je comprends que voilà ce que vous voulez dire par sçavoir la langue. Tous nos Citoyens sont toujours d'accord sur cela & entre eux , & avec eux-mesmes. De toutes nos villes Grecques, il n'y en a pas une qui dispute sur la signification & sur l'usage des mots. Ainsi le peuple est très-bon pour nous enseigner la langue , & on ne peut mieux faire que de l'apprendre de luy. Mais si au lieu de vouloir apprendre ce que c'est qu'un cheval , nous voulions sçavoir ce que c'est qu'un bon cheval , le peuple seroit-il capable de nous l'enseigner ?

A L C I B I A D E.

Non assurément.

S O C R A T E.

Car une marque bien seure qu'ils ne le sçavent pas , & qu'ils ne sçauroient l'enseigner , c'est qu'ils n'en conviennent pas entr'eux. Tout de mesme si nous voulions sçavoir , non pas ce que c'est qu'un homme , mais ce que c'est qu'un homme sain ou mal sain , le peuple seroit-il en estat de nous l'apprendre ?

A L C I B I A D E.

Encore moins,

S O C R A T E.

Et sur ce que vous le verriez si peu d'accord

*Le premier Alcibiade. 265*

d'accord avec luy - meſme , ne jugeriez-  
vous pas que ce ſeroit un très-mauvais  
juſtic ?

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et croyez-vous que ſur le juſte & ſur  
l'injuſte , le peuple ſoit plus d'accord &  
avec luy-meſme , & avec les autres ?

ALCIBIADE.

Non , enverité , Socrate.

SOCRATE.

Vous croyez donc que c'eſt ſur cela  
qu'il ſ'accorde le moins ?

ALCIBIADE.

J'en ſuis très-perſuadé.

SOCRATE.

Avez-vous jamais vû ou lû que pour  
ſavoir qu'une choſe eſt ſaine ou mal ſai-  
ne , les hommes ayent pris les armes entre  
eux , & qu'ils ſe ſoient tué les uns les au-  
tres ?

ALCIBIADE.

Quelle folie !

SOCRATE.

Mais ſi vous n'avez pas vû , au moins  
vous avez lû que cela eſt arrivé pour ſou-  
ſavoir qu'une choſe eſt juſte ou injuſte , car  
vous avez lû l'Odyſſée & l'Iliade.

*Tome I.*

*M*

ALCIBIADE.

Ouy absolument.

SOCRATE.

Le serment de ces Poëmes, n'est pas si déraisonnable où l'on a toujours eu la pitié de l'injustice? n'est-ce pas cette dissension qui a causé tant de combats & tant de meurtres parmi les Grecs, & parmi les Troyens? n'est-ce pas elle qui a fait essuyer tant de perils tant de travaux à Ulysse, & qui a perdu les amans de Penelope?

ALCIBIADE.

Vous dites vrai.

SOCRATE.

N'est-ce pas cette même dissension qui a fait perdre tant d'Athéniens, de Lacédémoniens & de Boétiens à la célèbre journée de Tanagre, & après cela encore à la bataille

<sup>a</sup> Cette grande bataille fut donnée la dernière année de l'Olym. 1111. Le Capitaine Athénien qui la gagna s'appelloit M. rommès. Socrate étoit âgé de quatre ans ou environ. *M. La Fèvre.*

<sup>b</sup> Cette bataille de Corone se donna la seconde année de l'Olym. 1111. Le Seigneur Tolmide y fut tué, à. res quoy les Athéniens furent chassés de la Beotie. Socrate étoit âgé de trois ans. On a souvent confondu mal à propos la bataille de Corone avec celle de Cléon. *F. M.*

*Le premier Alcibiade. 267*

le Coronée où vostre pere fut tué.

ALCIBIADE.

Peut-on le nier ?

SOCRATE.

Oserons-nous donc dire que le peuple  
sçache bien une chose sur laquelle il dis-  
pute avec tant d'animosité qu'il se porte  
aux extremitez les plus funestes ?

ALCIBIADE.

Non , sans doute.

SOCRATE.

Eh ! ne voilà-t-il pas pourtant les maîs-  
tres que vous nous citez en convenant de  
leur ignorance ?

ALCIBIADE.

Je l'avoue.

SOCRATE.

Quelle apparence donc que vous sça-  
chiez ce que c'est que le juste & l'injuste,

que c'est selon ce que vous dites  
mesme.

ALCIBIADE.

Quoy, n'est-ce pas vous qui di-  
je ne sçay rien de tout ce qui regar-  
de justice & l'injustice?

SOCRATE.

Non, assurément, ce n'est pas

ALCIBIADE

Qui donc? moy?

SOCRATE.

Ouy, vous-mesme.

ALCIBIADE.

Comment?

SOCRATE.

Voicy comment, & vous en al-  
venir. Si je vous demandois quel  
grand nombre, d'un ou de deux,  
repondriez d'abord que ce seroit  
si je vous demandois ensuite de  
ce nombre est plus grand, vous re-  
pondriez tout de mesme, que ce se-  
roit

ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

Qui seroit-ce de  
que deux est plus?

ALCIBIADE.

Non.

Je vous en prie, car si vous ne le faites pas, vous ne pourrez pas répondre à mes questions. C'est certain.

SOCRATE.

Je vous demandais quel est le plus grand des maux, et vous me les dites l'un après l'autre, sans que vous sachiez qui les dit.

ALCIBIADE.

Je le sais moi sans doute.

SOCRATE.

Je suis dans une conversation qui se passe entre deux personnes, et vous ne savez pas ce qu'il faut dire. C'est certain. C'est une conversation qui se passe entre deux personnes, et vous ne savez pas ce qu'il faut dire. C'est certain.

ALCIBIADE.

Je le sais moi sans doute.

SOCRATE.

Je suis dans une conversation qui se passe entre deux personnes, et vous ne savez pas ce qu'il faut dire. C'est certain.

270 *Le premier Alcibiade.*

ner ses conseils sur des choses qu'il ignore  
n'est-ce pas cela ?

ALCIBIADE.

Cela même.

SOCRATE.

*C'est dans la  
tragédie  
d'Alcibiade.*

On peut donc, Alcibiade, vous appre-  
quer ce mot d'Euripide, *C'est toy qui l'as*  
*nommé* ; car ce n'est pas moy qui ay parlé,  
c'est vous, & vous avez tort de vous en-  
prendre à moy.

ALCIBIADE.

Vous avez raison.

SOCRATE

Croyez-moy, Alcibiade, c'est une en-  
treprise insensée que de vouloir aller en-  
seigner aux Atheniens ce que vous ne sça-  
vez pas, & dont vous avez négligé de  
vous instruire.

ALCIBIADE.

Je m'imagine, Socrate, que les Athe-  
niens & tous les autres Grecs examinent  
très-rarement dans les conseils ce qui est  
le plus juste ou le plus injuste, car ils sont  
persuadés que cela est très-clair. Ain-  
sans s'amuser à cette vaine recherche, ils  
regardent uniquement à ce qui est le plus  
utile : & l'utile & le juste sont fort diffé-  
rents, puisqu'il y a toujours eu des gens  
qui se sont fort bien trouvé d'avoir con-



mis de grandes injustices , & d'autres qui pour avoir esté justes, ont très-mal réussi.

S O C R A T E.

Quoy, si l'utile & le juste sont fort differents comme vous le dites, \* pensez-vous donc connoître ce qui est utile aux hommes , & pourquoy il leur est utile ?

A L C I B I A D E.

Qu'est-ce qui en empesche, Socrate, à moins que vous ne me demandiez aussi de qui je l'ay appris , ou comment je l'ay trouvé de moy-mesme ?

S O C R A T E.

Ce que vous faites-là , est-il juste , Alcibiade , supposé que vous disiez mal , comme cela peut bien estre , & qu'il soit fort aisé de vous refuter par les mesmes raisons que j'ay déjà employées ? vous voulez de nouvelles preuves & de nouvelles démonstrations, & vous traitez les premières comme de vieux habits que vous ne voulez plus mettre. Vous demandez toujours quelque chose de tout neuf: mais

\* Quand mesme l'utile & le juste seroient differents , si on connoissoit l'utile , on connoistroit aussi le juste. Car on connoît les contraires par les contraires. Mais cela est faux , & Socrate le va prouver. Alcibiade ne connoist pas plus l'utile que le juste.

pour moy sans vous suivre dans vos écart  
& dans vos fuites , je vous demanderai  
comme j'ay déjà fait , d'où vous avez ap-  
pris ce que c'est que l'utile , & qui a été  
vostre maître : en un mot je vous deman-  
de tout ce que je vous ay demandé. Il est  
bien sûr que vous me répondrez aussi la  
même chose , & que vous ne pourrez me  
montrer , ni que vous ayez appris des au-  
tres ce que c'est que l'utile , ni que vous  
l'ayez trouvé de vous même. Mais com-  
me vous estes fort délicat , & que vous  
n'aimez pas à entendre deux fois la mê-  
me chose , je veux bien laisser là cette ques-  
tion , si vous sçavez ce qui est utile aux  
Atheniens. Mais si le juste & l'utile sont  
une même chose , où s'ils sont fort dif-  
ferents comme vous le dites , pourquoi  
ne me l'avez-vous pas prouvé ? prouvez-  
le moy , soit en m'interrogeant comme je  
vous ay interrogé , soit en me faisant un  
beau discours qui rende la chose sensible.

A L C I B I A D E.

Mais je ne sçay pas , Socrate , si je suis  
capable de parler devant vous.

S O C R A T E.

Mon cher Alcibiade , prenez que  
soit l'assemblée , que je sois le peuple  
quand vous serez là , ne faudra-t-il pas

que vous persuadiez chaque particulier.

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Et quand on sçait bien une chose, n'est-il pas tout égal de la démontrer à celui-cy & à celui-là, l'un après l'autre, ou de la prouver à plusieurs tout à la fois ; comme un Maître à lire, & un Maître d'Arithmétique, montrent également à un ou à plusieurs Ecoliers ?

ALCIBIADE.

Cela est certain.

SOCRATE.

Et par conséquent ce que vous estes capable de persuader à plusieurs, vous pourrez aussi très-facilement le persuader à un seul. Mais qu'est-on capable de persuader, n'est-ce pas ce que l'on sçait ?

ALCIBIADE.



A L C I B I A D E.

Il pourroit bien n'y avoir que celle-là.

S O C R A T E.

Voyons donc , puisque celui qui est capable de prouver à plusieurs ce qu'il sait , est à plus forte raison capable de prouver à un seul , déployez icy pour moy toute vostre éloquence , & tâchez de me faire voir que ce qui est juste n'est pas toujours utile.

A L C I B I A D E.

Vous estes bien pressant , Socrate.

S O C R A T E.

Je suis si pressant que je vais tout l'heure vous prouver le contraire de ce que vous refusez de me prouver.

A L C I B I A D E.

Faites.

S O C R A T E.

Repondez-moy seulement ?

A L C I B I A D E.

Ah ! point de demandes , je vous le prie , parlez vous-seul.

S O C R A T E.

Quoy , est-ce que vous ne voulez pas être persuadé ?

A L C I B I A D E.

Je veux l'estre.

*Alcibiade  
voit les  
questions de  
Socrate, &  
cela fait voir  
que c'est la  
meilleure me-  
thode pour  
convaincre &  
pour refuser.*

S O C R A T E.

Quand ce sera vous-même qui m'accorderez, & qui m'assurerez que ce que j'avance est véritable, ne serez-vous pas persuadé?

A L C I B I A D E.

Il me le semble.

S O C R A T E.

Repondez - moy donc : & si vous ne dites pas vous-même que le juste est toujours utile, ne croyez jamais homme vivant qui vous le dira.

A L C I B I A D E.

Voilà qui est fait, je suis prest à vous répondre, car il ne m'en arrivera aucun mal.

S O C R A T E.

Vous estes Prophete, Alcibiade, mais dites-moy : Croyez-vous qu'il y ait des choses justes qui soient utiles, & d'autres qui ne le soient pas?

A L C I B I A D E.

Assurément.

S O C R A T E.

Croyez-vous aussi que les unes soient belles & honnestes, & les autres tout le contraire.

A L C I B I A D E.

Comment dites-vous?

S O C R A T E.

Je vous demande, par exemple si un homme qui fait une action honteuse, fait une action juste ?

A L C I B I A D E.

Je suis bien éloigné de le croire.

S O C R A T E.

Vous croyez donc que tout ce qui est juste est beau.

A L C I B I A D E.

J'en suis très-persuadé.

S O C R A T E.

Mais tout ce qui est beau & honneste, est-il bon, ou croyez-vous qu'il y ait des choses belles & honnestes qui soient bonnes, & d'autres qui soient mauvaises ?

A L C I B I A D E.

Pour moy je pense, Socrate, qu'il y a certaines choses honnestes qui sont mauvaises.

S O C R A T E.

Et par consequent qu'il y en a de honteuses qui sont bonnes ?

A L C I B I A D E.

Oüy.

S O C R A T E.

Voyez si je vous entends bien. Il est souvent arrivé dans les combats qu'un homme voulant secourir son ami & son

*Le premier Alcibiade.* 277

parent a receu plusieurs bleffures, ou a esté tué, & qu'un autre en abandonnant son parent ou son amy, a sauvé sa vie, n'est-ce pas cela que vous dites ?

ALCIBIADE.

C'est cela mesme.

SOCRATE.

Le secours qu'un homme donne à son ami, est une chose belle & honneste, en ce qu'on tasche de sauver celuy qu'on est obligé de sauver, & n'est-ce pas ce qu'on appelle vaillance ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Et ce mesme secours est une chose mauvaise en ce qu'elle est cause qu'on reçoit des bleffures ou qu'on est tué ?

ALCIBIADE.



ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

Ce secours qu'on donne à son amy n'est donc pas en mesme temps une chose honneste & une chose mauvaise par le mesme endroit ?

ALCIBIADE.

Il me le semble

SOCRATE.

Mais voyez si ce qui rend cette action belle, n'est pas aussi ce qui la rend bonne. Car vous avez reconnu vous-mesme que du côté de la vaillance cette action estoit belle. Examinons donc presentement si la vaillance est un bien ou un mal ; & voicy le moyen de bien faire cet examen. Vous souhaitez-vous à vous-mesme des biens ou des maux ?

ALCIBIADE.

Des biens sans doute.

SOCRATE.

Et des plus grands.

ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

Et vous ne souffririez pas qu'on vous en privast ?

ALCIBIADE.

Pourquoy le souffrirais-je ?



*Le premier Alcibiade.* 279

S O C R A T E.

Que pensez-vous de la vaillance ? à quel prix la mettez-vous ? Est-il au monde quelque bien pour lequel vous voulussiez en être privé ?

A L C I B I A D E.

Pas pour la vie , estre un lasche, j'aime-  
rois mille fois mieux mourir.

S O C R A T E.

La lascheté vous paroist donc le plus  
grand de tous les maux ?

A L C I B I A D E.

Oüy.

S O C R A T E.

Et plus à craindre que la mort même ?

A L C I B I A D E.

Assurément.

S O C R A T E.

La vie & la vaillance ne sont-ce pas les  
contraires de la mort & de la lascheté ?

S O C R A T E.

Vous avez reconnu vous-même que le secours qu'on donne à son ami dans les combats, est une action belle & honneste à la considérer par rapport au bien qui est la vaillance.

A L C I B I A D E.

Je l'ay reconnu.

S O C R A T E.

Et que c'est une action mauvaise à la considérer par rapport au mal, c'est-à-dire aux blessures & à la mort.

A L C I B I A D E.

Je l'avoüe.

S O C R A T E.

\* Il s'ensuit donc de là qu'on doit appeler chaque action selon ce qu'elle produit : il faut l'appeller bonne s'il en revient du bien, & mauvaise, s'il en revient du mal.

A L C I B I A D E.

Il me le semble.

qu'elle est bonne, & honteuse en ce qu'elle est mauvaise ?

ALCIBIADE.

Sans contredit.

SOCRATE

Lorsque vous dites donc que le secours qu'on donne à son ami dans les combats est une belle action, & en même temps une action mauvaise, c'est comme si vous disiez qu'elle est mauvaise quoy qu'elle soit bonne.

ALCIBIADE.

Il me paroît que vous dites vray.

SOCRATE.

Il n'y a donc rien de beau & d'honneste qui soit mauvais en tant que beau & honneste, ni rien de honteux qui soit bon en ce qu'il est honteux.

ALCIBIADE.

Cela me paroît.

SOCRATE.

Cherchons une autre preuve de cette vérité ; \* tous ceux qui font de bonnes a-

*Le bonhe-  
r toujours le  
fruit des  
nes actions*

\* Le passage n'auroit pas esté intelligible en nostre langue, si j'avois suivi la lettre. Les Grecs disoient *agir bien* & *agir heureusement*, pour dire *être heureux*. C'est s'ir cela que roule tout le raisonnement de Socrate. Mais il a fallu traduire comme il auroit parlé, s'il avoit parlé François.

Etions ne sont-ils pas heureux ? peut-estre heureux que par la possession de cette possession du bien n'est-elle pas de la bonne vie ? & par conséquent le bonheur n'est-il pas necessairement pour qui font de bonnes actions ?

ALCIBIADE.

Peut-on le nier.

SOCRATE.

\* Ainsi le bonheur est une chose honneste. De là il s'enluit que le bon ne sont jamais deux choses différentes comme nous venons d'en tomber d'accord, & que tout ce que nous trouvons beau, nous le trouverons bon, si prenons bien garde.

ALCIBIADE.

Cela est d'une necessité absolüe.

SOCRATE.

Que dites-vous donc, ce qui est bon est-il utile, ou ne l'est-il pas ?

ALCIBIADE.

Il l'est.

SOCRATE.

Vous souvenez vous de ce que nous vous dit en parlant de la justice, &

\* Et par conséquent le bonheur ne seauit être le fruit de la mauvaise vie & des mauvaises actions.

ALCIBIADE.

~~ALCIBIADE.~~

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

Etions ne sont-ils pas heureux ? peuvent-ils  
estre heureux que par la possession du bien ?  
cette possession du bien n'est-elle pas le fruit  
de la bonne vie ? & par conséquent le bon-  
heur n'est-il pas nécessairement pour ceux  
qui font de bonnes actions ?

ALCIBIADE.

Peut-on le nier.

SOCRATE.

\* Ainsi le bonheur est une chose belle &  
honneste. De là il s'ensuit que le beau &  
bon ne sont jamais deux choses différentes  
comme nous venons d'en tomber d'accord,  
& que tout ce que nous trouverons  
beau, nous le trouverons bon, si nous  
prenons bien garde.

ALCIBIADE.

Cela est d'une nécessité absolue.

SOCRATE.

Que dites-vous donc, ce qui est bon est-  
il utile, ou ne l'est-il pas ?

ALCIBIADE.

Il l'est.

SOCRATE.

Vous souvenez vous de ce que nous a-  
vons dit en parlant de la justice, & dont

\* Et par conséquent le bonheur ne sauroit estre  
le fruit de la mauvaise vie & des méchantes  
actions.

nous sommes convenus ?

ALCIBIADE.

Je pense que nous sommes convenus que tous ceux qui font des actions justes , font necessairement des actions qui sont belles & honnestes.

SOCRATE.

Ce qui est beau est donc bon ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Ce qui est bon est donc utile ?

ALCIBIADE.

Cela est certain.

SOCRATE.

Et par consequent tout ce qui est juste est utile ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Prenez bien garde que c'est vous qui assurez ces veritez , car pour moy je ne fais qu'interroger.

ALCIBIADE.

Je l'avoüe.

SOCRATE.

Si quelqu'un donc pensant bien connoître la nature de la justice enroit dans l'assemblée des Atheniens ou des Pepare-

284 *Le premier Alcibiade.*

thiens, si vous voulez, pour éloigner cette image, & qu'il leur dist qu'il sçait très-certainement que les actions justes sont quelquefois mauvaises, ne vous moqueriez-vous pas de luy, vous qui venez de reconnoître & de tomber d'accord que la justice & l'utilité ne sont que la même chose?

ALCIBIADE.

Je vous jure, Socrate, par tous les Dieux, que je ne sçay, ni ce que je dis, ni où je suis, car ces choses me paroissent tantost d'une manière, & tantost d'une autre selon que vous m'interrogez.

SOCRATE.

Ignorez-vous la cause de ce desordre?

ALCIBIADE.

Je l'ignore parfaitement.

SOCRATE.

Et si quelqu'un vous demandoit si vous avez trois yeux ou quatre mains, pensez-vous que vous répondissiez tantost d'une façon, & tantost d'une autre? ou ne répondriez-vous pas toujours de la même façon?

ALCIBIADE.

Quoy que je commence à me desfier de moy-mesme, je croy pourtant que je répondrais toujours la même chose.



*Le premier Alcibiade.* 285

S O C R A T E.

N'est ce pas parce que vous sçavez fort bien que vous n'avez que deux yeux & que deux mains.

A L C I B I A D E.

Je le croy.

S O C R A T E.

Puisque vous repondez si differemment malgré vous sur la mesme chose, c'est une marque certaine que vous l'ignorez.

A L C I B I A D E.

Il y a de l'apparence.

S O C R A T E.

Vous avoüez donc que vous estes incertain & flottant sur le juste & sur l'injuste ; sur l'honneste & sur le malhonneste ; sur le bon & sur le mauvais ; sur l'utile & sur son contraire. Et n'est-il pas évident par

*L'incertitude vient toujours de l'ignorance.*

286 *Le premier Alcibiade.*

S O C R A T E.

\* Mais sçavez-vous comment vous pourriez monter au Ciel ?

A L C I B I A D E.

Non , je vous jure.

S O C R A T E.

Estes-vous sur cela en quelque doute & vostre esprit est-il flottant ?

A L C I B I A D E.

Point du tout.

S O C R A T E.

En sçavez-vous la raison , ou voulez-vous que je vous la dise ?

A L C I B I A D E.

Dites.

S O C R A T E.

C'est que ne sçachant pas le moyen de monter au Ciel , vous ne croyez pas non plus le sçavoir.

A L C I B I A D E.

Comment dites-vous ?

S O C R A T E.

Examinons cela vous & moy. Quand

\* Après avoir fait voir à Alcibiade que l'ignorance est la cause de toutes les erreurs des hommes , il va luy montrer qu'il ne faut pas en accuser l'ignorance en general, car s'il y en a une mauvaise , il y en a aussi une bonne , & c'est ce qu'il établit très solidement.

vous ignorez une chose, & que vous sçavez que vous l'ignorez, estes-vous incertain & flottant sur cette chose là ? Par exemple, sur l'Art de preparer les viandes, ne sçavez-vous pas que vous l'ignorez ? vous amusez-vous donc à raisonner sur la maniere de les preparer, & dites-vous tantost d'une façon & tantost d'une autre, ne laissez-vous pas plustost faire vostre cuisinier ?

ALCIBIADE. /

Assurement.

SOCRATE.

Et si vous estiez sur un vaisseau, vous mesleriez-vous de dire vostre avis s'il faudroit tourner le gouvernail à droit ou à gauche, & comme vous ne sçavez pas l'Art de naviger, diriez-vous tantost d'une façon, & tantost d'une autre ? ne laisseriez-vous pas plustost gouverner le Pilote en vous tenant en repos ?

ALCIBIADE.

Je le laisserois gouverner sans doute.

SOCRATE.

Vous n'estes donc jamais flottant & incertain sur les choses que vous ne sçavez pas, pourveu que vous sçachiez que vous ne les sçavez pas ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

S O C R A T E.

Vous comprenez donc bien par là que toutes les fautes qu'on fait ne viennent que de cette sorte d'ignorance, qui fait qu'on croit sçavoir ce qu'on ne sçait pas.

A L C I B I A D E.

Comment dites-vous cela ?

S O C R A T E.

Je dis que ce qui nous porte à entreprendre quelque chose, c'est la pensée où nous sommes que nous la sçavons faire, car lors qu'on est persuadé, qu'on ne le sçait pas on le laisse à d'autres.

A L C I B I A D E.

Cela est seur.

S O C R A T E.

Ainsi ceux qui sont dans cette dernière sorte d'ignorance ne font jamais de fautes parce qu'ils laissent à d'autres le soin de choses qu'ils ne sçavent pas faire.

A L C I B I A D E.

Cela est vray.

S O C R A T E.

Qui sont donc ceux qui font des fautes ce ne sont pas ceux qui sçavent les choses.

A L C I B I A D E.

Non assurément.

S O C R A T E.

Puisque ce n'est ni ceux qui sçavent les choses

choses, ni ceux qui les ignorant, savent qu'ils les ignorent, il s'ensuit de là nécessairement que ce sont ceux qui ne les sachant pas, croient pourtant les savoir : y en a-t'il d'autres ?

ALCIBIADE.

Non, il n'y a que ceux-là.

SOCRATE.

Et voilà l'ignorance qui est honteuse, voilà celle qui est la cause de tous les maux.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Et quand cette ignorance tombe sur des choses de très-grande consequence, n'est-ce pas alors qu'elle est très-pernicieuse & très-honteuse ?

ALCIBIADE.

Peut-on le nier ?

SOCRATE.

Mais pouvez-vous me nommer quelque chose qui soit de plus grande consequence que ce qui est juste, ce qui est honneste, ce qui est bon, & ce qui est utile ?

ALCIBIADE.

Non certainement.

SOCRATE.

N'est-ce pas sur ces choses-là que vous

dites vous-même que vous estes flotar  
& incertain ? cette incertitude n'est-elle  
pas une marque seure , comme nous l'a  
vous déjà dit , non seulement que vous  
ignorez ces choses si grandes & si impor  
tantes ; mais que les ignorant, vous croyez  
pourtant les sçavoir ?

A L C I B I A D E.

Je crains que cela ne soit que trop vrai.

S O C R A T E.

Oh, Dieu, en quel estat deplorable vous  
trouvez-vous, Alcibiade !\* je n'ose le nom  
mer. Cependant puisque nous sommes  
seuls, il faut vous le dire: Mon cher Alci  
biade, vous estes dans une ignorance très  
honteuse, comme vos paroles le font voir  
& comme vous le témoignez contre vous  
même. Voilà pourquoy vous vous jettez  
à corps perdu dans le gouvernement , sa  
vant que d'en estre instruit. Mais vous  
n'estes pas le seul à qui ce malheur soit ar  
rivé , il vous est commun avec la plu  
part de ceux qui se sont meslez des affai  
res de la République , je n'en excepte qu

\* Il ne le nomme pas presentement : Alcibiade  
n'est pas encore en estat de soutenir l'honneur  
de ce nom : mais il le nommera à la fin, quand il au  
ra disposé & préparé ce jeune homme à recevoir  
le coup de foudre.

un petit nombre. Peut-estre mesme que vostre tuteur Périclès est le seul qui en soit exempt.

ALCIBIADE.

Aussi dit-on, Socrate, qu'il n'est pas devenu si habile de luy-mesme; mais qu'il a eu un très-grand commerce avec plusieurs habiles gens, comme avec Pythoclides, avec Anaxagore, & encore aujourd'huy à l'âge où il est, il passe les journées entieres avec <sup>a</sup> Damon pour s'instruire toujours davantage.

SOCRATE.

<sup>b</sup> Avez vous vû quelqu'un qui sceust parfaitement une chose, & qui ne pust l'enseigner à un autre? Vostre maistre à lire vous a enseigné ce qu'il sçavoit, & il

<sup>a</sup> C'est celuy dont parle Plutarque dans la vie de Périclès. sous le voile specieux de la musique il cachoit sa profession, qui estoit d'enseigner la politique. Le peuple s'en aperceut, & le bannit du ban de l'Ostracisme.

<sup>b</sup> Sur ce qu'Alcibiade vient de dire que Périclès s'estoit rendu habile par le commerce des Philosophes & des Sophistes, Socrate veut luy insinuer que ce commerce estoit très inutile pour apprendre la vertu dans laquelle consiste la véritable habileté, & c'est ce qu'il prouve delicatement par l'exemple de Périclès mesme qui n'avoit pû rien enseigner à ses propres enfans, marque seure qu'il n'avoit pas appris grand chose de ses Sophistes.

294 *Le premier Alcibiade.*

Car j'entends tout ce que vous dites ; j'en demeure d'accord ; oüy , tous ceux qui se meslent des affaires de la republique ne sont que des ignorans , si vous exceptez un très-petit nombre.

S O C R A T E.

Et après cela ?

A L C I B I A D E.

*Le sentiment  
d'Alcibiade  
est encore au-  
jourd'hui ce  
qui perd la  
pluspart des  
bons gens.*

S'ils estoient habiles il faudroit que luy qui prétendrait les égaler ou les surpasser , apprist & s'exerceast , & que cela il entraist en lice , comme font les Athletes ; mais puisqu'avec des qualités fort ordinaires & fort-communes , ils laissent pas de se mesler du gouvernement , qu'est-il besoin d'apprendre & de s'exercer en se donnant tant de peine ? Je suis bien assuré qu'avec les seuls secours de la Nature, je les surpasseray tous.

S O C R A T E.

Ah mon cher Alcibiade , que venez-vous de dire là ? quel sentiment signifie de cet air noble , & de tous les avantages que vous possédez ?

A L C I B I A D E.

A quoy pensez-vous, Socrate , quand vous dites cela ?

S O C R A T E.

Ah je suis inconsolable , & pour



quel que le vostre, & qu'il ne vous a rien enseigné? **A L C I B I A D E.**

C'est moy seul qui en suis cause, en ne m'appliquant point du tout à ce qu'il me dit. **S O C R A T E.**

Mais parmy tous les Atheniens & parmy les estrangers, soit libres ou esclaves, pouvez-vous me nommer quelqu'un que le commerce de Periclés ait rendu plus habile, comme je vous nommeray un Pythodorus fils d'Isolochus, & un Callias fils de Calliade qui sont devenus très-habiles dans l'Ecole de Zenon pour le prix de cent mines.

*De mille*

**A L C I B I A D E.**

Je ne scaurois vous en nommer un seul.

**S O C R A T E.**

\* A la bonne heure, mais que voulez-vous faire de vous, Alcibiade? voulez-vous demeurer comme vous estes, ou voulez-vous enfin prendre soin de vous?

**A L C I B I A D E.**

C'est une affaire generale, Socrate, & qui ne me regarde pas plus que les autres,

\* Socrate ne veut pas pousser icy cette question qu'il a entamée, si on peut enseigner la vertu: la question est trop generale, il la traitera ailleurs: icy il s'attache à son sujet qui est de confondre l'orgueil d'Alcibiade.

294 *Le premier Alcibiade.*

Car j'entends tout ce que vous dites, j'en demeure d'accord ; ôüy , tous ceux qui se meslent des affaires de la republique ne sont que des ignorans , si vous exceptez un très-petit nombre.

S O C R A T E.

Et après cela ?

A L C I B I A D E.

Le sentiment  
d'Alcibiade  
est encore au-  
jourd'huy ce  
qu'il étoit la  
despart des  
jeunes gens.

S'ils estoient habiles il faudroit que celui qui pretendroit les égaler ou les surpasser , apprît & s'exerceast , & qu'après cela il entraist en lice , comme font les Athletes ; mais puisqu'avec des qualités fort ordinaires & fort-communes , ils ne laissent pas de se mesler du gouvernement qu'est-il besoin d'apprendre & de s'exercer en se donnant tant de peine ? Je suis bien assuré qu'avec les seuls secours de la Nature, je les surpasseray tous.

S O C R A T E.

Ah mon cher Alcibiade , que venez-vous de dire là ? quel sentiment si noble & de cet air noble , & de tous les autres avantages que vous possédez !

A L C I B I A D E.

A quoy pensez-vous , Socrate , que vous dites cela ?

S O C R A T E.

Ah je suis inconsolable , & pour v

pour moy à cause de la passion que j'ay  
pour vous, si ....

ALCIBIADE.

Quoy ? si.

SOCRATE.

Si vous pensez n'avoir à combattre &  
surpasser que les gens de cette sorte.

ALCIBIADE.

Qui voudriez-vous donc que je tascas-  
se de surpasser ?

SOCRATE.

Encore ? est-ce là la demande d'un hom-  
me qui a le cœur grand ?

ALCIBIADE.

Que voulez-vous dire ? ces gens là ne  
sont-ils pas les seuls que j'aye en tête ?

SOCRATE.

Si vous aviez à conduire un vaisseau de  
guerre qui deust bientôt combattre, vous  
croiriez-il d'estre plus habile dans la mari-  
ne que tous les matelots que vous auriez sur  
vostre bord ? Ne vous proposeriez-vous pas  
bientôt d'acquiescer toutes les qualitez ne-  
cessaires, & de surpasser tous les plus grands  
pilotes des ennemis, sans vous mesurer,  
comme vous faites presentement, avec  
ceux de vostre parti, au dessus desquels vous  
avez si fort vous mettre, qu'ils ne pensent  
qu'à seulement à vous rien disputer, & que

*Leçon au-  
table que  
Socrate fait  
Alcibiade*

296 *Le premier Alcibiade.*

se sentant entierement inferieurs ils ne songent qu'à combatte sous vos ordres. Voilà les sentimens dont vous devez estre animé, si vous avez en veüe de faire quelque chose de grand & qui soit digne de vous & de vostre patrie.

A L C I B I A D E.

Eh je n'ay que cela en veüe.

S O C R A T E.

Voilà asseurement pour Alcibiade, une chose digne d'une grande loüange, qu'il soit plus brave que nos soldats! Ne devez vous pas plustost vous mettre toûjours devant les yeux les Generaux de nos ennemis afin de les surpasser en habileté & en grandeur de courage, & pour cela ne devez-vous pas mediter & travailler, en vous égalant toûjours à ce qu'il y a de plus grand?

A L C I B I A D E.

Qui sont donc ces grands Generaux, Socrate?

S O C R A T E.

Ne sçavez-vous pas que nostre ville est presque toûjours en guerre, ou avec le *Roy de Perse.* Lacedemoniens, ou avec le \* grand Roy

A L C I B I A D E.

Je le sçay.

S O C R A T E.

Si vous pensiez donc à vous mettre à

reste des Atheniens, il faut que vous vous  
prepariez aussi à avoir sur les bras les  
Roys de Lacedemone & le Roy de Perse.

*Car il y  
a un des  
mesmes*

ALCIBIADE.

Vous pourriez bien dire vray.

SOCRATE.

Oh! point, point, mon cher Alcibia-  
de \*: vous n'avez qu'à penser à surpasser  
un Midias si habile à nourrir des cailles,  
& autres gens de mesme estoffe, qui cher-  
chent à se fourrer dans le gouvernement,  
qui par leur grossiereté & par leur igno-  
rance marquent, comme diroient nos bon-  
nes femmes, qu'ils ont encore en dedans  
leurs longs cheveux d'esclave qu'ils n'ont  
pas quittez, & qui avec leur langage barba-  
re sont plustost venus corrompre la ville  
par leurs lasches flatteries, que la gouver-  
ner. Voilà les gens que vous devez vous  
proposer sans penser à vous-mesme; afin

\* Plutarque nous sert à nous faire entendre la  
saine amere qui est cachée sous ces paroles, car  
il nous apprend qu'Alcibiade s'adonnait à nourrir  
des cailles comme ce Midias, témoin celle qu'il  
laissa échapper de son sein en pleine place, & qui  
fut reprise par un patron de vaisseau, nommé An-  
tochus, qu'Alcibiade favorisa toujours depuis;  
jusques-là qu'il luy laissa le commandement d'u-  
ne flotte en son absence, ce qui pensa ruiner les  
affaires des Atheniens.

293 *Le premier Alcibiade.*

qu'ayant à soutenir de si grands combats  
vous alliez, sans avoir jamais rien appris  
de ce que vous devriez sçavoir, sans vous  
estre jamais exercé, sans avoir fait aucun  
preparatif, en un mot sans vous estre ja-  
mais donné la moindre peine, vous alliez  
en cet estat vous mettre à la teste des A-  
theniens.

ALCIBIADE.

Tout ce que vous dites là, Socrate  
je le croy vray. Cependant je m'imaginé  
que les Generaux de Lacedemone & le  
Roy de Perse, sont comme d'autres.

SOCRATE.

Ah mon cher Alcibiade, voyez je vous  
prie quelle opinion vous avez là.

ALCIBIADE.

Comment?

SOCRATE.

Premierement, laquelle de ces deux opi-  
nions pensez-vous qui vous fera la plus  
avantageuse, & qui vous portera à avoir  
plus de soin de vous? Ou de vous former  
de ces hommes là une grande idée qui vous  
les rende redoutables, ou de les prendre  
comme vous faites, pour des hommes ordi-  
naires qui n'ont aucun avantage sur vous.

ALCIBIADE.

C'est de m'en former une grande idée  
sans doute.

Voilà ce que  
Socrate veut  
dire. Il est une  
chose plus belle  
que toutes les  
autres choses que  
l'on peut faire  
dans la vie.

S O C R A T E.

Croyez-vous donc que ce soit un mal pour vous que d'avoir soin de vous-mêmes ?

A L C I B I A D E.

Au contraire je suis persuadé que ce soit un très-grand bien.

S O C R A T E.

Ainsi cette opinion que vous avez conçue est déjà un fort grand mal.

A L C I B I A D E.

Je l'avouë.

S O C R A T E.

Mais elle est encore fautive, & je m'en vais vous le faire voir.

A L C I B I A D E.

Comment cela ?

S O C R A T E.

Quels hommes croyez-vous les meilleurs, ou ceux qui sont de grande naissance, ou ceux qui sont de bas lieu ?

A L C I B I A D E.

Ceux qui sont de grande naissance, qui en doute ?

S O C R A T E.

Et ceux qui à cette grande naissance ont joint une bonne éducation, ne croyez-vous pas qu'ils ont tout ce qui est nécessaire pour la perfection de la vertu ?



ALCIBIADE.

Cela est certain.

SOCRATE.

En comparant donc nostre condition à la leur , voyons premierement si le Roys de Lacedemone & celuy de Perse sont de moindre naissance que nous : ne sçavons-nous pas que les premiers descendent d'Hercule & les derniers d'Acheménés de Perse, & qu'Hercule & Acheménés descendent de Jupiter ?

ALCIBIADE.

Et nostre Maison , Socrate , ne descend-elle pas d'Eurylacés , & Eurylacés ne remonte-t-il pas jusqu'à Jupiter ?

SOCRATE.

\* Et la nostre , mon cher Alcibiade , vous le prenez par là , ne descend-t-elle pas de Dedale , & Dedale ne nous ramene-t-il pas aussi jusqu'à Vulcain fils de Jupiter ? Mais la différence qu'il y a entre eux & nous ; c'est qu'ils remontent jusqu'à Jupiter par une gradation continuelle de Roys sans aucune interruption : les uns ont été Roys d'Argos & de Lacedemone , & les autres ont toujours regné en Perse , & ont souvent possédé le Trône de l'Asie , com-

\* C'est une raillerie de Socrate , comme on le verra sur l'Eutyphron.



me ils le possèdent aujourd'huy, au lieu que nos Ayeux n'ont esté que de simples particuliers comme nous. Que si pour faire honneur à vos ancestres, vous estiez obligé de montrer à Artaxerce, la patrie d'Euristacés ou celle d'Eacus, qui est encore plus éloigné, quel sujet de risée ne luy donneriez-vous pas, en luy faisant voir deux petites Isles pas plus grandes que la

main? Comme nous sommes obligez de  
ceder du costé de la naissance, voyons si nous ne sommes pas aussi inferieurs du costé de l'éducation. Ne vous a-t-on jamais dit quels grands avantages ont en cela les Roys de Lacedemone dont les femmes sont gardées publiquement par les Ephores, afin qu'on soit alléuré, autant qu'il est possible, qu'elles ne donneront des Princes que de la race d'Hercule? Et le Roy de Perse est encore si fort au dessus des Roys de Lacedemone de ce costé là, que jamais on n'a seulement soupçonné la Reyne de pouvoir donner un Prince qui ne soit pas fils du Roy. C'est-pourquoy elle n'est point gardée, les seuls gardes sont la Terreur & la Majesté. Quand elle est accouchée de son premier fils, qui doit succéder à la couronne, tous les peuples qui sont répandus dans ce grand Empire

*Egine &  
l'arm. 80*

celebrent sa naissance, & dans la suite tous les ans ce jour là est une de leurs plus grandes festes; dans toutes les provinces de l'Asie, ce n'est que sacrifices & que festins; au lieu que quand nous naissons, mon cher Alcibiade, on peut nous appliquer ce mot du Poëte Comique :

*A peine nos voisins s'en aperçoivent-ils.*

Après que le petit prince est sevré, on ne le laisse pas entre les mains des femmes mais on le confie aux plus vertueux Eunuques de la Cour qui ont soin de former & de façonner son corps, afin qu'il ait la taille aussi belle qu'elle puisse estre, & cet employ leur attire des honneurs infinis. Quand le Prince a sept ans, on le met entre les mains des Ecuyers, & on commence à le mener à la chasse : à quatorze ans il passe entre les mains de ceux qu'on appelle les Precepteurs du Roy. Ce sont les quatre plus grands Seigneurs & les plus gens de bien de toute la Perse; on les prend dans la vigueur de l'âge; l'un passe pour le plus sçavant, l'autre pour le plus juste, le troisième pour le plus sage, & le quatrième pour le plus vaillant. Le premier luy enseigne la Magie de Zoroastre fils d'Ormaze, dans laquelle est compris tout le culte des Dieux; il luy enseigne aussi le

*Zoroastre estoit  
Magie Roy  
de la Bactria  
Il avoit 6.*

loix du Royaume & tous les devoirs d'un bon Roy. Le second luy apprend à dire toujours la verité fust ce contre luy-mesme. Le troisieme l'instruit à ne se laisser jamais vaincre par ses passions, afin qu'il se maintienne toujours libre & toujours Roy, en ayant toujours un Empire absolu sur luy-mesme, comme sur ses peuples; & le quatrième luy apprend à ne craindre ni les dangers ni la mort; car s'il craignoit, de Roy il deviendrait Esclave. Au lieu que vous, Alcibiade, quel Precepteur avez-vous eü? Periclès vous a abandonné entre les mains de Zopyre vil Esclave Thracien qui estoit inutile mesme à toute autre fonction, à cause de sa vieillesse. Je vous rapporterois icy toute la suite de l'éducation de vos Antagonistes, si cela n'estoit pas trop long, & si l'échantillon que je viens de vous donner, ne suffisoit pour vous faire aisément juger du reste. \* Personne n'a pris soin de vous à vostre naissance non plus que d'aucun autre Athenien; person-

*crit, le  
volume  
la mag  
embrass  
Relu in  
Nodet  
l'Affre  
et a vu  
temps d  
nus, et*

\* Il est certain que les Atheniens ne donnoient à leurs enfans pour gouverneurs que des esclaves, ou les affranchis. Cela paroît par les Comedies Greques qui nous restent, & par les Comedies de Plaute & de Terence qui toutes ont esté traduites du Grec. *M. le Févre.*

304 *Le premier Alcibiade.*

ne ne se met en peine de vostre éducation à moins que vous n'ayez quelqu'un qui s'y interesse, parce qu'il vous aime véritablement. Que si vous regardez aux richesses des Perses, à la magnificence de leurs habits, à la prodigieuse dépense qu'ils font en parfums & en essences, à la foule d'esclaves dont ils sont environnez, à tout leur luxe & à toute leur élégance & leur politesse, vous aurez honte de vous-mêmes en vous trouvant si petit. Voulez-vous jeter les yeux sur la temperance des Lacedemoniens, sur leur modestie, sur leur facilité, sur leur douceur, sur leur magnanimité, sur la bonne disposition de leur esprit dans tous les accidens de la vie, sur leur valeur, sur leur fermeté, sur leur constance dans les travaux, sur leur noble émulation, & sur l'amour qu'ils ont pour la gloire dans toutes ces grandes qualitez, vous vous trouverez un enfant auprès d'eux. Que si vous voulez qu'on prenne garde à leurs richesses, & que vous pensiez estre quelque chose dans ce point là, je veux bien en parler icy pour vous faire souvenir que vous estes, & où vous estes. Il n'y a aucune comparaison de nous aux Lacedemoniens, ils sont infiniment plus riches; quelqu'un de nous oseroit-il com-

vous vous-  
ter de luy.  
me.

qualitez des  
Lacedemo-  
niens.

*Le premier Alcibiade.* 305

parer nos Terres avec celles de Sparte & de Messene, qui sont beaucoup plus étendues & meilleures, & qui nourrissent un nombre infini d'esclaves, sans compter les Ilotes? Qui pourroit nombrer les haras & les autres troupeaux qui paissent dans les pasturages de Messene? au lieu que nous habitons un terroir stérile & sec: mais je laisse là toutes ces choses. Voulez-vous parler de l'or & de l'argent? je vous dis que toute la Grece ensemble en a beaucoup moins que Lacedemone seule, car depuis plusieurs siècles, l'argent de toute la Grece, & souvent même celui des barbares entre dans Lacedemone, & n'en sort jamais. De maniere qu'on pourroit dire bien, en faisant allusion, à ce que le poëte dit au Lion dans les fables d'Esop: *Je vois toutes les traces de l'argent qui est entré à Lacedemone, mais je ne vois aucunes traces qui en soient sorties.* Il est certain que les particuliers de Lacedemone sont plus riches que tous les autres particuliers de la Grece, & que les Roys sont plus riches que tous les Lacedemoniens ensemble: car ceux-cy payent à leurs Roys des tributs immenses qui grossissent extrêmement leurs revenus. Mais si la richesse des

306 *Le premier Alcibiade.*

Lacedemoniens paroist si grande au près de celle des autres Grecs , elle n'est rien auprès de celle du Roy de Perse. J'ay ouï dire à un homme digne de foy qui avoit esté du nombre des Ambassadeurs qu'on envoya à ce Prince , je luy ay ouï dire qu'il avoit fait une grande journée de chemin dans un pays très-beau & très-fertile que les habitans appelloient *la ceinture de la Reyne* ; qu'il en avoit fait encore un dans un autre pays aussi beau qu'on appelloit *le voile de la Reyne* , & qu'il avoit traversé plusieurs autres belles provinces uniquement destinées à fournir les habits de cette Princesse , & qui avoient chacune le nom des choses qu'elles devoient fournir. De sorte que si quelqu'un alloit dire à la femme de Xerxes , à Amastris mere du Roy , il y a à Athenes un Bourgeois qui pour tout bien , n'a qu'environ trois cent arpens de terre qu'il possède dans le Bourg d'Erquies , & qui est fils de Dinomachos dont tous les habits ensemble , & tous les bijoux valent à peine cinquante mines ; ce bourgeois se prepare à faire la guerre à vostre fils. Que pensez-vous qu'elle dirait ? C'est homme fonde le succès de ses grands desseins sur son application , sur son experience & sur sa grande sagesse.

*Argens écu.*



voilà les seules choses qui font estimer les Grecs. Mais quand on luy auroit dit, Cet Alcibiade est un jeune homme qui n'a pas encore vingt ans, qui est très-ignorant, qui n'a nulle sorte d'expérience, & qui lorsqu'un amy qu'il a & qui l'aime bien, luy represente qu'il doit faire toutes choses avec soin de luy, travailler, mediter, s'exercer, & après avoir acquis la capacité necessaire, aller à la guerre au grand Roy, il n'en veut rien croire, & dit qu'il est assez bon pour tel qu'il est, quel seroit l'étonnement de cette Princesse? Ne demanderoit-elle sur quoy se confie donc ce jeune étourdi? & si nous luy disions, il se confie sur sa beauté, sur sa belle taille, sur sa noblesse, & sur son heureuse naissance, ne prendroit-elle pas pour des foux, en faisant reflexion aux grands avantages dont en tout cela les Roys de Perse sont sans monter si haut, croyez-vous que Lampyto fille de Leotychidas, femme d'Archidamus & mere d'Agis, qui est tous nez Roys de Lacedemone, fust si étonnée si on luy disoit, qu'ayant aussi mal élevé que vous l'avez esté, elle ne laissez pas de vous mettre en teste d'aller à la guerre à son fils? Eh n'est-ce

pas une honte horrible que les femmes  
mesme de nos ennemis sçachent mieux  
que nous-mesmes ce que nous devrions  
estre pour entreprendre de leur faire la  
guerre avec quelque apparence de succès.  
ainsi, mon cher Alcibiade, suivez mes  
conseils, & obeissez au precepte qui est  
écrit sur la porte du Temple de Delphes  
*Connois-toy toy-mesme.* Car les ennemis  
que vous aurez sur les bras, sont tels que  
je vous les represente, & non pas tels que  
vous vous les figurez. Les seuls moyens  
de les vaincre c'est l'application & l'habileté : si vous renoncez à ces qualitez si nécessaires, renoncez aussi à la gloire dont  
vous estes si avide & si passionné.

## A L C I B I A D E.

Pouvez-vous donc m'expliquer, Socrate, quel soin je dois prendre de moy-mesme ? car vous me parlez plus veritablement que qui que ce soit.

## S O C R A T E.

Je le puis sans doute, mais cela ne vous regarde pas vous seul : cela nous regarde tous tant que nous sommes. Nous devons chercher les moyens de nous rendre meilleurs, & je ne parle pas plus pour vous que pour moy, qui n'ay pas moins besoin que vous de m'instruire, & qui n'ay qu'un



quel avantage sur vous.

ALCIBIADE.

Quel est-il cet avantage ?

SOCRATE.

C'est que mon Tuteur est meilleur & plus sage que Periclès qui est le vostre.

ALCIBIADE.

Qui est ce Tuteur ?

SOCRATE.

C'est Dieu qui avant ce jour ne m'a pas donné la permission de vous parler, & c'est en suivant ses inspirations que je vous dis aujourd'huy que la reputation que vous souhaitez ne peut vous venir que par moy.

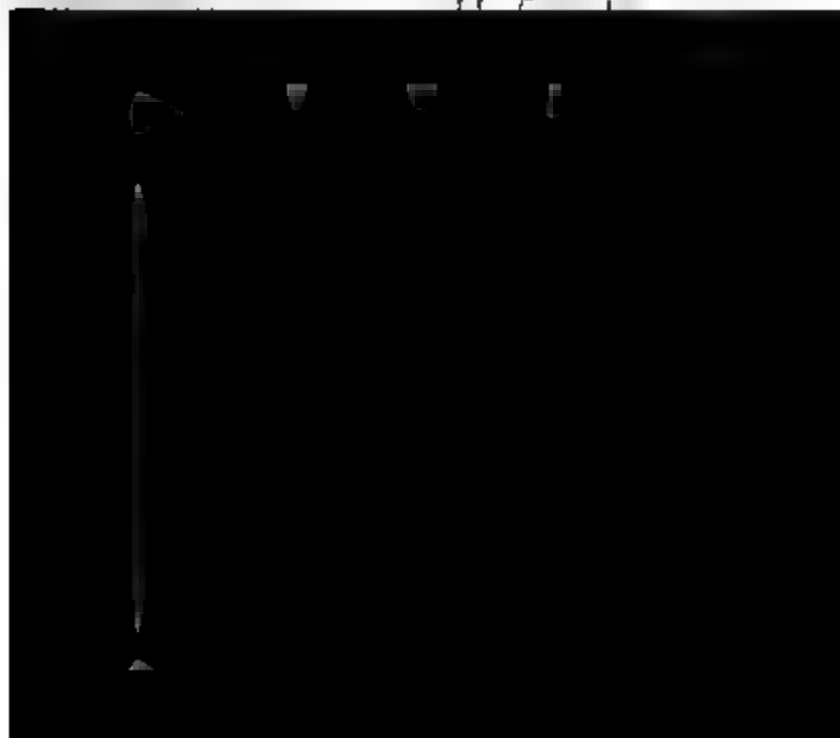
*Dieu le  
leur Tute  
des bonn*

ALCIBIADE.

Vous raillez, Socrate.

SOCRATE.

Peut-estre. Mais enfin il est toujours



10 *Le premier Alcibiade.*

S O C R A T E.

C'est icy qu'il faut chasser la paresse & la molesse.

A L C I B I A D E.

Affeurément, Socrate.

S O C R A T E.

Voyons donc, examinons ensemble ce que nous voulons devenir. Dites-moy, ne voulons-nous pas \* nous rendre très-bons.

A L C I B I A D E.

Oüy.

S O C R A T E.

Dans quelle sorte de vertu ?

A L C I B I A D E.

Dans la vertu qui rend bon & propre.

S O C R A T E.

A quoy ?

A L C I B I A D E.

A faire les affaires.

S O C R A T E.

Quelles affaires ? Celles du manège ?

\* Mais il y a plusieurs différentes sortes de bonté, & c'est là dessus que Socrate va s'étendre. Car ce mot *bon*, signifie en Grec, habile, excellent, avantage en quelque chose, soit science, soit art, vertueux. Le mot mauvais a autant de significations par la raison des contraires. Cette remarque est nécessaire pour l'intelligence de ce qui suit.

*M. le Fèvre.*

*Le premier Alcibiade.* 217

non , car cela regarde les Éléments. C'est  
le la marine : donc plus , car cela regarde  
les Pilotes. Quel est l'affaire donc ?

ALCIBIADE.

Les affaires qui font aux meilleurs A-  
théniens.

SOCRATE.

Qu'entendez-vous par les meilleurs  
Athéniens ? Sont-ce les prudents ou les im-  
prudents ?

ALCIBIADE.

Les prudents.

SOCRATE.

Ainsi selon vous, quand on est prudent  
en quelque chose , on est bon en toutes  
cette chose-là , & les imprudents sont  
très-mauvais.

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Un Cordonnier a toute la prudence ne-  
cessaire pour faire des souliers. Il est donc  
bon pour cela.

ALCIBIADE.

Fort bon.

SOCRATE.

Mais il est très-imprudent pour faire  
des habits.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Ce même homme est donc bon &amp; mauvais ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Il s'ensuit de ce principe que vos Athéniens que vous appelez bons &amp; gens de bien, sont aussi mauvais.

ALCIBIADE.

Ce n'est pas ce que je veux dire.

SOCRATE.

Qui entendez-vous donc par les bons Athéniens ?

ALCIBIADE.

Ceux qui savent gouverner,

SOCRATE.

Gouverner, quoy ? les chevaux ?

ALCIBIADE.

Non.

SOCRATE.

Les hommes ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

Les malades, les Pilotes, les Moissonneurs ?

ALCIB.

*Le premier Alcibiade.* 313

ALCIBIADE.

Non, aucun de ces gens-là.

SOCRATE.

Qui donc ? ceux qui font quelque chose, ou ceux qui ne font rien ?

ALCIBIADE.

Ceux qui font quelque chose.

SOCRATE.

Et qui font, quoy ? tâchez de vous expliquer, & de me le faire comprendre.

ALCIBIADE.

Ceux qui vivent ensemble, & qui se servent les uns des autres, comme nous vivons dans les villes.

SOCRATE.

Selon vous, les bons Athéniens sont donc ceux qui sçavent commander aux hommes, qui se servent des hommes.

ALCIBIADE.

Je l'entends ainsi.

SOCRATE.

Sont-ce ceux qui sçavent commander aux Comites, qui se servent des rameurs ?

ALCIBIADE.

Non.

SOCRATE.

Car cela appartient aux Pilotes. Est-ce

*Car les politiques commandent aux Magistrats, & ceux-ci aux autres Citoyens.*

*insuficiens &  
en leur place  
c'étoient les  
général de  
flute*

ciens , & des Danseurs ? non sans doute,  
car cela regarde les maîtres des chœurs.

A L C I B I A D E.

Cela est certain.

S O C R A T E.

Qu'entendez - vous donc par sçavoir  
commander aux hommes qui se servent  
des autres hommes ?

A L C I B I A D E.

J'entends que c'est commander aux  
hommes qui vivent ensemble sous les mes-  
mes loix & la même police.

S O C R A T E.

Quel est cet Art qui apprend à leur  
commander ? Si je vous demandois quel  
est l'Art qui enseigne à commander à tous  
les rameurs d'un même navire , que me  
repondriez-vous ?

A L C I B I A D E.

Que c'est l'Art du Pilote.

S O C R A T E.

Et si je vous demandois quel est l'Art  
qui enseigne à commander aux Musiciens  
& aux Danseurs ?

A L C I B I A D E.

Je vous repondrois que c'est l'Art des  
maîtres des chœurs.

S O C R A T E.

Comment appelez-vous donc cet Art

*Le premier Alcibiade.* 315  
qui enseigne à commander à ceux qui font  
un mesme corps d'estat , & qui vivent en-  
semble sous la mesme police ?

ALCIBIADE.

C'est l'Art de bien conseiller.

SOCRATE.

Comment ? est-ce que l'Art des pilotes  
est l'Art de donner de mauvais conseils ?  
N'ont-ils pas aussi en veüe d'en donner de  
bons ?

ALCIBIADE.

Assurément, pour sauver ceux qui na-  
vigent.

SOCRATE.

Vous dites fort bien. De quels bons  
conseils voulez-vous donc parler , & à  
quoy est-ce qu'ils tendent ?

ALCIBIADE.

Ils tendent à conserver la ville & à la

316 *Le premier Alcibiade.*

qui n'y doit pas estre , c'est la maladie. Ne le croyez-vous pas comme moy ?

ALCIBIADE.

Tout comme vous.

SOCRATE.

Et si vous me demandiez la mesme chose sur l'œil, je vous repondrois, tout de mesme que l'œil est en très-bon état, quand il a tout ce qui est necessaire pour voir , & qu'il n'a rien qui l'en empesche. Sur les oreilles, tout de mesme, qu'elles sont très-bien quand elles ont tout ce qu'il faut pour bien entendre , & qu'il n'y a aucune disposition à la surdité.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Et la ville, qu'est-ce qui fait par sa presence ou par son absence qu'elle est en meilleur estat , mieux policée, & mieux gouvernée ?

ALCIBIADE.

Il me semble , Socrate , que c'est lorsqu'on voit que l'amitié est bien établie entre les Citoyens , & que la haine & la division en sont bannies.

SOCRATE.

Qu'appellez-vous amitié, est-ce la concorde ou la discorde ?



ALCIBIADE.

La concorde assëurément.

SOCRATE.

Quel est l'Art qui fait que les villes s'accordent par exemple sur les nombres ?

ALCIBIADE.

C'est l'Arithmetique.

SOCRATE

Est-ce elle aussi qui fait que sur cela les particuliers s'accordent entre eux, & que chacun est d'accord avec soy-mesme ?

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Et comment appelez-vous l'Art qui fait que chacun convient avec soy-mesme sur la grandeur d'une paume & d'une coupe, n'est ce pas l'Art de mesurer ?

ALCIBIADE.

Oüy, sans doute.

SOCRATE.

Les villes & les particuliers s'accordent par le moyen de cet Art ? n'est-ce pas la mesme chose sur le poids ?

ALCIBIADE.

La mesme chose.

SOCRATE.

Et la concorde dont vous parlez, quel est-elle, en quoy consiste-t-elle, & quel

est l'Art qui la fait naistre ? celle d'une ville est-ce la mesme qui fait qu'un particulier est d'accord avec luy-mesme & avec les autres ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Quelle est-elle, ne vous laissez point de me repondre, & instruiséz-moy par charité.

ALCIBIADE.

Je crois que c'est cette amitié & cette concorde, qui font qu'un pere & une mere sont bien avec leurs enfans, un frere avec son frere, une femme avec son mary.

SOCRATE.

Mais pensez-vous qu'un mary puisse estre bien avec sa femme, estre bien d'accord avec elle, sur ses ouvrages de tapisserie qu'elle fait & qu'il ne fait point ?

ALCIBIADE.

Non, sans doute.

SOCRATE.

Il ne le faut pas mesme, car c'est un ouvrage de femme. Il n'est pas possible non plus qu'une femme s'accorde avec son mary, sur ce qui regarde les armes, car elle ne sçait ce que c'est : aussi est-ce une science qui ne regarde que les hommes.

ALCIBIADE.

Cela est vrai.

SOCRATE.

Vous convenez donc qu'il y a des sciences qui ne sont destinées qu'aux femmes, & d'autres qui sont réservées pour les hommes?

ALCIBIADE.

Pourroit-on le nier ?

SOCRATE.

Sur toutes ces sciences, il n'est pas possible que les femmes soient d'accord avec leurs maris.

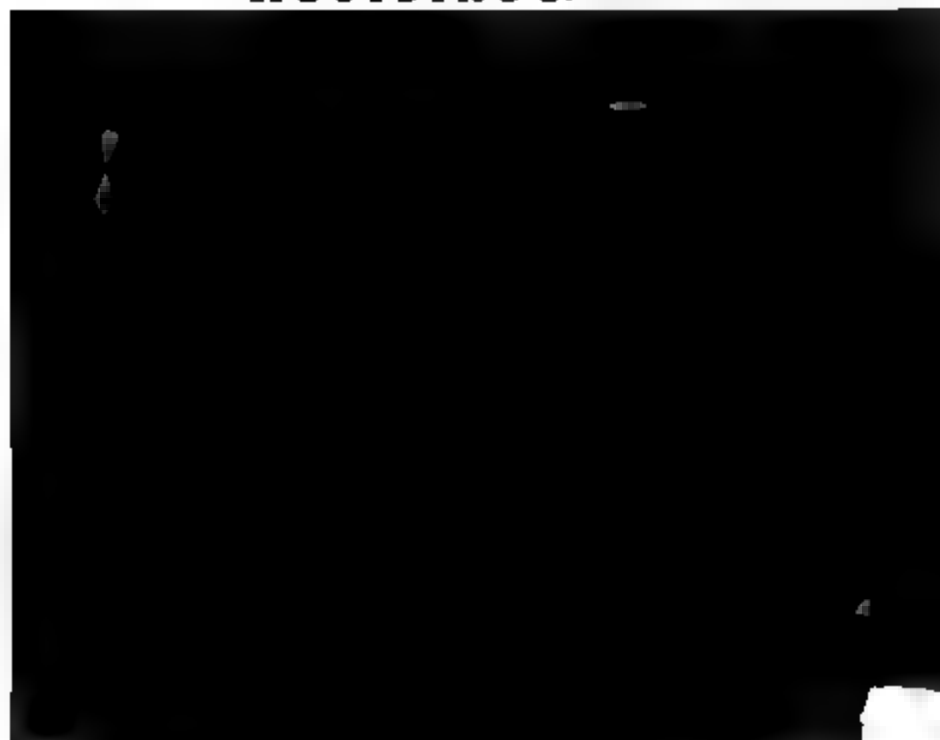
ALCIBIADE,

Cela est certain.

SOCRATE.

Et par conséquent il n'y aura point d'amitié, puisque l'amitié n'est que la concorde ?

ALCIBIADE.



bien policées, que chacun y fasse son mestier ?

ALCIBIADE.

Il me semble pourtant, Socrate, que...

SOCRATE.

Comment dites-vous ? Une ville sent-elle bien policée sans que l'amitié y soit ? ne sommes-nous pas convenus que c'est par l'amitié qu'une ville est bien réglée, & qu'autrement il n'y a que desordres & que confusion ?

ALCIBIADE.

Mais il me semble pourtant que c'est cela même qui produit l'amitié que chacun fasse ce qu'il a à faire.

SOCRATE.

Vous disiez le contraire, il n'y a qu'un moment ; mais il faut vous entendre comment dites-vous ? Est-ce que la concorde bien établie produit l'amitié ? Eh ! peut-il y avoir de la concorde sur les choses que les uns savent, & que les autres ne savent pas ?

ALCIBIADE.

Cela est impossible.

SOCRATE.

Quand chacun fait ce qu'il doit faire, chacun fait-il ce qui est juste ou ce qui est injuste ?

ALCIBIADE.

Belle demande , chacun fait ce qui est  
le. SOCRATE.

De là il s'ensuit que lorsque tous les  
citoyens font ce qui est juste , ils ne sçau-  
rent pourtant s'aimer.

ALCIBIADE.

\* La conséquence est nécessaire.

SOCRATE.

Quelle est donc cette amitié ou cette  
concorde qui peut nous rendre habiles  
& capables de donner de bons conseils ,  
en que nous soyons du nombre de ceux

Cette conséquence est très sçeu : Alcibiade le  
connoist , mais il n'en comprend pas encore la  
raison. J'en ay touché quelque chose dans l'argu-  
ment , mais il est bon d'expliquer icy tout du long  
la pensée de Socrate. Son but est de faire voir que  
si les hommes ne font précisément que ce  
qu'ils ont à faire , ils n'ont soin que de ce qui est à  
eux , & qu'ainsi ils se bornent à la connoissance  
des choses particulières , & ne remontent point à  
celle de l'essence des choses universelles : connois-  
sance qui seule produit l'union & la concorde ,  
alieu que la connoissance seule des choses parti-  
culières produit le desordre & la division. Pour  
que donc régner la concorde dans un état , ce n'est  
pas assez que chacun ait soin de ce qui est à luy , il  
faut qu'il ait soin de luy. Ce soin luy apprendra à  
aimer son prochain comme luy-mesme , & il n'y  
aura que cet amour , qui a Dieu pour principe , qui  
peut produire la concorde & l'union.

... *Alcibiade.*

... les meilleurs Cui  
... prendre quelle e  
... trouve : tantost  
... personnes, tant  
... plus, comme cela par

... *ALCIBIADE.*

... pure, Doctate, partout  
... par moi meime ce qu  
... grand enque d'estre de  
... mauvais estat sans m

... *SOCRATE.*

... ne prenez pas courage,  
... vous appercevrez de  
... cinquante ans, il v  
... appercevrez il reme

324 *Le premier Alcibiade.*

ne proprement à la main ? Les bagues ,  
quelle partie du corps appartiennent-elles  
n'est-ce pas aux doigts ?

A L C I B I A D E.

Sans doute.

S O C R A T E.

Les souliers appartiennent de la me-  
me maniere aux pieds ?

A L C I B I A D E.

Assurément.

S O C R A T E.

Avons - nous donc soin de nos pieds  
quand nous avons soin de nos souliers ?

A L C I B I A D E.

En verité , Socrate , je ne vous entens  
pas encore.

S O C R A T E.

Qu'appellez-vous avoir bien soin d'une  
chose ? n'est-ce pas rendre cette chose  
meilleure qu'elle n'estoit ? Quel est donc  
l'Art qui rend les souliers meilleurs ?

A L C I B I A D E.

C'est l'Art du Cordonnier.

S O C R A T E.

C'est donc par l'Art du Cordonnier que  
nous avons soin de nos souliers. Est-ce au-  
si par le mesme Art que nous avons soin  
de nos pieds , ou n'est-ce pas par un autre  
Art que nous rendons nos pieds meilleurs ?

*En Grece les  
Cordonniers  
incommodoient  
aussi les sou-  
liers.*

ALCIBIADE.

C'est par un autre Art, sans doute.

SOCRATE.

Ne rendons-nous pas nos pieds meilleurs par un autre Art, qui rend tout notre corps meilleur: & cet Art n'est-ce pas la gymnastique ?

*Car l'exercice  
fortifie toute  
les parties.*

ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

C'est donc par la gymnastique que nous avons soin de nos pieds, & par l'Art du Cordonnier que nous avons soin des choses qui sont à nos pieds: C'est par la gymnastique que nous avons soin de nos mains, & par l'Art d'orfèvrerie que nous avons soin des choses qui appartiennent à nos mains ? C'est par la gymnastique que nous avons soin de notre corps, & par



A L C I B I A D E.

Il me le semble.

S O C R A T E.

Il s'ensuit de là que quand vous avez soin des choses qui sont à vous , vous n'avez pas soin de vous.

A L C I B I A D E.

Cela est certain.

S O C R A T E.

Car ce n'est pas par le même Art que nous avons soin de nous & des choses qui sont à nous.

A L C I B I A D E.

Je l'avoüe

S O C R A T E.

Quel est donc l'Art par lequel nous avons soin de nous ?

A L C I B I A D E.

Je ne sçaurois vous le dire.

S O C R A T E.

Nous sommes déjà convenus que ce n'est pas celui par lequel nous pouvons rendre meilleure quelque une des choses qui sont à nous. Mais que c'est celui par lequel , nous pouvons nous rendre nous-mêmes meilleurs.

A L C I B I A D E.

Cela est vrai.

S O C R A T E.

Pouvons-nous connoître l'Art qui rend

*Le premier Alcibiade.* 325

ALCIBIADE.

C'est par un autre Art, sans doute.

SOCRATE.

Ne rendons-nous pas nos pieds meilleurs par un autre Art, qui rend tout notre corps meilleur: & cet Art n'est-ce pas la gymnastique ? *C'est l'exercice qui rend les parties*

ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

C'est donc par la gymnastique que nous avons soin de nos pieds, & par l'Art du Cordonnier que nous avons soin des choses qui sont à nos pieds: C'est par la gymnastique que nous avons soin de nos mains, & par l'Art d'orfèvre que nous avons soin des choses qui appartiennent à nos mains: C'est par la gymnastique que nous avons soin de notre corps, & par l'Art de Tailleur, & par plusieurs autres Arts, que nous avons soin des choses qui appartiennent à notre corps:

ALCIBIADE.

Cela est hors de doute.

SOCRATE.

Et par conséquent l'Art par lequel nous avons soin de nous, n'est pas le même

nous le ſçaurons , nous ſçaurons bien-toſt & ſans peine , quel eſt le ſoin que nous devons avoir de nous. Au lieu que pendant que nous l'ignorons , nous ne parviendrons jamais à connoiſtre la nature de ce ſoin.

A L C I B I A D E.

Cela eſt indubitable.

S O C R A T E.

Courage donc , par quel moyen trouverons-nous \* l'eſſence des choſes , à parler univerſellement ? Par là nous trouverons bientôt ce que nous ſommes nous-

\* Cette eſſence univerſelle des choſes, *auſſi-tant* eſt l'intelligence divine , l'idée éternelle , unique cauſe des eſtres : & l'eſſence ſingulière *auſſi-tant* c'eſt la choſe formée ſur cette idée. Il y a donc deux manieres de ſe connoiſtre ſoy-même : la premiere c'eſt de connoiſtre l'intelligence divine & de deſcendre d'elle à l'ame en ſuivant les vûes que ce Createur tres ſage a eues en la creant : & l'autre eſt de connoiſtre ſimple ment l'ame comme un eſtre différent du corps & de ſe convaincre qu'elle ſeule eſt l'homme. La premiere eſt la plus parfaite. Socrate la quitte pourtant d'abord , & ne s'attache qu'à la ſeconde qui eſt plus facile , mais il reprend enſuite , & de la connoiſſance de l'ame il élève Alcibiade à la conſideration de l'idée éternelle , dans laquelle ſeule comme dans la véritable lumière on peut voir parfaitement ſon ame & tout ce qui luy appartient. Tout le raisonnement de Socrate eſt digne de la plus ſainte Théologie.

*Le premier Discours* 27

les souliers ~~meilleurs~~ ; & nous ne savons  
auparavant ce que c'est de se souler ; ni  
l'Art qui a soin des bagues. & nous ne sa-  
vons auparavant ce que c'est qu'une re-  
gue ? **A L C I B I A D E.**

Cela ne se peut.

**S O C R A T E.**

Pouvons-nous donc connoître l'Art  
qui nous rend meilleurs nous-mêmes , si  
nous ne savons auparavant ce que c'est  
que nous-mêmes ?

**A L C I B I A D E.**

Cela est impossible absolument.

**S O C R A T E.**

Mais , est-ce une chose bien facile que  
de se connoître soy-même , & estoit-ce  
quelque ignorant qui avoit écrit ce pre-  
cepte trivial sur la porte du temple d'A-  
pollon à Delphes ? ou est-ce , au contraire <sup>C'est-à-  
dire me.</sup>  
une chose d'une grande difficulté , & qui  
n'est pas donnée à tous les hommes.

**A L C I B I A D E.**

Pour moy , Socrate , j'ay crû ~~très-sou-~~  
vent que cela estoit donné à tous les hom-  
mes , & fort souvent aussi il m'est venu  
cela estoit d'une très-grande difficulté.

**S O C R A T E.**

Mais Alcibiade, que vous savez

328 *Le premier Alcibiade.*

nous le ſçaurons , nous ſçaurons bien-toſt  
& ſans peine , quel eſt le ſoin que nous de-  
vons avoir de nous. Au lieu que pendant  
que nous l'ignorons , nous ne parvien-  
drons jamais à connoiſtre la nature de ce  
ſoin.

ALCIBIADE.

Cela eſt indubitable.

SOCRATE.

Courage donc , par quel moyen trou-  
verons-nous \* l'eſſence des choſes , à par-  
ler univerſellement ? Par là nous trouve-  
rons bientôt ce que nous ſommes nous-  
mêmes.

\* Cette eſſence univerſelle des choſes, ſeulement  
eſt l'intelligence divine , l'idée éternelle , unique  
cause des eſtres : & l'eſſence ſingulière  
c'eſt la choſe formée ſur cette idée. Il y a donc  
deux manieres de ſe connoiſtre ſoy-même :  
la première c'eſt de connoiſtre l'intelligence divine  
& de deſcendre d'elle à l'ame en ſuivant les viſes  
de ce Createur très ſage à eues en la créant : & la ſeconde  
eſt de connoiſtre ſimplement l'ame comme un  
être différent du corps & de ſe convaincre que  
ſeulement eſt l'homme. La première eſt la plus parfaite  
Socrate la quitte pourtant d'abord , & ne s'ar-  
rête qu'à la ſeconde qui eſt plus facile , mais il  
reprend enfuite , & de la connoiſſance de l'ame  
élève Alcibiade à la conſidération de l'idée éter-  
nelle , dans laquelle ſeulement comme dans la véritable  
lumière on peut voir parfaitement ſon être & ce  
qui luy appartient. Tout le raſonnement  
de Socrate eſt digne de la plus ſaine Théologie.

*Le premier Alcibiade.* 329

Alcibiade. Et si nous ignorons tout cela, comment pouvons-nous répondre ?

ALCIBIADE.

Vous êtes vrai.

SOCRATE.

Suivez-moy donc bien je vous en conjure, au nom de Dieu : avec qui vous conférez-vous présentement, est-ce avec quelqu'un autre qu'avec moy ?

ALCIBIADE.

Non, c'est avec vous.

SOCRATE.

Et moy de même, je ne m'entretiens qu'avec vous ; c'est Socrate qui parle, c'est Alcibiade qui écoute.

ALCIBIADE.

Cela est vrai.

SOCRATE.

C'est en se servant de la parole que Socrate parle ; car parler & se servir de la parole, ce n'est qu'un.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Celuy qui se sert d'une chose, & la chose dont il se sert, ne sont-ils pas différents ?

ALCIBIADE.

Comment diriez-vous ?

332 *Le premier Alcibiade.*

ALCIBIADE.

Je ne sçaurois vous le dire, Socrate.

SOCRATE.

Vous pourriez au moins me dire que  
l'homme est ce qui se sert du corps.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Y-a-t-il quelque autre chose qui se sert  
ve du corps que l'Ame seule ?

ALCIBIADE.

Non, il n'y a qu'elle.

SOCRATE.

C'est elle qui commande ?

ALCIBIADE.

Tres-certainement.

SOCRATE.

Et il n'y a personne, je croy, qui ne soit  
forcé de reconnoistre...

ALCIBIADE.

Quoy ?

SOCRATE.

Que l'homme est une de ces trois choses-cy, ou l'Ame, ou le corps, ou le composé de l'un & de l'autre. Or nous sommes convenus que l'homme est ce qui commande au corps.

ALCIBIADE.

Nous en sommes convenus.

*Le premier Alcibiade.* 333

S O C R A T E.

Qu'est-ce donc que l'homme ? le corps commande-t-il à luy-mesme ? Non : car nous avons dit que c'est l'homme qui luy commande: ainsi le corps n'est pas l'homme.

A L C I B I A D E.

Il y a de l'apparence.

S O C R A T E.

Est-ce donc le composé qui commande le corps ? & ce composé seroit-ce l'homme ?

A L C I B I A D E.

Cela se pourroit.

S O C R A T E.

Rien moins que cela : car l'un ne commandant point, comme nous l'avons dit, il est impossible que les deux ensemble commandent.

A L C I B I A D E.

Cela est tres-vray.

S O C R A T E.

Puisque ni le corps, ni le composé de l'Ame & du corps ne sont donc pas l'homme, il faut de toute nécessité, ou que l'hom-

\* Car outre que cela est contradictoire, puisque celui qui ne commande point commanderait, il n'y a pas une troisième chose à qui les deux puissent commander. Si l'ame & le corps commandent, à qui commandent-ils ?



332 *Le premier Alcibiade.*

ALCIBIADE.

Je ne sçaurais vous le dire, Socrate.

SOCRATE.

Vous pourriez au moins me dire  
l'homme est ce qui se sert du corps.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Y-a-t-il quelque autre chose qui  
se sert du corps que l'Ame seule ?

ALCIBIADE.

Non, il n'y a qu'elle.

SOCRATE.

C'est elle qui commande ?

ALCIBIADE.

Tres-certainement.

SOCRATE.

Et il n'y a personne, je croy, qui  
soit forcé de reconnoître...

ALCIBIADE.

Quoy ?

SOCRATE.

Que l'homme est une de ces trois  
choses-cy, ou l'Ame, ou le corps, ou le  
pôté de l'un & de l'autre. Or nous  
sommes convenus que l'homme est  
qui commande au corps.

ALCIBIADE.

Nous en sommes convenus.

*Le premier Alcibiade.* 335

prennent & plus précisément nous, que  
notre Ame.

A L C I B I A D E.

Cela est tres-certain.

S O C R A T E.

Ainsi donc c'est un principe fort bien é-  
tabli, que lorsque nous nous entretenons  
ensemble vous & moy, en nous servant du  
discours, c'est mon Ame qui s'entretient a-  
vec la vostre; & c'est ce que nous disions il  
n'y a qu'un moment, que Socrate parle à  
Alcibiade, en adressant la parole, non pas  
au corps qui est exposé à mes yeux, mais à  
Alcibiade luy-mesme que je ne vois point,  
c'est-à-dire à son Ame.

A L C I B I A D E.

Cela est évident.

S O C R A T E.

Celuy qui nous ordonne de nous con-

336 *Le premier Alcibiade.*

ni un Laboureur en tant que Laboureur. Tous ces artisans & autres de cette nature, sont si éloignez de se connoistre eux-mesmes, \* qu'ils ne connoissent pas ce qui est particulièrement à eux; & que leur Art les attache à ce qui est encore plus éloigné que ce qui est à eux. Car ils ne connoissent que les choses qui appartiennent au corps & par lesquelles ils le guerissent & l'entretiennent.

A L C I B I A D E.

Tout cela est tres-vray.

S O C R A T E.

Si c'est donc une sagesse de se connoistre soy-mesme, il n'y a aucun de ces artisans-là qui soit sage par son Art.

A L C I B I A D E.

Je le trouve ainsi.

\* Les Medecins & les maistres d'exercice s'attachent bien à connoistre les corps, mais ils ne les connoissent que jusqu'à un certain point. car comme dit Hippocrate dans le traite de l'Antienne Medecine, ils se contentent de sçavoir ce que c'est que l'homme par rapport à ce qu'il mange & à ce qu'il boit, ou aux exercices qu'il fait; & ce qui peut luy arriver de chaque chose. Ainsi ils ne connoissent que certaines qualitez de la matiere, & ils n'en connoissent point l'essence. Il est plus aisé de connoistre l'essence de l'ame que celle du corps.

Soc.

*Le premier Alcibiade.* 335

prement & plus précisément nous, que  
notre Âme.

ALCIBIADE.

Cela est très-certain.

SOCRATE.

Ainsi donc c'est un principe fort bien é-  
tabli, que lorsque nous nous entretenons  
ensemble vous & moy, en nous servant de  
discours, c'est mon Âme qui s'entretient a-  
vec la vostre; & c'est ce que nous disons: il  
n'y a qu'un moment, que Socrate parle à  
Alcibiade, en adressant la parole, non pas  
au corps qui est exposé à mes yeux, mais à  
Alcibiade lui-même que je ne vois point:  
c'est-à-dire à son Âme.

ALCIBIADE.

Cela est évident.

SOCRATE.

Celui qui nous ordonne de nous entre-  
tenir nous-mêmes, nous apprend-elle  
de connoître notre Âme?

ALCIBIADE.

Je le croy.

SOCRATE.

Celui qui ne connoît que son corps, con-  
noît ce qui est à luy, & ne connoît pas ce  
qui est luy. Ainsi un Medecin ne se connoît  
pas son corps, & ne se connoît pas son

S O C R A T E.

S'il y a eu quelqu'un qui ait esté amoureux du corps d'Alcibiade, cen'est pas d'Alcibiade qu'il a esté amoureux, mais d'une des choses qui appartiennent à Alcibiade.

A L C I B I A D E.

J'en suis convaincu.

S O C R A T E.

Celuy qui est amoureux d'Alcibiade, c'est celuy qui est amoureux de son Ame.

A L C I B I A D E.

C'est une suite nécessaire de vostre principe.

S O C R A T E.

Voilà pourquoy celuy qui n'aime que vostre corps, se retire, dès que la beauté de ce corps commence à passer.

A L C I B I A D E.

Cela est vray.

S O C R A T E.

Mais celuy qui aime vostre Ame ne se retire jamais \* pendant que vous faites quelque progrès dans la vertu, & que vous vous rendez tous les jours plus honneste homme.

\* C'est ainsi que ce passage devoit estre traduit. Les Interpretes Latins y ont fait une faute pour ne s'estre pas souvenus qu' *en* a souvent la signification du temps present. *M. le Févre.*

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Et voilà aussi ce qui fait que je suis le seul qui ne vous quitte point, & qui demeure constant après que la fleur de vostre beauté est ternie, & que tous vos amans se sont retirez.

ALCIBIADE.

Vous me faites plaisir, Socrate, & je vous prie de ne me point quitter

SOCRATE.

Travaillez donc de toutes vos forces à devenir tous les jours plus beau.

ALCIBIADE.

J'y travailleray.

SOCRATE.

A voir ce qui vous arrive, il est bien aisé de juger qu'Alcibiade fils de Clinias n'a jamais eu, & n'a encore qu'un seul véritable amant; & cet amant fidèle\* c'est l'agréable Socrate, fils de Sophroniscus & de Phénarète.

ALCIBIADE.

Cela est certain.

SOCRATE.

Mais ne m'avez-vous pas dit lors que

\* Il raille sur sa laideur & sur sa basse naissance qu'il oppose à la beauté, à la bonne mine & à la noblesse de ses rivaux.

Beau, &  
dise, &  
encreux.

340 *Le premier Alcibiade.*

je vous ay abordé , que je ne vous avoy  
prévenu que d'un moment , & que vous  
aviez dessein de me parler , pour sçavoir  
pourquoy j'estois le seul qui ne me fuss  
pas retiré.

A L C I B I A D E.

Je vous l'ay dit , & cela est vray.

S O C R A T E.

Vous en sçavez presentement la raison  
c'est que je vous ay toujours aimé , & qu  
les autres n'ont aimé que ce qui est à vous  
La beauté de ce qui est à vous commence  
se passer, au lieu que la vostre ne commen  
ce qu'à fleurir. Et si vous ne vous laissez  
corrompre par le peuple , & que vous ne  
deveniez plus laid, je ne vous quitteray de  
ma vie. Mais je crains furieusement\* qu'a  
moureux du peuple comme vous estes  
vous ne vous perdiez vous - mesme par  
cette malheureuse inclination , comme ce  
la est arrivé à un grand nombre de nos  
meilleurs Atheniens. Car le peuple du ma  
gnanime Erechthe à un bel extérieur. Mais  
il faut le regarder au dedans , & luy oste

le d.  
à une  
venez.

le es  
le d.  
le d.  
le d.

\* Il estoit si amoureux du peuple qu'il ne cess  
soit de luy faire des largesses & de luy donner des  
spectacles & des jeux. Plutarque parle d'une dis  
tribution de deniers qu'il fit lorsqu'il estoit encor  
très-jeune, & qu'il portoit des caillies dans son sein.

ces beaux dehors qui nous le cachent.  
Croyez-moy donc, Alcibiade, prenez les  
précautions que je vous dis.

ALCIBIADE.

Quelles précautions ?

SOCRATE.

C'est de vous exercer, & de bien ap-  
prendre ce qu'il faut sçavoir avant que de  
s'occuper des affaires de la Republique,  
en sorte que vous soyez toujours muni d'un  
bon contrepoison, & que vous ne perissiez  
point dans un commerce si contagieux &  
si funeste.

ALCIBIADE.

Tout cela est fort bien dit, Socrate,  
mais tâchez de m'expliquer par quel mo-  
yen nous pourrons avoir soin de nous-  
mêmes.

SOCRATE.

Cela est déjà fait, car avant toutes choses  
nous avons établi ce que c'est que l'hom-  
me, & avec raison ; parce que nous crai-  
gnions que cela n'estant pas bien connu,  
nous n'eussions soin de toute autre chose  
que de nous-mêmes, sans nous en apper-  
cevoir. Nous sommes convenus ensuite,  
qu'il faut avoir soin de son Ame; que c'est  
la fin unique qu'on doit se proposer, &  
qu'il faut laisser à d'autres le soin du corps,



342 *Le premier Alcibiade.*

& de ce qui appartient au corps, comme les richesses.

ALCIBIADE.

Cela peut-il estre contesté?

SOCRATE.

Comment pouvons-nous entendre cette vérité \* d'une manière plus-claire & plus évidente? Car dès que nous l'aurons mise dans tout son jour, il est bien certain, que nous nous connoîtrons parfaitement nous-mêmes. Taschons donc au nom des Dieux de bien entendre le precepte de Delphes dont nous avons déjà parlé; car nous n'en comprenons pas bien encore toute la force.

ALCIBIADE.

Quelle force? que voulez-vous dire par là?

SOCRATE.

Je m'en vais vous communiquer ce que je soupçonne que veut dire cette inscription & le precepte qu'elle renferme. Il n'est guères possible de vous le faire entendre par d'autre comparaison que par celle-cy qui est tirée de la veue.

\* M. le Févre avoit raison de dire qu'il falloit lire *ὁ ἀνθρώπος*. pour *l'homme*, & qu'il faut traduire d'une manière plus claire. Socrate va reprendre la proposition qu'il avoit abandonnée, qui est de connoître l'essence universelle des choses, & tout ce qu'il va dire sur ce sujet est d'une beauté que rien n'égale.

*Le premier Alcibiade.* 341

des beaux dehors qui nous le cachent.  
Croyez-moy donc, Alcibiade, prenez les  
precautions que je vous dis.

ALCIBIADE.

Quelles précautions ?

SOCRATE.

C'est de vous exercer, & de bien apprendre ce qu'il faut sçavoir avant que de se mesler des affaires de la Republique, afin que vous soyez toujours muni d'un bon contrepoison, & que vous ne perissiez point dans un commerce si contagieux & si funeste.

ALCIBIADE.

Tout cela est fort bien dit, Socrate, mais tâchez de m'expliquer par quel moyen nous pourrons avoir soin de nous-mêmes.

SOCRATE.

Cela est déjà fait, car avant toutes choses nous avons établi ce que c'est que l'homme, & avec raison ; parce que nous craignons que cela n'étant pas bien connu, nous n'eussions soin de toute autre chose que de nous-mêmes, sans nous en apercevoir. Nous sommes convenus en outre qu'il faut avoir soin de son Âme ; que l'unique fin qu'on doit se proposer

344 *Le premier Alcibiade.*

image, dans cette petite partie \* qu'on appelle d'un nom qui signifie une poupee, parce qu'elle est l'image de celui qui s'y voit. **A L C I B I A D E.**

Cela est vray.

**S O C R A T E.**

Un œil donc pour se voir dans un autre œil, doit regarder dans cette partie de l'œil, qui est la plus belle, & qui a seule la faculté de voir.

**A L C I B I A D E.**

Qui en doute ?

**S O C R A T E.**

Car s'il attachoit ses regards sur quelque autre partie du corps de l'homme ou sur quelque autre objet, à moins qu'il ne fust semblable à cette partie de l'œil qui voit, il ne se verroit nullement luy-mesme.

**A L C I B I A D E.**

Vous avez raison.

**S O C R A T E.**

Un œil donc qui veut se voir luy-mesme, doit regarder dans un autre œil ; & dans cette partie de l'œil où reside toute la vertu, c'est-à-dire la veuë.

\* Il y a dans le texte Grec une faute que je me donne qu'on y ait laissée : car que signifie *το φη* sommet ? Il faut lire *το* ; *λω* : c'est la prunelle, *το* *ω* *ρ* *η* , *pupilla* , poupee.

*Le premier Alcibiade.* 343

ALCIBIADE.

Comment dites-vous ?

SOCRATE.

Prenez bien garde. Si cette inscription parloit à l'œil comme elle parle à l'homme, & qu'elle luy dist : *Connois-toy toy-mesme* ; que croirions-nous qu'elle luy ordonneroit ? Ne croirions-nous pas qu'elle luy ordonneroit de se regarder dans une chose dans laquelle l'œil peut se voir ?

ALCIBIADE.

Cela est évident.

SOCRATE.

Cherchons donc cette chose dans laquelle, en nous y regardant, nous puissions voir & cette chose-là, & nous-mêmes.

ALCIBIADE.

On peut se voir dans des miroirs & dans d'autres corps semblables.

SOCRATE.

Vous dites fort bien. N'y-a-t-il pas aussi dans l'œil quelque petit endroit qui fait le même effet qu'un miroir ?

ALCIBIADE.

Il y en a un assurément.

SOCRATE.

Vous avez donc remarqué que l'œil se voit

344 *Le premier Alcibiade.*

image, dans cette petite partie \* qu'on appelle d'un nom qui signifie une poupée, parce qu'elle est l'image de celuy qui s'y voit. *ALCIBIADE.*

Cela est vray.

*SOCRATE.*

Un œil donc pour se voir dans un autre œil, doit regarder dans cette partie de l'œil, qui est la plus belle, & qui a seule la faculté de voir.

*ALCIBIADE.*

Qui en doute ?

*SOCRATE.*

Car s'il attachoit ses regards sur quelque autre partie du corps de l'homme ou sur quelque autre objet, à moins qu'il ne fust semblable à cette partie de l'œil qui voit, il ne se verroit nullement luy-mesme.

*ALCIBIADE.*

Vous avez raison.

*SOCRATE.*

Un œil donc qui veut se voir luy-mesme, doit regarder dans un autre œil ; & dans cette partie de l'œil où reside toute la vertu, c'est-à-dire la veüe.

\* Il y a dans le texte Grec une faute que je m'empresse de corriger, bonne qu'on y ait laissée : car que signifie *το* *φωσος* *σώματος* ? Il faut lire *το* *λεω* : c'est la prunelle, *το* *λεω*, *pupilla*, poupée.

ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

Mon cher Alcibiade n'en est-il pas de  
même de l'Ame? pour se voir ne doit-elle  
pas se regarder dans l'Ame\* & dans cette  
partie de l'Ame où s'engendre toute la ver-  
tu qui est la sagesse? ou bien ne doit-elle  
pas se regarder dans quelque autre chose  
encore plus noble, à laquelle cette partie  
de l'Ame ressemble en quelque façon?

ALCIBIADE.

Il me le semble, Socrate.

SOCRATE.

Mais pouvons-nous trouver quelque  
partie de l'Ame qui soit plus divine que

\* C'est-à-dire dans nostre intelligence, dans  
nostre entendement. Il faut bien remarquer avec  
quelle sagesse Socrate s'exprime icy. En parlant  
de nostre ame il reconnoît que la sagesse s'y en-  
gendre, c'est à dire qu'elle luy vient du dehors, car  
elle n'est pas sa lumière à elle-même : elle luy  
vient de Dieu. Et huit lignes plus bas en parlant  
de l'intelligence divine, il n'a garde de dire où  
s'engendre la science, la sagesse, mais il dit où rési-  
de, car elle est elle-même la sagesse & la source de  
la sagesse. Les Interpretes Latins qui n'ont pas de-  
mêlé cette exactitude de Socrate ont corrompu  
toute la beauté de ces passages par leurs tradu-

celle où résident la science & la sagesse.

ALCIBIADE.

Non certainement.

SOCRATE.

*pour se re-  
garder en Dieu  
on se bien  
connoître.*

C'est donc dans cette Ame dont la  
n'est que l'image, c'est dans cette Ame  
vaine qu'il faut se regarder, & y bien  
remplir toute la Divinité, c'est-à-dire  
& la sagesse, pour se connoître soy-  
même parfaitement ?

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Se connoître soy-même, c'est  
sagesse, comme nous en sommes con-  
vinçus.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Ne nous connoissant pas nous-mêmes  
& n'estant point sages de cette sagesse  
ne sçaurions connoître ni nos biens  
ni nos maux. Car il n'est pas possible que  
celui qui ne connoist pas Alcibiade, con-  
noisse ce qui est à Alcibiade appartenant  
à Alcibiade.

ALCIBIADE.

Cela ne se peut.

SOCRATE.

Ce n'est qu'en nous connoissant  
nous-mêmes, que nous pouvons connoître

*Le premier Alcibiade.* 347

ce qui est à nous, nous appartient. Si nous ne connoissons pas ce qui est à nous, nous ne connoistront pas non plus ce qui regarde les choses qui sont à nous.

ALCIBIADE.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Nous avons donc mal fait tantost quand nous sommes convenus qu'il y a des gens qui ne se connoissent pas eux-mesmes, & qui cependant connoissent ce qui est à eux, sans connoistre les choses qui appartiennent à ce qui est à eux. Car ces trois connoissances, se connoistre soy-mesme, connoistre ce qui est à soy, & connoistre les choses qui appartiennent à ce qui est à soy, sont liées ensemble; elles sont l'action d'un mesme homme, & l'effet d'un seul mesme Art.

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Tout homme qui ne connoist pas les choses qui sont à luy, ne connoistra pas non plus celles qui sont aux autres.

ALCIBIADE.

Cela est constant.

SOCRATE.

Ne connoissant pas celles qui sont aux



autres, il ne connoitra pas celles qui sont à la ville.

ALCIBIADE.

C'est une consequence seure.

SOCRATE.

Un tel homme ne scauroit donc jamais estre un bon homme d'estat; il ne scauroit mesme estre un bon œconome pour gouverner une maison: que dis-je, il ne scauroit se bien gouverner luy-mesme, car il ne sçait ce qu'il fait; ne sçachant ce qu'il fait, il est impossible qu'il ne fasse des fautes.

ALCIBIADE.

Cela est impossible autrement.

SOCRATE.

Faisant des fautes, ne fait-il pas mal & en particulier & en public? Faisant mal, n'est-il pas malheureux? estant malheureux, n'envelope-t-il pas dans ses malheurs ceux qui luy obeïssent?

ALCIBIADE.

Qui pourroit le nier?

SOCRATE.

Il n'est donc pas possible que celuy qui n'est ni bon ni sage, soit heureux.

ALCIBIADE.

Non, sans doute.

SOCRATE.

Tous les vicieux sont donc malheureux.

*riches  
pourroient  
être heureux.*

ALCIBIADE.

Je l'avouë.

SOCRATE.

Ce n'est donc point par les richesses que l'homme se delivre de les malheurs, mais par la sagesse?

ALCIBIADE

Assurément.

SOCRATE.

Ainsi, mon cher Alcibiade, les villes pour estre heureuses n'ont besoin ni de murailles, ni de vaisseaux, ni d'arsénaux, ni de troupes, ni de grandeur : la seule chose dont elles ont besoin, c'est de vertu; si vous voulez bien faire les affaires de la Republique, il faut que vous donniez la vertu à vos Citoyens.

*Le bonheur  
des villes  
des états &  
suyt dans la  
vertu.*

ALCIBIADE.

C'est une verité constante.

SOCRATE.

Mais peut on donner ce qu'on n'a pas?

ALCIBIADE.

Comment le donneroit-on?

SOCRATE.

Il faut donc avant toutes choses, que vous pensiez à acquérir de la vertu, vous tout homme qui ne veut pas seulement avoir soin de luy & des choses qui sont à luy, mais aussi avoir soin de la ville & des

choses qui appartiennent à la ville.

ALCIBIADE.

Sans difficulté.

SOCRATE.

Vous ne devez donc pas penser à acquiescer pour vous ou pour vostre ville à un grand empire & le pouvoir absolu de faire tout ce qu'il vous plaira ; mais vous devez penser uniquement à acquiescer de la sagesse & de la justice.

ALCIBIADE.

Cela me paroist tres-vray.

SOCRATE.

On ne peut  
plaire à Dieu  
que par la sa-  
gesse & par la  
justice.

Car si vous & vostre ville vous voulez gouverner sagement & justement , vous plairez à Dieu.

ALCIBIADE.

J'en suis persuadé.

SOCRATE.

Pour se con-  
duire sage-  
ment & juste-  
ment , il faut  
se regarder en  
Dieu.

Et vous vous gouvernerez sagement & justement , si , comme je vous l'ay dit tantost , vous vous regardez toujours dans la Divinité , dans cette lumiere resplendissante , seule capable de faire connoître la verité.

ALCIBIADE.

Il y a bien de l'apparence.

SOCRATE.

Car vous regardant dans cette lumiere

vous vous verrez vous même, vous verrez  
vous connoistrez vos veritables biens.

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Ainsi vous ferez toujours bien.

ALCIBIADE.

Certainement.

SOCRATE.

Si vous faites toujours bien, j'ose vous  
répondre & me rendre garent que vous  
serez toujours heureux.

*Le bonheur est  
la récompense  
des bonnes  
actions.*

ALCIBIADE.

Vous estes sur cela un tres-bon garent,  
Socrate.

SOCRATE.

Mais si vous vous gouvernez injuste-  
ment; & qu'au lieu de regarder la Divi-  
nité & la veritable lumiere, vous regar-  
dez dans ce qui est sans Dieu, & plein de  
ténèbres, vous ne ferez, & cela ne peut  
être autrement, que des œuvres de téné-  
bres, que des œuvres pleines d'impiété,  
puisque que vous ne vous connoistrez pas  
vous même.

*Ceux qui re-  
gardent les té-  
nèbres ne font  
que des œu-  
vres de téné-  
bres.*

ALCIBIADE.

Je le trouve ainsi.

SOCRATE.

Mon cher Alcibiade, representez vous

352 *Le premier Alcibiade.*

Effets terri-  
bles du son-  
neil au folu.  
qui n'est pas  
accompagné de  
sagesse.

quelqu'un qui ait le pouvoir de tout faire  
qui n'ait point de jugement; que doit-on  
attendre, & que ne luy arrivera-t-il point  
Par exemple, qu'un malade ait le pou-  
voir de faire tout ce qui luy viendra dans  
l'esprit; qu'il n'ait aucun principe de Mé-  
decine; qu'il s'empporte contre tout le monde  
& que personne n'ose luy rien dire, ni le  
retenir: que luy arrivera-t-il? il corrompra  
sans doute son corps, & se rendra incur-  
able.

A L C I B I A D E.

Cela est tres-certain.

S O C R A T E.

Que dans un vaisseau, quelqu'un, qui  
n'aura ni le bon sens ni l'habileté d'un Pilote,  
ait pourtant la liberté de faire tout  
ce que bon luy semblera, vous voyez vous  
même tout ce qui ne peut manquer de luy  
arriver à luy & à ceux qui s'abandonnent  
à sa conduite.

A L C I B I A D E.

Ils ne peuvent tous manquer de périr.

S O C R A T E.

Il en est de même des Villes, des Ro-  
yaumes, & de tous les Estats, s'ils sont  
gouvernez par des hommes sans sagesse.

La perte des  
Villes, & des  
Estats est sen-  
sible quand la ver-  
té n'y régné  
pas.

\* Quand la sagesse manque, la puissance ab-  
usée porte toujours les hommes hors des bornes  
de leur devoir, & leur fait fouler aux pieds la Re-  
ligion & la Justice.

avez de la vertu, leur perte est seure.

ALCIBIADE.

Il est impossible que cela soit autrement.

SOCRATE.

Par consequent, mon cher Alcibiade, si vous voulez estre heureux, il ne faut point acquerir un grand Empire pour vous ni pour vostre République, mais il faut acquerir la vertu.

ALCIBIADE.

Assurément.

SOCRATE.

\* Et avant qu'on ait acquis cette vertu, *il est plus*  
il est meilleur & plus avantageux, je ne *avantageux*  
s pas à un enfant, mais à un homme, *aux anciens*  
obeyr à celuy qui est plus vertueux, que *d'obeyr que*  
commander luy-mesme. *commander*

ALCIBIADE.

Cela me paroist ainsi.

SOCRATE.

Ce qui est meilleur, est aussi plus beau.

ALCIBIADE.

Sans doute.

\* Socrate après avoir confondu l'orgueil d'Alcibiade, acheve de le terrasser, en le reduisant à prononcer cet horrible arrest contre luy-mesme qu'il n'est digne que d'estre esclave, parce qu'il n'a point de vertu; car il n'y a que la vertu qui fasse des hommes libres.

S O C R A T E.

Ce qui est plus beau, est aussi plus libre  
& plus convenable.

A L C I B I A D E.

Sans difficulté.

S O C R A T E.

Il est digne  
d'estre es-  
clave.

Il est donc sçant & convenable au  
cieux, d'estre esclave, car cela luy est né-  
cessaire.

A L C I B I A D E.

Assurément

S O C R A T E.

Le vice est  
digne du  
libre.

Le vice est donc une chose basse  
convenable à un Esclave ?

A L C I B I A D E.

Cela me paroist.

S O C R A T E.

La noblesse de la  
vertu.

Et la vertu est une chose noble, &  
ne convient qu'à un homme libre.

A L C I B I A D E.

Cela ne peut estre contesté.

S O C R A T E.

Il faut donc éviter cette bassesse, &  
ne convient qu'aux esclaves.

A L C I B I A D E.

Très-assurément, Socrate.

S O C R A T E.

Eh bien, mon cher Alcibiade, sçavez-  
vous donc l'estat où vous estes? estes-  
vous dans cette noble disposition, si sçavez-



*Le premier Alcibiade.* 355

Homme de vostre naissance ? où . . . .

ALCIBIADE.

Ah , Socrate , que je le sens , cet estat  
vous parlez.

SOCRATE.

Mais sçavez-vous comment vous pour-  
vous tirer de cet estat, que je n'oïerois  
nommer en parlant d'un homme fait com-  
vous ?

ALCIBIADE.

Oùy je le sçay.

SOCRATE.

Comment pourrez-vous donc vous en ti-

ALCIBIADE.

Je m'en tireray s'il plaist à Socrate.

SOCRATE.

Vous dites fort mal , Alcibiade.

ALCIBIADE.

Comment faut-il donc dire ?

SOCRATE.

Il faut dire , s'il plaist à Dieu.

ALCIBIADE.

Eh bien , je dis donc , s'il plaist à Dieu,

*On ne peut  
rien sans la  
secours de  
Dieu.*

C'est sur cecy sans doute que Plutarque écrit  
Alcibiade frappé des raisons victorieuses de  
Socrate , faisoit comme un coq qui après un long  
combat va traisnant l'aile & se confesse vaincu ,  
que Socrate par ses beaux discours le piquoit jus-  
qu'au vif , & luy faisoit verser des larmes.



356 *Le premier Alcibiade.*

& j'ajoute que nous allons désormais charger de perionnage, vous ferez le mien & je feray le vostre ; c'est à dire que \* je vais vous faire la cour comme vous l'avez faite jusqu'icy.

S O C R A T E.

Si cela est , mon cher Alcibiade : qu'on dit de la Cicogne, on pourra le dire de l'Amour que j'ay pour vous : car après qu'il aura fait éclore & qu'il aura nourri dans vostre sein un petit Amour ainsy le petit Amour l'échauffera & le nourrira son tour dans sa vieillesse

A L C I B I A D E.

Cela fera , & dès ce jour je vais me pliquer à la justice.

\* Ce passage est corrompu dans le texte grec. On lit : *ὁ δὲ σοκράτης ἡρώδης ὁ σοκράτης*. ou *ὁ δὲ σοκράτης ἡρώδης ὁ σοκράτης* : je feray vostre pedagogue comme vous avez esté le mien. On a vu que Socrate suivait tout Alcibiade comme son pedagogue : de sorte qu'Alcibiade va suivre à son tour Socrate, mais non pour apprendre de luy, & non pas pour l'ignorer. En Grece on donnoit des pedagogues aux enfans, parce qu'ils alloient aux écoles publiques & qu'il n'y avoit des maîtres particuliers pour les gens de la premiere qualité qui mesme s'en servoient que rarement. M. le Fév. Dans la traduction , il a fallu mettre un équivalent au mot de *pedagogue*, n'y auroit pas esté susceptible.

## SOCRATE.

Je souhaite que vous perséveriez toute  
votre vie dans ce dessein, \* mais je vous  
en crains beaucoup. Ce n'est pas  
mon dessein de vostre bon naturel,

l'évenement fit bien voir que cette crainte  
ne n'estoit que trop bien fondée Alcibia-  
de pour son bon naturel, avec ses grandes qua-  
lités perdit entierement, & fit des maux infi-  
niment aux Athéniens. Il s'abandonna aux plaisirs,  
sans le luxe, & prit à toutes mains sans au-  
cun respect pour l'honnesteté & pour la bienfai-  
tance. Il prit mal, il dépensa encore plus mal,  
il courut à son intemperance & à ses débau-  
ches. Au lieu de suivre la justice, il gouverna d'u-  
ne licenceuse, pleine de dissolution, &  
de fourberies & de ruses, & il s'emporta à  
des emens de colere qui causerent de très-  
grands malheurs. Tous les maux ne vinrent que  
par l'absence du Lycee, & d'avoir oublié les sa-  
çons de Socrate. La maladie d'Alcibiade de-  
vint terrible dès qu'il eut quitté ce Medecin. Il  
comme une fièvre chaude qui luy renver-  
sa, & qui le fit courir comme un torcé,  
ce elle le poussa à l'assemblée des Athe-  
niens. L'Assemblée elle le jeta sur mer, de la  
ville, de là à Lacedemone, de Lacedemo-  
ne aux Perles, de chez les Perles à Samos,  
de Samos à Athènes, d'Athènes encore dans l'Hel-  
les, & de là enfin, elle le continua dans un  
village de la Phrygie, où il vivoit obscurement en-  
tre les bras d'une femme débauchée, & où il fut  
enfin terriblement tué.

c'est que la force des exemples qui régneront  
dans cette ville, m'épouvante : je tremble  
qu'ils ne soient plus forts que vous &  
moy.



## A R G U M E N T

D U

S E C O N D A L C I B I A D E .

*LA Pieté est l'unique source du bonheur des hommes , & la Priere nous attire seule la Pieté. C'est par elle que nous entretenons un commerce continu avec Dieu, que nous luy representons nos besoins , & que nous attirons de luy ses graces. Ainsi c'est dans la Priere que consiste l'essence de la Religion ; car les prieres sont proprement les vœux d'une Ame penetrée de pieté, qui découvre à Dieu sa misere pour le supplier de la guérir. Mais nos passions remplissent nostre esprit de tant de pensées, que ne connoissant ni nos biens ni nos maux , & ne suivant que nos passions , nous faisons tous les jours à Dieu des prieres qui nous seroient superflues & deviendroient de veritables imprecations , si Dieu nous exauçoit. Il n'y a donc rien de si important que*

la priere, rien qui demande tant de prudence & tant d'attention, & rien pourtant que nous fassions si temerairement, & avec plus de negligence. Platon s'éleve icy contre cet abus, il enseigne que pour bien prier il faut connoistre ses biens & ses maux; qu'on ne peut apprendre que de Dieu à les connoistre; & par consequent qu'il n'y a que Dieu qui puisse dissiper les tenebres de nostre Ame, & nous enseigner à prier. Jusques-là il n'y a point de prieres que nous puissions faire sagement de nous-mesmes sans nous exposer à de grands dangers. Mais en attendant demeurerons-nous sans prier dans le besoin continuel où nous sommes du secours de Dieu? il y auroit de la stupidité ou de l'orgueil dans cette inaction. Certainement il vaudroit mieux que l'Ame demeurast dans le silence, que de demander à Dieu des maux en voulant luy demander des biens, mais Dieu luy a donné une ressource dans cette ignorance, en inspi-

rant

du second Alcibiade. 361

ont pendant les temps mesme de  
tribres, une priere qui nous enseigne  
nous abandonner à luy, & à luy  
mander qu'il fasse en nous sa volon-  
& non pas la nostre. De toutes les  
vres que les hommes peuvent faire,  
c'est la plus agreable a Dieu, & c'est  
ce que Socrate veut qu'on fasse conti-  
nuellement. Quand Dieu nous aura  
instruits, & qu'il nous aura instruits,  
nous nous luy demanderons ce que nous  
aurons necessaire; car comme nous  
parlerons que par, & qu'il nous instruira  
manderons le necessaire. Car il est  
et toujours, & qui ne nous refuse  
de nous accorder, & qui ne nous refuse  
ce veritablement. Voilà ce que  
il veut enseigner dans ce Dialogue  
on peut appeller Saint, car il est rem-  
de maximes très-dignes du Chris-  
tisme, & très-utiles pour la Politi-  
, & pour la Religion. Comme lors-  
Socrate dit que toutes les sciences  
du monde sans la science de ce

tre utiles ; comme lorsqu'il  
que Dieu ne se laisse pas corrompre  
des presens , & qu'il ne regarde  
aux sacrifices & aux offrandes  
chans , mais à la justice & à la  
tété de ceux qui l'invoquent.  
me lorsqu'il assure que Dieu  
& qu'il est le Maître d'exaucer  
rejeter nos vœux. D'où il s'en  
lorsqu'il les exauce , c'est un  
qu'il fait , & non pas une justice  
rend. Il y a plusieurs autres  
qu'on remarquera aisément ,  
sont très-sensibles. Ce Dialogue  
suite du Dialogue precedent. Sa  
premier , Alcibiade a paru peu  
des choses humaines , dans ces  
paroit fort ignorant dans les ch  
vines ; car elles ont entr'elles  
grande liaison , que quand on ignore  
unes , on ignore necessairement  
tres , comme Socrate l'a démontré  
sant voir que connoistre Dieu  
noistre soy-mesme , & connoistre  
est à soy & ce qui est aux autres

second Alcibiade. 363

en seul & mesme Art. On re-  
en passant, comme on l'a déjà  
e Dialogue est, font comme  
ntres, par l'action. C'est ce  
que qui l'anime & qui fait  
grandes beautés.

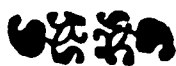
int plus que sçavoir en quel  
on suppose qu'il a esté fait.  
it les interpretes, on fait tom-  
dans un inconvenient très-  
car après avoir dit qu'Ar-  
oy de Macedoine a esté tué, il  
Periclès comme d'un homme  
encore en vie, contre ce que  
certainement, qu'Archelaus  
core après la mort de Peri-  
e fut assassiné que vingt ans  
contre ce que Platon dit luy-  
s le Gorgias & dans le Théa-  
s verrons dans les remarques  
trompé les Interpretes. Ce-  
pent établir que Socrate tint  
à Alcibiade la premi-



364      Argument , &c.

*riclés qui mourut la dernière année de l'Olympiade 87. Archelaus , qui tua Perdiccas , régna sept ans , & fut tué ensuite la dernière année de l'Olympiade 92. Cela mene naturellement au temps de ce Dialogue. Ceux qui font régner Archelaüs seize ans , ou Perdiccas vingt-trois , font survivre Archelaüs à Alcibiade & à Socrate.*

*Ce Dialogue est du mesme caractère que le precedent , μαιευτικός , c'est-à-dire , que Socrate fait trouver à Alcibiade les veritez qu'il veut luy enseigner ; & en mesme temps il est moral comme le premier.*



LE SECOND  
ALCIBIADE,

OU

DE LA PRIERE.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

**A**LCIBIADE, allez-vous dans ce temple pour y faire vos prieres ?

ALCIBIADE.

Oüy, Socrate, c'est mon dessein.

SOCRATE.

Aussi vous me paroissez bien réveur, & je vous voy les yeux attachez à terre, comme un homme qui pense à quelque chose de fort sérieux.

ALCIBIADE.

A quoy penserois-je, Socrate ?

SOCRATE.

A quoy vous penseriez ? à quelque chose de très-important, ce me semble. Car d'au-

366 *Le second Alcibiade,*

il pas vray que lorsque nous adressons nos prieres aux Dieux, soit en public, soit en particulier, les Dieux nous accordent certaines choses, & qu'ils nous en refusent d'autres? qu'ils exaucent ceux cy, & qu'ils rejettent ceux-là?

ALCIBIADE.

Cela est très-vray.

SOCRATE.

*La priere demande beaucoup de sagesse & de prudence.*

Ne croyez-vous donc pas que la priere demande beaucoup de précaution & de prudence, de peur que sans qu'on s'en aperçoive on ne demande aux Dieux de grands maux en pensant leur demander des biens & que les Dieux ne se trouvent dans la disposition d'accorder ce qu'on leur demande, comme ils l'accorderent à Oedipe, qui les pria que ses enfans décidassent leurs droits par l'épée. Ce malheureux pere, qui pouvoit prier les Dieux d'éloigner de luy les maux dont il estoit accablé, s'en attire encore de nouveaux par ses imprecations horribles; car ses vœux furent exaucés, & ce fut pour la famille une source de malheurs épouvantables qu'il n'est pas nécessaire de vous conter en détail.

ALCIBIADE.

Mais, Socrate, vous me parlez là d'un ton furieux: Pouvez-vous croire qu'un ho-

me dans son bon sens eust pû faire ces sortes de prieres?

S O C R A T E.

Estre furieux vous paroist donc opposé à estre sage ?

A L C I B I A D E.

Assurément.

S O C R A T E.

Ne trouvez-vous pas qu'il y a des hommes qui sont fous, & d'autres qui sont sages ?

A L C I B I A D E.

Oüy.

S O C R A T E.

Voyons - donc , tâchons de les bien connoistre , & de les bien distinguer : car vous convenez qu'il y en a qui sont fous, d'autres qui sont sages , & d'autres qui sont furieux.

**A L C I B I A D E.**

Non assurément.

**S O C R A T E.**

Y-en-a-t-il une troisième espèce qui ne soient ni malades ni sains ?

**A L C I B I A D E.**

\* Non , cela ne se peut.

**S O C R A T E.**

Car il faut nécessairement qu'un homme soit sain ou malade , il n'y a point de milieu.

**A L C I B I A D E.**

Il me le semble.

**S O C R A T E.**

Mais sur la sagesse & sur la folie, est-ce la même chose , à votre avis ?

**A L C I B I A D E.**

Comment dites-vous ?

**S O C R A T E.**

Je vous demande s'il faut nécessairement qu'un homme soit fou ou sage, ou s'il y a un certain milieu qui fasse qu'il ne soit ni sage ni fou ?

\* Si on vouloit chicaner, on pourroit dire qu'il y a un troisième état qui est celui des convalescens, car ils ne sont pas encore sains, & ils ne sont pas non plus malades. Mais cela n'est pas vrai au fond , car à la rigueur un convalescent n'est plus dans la maladie , il est entré dans le chemin de la santé.

\* ALCIBIADE.

\* Non, il n'y a point de milieu.

SOCRATE.

Il faut donc necessairement qu'il soit  
un ou l'autre.

ALCIBIADE.

Je le trouve ainsi.

SOCRATE.

Ne venez-vous pas de tomber d'accord  
que la fureur est opposée à la sagesse ?

ALCIBIADE.

Oüy.

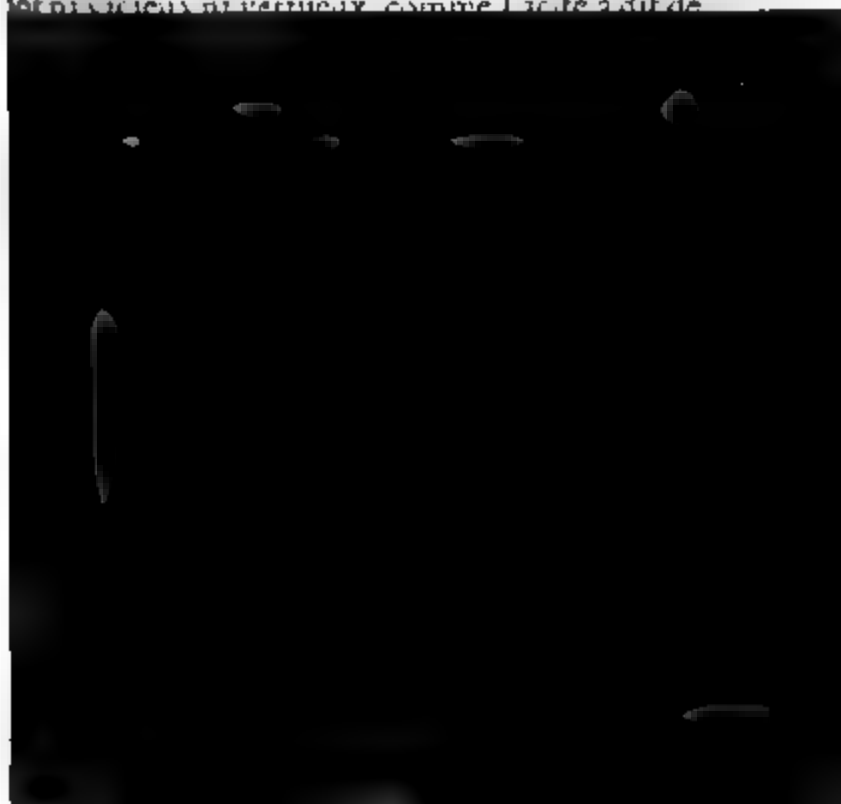
SOCRATE.

Et qu'il n'y a point de milieu qui fasse  
qu'un homme ne soit ni sage ni fou ?

ALCIBIADE.

J'en suis tombé d'accord.

\* On oppose à cela qu'entre la vertu & le vice, il  
y a un certain milieu, c'est l'estat de ceux qui ne  
sont ni vicieux ni vertueux, comme Tacite a dit de



S O C R A T E .

Mais se peut-il qu'une mesme chose  
deux contraires qui luy soient opposez

A L C I B I A D E .

Nullement.

S O C R A T E .

La folie & la fureur seront donc  
seule & mesme chose ?

A L C I B I A D E .

Cela me paroist ainsi.

S O C R A T E .

Quand nous dirons donc que tous  
fous sont furieux, nous dirons bien ?

A L C I B I A D E .

Certainement.

S O C R A T E .

Sans aller plus loin; Parmi tous les ho-  
mes de vostre âge, s'il y en a de fous  
comme il y en a sans doute, & à l'âge  
dessus, car je vous prie, ne trouvez-vous  
que dans cette ville, les sages y sont bi-  
rars, & les fous en fort grand nombre  
appelleriez-vous ces fous-là des furieux

A L C I B I A D E .

Sans difficulté.

S O C R A T E .

*Difficulté que  
Socrate oppose  
à ce qu'Alci-  
biade vient de  
reconnoistre.*

Mais pensez-vous que nous fussions bi-  
en seurés au milieu de tant de furieux,  
que nous n'eussions pas déjà porté la pei-

de ce commerce, en souffrant d'eux tout ce  
qu'on doit attendre de gens furieux? prenez  
donc bien garde, mon cher Alcibiade, que  
rien de chose ne soit autrement que vous ne la  
des.

ALCIBIADE.

Comment est-elle donc, car je vois bien  
qu'elle pourroit estre autrement que je ne  
suis.

SOCRATE.

Il me le semble aussi, & c'est ce qu'il  
faut examiner de cette maniere.

ALCIBIADE.

De quelle maniere?

SOCRATE.

Je vais vous le dire; il y a des malades,  
n'est-ce pas?

ALCIBIADE.

Qui en doute.

SOCRATE.

Est-ce une necessité absoluë que tout ma-  
lade ait la goutte, ou la fièvre, ou mal aux  
yeux? & ne croyez-vous pas qu'il peut n'a-  
voir aucun de ces maux-là, & estre pourtant  
malade d'une autre maladie? Car il y en a  
plusieurs espèces, & ce ne sont pas les seu-

*Solution de  
cette diffi-  
culté.*

ALCIBIADE.

J'en suis persuadé.

SOCRATE.

Tout mal d'yeux vous paroist une ma-  
ladie; mais toute maladie vous paroist-elle  
un mal d'yeux?

Q vj



Non assurément ; je ne voy pourtant pas ce que cela prouve.

SOCRATE.

Mais si vous voulez me suivre , je suis persuadé que nous le trouverons a peu près. Vous savez ce mot du Poete, \* deux hommes qui vont ensemble.

\* Platon melle souvent dans son discours des passages des Poetes sans en avertir. Pour bien entendre ce passage , & pour en connoistre toute la grace , il faut se souvenir du mot qu'Homere met dans la bouche de Diomedes lorsque Nestor propose d'envoyer des espions dans le camp des Troyens. Car il dit , *Mon courage me porte à aller dans l'armée des ennemis, mais si quelqu'un veut m'accompagner j'en auray plus de hardiesse & plus de confiance, car deux hommes qui vont ensemble voyent mieux les choses, l'un voit ce que l'autre ne voit pas, un homme seul quoy qu'il ne manque pas de prudence, a cependant toujours moins de vigueur & moins d'activité dans l'esprit.* Iliad. k. v. 224. Il y a donc icy une manifeste allusion à ce passage. Homere dit οὐτε δι' ἑξορῶν. Deux hommes qui vont ensemble. Et Platon dit οὐτε δι' ἐξορῶν. Deux hommes qui examinent ensemble. Mais parce qu'Homere n'est pas si connu aujourd'hui qu'il l'estoit du temps de Platon , j'ay éclairci le passage dans la traduction , en ajoutant , vous savez ce mot du Poete. Sans cela l'allusion n'auroit pas esté sensible. Les interpretes Latins ont glissé dessus sans la sentir.

ALCIBIADE.

Je vous suis de toutes mes forces, Socrate.

SOCRATE.

Ne sommes-nous pas convenus que le mal d'yeux est une maladie, & que cette maladie n'est pas un mal d'yeux ?

ALCIBIADE.

Nous en sommes convenus.

SOCRATE.

Et avec raison, car tous ceux qui ont la fièvre sont malades; mais tous ceux qui sont malades n'ont pas la fièvre ou la goutte, ou mal aux yeux. Tous ces maux sont des maladies; mais les Medecins assurent que ce sont autant de maladies differentes par leurs effets, car elles ne sont pas toutes semblables, & on ne les traite pas toutes de la même façon, mais selon leur nature & leur violence. Il y a plusieurs sortes d'Artisans, n'est-ce pas? il y a des Cordonniers, des Maçons, des Architectes, des Sculpteurs, des Peintres, & une infinité d'autres qu'il n'est pas nécessaire de nommer; ils ont partagé entre eux le travail. Ils sont tous artisans, mais ils ne sont pas tous Sculpteurs ou Architectes.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Les hommes ont partagé de même la

*Les hommes*

374 *Le second Alcibiade,*

paragraphe  
entre eux  
me il, ont  
paragraphe  
l'indus-

folie entre eux. Ceux qui en ont la plus grande partie, nous les appellons des furieux, des insensés. Ceux qui en ont un peu moins, nous les appellons des fous & des étourdis; mais eux cherchant à cacher ces vices sous des noms honorables & spécieux, ils appellent les premiers des hommes magnanimes, de grands courages, & les autres il les appellent des simples, ou bien ils disent que ce sont des gens qui n'ont aucune méchanceté, mais qui ont peu d'expérience & beaucoup de jeunesse. Vous trouverez encore plusieurs autres noms dont ils déguisent leur foible: mais ce sont autant de sortes de folie, qui ne diffèrent que comme un Art diffère d'un autre Art, & une maladie d'une autre maladie. Ne le trouvez-vous pas comme moi?

ALCIBIADE.

Tout comme vous.

SOCRATE.

Revenons donc à nostre sujet. Nostre premier dessein a esté de connoistre & de distinguer exactement ceux qui sont fous & ceux qui sont sages: Car nous sommes tombez d'accord qu'il y a des sages & des fous, n'est-ce pas?

ALCIBIADE.

Oüy, nous en sommes tombez d'accord.

ES. A. L. MYET:

S. C. I. L. - 1

N'appeliez-vous pas l'âge d'or <sup>l'homme</sup>  
celui qui ne savait rien de rien, et qui ne <sup>10</sup>  
savait rien de rien ni l'un ni l'autre <sup>15</sup>

A. C. I. L. A. D. I.

A. Jeune homme:

S. C. I. L. A. T. I.

Ceux qui ne savaient ni ce qu'il faut de-  
re, ni ce qu'il faut faire, n'ignorent-ils pas  
qu'ils duient & qu'ils font ce qu'il ne faut  
pas? A. C. I. L. A. T. I.

Il me le semble.

S. C. I. L. A. T. I.

Je vous disais qu'Oedipe était un  
homme sage, mais encore aujourd'hui  
en trouverez une infinité de gens qui  
transporteront comme lui par un  
moment de colère, demanderont des  
véritables maux en pensant aux  
véritables biens. Car pour Oedipe  
demandait pas des biens, mais  
non plus en demander; au lieu que les  
autres font tous les jours tout le contraire &  
sans aller plus loin, Alcibiade, si le Dieu  
à qui vous allez faire vos prières, pouvait  
tout d'un coup, & qu'avant que sa  
bouchette ouverte la bouche, il vous  
vous feriez content d'...

de chose, de toute la Grece; ou, si vous n'estiez pas encore satisfait, qu'il vous promit l'Europe entiere; & qu'il adjoutast pour remplir vostre ambition, que le jour mesme tout le monde scauroit qu'Alcibiade fils de Clinias est Roy, je suis persuadé que vous sortiriez du Temple avec une très-grande joye, comme venant de recevoir le plus grand de tous les biens.

ALCIBIADE.

Et je suis persuadé aussi, Socrate, qu'il n'y a personne qui n'en fust ravi si la mesme chose luy arrivoit.

SOCRATE.

Mais vous ne voudriez pas donner vostre vie pour l'Empire des Grecs, ni pour celui des Barbares?

ALCIBIADE.

Non, sans doute; car à quoy bon? je ne pourrois en jouir.

SOCRATE.

Mais supposé que vous pussiez en jouir, le voudriez-vous si cette jouissance devoit vous estre funeste?

ALCIBIADE.

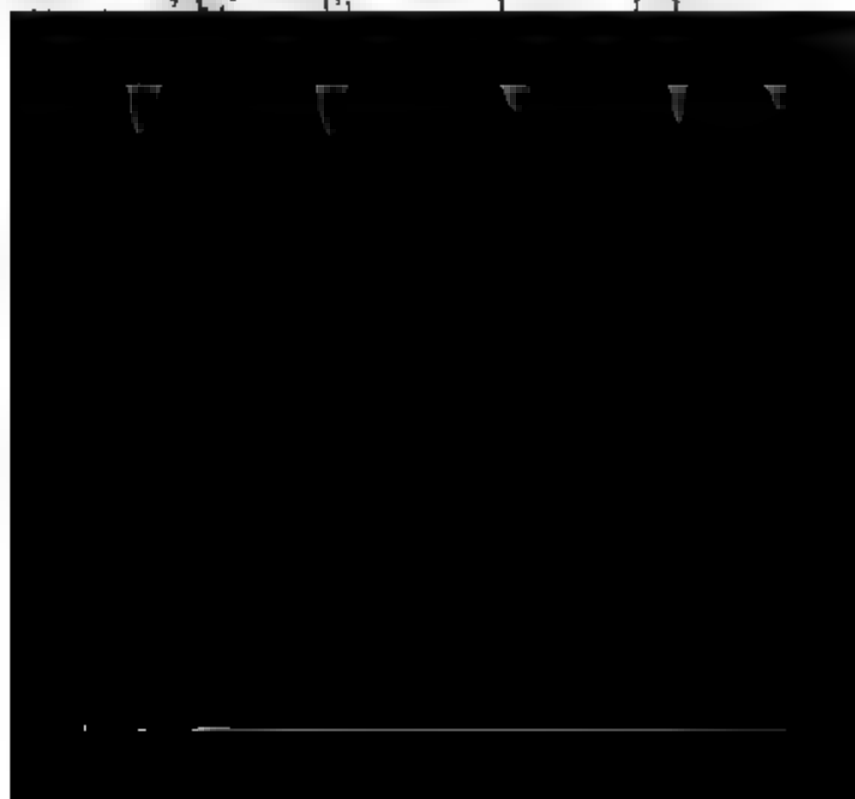
Je n'en voudrois pas non plus à cette condition.

SOCRATE.

Vous voyez donc bien par là, qu'il n'est

as feur d'accepter ni de demander ce qu'il  
ne connoist point; s'il est vray qu'il puisse  
nous causer de grands maux, ou nous faire  
perdre meſme la vie: car nous pourrions  
vous nommer beaucoup de ces ambitieux,  
ui ayant deſiré avec paſſion la tyrannie,  
& n'ayant rien épargné pour y parvenir  
comme au plus grand de tous les biens,  
ont pourtant tiré d'autre fruit de cette  
grande éleuation, que d'estre exposez aux  
embuſches de leurs ennemis qui les ont aſ-  
ſiſinez ſur le Troſne. Il n'eſt pas poſſible  
que vous n'ayez entendu parler de l'histoi-  
re tragique qui vient d'arriver tout fraî-  
chement. \* Archelaüs Roy de Macedoine  
voit un favori qu'il aimoit avec une paſ-  
ſion demeuſurée; ce favori, encore plus a-  
mouroux du Troſne qu'Archelaüs ne l'eſ-  
ſoit de luy, l'a tué pour remplir ſa place, &

*Il y a beau-  
coup de dan-  
ger à deman-  
der & à re-  
voir ce qu'on  
ne connoiſſe  
point.*



niens, car voicy des exemples que nous n'avons pas ouï dire ; mais que nous avons vus de nos propres yeux, combien y en a-t-il qui après avoir souhaité avec ardeur d'estre Generaux d'Armée, & avoir obtenu ce qu'ils desiroient, ont esté ou mis à mort ou envoyez en exil ? Combien d'autres qui paroissent plus heureux, ont essuyé de dangers sans nombre, & ont esté livrez des frayeurs continuelles, non-seulement pendant leur generalat, mais encore après leur retour dans leur patrie, où ils ont eu soutenir toute leur vie contre les delatateurs un siege plus cruel que tous ceux qu'ils auroient pu soutenir à la guerre contre les Ennemis de l'Estat ? Aussi la pluspart auroient beaucoup mieux aimé n'avoir jamais eu ce prix le commandement des Armées. & tous ces dangers & toutes ces fatigues produisoient enfin quelque utilité, il y auroit quelque raison à s'y exposer, mais c'est tout le contraire. Ce que je dis des honneurs je le dis aussi des enfans. Combien avons nous vû de gens, qui après en avoir demandé à Dieu avec empressement, & l'avoir obtenu, se sont precipitez par là dans des malheurs & dans des chagrins épouvantables : Car les uns ont passé toute leur

vie dans la douleur & dans l'amertume ,  
pour en avoir eu de méchans; & les autres  
qui en ont eu de bons , n'ont pas esté plus  
heureux que les premiers , parce qu'ils les  
ont perdus , la pluspart. à la fleur de leur  
âge : De sorte qu'ils auroient beaucoup  
mieux aimé n'en avoir jamais eu. Nean-  
moins quoy-que tous ces malheurs & plu-  
sieurs autres soient tres-évidens & tres-  
ordinaires, à peine trouveroit-on un hom-  
me qui refusast ces faux biens, si Dieu les  
luy envoyoit, ou qui cessast de l'importuner  
s'il estoit assuré de les obtenir par ses prie-  
res. La pluspart ne refuseroient ni la tyran-  
nie, ni le commandement des armées, ni  
tous les autres grands honneurs, qui sont  
certainement beaucoup plus pernicieux  
qu'utiles, & ils les demanderoient à Dieu  
s'ils ne se presentoient pas d'eux-mesmes.  
Mais attendez un moment vous leur ver-  
rez chanter la Palinodie & faire des vœux  
tout contraires aux premiers. Pour moy  
j'avouë que je ne scaurois m'empescher de  
croire, que c'est veritablement à tort que  
les hommes se plaignent des Dieux, en les  
accusant d'estre la cause des maux qu'ils  
souffrent; car ce sont eux-mesmes, qui par  
leurs fautes, ou plustost par leurs folies,

Malgré l'ordre du sort, s'attirent ces  
malheurs.

C'est un  
ge d'H  
dans le  
de l'Od  
au com  
ment.



Si l'on admi-  
t que l'on  
ne sçait pas  
ce qu'on  
demande.

Et c'est-pourquoy, Alcibiade, je trouve bien du sens & de la raison à cet ancien Poete, qui ayant, comme je pense, des amis fort imprudens, & leur voyant tous les jours faire des démarches, & demander à Dieu des choses qui leur paroissent bonnes, & qui estoient pourtant tres-mauvaises, dressa pour eux cette priere qu'il leur donna: *Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous sont necessaires, soit que nous vous les demandions, ou que nous ne vous les demandions pas; & éloignez de nous les maux, quand mesme nous vous les demanderions.* Cette priere me paroist tres-belle & tres-seure. Si vous y trouvez quelque chose à redire, ne me le cachez point.

## A L C I B I A D E.

Il est mal aisé de contredire ce qui est bien dit. La seule reflexion que je fais sur cela, Socrate, c'est combien de maux l'ignorance cause aux hommes. Car nous ne nous appercevons pas mesme que c'est elle qui non seulement nous fait faire tous les jours des choses qui nous sont funestes, mais, ce qui est le plus déplorable, que c'est elle qui nous porte à demander à Dieu nos propres malheurs, & c'est ce que personne ne pourroit s'imaginer; il n'y a pas me qui ne se croye capable de dem...

Dieu les choses qui luy sont très-utiles, & incapable de luy demander celles qui sont pernicieuses ; car ce ne seroit pas une priere, mais une veritable impression.

S O C R A T E.

Tout beau, mon cher Alcibiade, il pourroit y avoir tel homme qui plus sage que vous & moy nous reprendroit avec raison, & qui nous diroit que nous avons grand tort de blamer ainsi l'ignorance sans ajouter, quelle sorte d'ignorance nous condamnons, & en quoy elle consiste. Car il y a des choses où l'ignorance est mauvaise, il y en a d'autres où elle est bonne.

*l'ignorance est quelquefois bonne.*

A L C I B I A D E.

Comment dites-vous, Socrate, y a-t-il quelque chose, de quelque nature qu'elle puisse estre, qu'il soit plus utile d'ignorer que de sçavoir ?

S O C R A T E.

Il me le semble, & il vous semble tout le contraire.

A L C I B I A D E.

Oüy je vous jure.

S O C R A T E.

Cependant je ne vous croiray jamais car je ne suis pas assez simple pour croire vosremerciement.

Pier A

382 *Le second Alcibiade,*

ni d'autres tels parricides, s'il y en a eu encore qui ayent commis les mesmes forfaits.

ALCIBIADE.

Ah ! Socrate , changez de discours , je vous en prie , au nom de Dieu.

SOCRATE.

Alcibiade, vous avez tort de me demander cela, à moy qui vous dis que je ne vous croy pas capable de commettre de ces crimes ; c'est tout ce que vous pourriez faire si je vous en accusois. Mais puisque ces actions vous paroissent si abominables qu'on ne doit pas mesme les nommer sans nécessité, à la bonne heure. Je vous demande seulement, croyez-vous que si Oreste avoit esté dans son bon sens, & qu'il eust connu ce qui luy estoit bon & utile, il eust oté faire ce qu'il fit ?

ALCIBIADE.

Non assurément.

SOCRATE.

Ni luy ni un autre ?

ALCIBIADE.

Trés-certainement.

SOCRATE.

C'est donc un grand mal à mon avis que cette ignorance de ce qui est bon & utile.

ALCIBIADE.

Il me le semble aussi.

SOCRATE.

Et pour Oreste , & pour tout autre ?

ALCIBIADE.

J'en suis persuadé.

SOCRATE.

Examinons encore un peu cecy, voyons, si autre-fois il vous eust monté tout d'un

\* Les interpretes Latins ont traduit ce passage comme si Platon disoit, *s'il vous montoit tout d'un coup dans la teste d'aller tuer Pericles vostre tuteur & vostre ami*, & ils ne se sont pas apperceus qu'ils ont tombé Platon dans une faute tres-ridicule. Car pour parler ainsi il falloit que Pericles vécust encore. Mais Platon vient de dire qu'Archelaus Roy de Macedoine avoit esté assassiné, & nous sçavons que Pericles estoit mort vingt ans auparavant. Comment accorder donc cette contradiction? comment épargner à Platon cette faute qu'il n'a pas faite, puisqu'il a dit le contraire dans le Gorgias & dans le Theages? Cela n'est pas bien difficile, il n'y a qu'à traduire comme les termes Grecs le peuvent souffrir, *si autrefois il vous eust monté tout d'un coup dans la teste*, c'est-à-dire, *si pendant que Pericles vivoit, &c.* Par là on sauve non seulement une grande faute contre les temps, mais encore une grande faute contre la bienveillance. Que Pericles vive encore quand Socrate parle ainsi à Alcibiade, la proposition est dure & odieuse, que Pericles soit mort, elle n'a plus la même dureté. Athenée n'a pas manqué de se servir de ce passage pour former la chicane qu'il fait à Platon sur le Gorgias, & n'eust bien vû qu'il pouvoit souffrir une autre application que celle que les interpretes luy ont donnée.

coup dans la teste que c'estoit une très belle & bonne action pour vous d'aller tuer Périclés vostre Tuteur & vostre ami que prenant un poignard vous fussiez allé droit à la porte demander s'il estoit chez luy, comme luy en voulant à luy seul & point à d'autres, & que l'on vous eust dit qu'il y estoit. Je ne veux pas dire par là que vous ayez jamais esté capable de faire une action si horrible, mais je fais cette supposition pour vous faire comprendre que rien n'empesche qu'un homme qui ne connoist pas ce qui est beau & honneste ne puisse se trouver dans la disposition de prendre pour très-bon ce qui de soy est très-mauvais, ne le trouvez-vous pas comme moy?

A L C I B I A D E.

Tout comme vous.

S O C R A T E.

Continuons, on vous a donc dit que Périclés estoit chez luy, vous entrez, vous le voyez, mais vous le méconnoissiez, & vous croyez que c'est quelqu'autre; auriez-vous eu le courage de le tuer? non sans doute, car vous n'en auriez voulu qu'à Périclés, & toutes les fois que vous auriez esté chez luy dans le mesme dessein, & que vous l'auriez méconnu, vous ne l'auriez

ne vous ayez pas fait le moindre mal.

ALCIBIADE.

Cela est très-certain.

SOCRATE.

Quoy donc ? croyez-vous qu'Oreste  
ait porté les mains parricides sur sa me-  
re, s'il l'avoit méconnuë ?

ALCIBIADE.

Non sans doute.

SOCRATE.

Car il ne cherchoit pas à tuer la premie-  
re venue, ni la mere de celui-cy ou de ce-  
lui-là ; mais il vouloit tuer sa propre me-  
re.

ALCIBIADE.

Vous avez raison.

SOCRATE.

Cette sorte d'ignorance est donc très-  
commune pour des gens qui sont dans cette  
disposition, & qui ont de ces opinions  
dans la teste ?

ALCIBIADE.

Il me le semble.

SOCRATE.

Vous voyez donc bien par là qu'en cer-  
taines choses & pour certaines gens qui  
sont disposés d'une certaine façon, l'igno-  
rance est un bien, & non pas un mal com-  
me vous le pensiez tout à l'heure ?

ALCIBIADE.

Je le vois fort bien.

SOCRATE.

Si vous voulez prendre la peine d'examiner ce que je vais vous dire, quelque extraordinaire qu'il vous paroisse, peut-être que vous en conviendrez.

ALCIBIADE.

Qu'est-ce donc, Socrate?

SOCRATE.

Les  
sciences sont  
utiles sans  
sçavoir ce de  
qu'elles servent.

C'est qu'il peut bien se faire que toutes les sciences, sans la science de ce qui est très bon, soient rarement utiles à ceux qui les possèdent, & qu'elles leur soient pernicieuses le plus souvent. Suivez-moy, je vous prie; lorsque nous allons dire ou faire quelque chose, ne faut-il pas de toute nécessité ou que nous sçachions véritablement ce que nous allons faire ou dire, ou que nous croyions au moins le sçavoir?

ALCIBIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Selon ce principe les Orateurs qui tous les jours conseillent le peuple, le conseillent sur les choses qu'ils sçavent, ou qu'ils croient sçavoir. Les uns luy donnent des conseils sur la paix & sur la guerre, les autres sur les murailles qu'il faut bastir,

les fortifications , sur les ports , sur les arcenaux : en un mot tout ce que la ville fait pour elle - mesme , ou contre une autre ville , elle ne le fait que par le conseil des Orateurs.

ALCIBIADE.

Cela est vray.

SOCRATE.

Prenez bien garde à ce qui suit , si je puis achever ma preuve : ne partagez-vous pas le peuple en sages & en fous ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.

N'appellez-vous pas le grand nombre les fous , & le petit nombre , les sages ?

ALCIBIADE.

Oüy.

SOCRATE.





ALCIBIADE.

Non , certainement.

SOCRATE.

Vous n'appellez pas non plus sage luy qui sçait faire la guerre, & qui ne sçait ni quand ni comment , ni combien de temps cela est le meilleur ?

ALCIBIADE.

Je n'ay garde.

SOCRATE.

Vous n'appellez pas non plus sages Magistrats qui sçavent faire mourir, & damner à des amandes , & envoyer en exil , & qui ne sçavent ni quand , ni quelle occasion cela est le meilleur & plus juste ?

ALCIBIADE.

Non , assurément.

SOCRATE.

Ainsi donc, quand quelqu'un sçait bien faire toutes ces choses , & que ces sçiences sont accompagnées de la sçience de ce qui est très-bon , & cette sçience est la mesure que la sçience de ce qui est très-utile, comme vous en convenez, nous appellons cet homme-là , sage , & nous disons qu'il est très-capable de se conseiller , de se gouverner luy-mesme , & de gouverner la République. Et nous disons tout le o

traire de celuy qui ne joint pas à ces sciences, la science de ce qui est bon.

ALCIBIADE.

Il faut en convenir.

SOCRATE.

Quand quelqu'un sçait monter à cheval, tirer de l'arc, lutter, en un mot faire tous les exercices, ou qu'il est bien instruit de quelqu'autre Art, comment l'appellez-vous lorsqu'il sçait parfaitement ce qui est le plus conforme aux regles de l'Art qu'il professe? n'appellez-vous pas Ecuyer celuy qui se melle du manége, Lutteur celuy qui fait métier de la lutte, & Musicien celuy qui sçait la musique, & ainsi des autres? Ne leur donnez-vous pas à tous des noms tirez de leur Art, & qui y répondent, ou leur en donnez-vous d'autres?

*Il va prouver  
qu'il ne suffit  
pas d'estre habile dans son  
Art pour mériter le nom de  
sage.*

ces de tous les zélés, & q  
cette science, poullé & agi  
d'elles, fera veritablement

\* C'est un des plus difficiles  
Marfile bien & de Serres l'ont  
& l'ont plustost obscurci que tra  
tant soupçonné qu'il estoit corro  
le corriger. Il me paroist qu'il l  
de *αη. & π* pour *γμρ*. Mais ce n'  
la principale faute du texte confi  
*χθ*, qui fait un très-mauvais se  
rement lire *τίζης*, & oster le *γ*  
dire que sans la science de ce qu  
une ame & une ville joüissent d  
ne, plus elles commettront de *γ*  
affecter leurs passions. La cor  
mot *ψιχθ* qui est quatre lignes  
Platon ne parle pas plus de l'a  
& par conséquent il ne peut av  
avoir écrit *τίζης*, & cette façon  
*τίζης* est très-élevante. *αη*

affaires, pour se surpasser toujours luy-mesme & pour se rendre tous les jours plus puissant dans cette partie du gouvernement, qui est la plus noble, & que vous luy verriez faire en mesme temps contre cette science de ce qui est très-bon des fautes horribles, & pour luy-mesme & pour la Republique, parce qu'il ne se conduit que par opinion sans intelligence. Cela estant ainsi, n'aurons-nous pas grande raison de dire qu'une telle Republique ne peut qu'estre pleine de desordre & d'injustice ?

ALCIBIADE.

C'est une verité constante.

SOCRATE.

Ne sommes-nous pas convenus qu'il falloit necessairement ou que nous crussions sçavoir, ou que nous scussions effectivement ce que nous allions faire ou dire sans autre deliberation ?

ALCIBIADE.

Nous en sommes convenus.

SOCRATE.

\* N'avons-nous pas reconnu aussi que quand quelqu'un fait ce qu'il sçait ou qu'il croit sçavoir, pourveu qu'il possede la

\* La science de ce qui est très bon, conduit &

science de ce qui est très-bon , il s'ensuit  
de là une grande utilité, & pour luy-mes-  
me & pour l'Estat.

A L C I B I A D E.

En peut-on douter ?

S O C R A T E.

Et que quand cela est autrement ,  
s'ensuit tout le contraire.

A L C I B I A D E,

Cela est constant.

S O C R A T E.

Persistez-vous encore dans ces mêmes  
sentimens ?

A L C I B I A D E.

J'y persiste ?

S O C R A T E.

N'avez-vous pas dit que le grand nom-  
bre est celui des fous , & le petit nombre  
celuy des sages ?

A L C I B I A D E,

Oüy , & je le dis encore.

S O C R A T E.

N'avons-nous pas dit ensuite que  
grand nombre s'éloigne de ce qui est bon  
parce qu'ordinairement il s'abandonne  
l'opinion sans intelligence ?

A L C I B I A D E.

Oüy nous l'avons dit.

S O C R A T E.


Il est donc avantageux à ce grand nombre de ne rien sçavoir , & de ne pas croire sçavoir , parce que ce qu'ils sçauront , ou qu'ils croiront sçavoir, ils voudront l'excuter , & qu'en l'executant , au lieu d'en tirer de l'utilité, ils en recevront un grand préjudice.

A L C I B I A D E.

Vous dites vray.

S O C R A T E.

Vous voyez donc bien par là que j'avois raison quand je vous disois tantost , qu'il pouvoit bien se faire que toutes les sciences, sans la science de ce qui est très-bon , estoient rarement utiles à ceux qui les possédoient , & qu'elles leur estoient le plus souvent très-pernicieuses , ne sentiez-vous pas alors cette verité ?



Plus les hommes sont heureux, plus ils commettent de grands crimes s'ils n'ont la science de ce qui est très-bon.

\* Sans elle plus les hommes & les Estats jouiront d'une grande fortune, plus ils commettront de grands crimes, soit pour acquérir des richesses, soit pour augmenter leurs forces ou pour assouvir d'autres passions. Celuy qui possèdera toutes les sciences & tous les Arts, & qui sera dénué de cette science, poussé & agité par chacune d'elles, sera véritablement battu d'une fu-

\* C'est un des plus difficiles endroits de Platon. Marfile Ficin & de Serres l'ont fort mal expliqué, & l'ont plustost obscurci que traduit. Ficin a pourtant soupçonné qu'il estoit corrompu, mais il n'a pu le corriger. Il me paroist qu'il faut lire  $\mu\delta\rho$  au lieu de  $\mu\eta$ , &  $\gamma\epsilon$  pour  $\gamma\acute{\alpha}\rho$ . Mais ce n'est pas encore tout, la principale faute du texte consiste dans le mot  $\psi\chi\grave{\eta}\varsigma$ , qui fait un très-mauvais sens, il faut nécessairement lire  $\tau\acute{\upsilon}\chi\eta\varsigma$ , & oster le point. Platon veut dire que sans la science de ce qui est très-bon, plus une ame & une ville jouiront d'une grande fortune, plus elles commettront de grands crimes pour assouvir leurs passions. La corruption est née du mot  $\psi\chi\eta\grave{\nu}$  qui est quatre lignes plus haut. Mais Platon ne parle pas plus de l'ame que de la ville, & par conséquent il ne peut avoir repeté  $\psi\chi\eta\varsigma$ . Il avoit écrit  $\tau\acute{\upsilon}\chi\eta\varsigma$ , & cette façon de parler  $\epsilon\pi\omicron\upsilon\sigma\epsilon\iota\tau\omicron\ \tau\acute{\eta}\varsigma\ \tau\acute{\upsilon}\chi\eta\varsigma$  est très-élégante, *quo magis fortuna afflaverit*; proprement, *plus la fortune leur soufflera en poupe*. La beauté de ce principe, & la vérité qu'il renferme, prouvent la nécessité de cette restitution. Plus les impies ont de fortune, plus ils commettent de grands pechez.

ter encore une autre victoire que l'on avoit  
tendu souvent faire à quelques vicie-  
gens. Les Athéniens étant alors enve-  
nément en guerre avec les Lacédémoni-  
niens, il arriva qu'ils furent toujours bat-  
tus dans tous les combats qu'ils entre-  
rent; affligés de ce malheur, & cherchant  
les moyens de détourner ces maux de de-  
sus leur teste, enfin après plusieurs con-  
seils, ils crurent que le meilleur expédient  
estoit d'envoyer à l'Oracle d'Ammon luy  
en demander la cause, & le prier de leur  
dire d'où venoit que les Dieux acordoient  
plustost la victoire aux Lacédémoniens  
qu'aux Athéniens qui leur offroient tous  
les jours un plus grand nombre de plus  
beaux sacrifices, qui enrichissoient leurs  
temples de plus belles offrandes, qui fai-  
soient tous les ans en leur honneur des pro-  
cessions plus magnifiques & plus religieu-  
ses & qui avoient de plus beaux temples  
leur ville plus grande, plus peuplée, plus  
abondante en toutes choses, plus fertile,  
plus riche, plus florissante, plus commer-  
çante, & qui avoient de plus beaux ports  
de mer, de plus beaux vaisseaux, de plus  
beaux équipages, de plus beaux soldats,  
de plus beaux chevaux, de plus beaux  
trains, de plus beaux équipages, de plus  
beaux équipages, de plus beaux équipages,



396 *Le second Alcibiade.*

Margitès\*, qu'il sçavoit beaucoup de choses, mais qu'il les sçavoit toutes mal, & parle par énigmes, car il met il sçavoit pour son sçavoir, & mal pour malheureux, cela ne pouvoit pas entrer dans la composition de son vers, mais ce qu'il voulu dire certainement, c'est que Margitès sçavoit beaucoup de choses, & que c'estoit pour luy un malheureux sçavoir. Si cette science estoit malheureuse pour luy, il falloit necessairement que ce fust un pauvre homme si nous voulons nous arrester à ce qui a esté dit.

ALCIBIADE.

Il me le semble, Socrate; je me rendrois difficilement aux veritez les plus claires, si je ne me rendois à celle là.

SOCRATE.

Vous avez raison. Mais, Alcibiade, a-

\* Homere avoit fait un Poeme contre un homme appelle Margitès, qui sçavoit beaucoup de choses, & passoit pourtant sa vie dans l'oisiveté & dans la débauche, marque certaine qu'il ne possedoit pas la science de ce qui est très-bon. Ce Poeme, qui estoit mélé de vers heroïques & de vers iambes, est perdu. Homere y avoit change en plaisanteries les railleries piquantes des pieces satiriques qui regnoient avant luy, & il fut le premier qui donna par là un crayon de la Comedie: on peut voir le chap. xv. de la Poetique d'Aristote.

mes les  
sces mal-  
heureuses sans  
science de ce  
qui est bon.

nom de Dieu , raschons de nous alléger de la verité ; vous voyez combien de doutes & d'incertitudes se présentent. vous y avez vostre bonne part , car vous allez tantost à droit , tantost à gauche. Ce qui vous paroist dans ce moment , vous le recevez pour vray , & un moment après ce n'est plus la mesme chose. Sçachons bien à quoy nous en tenir. Et comme je vous l'ay déjà dit , si le Dieu que vous allez prier , vous apparoissant tout d'un coup , vous demandoit avant que vous eussiez commencé vos prieres , si vous seriez content qu'il vous accordast quelque'une des choses dont on a parlé au commencement , ou plustost supposons qu'il vous permette de luy faire vos prieres , lequel croiriez-vous le plus seur & le plus avantageux pour vous , ou de recevoir ce qu'il vous donneroit , ou d'obtenir ce que vous luy auriez demandé ?

*A L C I B I A D E.*

Je vous jure , Socrate , par tous les Dieux , que je ne sçay que vous répondre. Car il me paroist qu'il n'y a rien de plus bon , ni qu'il faille éviter avec plus de soin , que de se mettre au hazard de demander à Dieu de veritables maux , en pensant luy demander de veritables biens , & de

s'exposer par là, comme vous l'avez fait  
bien dit, à se retracter un moment après  
& à faire des vœux tout contraires aux  
premiers.

S O C R A T E.

N'est-ce pas par cette raison que ce poë-  
sien Poëte, dont j'ay parlé au commence-  
ment, & qui en sçavoit plus que nous,  
voulu que nous finissions nostre priere par  
ces mots, & éloignez de nous les malheurs  
quand mesme nous vous les demanderions.

A L C I B I A D E.

Il me le semble.

S O C R A T E.

Aussi les Lacedémoniens, soit qu'ils  
ayent imité ce Poëte, ou que d'eux-mêmes  
ils ayent trouvé cette verité, font une priere  
public & en particulier, une priere presque  
semblable; car ils prient les Dieux de  
leur donner ce qui est beau avec ce qui est  
bon. Jamais personne ne leur entend  
faire d'autre priere. Ils sont pourtant le plus  
heureux que peuple du monde, & ils ne  
ont vû interrompre quelque fois le cours  
de leurs prosperitez, on n'en sçaurait  
cuser leur priere. Car les Dieux sont  
libres & il dépend d'eux d'accorder  
qu'on leur demande, ou de donner tout  
contraire. Je veux à ce propos vous en

*Priere des  
Lacedémo-  
niens.*

*Dieu est libre,  
il peut sans  
injustice exau-  
cer ou rejeter  
nos vœux.*

ter encore une autre histoire que j'ay entendu souvent faire à quelques vieilles gens. Les Atheniens étant entrez anciennement en guerre avec les Lacédémoniens, il arriva qu'ils furent toujours battus dans tous les combats qui se donnerent ; affligez de ce malheur, & cherchant les moyens de détourner ces maux de dessus leur teste, enfin après plusieurs conseils, ils crurent que le meilleur expedient estoit d'envoyer à l'Oracle d'Ammon luy en demander la cause, & le prier de leur dire d'où venoit que les Dieux acordoient plustost la victoire aux Lacédémoniens qu'aux Athéniens qui leur offroient tous les jours un plus grand nombre de plus beaux sacrifices, qui enrichissoient leurs temples de plus belles offrandes, qui faisoient tous les ans en leur honneur des processions plus magnifiques & plus religieuses & qui en un mot dépensent plus dans leur culte eux seuls que tous les autres Grecs ensemble. Au lieu que les Lacédémoniens, adjoûtoient ils, n'ont aucun soin de ces ceremonies, ils sont si avares pour les Dieux qu'ils leur offrent des victimes mutilées, & font beaucoup moins de dépense dans tout ce qui regarde la Religion que les Athéniens, quoiqu'ils soient infi-

niment plus riches. Après avoir ainsi exposé leurs raisons, ils demanderent comment ils pourroient détourner les maux qui affligeoient leur ville. Le Prophete ne leur repondit rien sur l'heure, car sans doute le Dieu ne le permettoit pas. Mais quelque temps après ayant rappelé l'Ambassadeur, il luy dit : *Voicy ce qu'Ammon repond aux Athéniens : Il aime beaucoup mieux les benedictions des Lacedemoniens que tous les sacrifices des Grecs.* Il n'en dit pas davantage. Par ces benedictions des Lacedemoniens, il n'entendoit parler à mon avis que de leurs prieres, qui en effet sont plus parfaites que toutes celles des autres peuples. Car de tous les autres Grecs, les uns en offrant des Taureaux qui ont les cornes dorées, & les autres en consacrant aux Dieux de riches offrandes demandent dans leurs prieres tout ce que leur suggerent leurs passions, sans s'informer si ce sont des biens ou des maux. Mais les Dieux, qui entendent leurs blasphêmes, n'agrée point ces processions magnifiques & ne recoivent point ces sacrifices somptueux. C'est pourquoy rien ne demande tant de précaution, tant d'attention que la priere pour sçavoir ce qu'on doit dire ou ne pas

eres ap.  
des Bene-  
ctions.

Vous trouverez encore dans Homere  
ces choses qui reviennent à l'Hif-  
toire que je viens de vous conter, car il  
y a les Troyens, qui bâtissoient un fort,  
pour offrir aux immortels des Hecatombes  
sacrées, que les vents portoient de la  
mer au Ciel une odeur agreable, & que  
tant les Dieux refuserent de la gous-  
ser, qu'ils la rejetterent parce qu'ils a-  
voient de l'aversion pour la sacrée ville  
de Troie, pour Priam, & pour tout son  
royaume. De sorte que c'estoit inutilement  
qu'ils offroient des sacrifices, & qu'ils  
faisoient des dons aux Dieux qui les haïs-  
soient. Car la Divinité n'est point pour se  
laisser corrompre par des presens, comme  
un curier avide: nous serions mesme fous  
si nous pretendions nous rendre par là  
agreables aux Dieux que les Lacéde-  
moniens. Car ce seroit une chose bien hor-  
rible & bien indigne que les Dieux eus-  
sent plus d'egard à nos dons & à nos sacri-  
fices, qu'à nostre Ame pour distinguer ceux  
qui sont veritablement saints & justes.  
C'est à cela qu'ils regardent unique-  
ment & point du tout à nos processions  
ou à nos sacrifices, que les particuliers les  
scelerats & les villes qui ont le plus  
de mal contre Dieu & contre les hommes,

*Dieu ne se  
laisse pas cor-  
rompre par les  
presens.*

*Dieu ne regar-  
de qu'à l'ame  
de ceux qui  
luy offrent des  
Sacrifices.*



sont d'ordinaire plus en estat d'offrir que les gens de bien. Aussi les Dieux ne se laissent jamais gagner par des presens, & ils méprisent toutes ces choses, comme le Dieu mesme & son Prophete nous l'ont assuré.

quoy con-  
siste la veri-  
té de la justice,  
la verita-  
ble sagesse.

Il y a donc bien de l'apparence, que devant les Dieux & devant les hommes, il n'y a rien de si précieux que la sagesse & la justice. Or il n'y a de véritablement justes & de véritablement sages que ceux qui dans leurs paroles & dans leurs actions sçavent s'acquiescer de ce qu'ils doivent aux Dieux & aux hommes. Je voudrois donc bien sçavoir presentement quel sont vos sentimens sur ce que je viens de vous dire.

#### ALCIBIADE.

Pour moy Socrate, je ne puis que conformer sur cela mes sentimens aux vostres & à ceux du Dieu. Seroit-il raisonnable que j'allasse opposer mes foibles lumieres à celles de Dieu, & contredire ses Oracles?

#### SOCRATE.

Ne vous souvenez vous pas que vous m'avez dit que vous estiez dans de grandes inquiétudes, de peur que sans vous en apercevoir vous ne demandassiez à Dieu

les maux en voulant luy demander des  
bons ?

ALCIBIADE.

Je m'en souviens fort bien , Socrate.

SOCRATE.

Vous voyez qu'il n'y a pas de seureté  
pour vous , que vous alliez faire vos prie-  
res dans le temple en l'estat où vous es-  
tes , de peur que le Dieu , qui entendra  
vos blasphêmes , ne rejette vos sacrifices ,  
et que pour vous punir il ne vous don-  
ne ce que vous ne voudriez pas. Je trouve  
donc qu'il vaut beaucoup mieux que vous  
vous teniez en repos , car je vous connois  
bien : vostre orgueil , c'est le nom le plus  
mauvais que je puisse donner à vostre impru-  
dence , vostre orgueil , dis je , ne vous  
permettra pas apparemment de vous ser-  
vir de la priere des Lacédemoniens. C'est  
pourquoy il faut de toute necessité que  
vous attendiez que quelqu'un vous ensei-  
gne comment vous devez vous gouverner  
envers les Dieux & envers les hommes.

ALCIBIADE.

Et quand viendra donc ce temps , So-  
crate ? & qui sera celui qui m'instruira ?  
Car je le verray avec plaisir !

SOCRATE.

Ce sera celui qui a veritablement soin

*c'est-à-  
Dire.*



404 *Le second Alcibiade,*

*Il n'y a que  
Dieu qui puisse  
dissiper les  
ténèbres de  
notre ame.*

de vous. Mais il me semble que comme on voit dans Homere, que Minerve dissipe le nuage qui couvroit les yeux de Diomedes, & qui l'empeschoit de distinguer Dieu d'avec l'homme, il faut de même avant toutes choses qu'il dissipe les ténèbres qui couvrent vostre Ame, & qu'en suite il vous donne les remedes necessaires pour vous mettre en estat de discerner vos biens & vos maux. Car presentement vous ne sçauriez faire cette difference.

A L C I B I A D E.

Qu'il dissipe, qu'il detruise donc mes ténèbres & tout ce qu'il voudra, je m'abandonne à sa conduite, & je suis tout prest à obeir à tout ce qu'il m'ordonnera pourveu que jen devienne meilleur.

S O C R A T E.

*Dieu aime singulierement  
les hommes.*

*N'en doutez pas,* Car ce Gouverneur dont je vous parle, a pour vous une affection singuliere.

A L C I B I A D E.

Il me paroist qu'il faut remettre jusqu'à ce temps là mon sacrifice.

S O C R A T E.

Vous avez raison, cela est plus seur que d'aller courir un si grand risque.

A L C I B I A D E.

Remettons-le donc Socrate, & cepen-

tant pour vous remercier du salutaire conseil que vous m'avez donné, agréez que je mette sur vostre teste cette couronne que j'ay sur la mienne; nous donnerons aux Dieux d'autres couronnes & tout ce qu'on leur doit, quand je verray arriver cet heureux jour; il ne se fera pas long-temps attendre, dès qu'ils le voudront.

## S O C R A T E.

Je reçois cette faveur avec un très-grand plaisir; je recevray toujours agréablement tout ce qui me viendra de vostre part. Et comme dans Euripide, Creon voyant arriver Tiresias avec une couronne d'or qui estoit les prémices des dépouilles des ennemis, & dont les Athéniens l'avoient honoré à cause de son Art, luy dit, *je prends pour un bon augure cette couronne qui est la marque de la victoire* : car nous sommes aussi dans un grand *orage de guerre, comme vous le voyez*, je vous dis de même, que je prends pour un heureux presage l'honneur que je reçois, car je ne me trouve pas dans une moindre tempeste que Creon, puisqu'il s'agit pour moy de remporter auprès de vous la victoire sur tous ceux qui vous aiment.



## A R G U M E N T

D U

T H E A G E S.

**L**Es anciens ont cité ce Dialogue sous le titre de la Sagesse, ou sous celui de la Philosophie, comme on le voit dans Diogene Laërce : mais quelque anciens que soient ces titres, ils ont esté donnez par des Philosophes qui n'ont pas connu le but de Socrate, qui ne se propose de traiter icy que de l'éducation des Enfans, la base & le fondement de la Philosophie. Comme les plantes ne viennent heureusement que dans une terre bien préparée, qui a eu toutes ses façons & qui reçoit du ciel de benignes influences, de mesme les vertus ne croissent que dans une Ame bien cultivée & qui est favorisée de Dieu. De cette bonne éducation dépend non-seulement le bon-heur des familles, mais aussi celui des Villes, des Républiques.

Argument du Theages. 407

de tous les Estats ; c'est ce que Socrate veut établir dans ce Dialogue. Les jeunes gens des meilleures maisons d'Athènes éblouis de la gloire de Cimon, de Themistocle, de Periclés, & d'une folle ambition, ne songent qu'à s'attacher à des Sophistes qui promettoient de les rendre de grands politiques, & de les mettre en état de gouverner les Athéniens & leurs alliez. Les parens estoient prestez de la mesme folie : les plus sages estoient ceux qui craignoient les effets de cette ambition, & qui en blâmoient seulement les dangers auxquels leurs enfans s'exposoient par la corruption de ceux qui enseignoient la politique. Socrate s'entretient icy avec un pere & avec un fils de ce caractère. Le fils ne cherche qu'à se rendre un Tyran, & le pere ne blâme point l'ambition de son fils, pourveu qu'il évite la corruption qui regnoit alors. Il ne s'agit que de trouver un maître. Socrate profite admira-

408 Argument du Theages.

blement de cette disposition, pour faire voir que l'homme ne peut jamais enseigner à l'homme la véritable sagesse qui seule fait bien gouverner. & qu'il faut une grace particulière de Dieu, sans laquelle tous les efforts de maîtres & des disciples sont entièrement inutiles; & c'est ce qu'il confirme par des exemples. Voilà le véritable sujet de ce Dialogue, où l'on trouve des vérités admirables qui seront expliquées dans leur lieu. Cette conversation se passa l'année que les Athéniens furent battus à Ephèse par Tissapherne: c'étoit la 4<sup>e</sup> année de l'Olympiade 92. 407. ans avant la naissance de J. C. Platon âgé de 20. ans étoit alors Disciple de Socrate.

Le caractère de ce Dialogue est le même que celui des deux premiers.



THEAGES



LE  
THEAGÈS  
ou  
LA SAGESSE.

DEMODOCUS, SOCRATE, THEAGÈS.

DEMODOCUS.

SOCRATE, j'aurois grand besoin de  
entretenir un moment en particu-  
lier de vous en aviez le loisir; & si vous ne  
l'avez pas, je vous prie de le prendre pour  
de moi, à moins que vous n'ayez  
une affaire bien pressée.



ved. & par  
 conséquent il  
 faut pas le  
 tenir léger.  
 ant, il faut  
 bien penser.  
 rien de plus  
 sûr que ce  
 qui regarde  
 l'éducation  
 des enfans.

Demodocus, que le conseil est quelque  
 se de sacré : si il est sacré dans toutes  
 tres occasions de la vie, il l'est encore  
 dans celle-cy , car de toutes les choses  
 lesquelles l'homme peut demander conseil  
 il n'y en a point de plus divine que celle  
 regarde l'éducation des enfans. Pren  
 ment donc , convenons vous & moi  
 que c'est précisément que vous demandez  
 & sur quoy nous avons à consulter  
 pour qu'il n'arrive souvent que j'en  
 une chose & vous une autre, & qu'à  
 de nostre entretien nous ne nous trou  
 vons deux fort ridicules d'avoir parlé  
 long-temps sans nous estre entendus.

DEMODOCUS.

Vous dites vray , Socrate.

SOCRATE.

Je dis vray, assurément.... Cependant  
 je ne dis pas si vray que je pensois  
 me retracte en partie ; car il me vient  
 l'esprit que ce jeune homme pourroit  
 avoir toute autre envie que celle que  
 luy croyons , ce qui nous rendroit  
 plus ridicules d'avoir consulté sur  
 autre chose que sur celle qui est l'ob  
 jets desirs. Il vaut donc mieux com  
 mencer par luy & luy demander ce qu'il  
 qu'il desire.



Apparemment quelques uns de ſes ca-  
 rades , & quelques jeunes gens de noſ-  
 ſebourg qui frequentent dans Athènes ,  
 rapportent quelques diſcours qu'ils ont  
 entendus , & qui luy renverſent la cervel-  
 le. Car plein d'émulation , il ne ceſſe de  
 ſe tourmenter , me priant inſtamment  
 de donner de l'argent à quelque Sophiſ-  
 te qui le rendra fort habile. Ce n'eſt pas la  
 crainte qui me fait peur , mais je voy que  
 la paſſion va le jeter dans un grand  
 danger. Juſqu'icy je l'ay retenu en l'amu-  
 ſant par de belles paroles : mais aujour-  
 d'uy que je ne puis plus en eſtre le maiſ-  
 tre , je penſe que le meilleur parti pour  
 luy eſt de donner les mains à ce qu'il  
 veut , de peur que les commerces qu'il  
 auroit avoir en ſecret & ſans ma partici-  
 pation, ne le corrompent. C'eſt-pourquoy  
 je ſens aujourd'huy à Athènes pour le  
 remettre entre les mains de quelque ſophiſte,  
 c'eſt un grand bonheur que je vous aye  
 rencontré , car vous eſtes celuy que je  
 ſouhaitois le plus de conſulter ſur cette  
 affaire. Si vous avez donc quelque conſeil  
 à me donner , je vous le demande en gra-  
 ties vous eſtes trop juſte pour me le refuſer.

S O C R A T E.

Mais n'avez-vous pas ſouvent oüy dire *Le Conſeil eſt*



fait apprendre tout ce qu'apprennent  
 enfans de nos meilleurs citoyens, com-  
 me à lire, à jouer des instrumens, à  
 guer, &c à faire tous les autres exercices.

THEAGÈS.

Mon pere m'a fait apprendre tout cela.

SOCRATE.

Eh pensez vous qu'il y ait encore  
 qu'autre science que vostre pere soit obli-  
 gé de vous faire apprendre ?

THEAGÈS.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

Quelle est cette science ? dites le moi  
 afin que je vous y rende service.

THEAGÈS.

Mon pere le sçait fort bien ; car  
 luy ay dit fort souvent ; mais il veut  
 parler ainsi comme s'il ignoroit ce qu'il  
 souhaite. Il n'y a point de jour qu'il  
 dispute contre moy, & il refuse toujours  
 de me mettre entre les mains de quel-  
 que habile homme.

SOCRATE.

Mais ce que vous luy avez dit just  
 cette heure, tout cela s'est passé entre vous  
 & luy, prenez-moy donc aujourd'hui  
 pour arbitre, & dites devant moy qu'est  
 est cette science que vous voulez acqui-

Car si vous vouliez apprendre la science qui enseigne à gouverner des vaisseaux , & que je vous demandasse , Theages , quelle est la science que vous vous plaigniez que vostre pere n'a pas voulu vous faire apprendre ? ne me répondriez-vous pas tout à l'heure, que c'est la science des Pilotes ?

THEAGES.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

Et si vous vouliez apprendre celle qui enseigne à mener des chars , ne me diriez-vous pas tout de même que c'est celle des Cochers ?

THEAGES.

Je vous le dirois tout de même.

SOCRATE.

Celle dont vous estes si avide , a-t-elle un nom , ou n'en a-t-elle point ?

THEAGES.

Je suis persuadé qu'elle en a un.

SOCRATE.

La connoissez-vous donc sans sçavoir son nom ?

THEAGES.

Je la connois , & je sçay son nom.

SOCRATE.

fait apprendre tout ce qu'apprennent enfans de nos meilleurs citoyens, comme à lire, à joier des instrumens, à chanter, & à faire tous les autres exercices.

THEAGÈS.

Mon pere m'a fait apprendre tout cela.

SOCRATE.

Eh pensez-vous qu'il y ait encore qu'une autre science que vostre pere soit obligé de vous faire apprendre ?

THEAGÈS.

Oùy sans doute.

SOCRATE.

Quelle est cette science ? dites le moi afin que je vous y rende service.

THEAGÈS.

Mon pere le sçait fort bien ; car j'en luy ay dit fort souvent ; mais il veut que je ne parle ainsi comme s'il ignoroit ce que je souhaite. Il n'y a point de jour qu'il ne dispute contre moy, & il refuse toujours de me mettre entre les mains de quel que habile homme.

SOCRATE.

Mais ce que vous luy avez dit jusqu'à cette heure, tout cela s'est passé entre vous & luy, prenez-moy donc aujourd'hui pour arbitre, & dites devant moy quelle est cette science que vous voulez acquies-

Car si vous vouliez apprendre la science qui enseigne à gouverner des vaisseaux, & que je vous demandasse, Theages, quelle est la science que vous vous plaigniez que vostre pere n'a pas voulu vous faire apprendre? ne me répondriez-vous pas tout à l'heure, que c'est la science des Pilotes?

THEAGES.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

Et si vous vouliez apprendre celle qui enseigne à mener des chars, ne me diriez-vous pas tout de même que c'est celle des Cochers?

THEAGES.

Je vous le dirois tout de même.

SOCRATE.

Celle dont vous estes si avide, a-t-elle



Quel autre nom pourroit - elle  
que celui de science ?

SOCRATE.

Mais l'Art des Cochers, n'est  
aussi une science, pensez-vous que  
une ignorance ?

THEAGÈS.

Non sans doute.

SOCRATE.

C'est donc une science ; à quel  
sert - elle ? ne nous apprend - elle  
conduire des chevaux attelés ?

THEAGÈS.

Assurément.

SOCRATE.

Et l'Art des Pilotes, n'est-ce  
une science ?

THEAGÈS.

Il me le semble.

SOCRATE.

N'est-ce pas celle qui nous apprend  
gouverner des vaisseaux ?

THEAGÈS.

C'est elle-même.

SOCRATE.

Et celle que vous venez de nommer  
quelle est - elle, & que nous devons  
à gouverner ?

*Ce nom est  
trop général,  
on n'explique  
pas assez la  
chose qu'on  
appelle science, comme  
on le doit faire  
dans une science.*

estre cette science dont vous voulez parler.

THEAGÈS.

C'est celle-là même, je n'ay point prétendu parler d'une autre.

SOCRATE.

Mais répondez-moy, je vous prie. Agiste, celui qui tua Agamemnon à Argos, gouvernoit-il ces sortes de gens, les artisans & tous les particuliers, hommes, & femmes, ou en gouvernoit-il quelques autres ?

THEAGÈS.

Il ne gouvernoit que ces sortes de gens, y en a-t-il d'autres ?

SOCRATE.

Pelée fils d'Eacus ne gouvernoit-il pas de même ces gens-là à Phébie. Periclaüs fils de Cypsele, ne commandoit-il pas de même à Corinthe ? Archelaüs fils de Periclaüs, qui depuis quelques années étoit sur le throsne de Macédoine, ne commandoit-il pas aussi à ces sortes de gens ? Les fils de Pisistrate, Hippias qui a gouverné

\* Hippias fils aîné de Pisistrate, étoit tyran d'Athènes pendant quatre ans. Thémistocle, il succéda à son père, & ne régna que quatre ans. Après qu'il eut régné quatre ans, il fut tué à la bataille de Salamine, & vingt ans après son père, il fut tué à la bataille de Platée.

dans cette ville, ne commandou-il pas  
même à nos citoyens?

THEAGÈS.

Qui en doute.

SOCRATE.

Dites-moy comment appelle-t-on  
Bacis, la Sybille, & nostre Amphilytus  
quand on veut les désigner par leur pro-  
fession?

THEAGÈS.

Comment les appelleroit-on que  
Devins.

SOCRATE.

Fort bien. Répondez-moy de même  
sur ceux-cy. Comment appelle-t-on He-  
pias & Periandre, quand on veut les  
signer par leur profession, par l'Empi-  
re qu'ils exercent.

THEAGÈS.

Des Tyrans, je pense; quel autre nom

\* Bacis estoit un Prophete qui long temps  
avant la descente de Xerxes en Grece, avoit pré-  
dit aux Grecs tout ce qui devoit arriver. Herodote  
rapporte de ses Oracles dans le VIII. liv. & il  
trouve si clairs & si formels, après leur accom-  
plissement, qu'il dit qu'il n'ose ni accuser les Ora-  
cles d'estre faux, ni souffrir qu'on les en accuse  
qu'on refuse d'y adjoûter foy. Aristophane  
parle de ce Devin dans sa comédie de la Paix. Am-  
philytus m'est inconnu.

pourroit-on leur donner ?

S O C R A T E.

Donc tout homme qui souhaite de commander à tous les hommes qui sont dans la ville, souhaite d'acquiescer un Empire semblable au leur, un Empire Tyrannique, & de devenir un tyran ?

T H E A G E ' S.

Cela me paroît.

S O C R A T E.

Voilà donc la science dont vous estes amoureux ?

T H E A G E ' S.

Cela se suit naturellement de ce que j'ay dit.

S O C R A T E.

O scelerat ! vous souhaitez de devenir nostre tyran , & vous avez l'audace de vous plaindre de ce que vostre pere ne vous met pas entre les mains de quelqu'un qui vous dresse à la tyrannie ?\* Et vous, Demodocus , connoissant l'ambition de vostre fils , & ayant où l'envoyer pour le ren-

\* C'est une ironie de Socrate fondée sur ce que Demodocus a dit au commencement que son fils avoit une envie qui n'estoit pas malhonneste. Mar-File Ficin & de Serres s'y sont également trompez , & pour ne s'estre pas apperceus de cette ironie, ils ont corrompu tout ce passage par leur tra-



die habile dans la belle science qu'il a  
hante, n'avez-vous point de honte de  
envier ce bonheur, & de ne pas le de-  
mander à quelque grand maître ? Mais per-  
suevez-vous, comme vous voyez, il se plaint  
aujourd'hui de vous devant moy, voyez-  
nous ensemble où nous pourrions l'envoyer  
& si nous connoissons quelqu'un dont  
le commerce puisse le rendre un tyran  
belle.

D E M O D O C U S.

Jevous en prie au nom de Dieu  
Socrate, voyons-le ensemble. Car c'est  
cette rencontre que nous avons besoin  
d'un bon conseil.

S O C R A T E.

Attendez, sçachons de luy aupar-  
avant, ce qu'il pense.

D E M O D O C U S.

Vous n'avez qu'à l'interroger.

S O C R A T E.

Theagès, si nous avions affaire à Ep-  
istémus, qui dit en quelque endroit

*Et les sages tyrans sont formez  
des sages,*

& que nous luy demandassions, Euripide  
en quoy dites vous que les tyrans devien-  
nent sages, par le commerce des sages  
comme si au lieu de cela il nous disoit

pourroit-on leur donner ?

S O C R A T E.

Donc tout homme qui souhaite de commander à tous les hommes qui sont dans sa ville, souhaite d'acquiescer un Empire semblable au leur, un Empire Tyrannique, & de devenir un tyran ?

T H E A G E S.

Cela me paroist.

S O C R A T E.

Voilà donc la science dont vous estes amoureux ?

T H E A G E S.

Cela se suit naturellement de ce que j'ay dit.

S O C R A T E.

O scelerat ! vous souhaitez de devenir nostre tyran , & vous avez l'audace de vous plaindre de ce que vostre pere ne



dre habile dans la belle science qu'il soit  
 haute, n'avez-vous point de honte de lui  
 envier ce bonheur, & de ne pas le don-  
 ner à quelque grand-maître? Mais puis-  
 que, comme vous voyez, il se plaint au-  
 jourd'huy de vous devant moy, voyez-  
 ensemble où nous pourrions l'envoyer  
 & si nous connoissons quelqu'un dont le  
 commerce puisse le rendre un tyran ha-  
 bile.

## DEMONOCUS.

*Demodocus  
 prend serien-  
 sement ce que  
 Socrate a dit  
 et pense.*

Jevous en prie au nom de Dieu So-  
 crate, voyons-le ensemble. Car c'est en  
 cette rencontre que nous avons besoin  
 d'un bon conseil.

## SOCRATE.

Attendez, sçachons de luy aupara-  
 vant, ce qu'il pense.

## DEMONOCUS.

Vous n'avez qu'à l'interroger.

## SOCRATE.

Theages, si nous avions affaire à Euri-  
 pide, qui dit en quelque endroit

*Et les sages tyrans sont formez par  
 les sages,*

& que nous luy demandaissions, Euripide  
 en quoy dites-vous que les tyrans devien-  
 nent sages, par le commerce des sages  
 comme si au lieu de cela il nous disoit

*ou de la Sageſſe.* .423

*Les ſages laboureurs ſont formez  
par les ſages,*

nous ne manqueroĩs pas de luy demander , en quoy les laboureurs ſont-ils rendu ſages ? penſez-vous qu'il nous repondiſt autre choſe , ſinon qu'ils ſont rendu ſages dans ce qui regarde l'Agriculture ?

THEAGÈS.

Non , il ne repondroit que cela.

SOCRATE.

Et s'il nous diſoit

*Les ſages cuiſiniers ſont formez par  
les ſages,*

Et que nous luy demandaffions en quoy ils ſont rendu ſages ? Que croyez-vous qu'il nous repondiſt ? n'eſt-ce pas qu'ils ſont rendu ſages dans l'Art de la cuiſine.

THEAGÈS.

Sans doute.



Cela estant, puisqu'il nous dit que les sages tyrans sont formez par les sages, nous luy demandions, Euripide en quoy ces tyrans sont-ils rendus sages? que nous repondroit-il à vostre avis, en quoy seroit-il consister cette sagesse?

T H E A G E ' S.

Je vous jure par tous les Dieux que je n'en sçay rien.

S O C R A T E.

Mais voulez vous que je vous le dise?

T H E A G E ' S.

Je le veux, si cela vous est agreable.

S O C R A T E.

Il nous diroit qu'ils sont rendu sages dans l'Art qu'Anacreon nous dit que la savante Callicrete sçavoit parfaitement. Ne vous souvenez vous pas de sa chanson?

T H E A G E ' S.

Je m'en souviens.

S O C R A T E.

Quoy donc ne souhaitez-vous pas d'estre mis entre les mains d'un homme qui soit de la mesme profession que cette fille de

\* C'estoit une fille qui se mesloit d'enseigner la Politique, comme firent après elle Aspatic, Diotime, & quelques autres: les vers qu'Anacreon avoit fait pour elle sont perdus.

Cyane, & qui sçache comme elle l'Art de former des tyrans , afin que vous deveniez nostre tyran & celui de toute la ville ?

THEAGÈS.

Il y a long temps Socrate que vous me raillez & que vous vous moquez de moy.

SOCRATE.

Comment ! ne dites vous pas que vous souhaitez d'acquérir la sçience qui vous apprendra à gouverner tous les citoyens ? pouvez - vous les gouverner sans devenir leur tyran ?

THEAGÈS.

Je souhaitterois de tout mon cœur de devenir le tyran de tous les hommes , & si c'est trop , au moins de la pluspart ; & je pense que vous même , Socrate , vous auriez cette ambition , aussi bien que tous les autres hommes : peut-estre même que  
vous contentez d'être un tyran. vous vous

eux le voulant , comme ont fait les grands personnages que nous avons eus dans la ville.

S O C R A T E.

N'est - ce pas comme Themistocle, comme Periclès, comme Cimon, & comme les autres grands politiques ?

T H E A G È'S.

Assurément.

S O C R A T E.

Voyons donc , si vous vouliez devenir fort habile dans l'Art de monter à cheval, à quels hommes croiriez vous devoir vous adresser pour devenir bon cavalier ? Serait-ce à d'autres qu'à des Escuyers ?

T H E A G È'S.

Non sans doute.

S O C R A T E.

Ne choisiriez vous pas les Escuyers les plus habiles , ceux qui ont un plus grand nombre de chevaux , & ceux qui montent non - seulement les leurs , mais ceux des autres ?

T H E A G È'S.

Sans difficulté.

S O C R A T E.

Et si vous vouliez devenir très - habile à tirer de l'arc , ne vous adresseriez vous pas aux meilleurs tireurs , & à ceux qui

yet pour vous rendre habile ? *Car il ne tient qu'à vous.* Nous vous mettrons tout-à-l'heure , si vous voulez , entre les mains de nos meilleurs maîtres, de ceux qui sont les plus sçavans dans la politique : vous n'avez qu'à choisir , ils ne vous demanderont rien ; de sorte que vous épargnerez vostre argent , & vous acquerrez avec eux plus de reputation parmi le peuple , \* que vous n'en acquerriez dans le commerce de qui que ce soit.

THEAGES.

Eh quoy Socrate , n'estes vous pas aussi du nombre de ces grands hommes ? si vous voulez permettre que je m'attache à vous , c'est assez , je ne cherche plus d'autre maître.

SOCRATE.

Que dites-vous là, Theages ?

DEMODOCUS.

Ah Socrate que mon fils a bien dit , & que vous me rendriez là un grand service ! Non je ne connois point de plus grand bonheur que de voir que mon fils se plaise dans vostre compagnie , & que vous a-

\* Car le peuple est un très-méchant Juge , & il est aisé de le tromper , il prend tous les jours



quelqu'un d'eux me pût donner la science qu'il n'a pas donnée à son fils, & qu'il auroit bien plutôt dû luy donner, s'il en eust esté capable, que de la communiquer à un estranger.

S O C R A T E.

Que feriez vous donc, Theagés, si vous aviez un fils qui vous percutât tous les jours, en vous disant qu'il veut devenir un grand peintre ? qui se plaignist continuellement que vous, qui estes son pere, ne voulez pas faire la moindre dépense pour satisfaire à son desir, pendant que d'un autre costé, il ineprieroit les plus excellents maistres & refuseroit d'aller à leur école pour apprendre leur Art ? Je dis de mesme s'il vouloit estre bon joueur de flüte ou excellent joueur de lyre, sçauriez vous quelque autre moyen pour le contenter, & connoistriez vous d'autres gens chez qui l'envoyer, puisqu'il refuseroit les autres maistres ?

T H E A G É S.

Pour moy je n'en connois point.

S O C R A T E.

Voila justement ce que vous faites à vostre pere : comment pouvez - vous donc vous étonner & vous plaindre de ce qu'il ne sçait que faire de vous ni où vous envoy

yer pour vous rendre habile : *Car il ne tient qu'à vous.* Nous vous mettrons tout-à-l'heure , ſi vous voulez , entre les mains de nos meilleurs maîtres, de ceux qui ſont les plus ſçavans dans la politique : vous n'avez qu'à choiſir , ils ne vous demanderont rien ; de ſorte que vous épargnerez voſtre argent , & vous acquerrez avec eux plus de reputation parmi le peuple , \* que vous n'en acquerriez dans le commerce de qui que ce ſoit.

THEAGES.

Eh quoy Socrate , n'eſtes vous pas auſſi du nombre de ces grands hommes ? ſi vous voulez permettre que je m'attache à vous , c'eſt aſſez , je ne cherche plus d'autre maître.

SOCRATE.

Que dites-vous là, Theages ?



yez la bonté de le souffrir. J'ay honte de dire combien je le desire ; mais je vous prie l'un & l'autre au nom des Dieux de vous Socrate de recevoir mon fils , & de mon fils de ne jamais chercher d'autre maître que Socrate : par là vous me devrerez tous deux de mes plus grands chagrins & de mes plus grandes craintes. Car je meurs toujours de peur qu'il ne tombe entre les mains de quelqu'un qui me le rompe.

Socrate estoit  
le seul à  
Athènes à  
qui on pouvoit  
confier ses en-  
fants sans dan-  
ger.

## THEAGÈS.

Eh, mon pere, cessez de craindre pour moy , si vous estes assez heureux pour persuader Socrate, & pour l'obliger à me souffrir.

## DEMODOCUS.

Tu as raison mon fils : je ne m'adresse plus qu'à vous Socrate ; & pour ne vous amuser par des discours superflus, suis prest à me donner à vous , & à vous donner tout ce que j'ay au monde : vous pouvez disposer de moy en tout , si vous voulez aimer mon Theagès & luy procurer tous les biens que vous estes capable de luy faire.

## SOCRATE.

Je ne m'étonne pas , Demodocus , si vous avez ce grand empressement , si vous estes persuadé que vostre fils puisse tirer

Moy quelque utilité, car je ne sçache rien  
 par quoy un pere raisonnable doive estre  
 plus ardent & plus empressé que sur tout  
 ce qui regarde son fils, & qui peut le ren-  
 dre un très-honneste homme. Mais ce qui  
 m'étonne & que je ne comprends point,  
 c'est comment vous avez pû penser que je  
 fusse plus capable que vous de luy rendre  
 un grand service & de former en luy un  
 bon citoyen? & luy-mesme comment a-t-  
 il pû s'imaginer que je fusse plus en état  
 de l'aider que son pere? Car premierement  
 vous estes plus âgé que moy, vous avez  
 exercé les plus grandes charges, vous estes  
 le plus considéré dans vostre bourg, &  
 perionne n'est plus honoré ni plus estimé  
 que vous dans le reste de la ville: ni  
 vous ni vostre fils vous ne voyez en moy  
 aucun de ces avantages. Que si vostre  
 theagès meprise le commerce de nos  
 politiques, & qu'il cherche de ces gens  
 qui promettent de bien élever la jeunesse;  
 nous avons icy Prodicus de Ceos, Gorgias  
 de Leontin, Polus d'Agrigente, & plu-  
 sieurs autres, qui sont si habiles, que ro-  
 tant de ville en ville, ils viennent à bout  
 de persuader aux jeunes gens de toutes les  
 maisons les plus nobles & les plus riches,  
 qu'ils pourroient estre instruits pour rien par

*Quel doit  
 le plus grand  
 empressé  
 d'un pere  
 raisonnable.*

*Car la ville  
 estoit compo-  
 sée de plusieurs  
 bourgs.*

tel de leurs citoyens qu'il leur plairait de choisir, ils viennent à bout de leur persuader, dis-je, de renoncer à leurs citoyens & de s'attacher à eux, quoyqu'il faille leur payer de grosses sommes & leur avoir encore beaucoup d'obligation ? <sup>a</sup> Voilà les gens que vous devez choisir vous & votre fils, au lieu de penser à moy, car je ne sçay aucune de ces belles & heureuses sciences. Je voudrois de tout mon cœur les sçavoir ; mais j'ay toujours fait profession d'avouer que je ne sçay rien pour rien dire, qu'une petite science <sup>b</sup> qui ne regarde que l'amour. Aussi en revanche, j'ose me vanter d'estre plus profond dans cette science, quelle qu'elle soit, que ceux qui m'ont précédé & que ceux de nostre siècle.

THEAGES.

Vous voyez bien, mon pere, que Socra-

<sup>a</sup> C'est une ironie de Socrate qui se moque de la fureur avec laquelle les Atheniens courroient après les Sophistes qui n'estoient capables que de leur gâter l'esprit & le cœur.

<sup>b</sup> Socrate veut dire qu'il n'estoit propre qu'à inspirer aux hommes de l'amour pour la sagesse. Si cet amour tout est mort, c'est un principe de vice & c'est, comme il le dit ailleurs, le secours le plus prompt, le plus sûr & le plus efficace que Dieu ait donné aux hommes pour les faire parvenir à la souveraine félicité.

mots il me quitta & alla combattre. Vous pouvez sçavoir de luy même ce qui luy arriva, la chose le merite bien. Que si vous voulez demander à Clitomachus frere de \* Timarchus, ce que luy dit ce dernier lors qu'il alloit à la mort, pour avoir méprisé l'avertissement de mon bon Genie; & ce que luy dit encore Evathlus si célèbre dans les courtes du Stade, qui receut chez luy Timarchus lorsqu'il s'enfuyoit, il vous dira que Timarchus luy dit en propres termes.....

THEAGES.

Que luy dit-il Socrate?

SOCRATE.

Il luy dit, je m'en vais à la mort pour n'avoir pas voulu croire Socrate, & si vous estes curieux de sçavoir cette Histoire, je vais vous la conter. Lorsque Timarchus se leva de table avec Philémon fils de Philémonides pour aller tuer Nicias fils d'Heroscandre, car il n'y avoit qu'eux deux qui fussent de la conspiration, il me dit en se levant: *Que me dites-vous Socrate, vous n'avez qu'à achem-*

\* Je croi que c'est Timarche le Socrate qui vouloit être socrate, & qui fut le premier qui

depuis ma naissance, j'un Démon qui m'a  
compagne toujours, & qui me gouverne.  
Ce Démon c'est une voix qui lorsqu'elle  
fait entendre, me détourne toujours de  
ce que je veux faire, & ne m'y pousse jamais.  
Quand quelqu'un de mes amis me com-  
munique quelque dessein, si j'entends c-  
ette voix, c'est une marque sûre que le Di-  
eu n'approuve pas ce dessein & qu'il en dé-  
tourne. Je vous donneray plusieurs té-  
moins de ce que je vous dis: vous conno-  
sez le beau Charmide fils de Glaucôn: Un  
jour il vint me faire part d'un dessein qu'il  
avoit fait d'aller combattre\* aux jeux Né-  
meaques. Il n'eût pas plutôt commencé  
me faire cette confidence, que j'entendis  
cette voix. Je tâchay donc de l'en détourner  
en luy disant, dès que vous avez ouvert  
la bouche j'ay entendu la voix du Démon  
qui me conduit, n'allez donc point je vous  
en prie. Il me repondit, cette voix vous  
vertit peut-estre que je ne seray pas cor-  
onné: mais quoy que je ne remporte pas  
victoire, je me seray exercé, j'auray com-  
battu, & c'est toujours autant. Avec c-

\* Un des quatre grands jeux de la Grèce: on  
celebroit tous les trois ans près de la ville de Né-  
mée dans le Peloponèse en l'honneur d'Arche-  
rus,

mots il me quitta & alla combattre. Vous pouvez sçavoir de luy mesme ce qui luy arriva , la chose le merite bien. Que si vous voulez demander à Clitomachus frere de \* Timarchus, ce que luy dit ce dernier lors qu'il alloit à la mort, pour avoir méprisé l'avertissement de mon bon Genie ; & ce que luy dit encore Evathlus si célèbre dans les courses du Stade , qui reçut chez luy Timarchus lorsqu'il s'enfuyoit , il vous dira que Timarchus luy dit en propres termes.....

THEAGES.

Que luy dit-il Socrate ?

SOCRATE.

Il luy dit , je m'en vais à la mort pour n'avoir pas voulu croire Socrate , & si vous estes curieux de sçavoir cette Histoire , je vous la conteray. Lorsque Ti-



rer tous là à boire, je suis obligé de sortir: je revien-dray dans un moment si puis. Sur cela j'entendis la voix: en même temps le rappelant, je luy dis: ne sortez pas je vous en prie, mon bon Géméme donné son signal accoutumé. Il s'arresta quelque temps après il se leva encore & me dit, *Socrate je m'en vais*. La voix ne doubla, & je l'arrestay encore. Enfin pour la troisième fois, voulant m'échaper, il se leva sans me rien dire, & prenant le temps que j'avois l'esprit occupé ailleurs, il sortit, & fit ce qui le conduisit à la mort. Voilà pourquoy il dit à son frere qu'il alloit mourir pour n'avoir pas voulu me croire. Vous pouvez encore sçavoir de beaucoup de nos Citoyens ce que je leur dis sur l'expédition de Sicile, & sur l'échec que nostre armée devoit y recevoir. Mais sans parler des choses passées, qu'il est si facile de sçavoir de ceux qui en sont parfaitement instruits, on peut faire aujourd'huy mesme une épreuve de ce signe que mon bon genie me donne d'ordinaire pour voir s'il dit vray. Car lorsque le bel Sannion est parti pour l'armée, j'ay entendu cette voix, & il s'en va présentement avec \* Thrasyllus contre Ephèse & contre les autres villes d'Ionie. Je le

*pour Alibia  
& Nicias.*

*Thrasyllos  
estélen G. m.  
ad avec Thra  
sile la qua  
ra me année  
l'olymp. 92.*

persuadé qu'il y mourra, ou qu'il luy arrivera quelque malheur, <sup>a</sup> & je crains beaucoup pour le succès de cette entreprise. Je vous ay dit tout cela pour vous faire entendre, que mesme pour ceux qui veulent s'attacher à moy, tout depend de ce bon Génie qui me gouverne. <sup>b</sup> Car ceux à qui il est contraire, ne sçauroient jamais tirer de moy aucune utilité : je ne puis pas mesme avoir avec eux aucun commerce. Il y en a plusieurs qu'il ne m'empes-

<sup>a</sup> En effet les Atheniens furent battus & repouffez à Ephese. *Xenoph. liv. 1.* c'est-pourquoy Plutarque écrit dans la vie d'Alcibiade, que l'armée de Thrasyllus fut fort mal menée sous les murs d'Ephese, & qu'en memoire de cette deffaitte les Ephesiens érigerent un trophée de bronze à la honte des Athéniens.

<sup>b</sup> Passage remarquable : voilà quatre estats des hommes. Les uns sont rejettez de Dieu pour leur

che pas de voir, & ils n'en sont pourtant pas plus avancez ; mais ceux dont le commerce qu'ils ont avec moy , est approuvé & favorisé par ce bon genie , ce sont ceux là dont vous me parliez tout-à-l'heure , qui font en très-peu de temps de fort grands progrès ; dans les uns ces progrès sont fermes & permanents , & ont jecté de profondes racines , & dans les autres ils ne sont qu'à temps ; c'est-à-dire qu'ils ne sont qu'à temps ; c'est-à-dire qu'ils ne sont qu'à temps ; pendant qu'ils sont avec moy , ils profitent d'une manière surprenante , mais ils ne m'ont pas plutôt quitté , qu'ils retournent à leur premier estat , & ne diffèrent en rien du commun des hommes. C'est ce qui est arrivé à Aristide fils de Lyfimachus , & petit fils d'Aristide : pendant qu'il fut avec moy , il profita merveilleusement en fort peu de temps ; mais ayant esté obligé de partir pour quelque expedition , il s'embarqua : à son retour il trouva que Thucidide , fils de Melesias & petit fils de Thucidide , avoit voulu estre de mes amis ; mais la veille , je ne sçay comment il s'estoit brouillé avec moy pour quelques paroles que nous avions eües dans la dispute. Aristide m'estant donc ven-

\* Petit fils de Thucidide rival de Periclès dans le gouvernement.

voir, après les premiers complimens, Socrate me dit-il, je viens d'apprendre que Thucydide s'emporte contre vous, & qu'il fait le fier comme s'il estoit quelque chose. Cela est vray, luy répondis-je. <sup>a</sup> Eh quoy, reprit-il, ne se souvient-il plus quel esclave c'estoit avant qu'il vous vist? Il y a bien de l'apparence qu'il l'a oublié, luy repliquay-je. En verité Socrate, âjouta-t-il, il m'arrive à moy mesme une chose bien ridicule. Je luy demanday d'abord ce que c'estoit: C'est, me dit-il, qu'avant mon départ pour l'armée, j'estois en estat de m'entretenir avec tout ce qu'il y a de plus grands esprits, & je n'estois inferieur à pas un dans la conversation, je brillois autant qu'un autre, aussi je recherchois toujours les plus honnestes gens <sup>b</sup> & les



bandonné tout d'un coup , ou peu-à-peu. Il me répondit que c'estoit peu-à-peu. Eh comment vous vint-elle , luy demanday-je ? fut-ce pendant que vous appreniez quelque chose de moy : ou de quelque autre maniere ? Je vais vous le dire Socrate , reprit il. C'est une chose qui paroist incroyable , mais elle est pourtant très-vraye. <sup>a</sup> Je n'ay jamais pu rien apprendre de vous , comme vous le sçavez fort bien. Cependant je ne laissois pas de profiter , <sup>b</sup> quoyque je ne fusse que d'un

<sup>a</sup> Il veut dire qu'il n'avoit rien appris de fure & n'avoit que des opinions , & non pas la science quand il estoit à luy mesme , mais quand il estoit près de Socrate il estoit plus éclairé.

<sup>b</sup> Voilà quatre degrez de lumiere , selon qu'on s'approche plus ou moins des hommes sages. C'est quelque chose de loger dans la mesme maison c'est un peu plus d'estre dans la mesme chambre c'est un plus grand avantage encore d'avoir toujours les yeux sur eux pour ne perdre aucune de leurs paroles mais le plus grand de tous les biens c'est d'estre près d'eux , & pour ainsi dire toujours colé à eux. Peu de gens sont assez affermis dans la sagesse pour les perdre de vue impunément & sans faire une grande perte. Ces differents degrez on peut encore plus marquer selon qu'on s'approche plus ou moins de la Sagesse divine. C'est là , je pense , tout le mystere que Socrate veut enseigner. On voit des preuves admirables de cette verité dans les ecritures des Saints.

*la meſme maiſon où vous eſtiez , & non pas dans la meſme chambre , quand je pouvois eſtre dans la meſme chambre j'avançois encore plus , & toutes les fois que vous parliez , je ſentois viſiblement que je profitois encore davantage quand j'avois les yeux ſur vous , que quand je regardois ailleurs ; mais ce progrès eſtoit ſans comparaiſon plus grand lors que j'eſtois aſſis auprès de vous & que je vous touchois , au lieu que preſentement toute cette habitude ſ'eſt entierement évanouïe. Voilà , Theages , quel eſt le commerce qu'on a avec moy. \* Si cela eſt agreable à Dieu , vous profiterez conſiderablement & en fort peu de temps , ſinon vos efforts ſeront inutiles. Voyez donc ſ'il n'eſt pas plus avantageux & plus ſeur de vous attacher à quelqu'un de ces maîtres qui*

voilà au comble de mes vœux ; & s'il  
désapprouve, voyons tout à l'heure la con-  
duite que nous devons tenir, & si je dois  
chercher un autre maître, ou tâcher d'ap-  
paîser ce Dieu \* par des prières, par des  
sacrifices & par toutes les autres expia-  
tions qu'enseignent nos devins.

DEMODOCUS.

Ne vous opposez pas davantage aux  
desirs de ce jeune homme. Theagès vous  
parle fort bien.

SOCRATE.

Si vous trouvez que c'est ce que nous  
devons faire, à la bonne heure, j'y con-  
sens.

\* Il n'y a que ces trois moyens dont nous puî-  
sons nous servir pour appaîser la colère de Dieu :  
les prières, les sacrifices, & les purifications.



## A R G U M E N T

D E

L'EUTYPHRON.

**D**ANS tous les temps & dans toutes les Religions, il y a eu de superstitieux & de faux devots: les uns & les autres font presque à Dieu la mesme injure, & blessent également la Religion. Platon introduit un de ces caractères dans ce Dialogue, car il n'est pas aisé de décider si Eutyphron agit par superstition, ou par une devotion fausse: il y a plus d'apparence au premier. Eutyphron va accuser d'homicide son propre pere: voilà une démarche bien contraire à la nature: mais d'un autre costé voilà la démarche d'un homme qui ne reconnoist ni la chair ni le sang, quand il s'agit de faire une action aussi agreable à Dieu que celle de faire punir un coupable. Il s'agit donc

T vj



icy d'examiner cette action pour sçavoir si elle est juste : & Platon renouvelle cette conversation pour tourner en ridicule les fausses Religions payennes, & la pluralité des Dieux avec toutes leurs fables ; & pour faire voir que ceux qui passoient alors pour les plus sçavans dans la Religion, n'en avoient aucune connoissance, & rendoient à Dieu un faux culte qui le deshonorait. Il n'y a rien de plus grand que ce dessein ; il est executé avec une adresse merveilleuse : & c'est à quoy sert parfaitement le personnage contre lequel Socrate avoit disputé. Car Eutyphron n'estoit pas un homme ordinaire, c'estoit un Devin, & par conséquent un homme revêtu de caractère, & ayant charge d'enseigner la Religion. On ne peut rien voir de plus ingenieux & de plus naturel que le commencement de ce Dialogue, où Platon avec beaucoup de simplicité & de modestie, sans qu'il paroisse la moindre affectation, fait com-

de dès l'entrée non-seulement le  
d'ore d'Eutyphron & de tous les  
sistieux, que la Religion mal  
que porte le plus souvent à tou-  
tes d'injustices & de crimes,  
encore celui de Socrate, celui  
persecuteurs; & en general ce-  
Atheniens. Ce Dialogue est  
d'excellens préceptes sur la Mo-  
sur la Religion, & on y trouve  
oup de naïveté & de finesse; les  
sures, les frequentes ironies &  
s de satire le varient admira-  
ent. Peut-on voir une plus fine  
que celle que Platon fait contre  
es? Il ne se contente pas de di-  
nom, & le quartier de la ville  
estoit né, il en fait encore le  
ait; & toutes ces indications ne  
nt le faire connoistre à Euty-  
Celuy qui accuse Socrate, &  
croit capable de reformer la  
lique, en faisant voir ce qui  
upt la jeunesse & qui renverse  
igion, n'est connu ni de celui

446 Argument de l'Eutyphron.  
qu'il accuse, ni des Ministres de cette  
mesme Religion dont il se declare  
l'appuy. Dans la lecture on remarque  
ra aisément tous les autres traits sem-  
blables, & on sentira la beauté du  
caractere du superstitieux qui ne croit  
que parce qu'il croit, & qui est tou-  
jours près de la verité sans jamais  
estre dans la verité: on verra avec  
plaisir, qu'Eutyphron est un bon hom-  
me qui a les intentions droites, mais  
qui est si rempli de respect pour les  
fables qu'on luy a enseignées, qu'il  
les reçoit toutes comme saintes, sans  
avoir jamais eu la moindre pensée de  
s'en défier; & plein de l'orgueil &  
de la temeraire confiance qu'inspire  
d'ordinaire la superstition, il débute  
ses visions comme des veritez certai-  
nes, auxquelles personne ne peut re-  
sister: & Socrate, qui fait semblant de  
vouloir s'instruire, reçoit sa doctrine  
avec une ironie fine, & avec des rail-  
leries ambiguës, & il la combat en-  
suite avec beaucoup de force & de so-  
lidité.



# L'EUTYPHRON

O U

## D'E LA SAINTETE.

EUTYPHRON, SOCRATE.

EUTYPHRON.

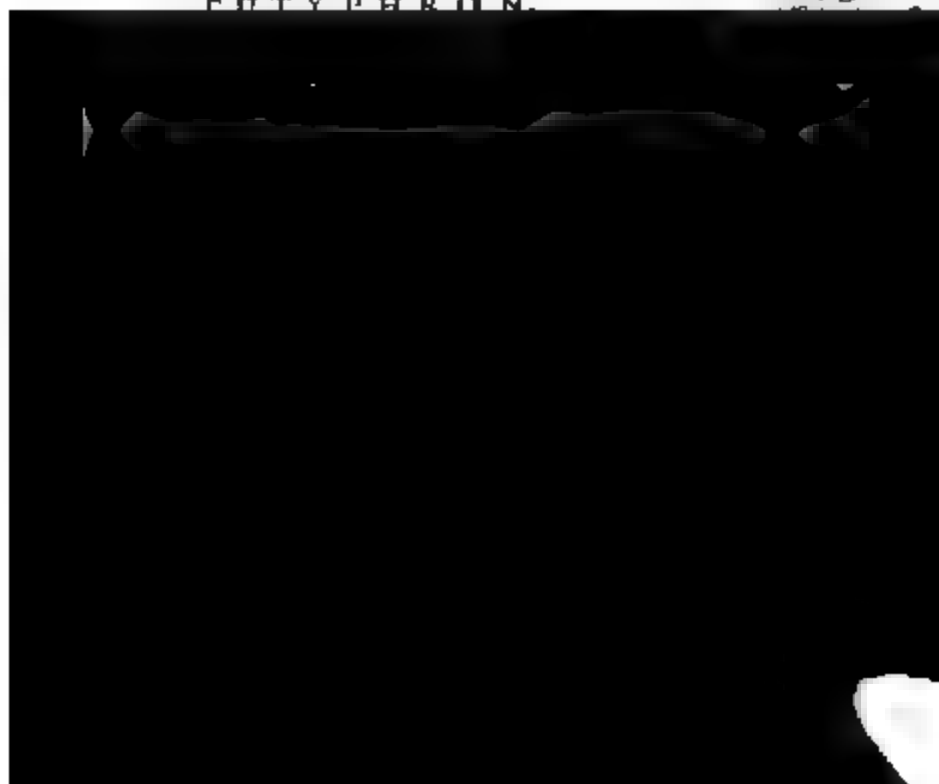
**Q**uelle nouveauté, Socrate? quoy vous avez quitté les conversations du Lycée pour venir dans\* ce portique du Roy? vous n'avez pas comme moy quelque affaire qui vous y amene?

SOCRATE.

C'est bien pis qu'une affaire, Eutyphron, les Atheniens l'appellent une accusation.

EUTYPHRON.

\* Ce portique du Roy estoit au lieu à la droite du Ceramique, où l'un des neuf Archontes qu'on appelloit le Roy, presidoit pendant son année, & con-



Vous avez raison.

EUTYPHRON.

Qui est donc cet accusateur ?

SOCRATE.

Je ne le connois pas bien moy mesme. Il me semble que c'est un jeune homme qui n'est pas encore connu, & je pense qu'on le nomme Melitus : il est du bourg de Pitthée : si vous vous remettez quelque un de ce quartier là qui porte ce nom & qui ait les cheveux plats, la barbe claire semée & le nez courbé, c'est luy.

EUTYPHRON.

Je ne me le remets point du tout Socrate ; mais qu'elle est donc l'accusation qu'il intente contre-vous ?

SOCRATE.

Quelle accusation ? une accusation qui ne marque pas un homme ordinaire. Car dans un âge aussi peu avancé que le sien, ce n'est pas peu que d'estre si sçavant dans des matieres si importantes & si sublimes. Il dit qu'il sçait de quelle maniere on corrompt la jeunesse & qui sont ceux qui la corrompent. C'est apparemment quelque habile homme qui ayant connu mon ignorance, vient m'accuser de corrompre les compagnons, & me deferer à la ville com-

la mere commune. Et il faut l'a-  
 r, il me paroist le seul qui sçache  
 jetter les fondemens d'une bonne &  
 politique : car la raison veut qu'un *L'éducation d*  
 me d'État commence toujours par *la jeunesse est*  
 cation des jeunes gens, afin de les *le fondemens*  
 re aussi vertueux qu'ils puissent estre, *de la bonne pu*  
 ne un bon jardinier donne ses pre- *lisque.*  
 s soins aux jeunes plantes, & passe  
 aux autres. Melitus tient sans dou-  
 mesme conduite, & commence par  
 retrancher nous qui empeschons les  
 s plantes de pousser & de profiter.  
 s quoy il estendra sans doute ses  
 bienfaisans sur les plantes plus avan-  
 , & par là il fera à sa ville le plus  
 d de tous les biens. Voilà ce qu'il  
 attendre d'un homme qui sçait si bien  
 nencer.

attaquant, il me paroist qu'il attaque la ville dans ce qu'elle a de plus sacré. Mais apprenez moy je vous prie, ce qu'il dit que vous faites pour corrompre ainsi la jeunesse?

S O C R A T E.

Il dit que je fais des choses qui d'abord à les entendre paroissent absurdes & impossibles, car il dit que je fabrique des Dieux, que j'introduis des Dieux nouveaux, & que je ne crois pas aux anciens. Voilà de quoy il m'accuse.

E U T Y P H R O N.

J'entends, c'est parce que vous dites que vous avez un esprit familier qui vous conduit journellement. Sur cela, il vous accuse d'introduire dans la Religion des opinions nouvelles, & vient vous décourager dans ce palais, sçachant bien que le peuple est toujours prest à recevoir ces sortes de calomnies. Que ne m'arrive-t-il pas à moy mesme, lorsque dans les assemblées je parle des choses divines, & que je prédis ce qui doit arriver; ils se moquent tous de moy comme d'un fou; ce n'est pas qu'aucune des choses que j'ay prédites ait manqué d'arriver, mais c'est qu'ils nous portent envie à tous tant que nous sommes. Que faire? le meilleur est de ne

ne s'en mettre en peine, & d'aller toujours son chemin.

SOCRATE.

Mon cher Eutyphron, est-ce un si grand mal que d'être moqué ? Car au fond les Athéniens, à mon avis, se mettent peu en peine d'examiner si l'on est habile, pourvu qu'on ne se mette pas à enseigner aux autres ce qu'on sçait. Je voy bien que si on faisoit mestier d'enseigner, alors ils se mettroient tout de bon en colère, ou par envie comme vous dites, ou par quelque autre raison que nous ne savons pas.

Porte  
d'abord  
est l'art  
que se  
nous en  
prend  
d'aller  
p'ailleurs

EUTYPHRON.

Je n'ay point du tout d'envie d'éprouver comme vous à mes depens les sentimens qu'ils ont pour moy.

SOCRATE.

Cela est bien différent ; \* peut-être que vous estes fort réservé, & que vous ne communiquez pas volontiers aux autres votre sagesse, au lieu que je crains bien

\* Socrate se sert de l'aveu que vient de faire Eutyphron, & fait connoître par ce Démonstrateur de ceux qui estoient préposés pour la Religion. Ils n'enseignent rien, & par crainte de la superstition & dans son ignorance.



qu'ils ne croient que l'amour que j'ay pour tous les hommes, me porte à leur enseigner tout ce que je sçay non seulement sans leur demander de recompense, mais en les prevenant mesme & en les pressant de m'écouter. Que s'ils se contentoient de se moquer de moy, comme vous dites qu'ils se moquent de vous, ce ne seroit pas une chose desagréable de passer quelques heures dans ce palais à rire & à se divertir; mais s'ils prennent la chose serieusement, il n'y a que vous autres devins qui sçachiez ce qui en arrivera.

EUTYPHRON.

Peut-estre qu'il ne vous en arrivera point de mal, & que vous viendrez heureusement à bout de vostre affaire comme moy de la mienne.

SOCRATE.

Avez-vous icy quelque affaire? est-ce en deffendant ou en poursuivant?

EUTYPHRON.

C'est en poursuivant.

SOCRATE.

Qui poursuivez-vous?

EUTYPHRON.

Quand je vous l'auray dit, vous me croirez fou.

SOCRATE.

Comment! poursuivez-vous quelqu'un?

qu'on ne puisse acciader? avoir-il des ailles?

EUTYPHRON

Celuy que je pourrais, au lieu d'avoir des ailles, est si vieux qu'à peine peut-il marcher.

SOCRATE.

Qui est-il?

EUTYPHRON.

C'est mon pere.

SOCRATE.

Vostre pere?

EUTYPHRON.

Oüy mon pere.

SOCRATE.

Eh de quoy l'accusez-vous?

EUTYPHRON.

D'homicide.

SOCRATE.

D'homicide, grand Dieu! Voilà une accusation bien au dessus de la portée du peuple, qui ne comprendra jamais qu'elle puisse estre juste: un homme ordinaire auroit bien de la peine à luy donner des couleurs. \* Cela n'appartient qu'à celuy qui

\* De ce principe de Socrate, il s'ensuit par une consequence, que ce n'est qu'à luy seul qu'il appartient qu'à Dieu

est parvenu au comble de la sagesse.

EUTYPHRON.

Vous dites vray, Socrate, il faut y est parvenu.

SOCRATE.


Est-ce quelqu'un de vos parens que vostre pere ait tué ? sans doute, car pour un estranger, vous ne mettriez pas vostre pere en justice.

EUTYPHRON.

Qu'elle absurdité, Socrate, de penser qu'il y ait à cet égard de la difference entre un parent & un estranger ! cela est tout égal. La seule chose à laquelle il faut bien prendre garde, c'est d'examiner si celui qui a tué, a tué justement ou injustement. Si c'est justement, il faut laisser en repos le meurtrier & si c'est injustement, vous estes obligé de le poursuivre, quelque amitié & quelque parenté qu'il y ait entre vous. C'est vous rendre complice de son crime que d'avoir avec luy le moindre commerce, & que de n'en pas poursuivre la punition qui seule peut vous purger & vous expier l'un & l'autre. Mais pour vous mettre dans le fait, le mort estoit un de nos fermiers qui tenoit une de nos terres quand nous demeurions à Naxe. Un jour qu'il avoit trop bû, il s'emporta & s'a-

aux principe.  
juste  
est trop  
en devient  
justice &  
acte.

harina si furieusement contre un de nos esclaves qu'il le tua. Mon pere le fit mettre dans une basse fosse pieds & poings liez , & sur l'heure mesme il envoya icy consulter \* un de ceux qui ont l'inspection des choses qui concernent la Religion & les cas de conscience pour sçavoir ce qu'il devoit faire , & pendant ce temps là il negligea ce pauvre prisonnier , & le laissa sans aucun soin, comme un assassin dont la vie n'estoit d'aucune consequence ; aussi en mourut-il ; la faim, le froid , & la pesanteur de ses chaines le tuerent avant que l'homme que mon pere avoit envoyé fust de retour. Sur cela toute ma famille s'éleve contre moy de ce que pour un assassin j'accuse mon pere d'un homicide qu'ils pretendent qu'il n'a pas commis , & quand mesme il l'auroit commis , ils soutiennent



456 *Eutyphron;*  
ancr. tant ils sont aveugles sur les choses  
divines & incapables de discerner ce qui  
est profane & impie, de ce qui est pur  
& saint.

S O C R A T E.

Mais vous - même, Eutyphron,  
nom de Dieu, pensez-vous connoître  
exactement toutes les choses divines,  
pouvoir démêler si précisément ce qui est  
saint d'avec ce qui est profane, que vous  
s'étant passé comme vous le dites, vous  
poursuiviez votre père sans craindre  
commettre une impiété ?

E U T Y P H R O N.

Je serois bien mal à mon aise, & Eutyphron  
n'auroit guere d'avantage sur  
autres hommes, s'il ne connoissoit toutes  
ces choses très-parfaitement.

S O C R A T E.

O merveilleux Eutyphron, je voy de  
bien que le meilleur parti que je puisse  
prendre, c'est de devenir votre disciple  
& avant le jugement de mon procès  
faire signifier à Melitus que jusqu'icy  
regardé comme le plus grand de tous  
les avantages, de bien sçavoir les choses di-  
vines & d'estre bien instruit dans la Re-  
gion, mais qu'aujourd'hui voyant que  
m'accuse d'estre tombé dans l'erreur  
introduit

*Le plus grand  
de tous les avan-  
tages c'est  
d'estre bien  
instruit de la  
Religion.*

Introduisant temerairement des opinions nouvelles sur la divinité , je me suis jetté dans vostre Ecole. Ainsi, Melitus, luy diray-je, si vous avouez qu'Eutyphron est habile en ces matieres , & qu'il a les bonnes opinions , je vous declare que je suis dans les mesmes sentimens. Cessez donc de me poursuivre, & si au contraire vous tenez qu'Eutyphron n'est pas orthodoxe, faites assigner le maistre avant que de vous en prendre au disciple : c'est de luy que vient tout le mal; c'est luy qui nous perd, son pere & moy : il me perd, moy, en m'enseignant une fausse Religion; & il perd son pere en le poursuivant par les principes de cette mesme Religion que vous trouvez si pernicieuse. Que si sans aucun égard à ma demande, il continuë à me poursuivre, ou que me laissant là il s'en prenne à vous, vous ne

quoy je souhaite tant d'estre vostre disciple, bien assuré qu'il n'y a perfon d'assez hardi pour oser vous regarder de deux yeux; non pas mesme Melit luy qui me regarde si fixement, & me voit si bien jusqu'au fond de l'ame qu'il m'accuse d'impieté.

Presentement donc, au nom de Dieu dites-moy ce que vous assurez tant que vous sçavez si bien: qu'est-ce que saint, le juste, l'impre, & l'injuste, les meurtres par exemple, & sur tous autres sujets qui peuvent se presenter sainteté n'est-elle pas toujours semblable à elle-mesme dans toutes sortes d'actions & l'impieté, qui est son contraire, n'est-elle pas aussi toujours la mesme, de sorte que la mesme idée, le mesme caractère d'impieté se trouve toujours dans tout ce qui est impie?

EUTYPHRON.

Assurément, Socrate.

SOCRATE.

Qu'est-ce que vous appelez donc pieux & saint, profane & impie?

EUTYPHRON.

J'appelle pieux & saint, par exemple ce que je fais aujourd'huy, de pourchasser en justice tout homme qui com-

dition 2.  
qui naiss  
re 4.  
le.

Des meutres, des sacrileges, & autres injustices de cette nature, que ce soit pere, mere, frere ou autres : & j'appelle impie, de laisser le coupable jouir tranquillement de son crime ; suivez-moy bien, Socrate, je vous en prie, je veux vous donner des preuves bien certaines que ma definition est \* conforme à la loy, je l'ay déjà dit à beaucoup de personnes, & je leur ay fait avouer qu'il n'y a rien de plus juste que de n'avoir aucun ménagement pour l'impie, quel qu'il soit : Tous les hommes sont persuadez que Jupiter est le meilleur & le plus juste des Dieux, & tous conviennent qu'il enchaîna son propre pere, parce qu'il devoit ses enfans contre toute sorte de justice. Saturne avoit déjà traité son pere avec encore plus de rigueur pour quelque autre faute. Cependant on s'élève contre moy quand je poursuis mon pere pour une injustice atroce, & l'on se jette dans une manifeste contradiction, en jugeant si différemment de l'action de ces Dieux & de

\* Ouy, mais elle est mal appliquée, & cela n'est pas vray en toute occasion, comme il ne l'est pas en celle-cy. Eutyphron appelle icy loy, la loy naturelle qui enseigne à imiter Dieu dans tout ce que nous connoissons de luy.



la mienne, \*où je n'ay eu en vue<sup>e</sup> que de les imiter.

## S O C R A T E

Est-ce là , Eutyphron , ce qui m'a fait appeller aujourd'huy en justice , parce que quand on me fait de ces contes des Dieux, je ne les reçois qu'avec peine ? est-ce là le crime qu'on v'a m'imputer ? Si vous, qui estes si habile en matiere de Religion, vous estes en cela d'accord avec le peuple , & que vous croyiez ces contes , il faut bien de toute necessité que nous les croyions aussi , nous qui confessons ingenuement n'avoir aucune connoissance de ces matieres ; voulons-nous estre plus sçavans que nos maîtres , & entreprendre sur eux ? c'est pourquoy , au nom du Dieu qui preside à l'amitié, ne me trompez pas , croyez - vous toutes ces choses comme vous le dites ?

## E U T Y P H R O N.

*Il veut sans  
doute parler  
des mysteres  
qui n'estoient  
connus que des  
initiez.*

Non seulement je les croy , mais j'en croy encore de plus étonnantes que le peuple ne sçait point.

## S O C R A T E.

Vous croyez serieusement qu'entre les

\* L'imitation de ces faux Dieux ne pouvoit produire que des actions très-mauvaises , comme les Poëtes mesmes l'ont reconnu.

Dieux il y a des guerres , des haines , des combats ? vous croyez que parmi eux re-  
gnent toutes les autres passions si surpre-  
nantes que les Poètes & les Peintres nous  
representent dans leurs poësies & dans  
leurs tableaux , qu'on étale par tout dans  
nos Temples , \* & dont on bigarre ce ta-  
pis mystérieux qu'on porte tous les cinq  
ans en procession à la citadelle , pendant  
les Panathénées ? Eutyphron, devons-nous  
recevoir toutes ces choses comme de gran-  
des veritez ?

EUTYPHRON.

Non seulement celles-là, Socrate, mais  
beaucoup d'autres encore, comme je vous  
le disois tout à l'heure, que je vous expli-  
queray si vous voulez, & qui vous éton-  
neront sur ma parole.



quer un peu plus clairement ce que je vous ay demandé ; car vous n'avez pas encore pleinement satisfait à ma question & vous ne m'avez pas enseigné ce que c'est que la sainteté ; Vous m'avez seulement dit que le saint , c'est ce que vous faites en accusant d'homicide vostre pere

EUTYPHRON.

Je vous ay dit la verité.

SOCRATE.

Peut estre ; mais n'y a-t il pas beaucoup d'autres choses que vous appelez saintes

EUTYPHRON.

Sans doute.

SOCRATE.

Souvenez-vous donc , je vous prie, que ce que je vous ay demandé , ce n'est pas que vous m'enseigniez une ou deux choses saintes parmi un grand nombre d'autres qui le sont aussi : je vous ay prié de me donner une idée nette & distincte de la nature de la sainteté , & de ce qui fait que toutes les choses saintes sont saintes. Car vous m'avez dit vous-mesme qu'il y a un seul & mesme caractere qui fait que les choses saintes sont saintes, comme il y en a un qui fait que l'impieté est toujours impieté ; ne vous souvenez-vous pas ?

EUTYPHRON.

Ah , ouïy , je m'en souviens.

SOCRATE.

Enseignez-moy donc ce que c'est que ce caractère , afin que l'ayant toujours devant les yeux , & m'en servant comme du vray modele & du veritable original, je sois en estat d'asseurer sur tout ce que je vous verray faire à vous ou aux autres , que ce qui luy ressemblera sera saint, & que ce qui ne luy ressemblera pas sera impie.

EUTYPHRON.

Si c'est cela que vous voulez , Socrate , je suis prest à vous satisfaire.

SOCRATE.

C'est cela que je veux assurement.

EUTYPHRON.

Je vous dis donc que le saint est ce *Seconde*

EUTYPHRON.

Je vous en réponds.

SOCRATE.

Venez donc , posons bien ce que nous disons. Une chose sainte , un homme saint , c'est une chose , c'est un homme qui est agreable à Dieu : une chose impie , un homme impie , c'est un homme , c'est une chose qui luy est desagreable ; ainsi le saint & l'impie sont directement opposez ; N'est-ce pas ?

EUTYPHRON

Sans contredit.

SOCRATE.

Cela me paroist fort bien posé.

EUTYPHRON.

Je le croy , Socrate , que cela est bien posé.

SOCRATE.

Mais n'avons - nous pas posé aussi \* que les Dieux ont souvent entre eux des inimitiez & des haines , & qu'ils sont souvent broüillez & divisez.

EUTYPHRON.

Ouy , sans doute.

\* Socrate refute cette definition de la Sainteté en faisant voir qu'elle ne peut subsister avec leur Theologie.

S O C R A T E.

Examinons donc icy sur quoy peut rouler cette difference de sentimens qui produit entre eux ces inimitiez & ces raiues. Si nous disputions vous & moy sur deux nombres pour sçavoir lequel est le plus grand, ce differend nous rendroit-il ennemis, & nous porterions-nous à toutes sortes d'excès & de violences? ne nous mettrions-nous pas sur l'heure mesme à compter, pour estre bientost d'accord?

E U T Y P H R O N.

Cela est bien seur.

S O C R A T E.

Et si nous disputions sur les differentes grandeurs des corps, ne nous mettrions-nous pas tout d'abord à mesurer, & cela ne finiroit-il pas sur le champ no-

Qu'y a-t-il donc sur, quoy, si nous venions à disputer sans avoir de regle fixe à la quelle nous eussions recours, nous deviendrions ennemis irreconciliables, & nous nous emporterions l'un contre l'autre avec excès ? Peut-estre ne vous vient-il presentement aucune de ces choses-là dans l'esprit. Je vais vous en dire moy, voyez si j'ay raison. N'est-ce pas le juste & l'injuste ; l'honneste & le malhonneste ; le bon & le mauvais ? Ne sont-ce pas là les choses sur lesquelles entrant tous les jours en different, & ne trouvant point de regle suffisante pour nous mettre d'accord, nous nous jettons dans des inimitiez capitales ? quand je dis nous, je parle de tous les hommes en general.

E U T Y P H R O N.

Voilà la veritable cause de tous nos procès & de toutes nos guerres.

S O C R A T E.

Et s'il est vray que les Dieux soient en different entre eux sur quelque chose, ne faut-il pas necessairement que ce soit sur quelqu'une de celles-là ?

E U T Y P H R O N.

Cela est de toute necessité ?

S O C R A T E.

« Selon vous, ceux qui ont Eutyphron, les Dieux sont-ils justes ou injustes & sur l'impie, sur l'honnête & sur le malhonnête, sur le bon & sur le méchant? Car s'ils se contentent de voir les gens de bien, ils n'ont rien de plus à faire de ce qu'ils font & de ce qu'ils ne font pas? »

E U T Y P H R O N.

Vous parlez tout droit.

S O C R A T E.

Et les choses que cherchent des Dieux trouve honnêtes, bonnes, & justes, & les aime & il hait leurs contraires.

E U T Y P H R O N.

Sans difficulté.

S O C R A T E.

Selon vous, une même chose paraît juste aux uns & injuste aux autres, puis que ce sont ces sortes de disputes qui excitent entre eux des guerres & des seditions? n'est-ce pas?

E U T Y P H R O N.

Sans doute.

S O C R A T E.

Il s'ensuit de là qu'une même chose est

« Plus difficile que de dire si un homme est juste ou non, car on ne s'accorde pas sur ce qui est juste, le bien & le mal. »



aimée & haïe des Dieux : qu'elle leur est en mesme temps agreable & desagreable.

EUTYPHRON.

Cela paroist ainsi.

SOCRATE.

Et par consequent le saint & le profane ne sont que la mesme chose , selon vous.

EUTYPHRON.

La consequence pourroit bien estre juste.

SOCRATE.

Vous n'avez donc pas encore répondu à ce que je vous ay demandé , incomparable Eutyphron ; car je ne vous demandois pas ce qui est tout à la fois saint & profane , agreable & desagreable aux Dieux. De sorte que je prévois qu'il pourra bien se faire sans miracle , que l'action que vous faites aujourd'huy en poursuivant la punition de vostre pere , plaira à Jupiter , & déplaira en mesme temps à Coelus & à Saturne ; sera agreable à Vulcain & desagreable à Junon , & ainsi des autres Dieux qui se trouveront n'estre pas du mesme sentiment.

EUTYPHRON.

Mais je pense, Socrate, qu'il n'y a point sur cela de dispute entre les Dieux , &

qu'aucun d'eux ne pretend qu'on laisse impuni celui qui a commis injustement un meurtre.

S O C R A T E.

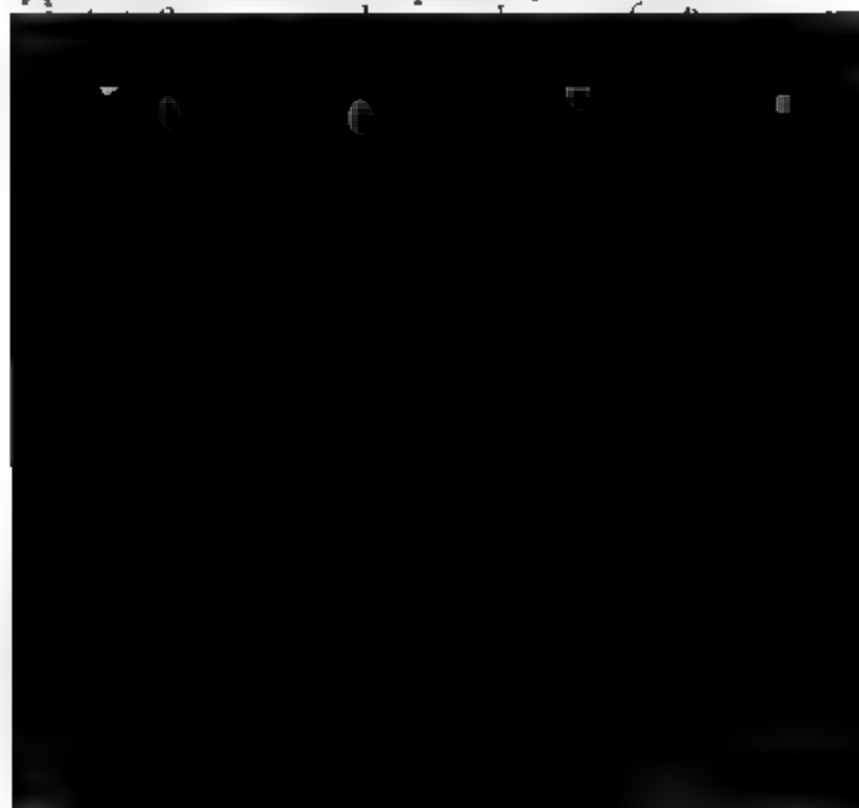
Il n'y a pas non plus d'homme qui le pretende ; en avez-vous jamais vû qui ait osé mettre en question , si celui qui avoit tué quelqu'un méchamment , ou commis quelque autre injustice , devoit en estre puni ?

E U T Y P H O N.

On n'entend autre chose , on ne voit par-tout dans les tribunaux, que des gens qui ayant commis des injustices , disent & font tout ce qu'ils peuvent pour en éviter la punition.

S O C R A T E.

Mais ces gens dont vous parlez , Eutyphron , avoient-ils qu'ils ayent com-



tant pas estre chastiez ; n'est-il pas vray

EUTYPHRON.

Tres-vray.

SOCRATE.

Ils ne mettent pas en question si celui qui est coupable d'une injustice doit estre puni, personne n'en doute ; mais sur quoy ils disputent, c'est sur la nature de l'injustice, pour établir en quoy, comment & en quelle occasion on la commet.

EUTYPHRON.

Cela est certain.

O SOCRATE.

La mesme chose n'arrive-t-elle pas dans le Ciel, s'il est vray, comme vous l'avez posé, que les Dieux soient en different sur le juste & sur l'injuste ? les uns ne font rien, ils pas que les autres sont injustes ; & ces derniers n'assurent-ils pas le contraire ? Car parmi eux, non plus que parmi nous, il n'y en a pas un qui oseroit avancer que celui qui fait une injustice ne doit pas en estre puni.

EUTYPHRON.

Tout ce que vous dites - là est vray Socrate, au moins en general.

SOCRATE.

Dites aussi qu'il est vray en particulier. Car c'est sur les actions particulieres qu'il

disputent tous les jours & les hommes & les Dieux, s'il est vray que les Dieux disputent sur quelque chose; les uns disent qu'une telle action est juste, les autres qu'elle est injuste, n'est-ce pas?

EUTYPHRON.

Oüy sans doute,

SOCRATE.

Venez donc, mon cher Eutyphron; pour mon instruction particulière, apprenez-moy quelle preuve certaine vous avez, que les Dieux ont tous désapprouvé la mort de vostre fermier, qui après avoir si brutalement assommé son camarade, avoit esté mis aux fers, & qui est mort de misere avant que vostre pere eust pu recevoir d'Athènes la réponse qu'il attendoit: montrez-moy qu'en cette rencontre c'est une action pieuse & juste, qu'un fils accuse son pere d'homicide & qu'il en poursuive la punition: & tâchez de me prouver, mais d'une maniere nette & claire, que tous les Dieux approuvent l'action de ce fils: si vous le faites, je ne cesseray de me vanter d'admirer & de celebrer vostre habileté.

EUTYPHRON.

Cela est assez difficile, oüy, que de vous le prouver: pour moy je vous le prouverois aussi clairement que....

J'entends : c'est-à-dire , que vous me croyez la teste plus dure qu'à tous vos juges ; car pour eux, cela est sans difficulté , vous leur ferez bien voir que vostre fermier est mort injustement, & que tous les Dieux desapprouvent l'action de vostre pere. E U T Y P H R O N.

Je leur feray voir plus clair que le jour, pourveu qu'ils veüillent m'entendre.

S O C R A T E.

Oh ! ils ne manqueront pas de vous entendre,\* pourveu que vous leur fassiez de beaux discours. Mais voicy une reflexion que je viens de faire , en vous écoutant ; je disois en moy-mesme , quand il seroit possible qu'Eutyphron me persuadast que tous les Dieux trouvent la mort de son fermier injuste , en serois-je plus avancé , & en sçaurois - je mieux ce que c'est que le saint & le profane ? la mort de ce fermier a déplû aux Dieux, à ce qu'il pretend , je le veux , mais ce

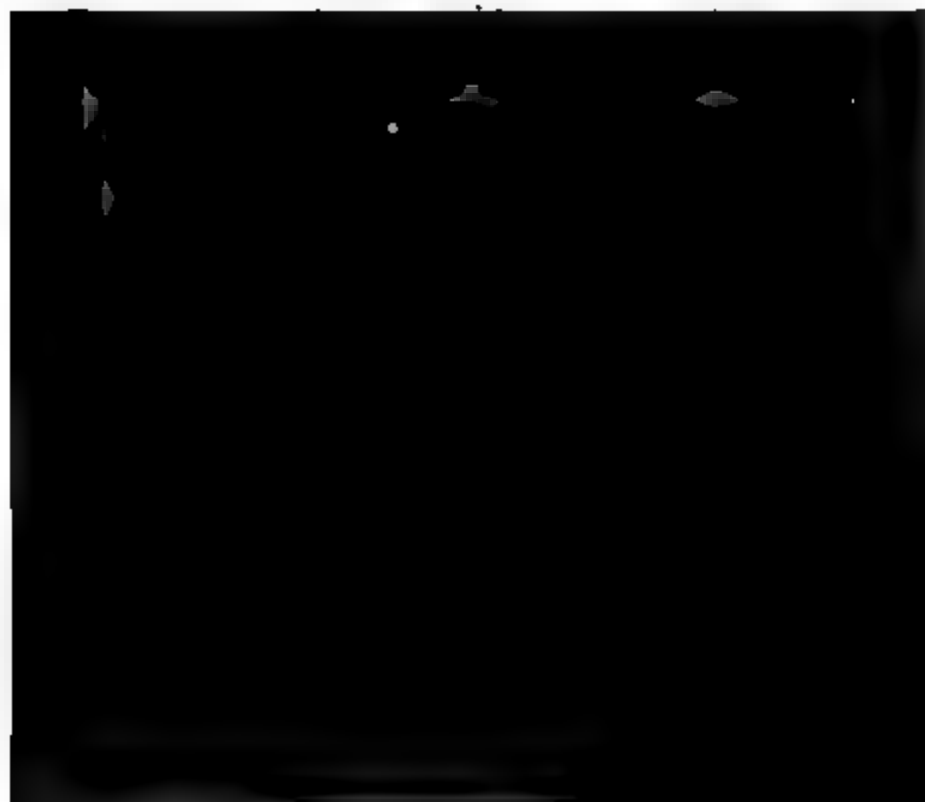
\* Socrate reproche aux Athéniens qu'ils aimoient les beaux parleurs, & qu'ils ne se mettoient nullement en peine de la verité des choses. Par l'histoire sainte nous sçavons que c'estoit le caractere des Athéniens, ils passoit leur vie à entendre ou des nouvelistes ou des harangueurs.

n'est pas là une définition du saint & de son contraire, puisque les Dieux sont partagez, & que ce qui est desagréable aux uns, est agréable aux autres. À la bonne heure, je vous passe cela, Eutyphron : je consens que tous les Dieux trouvent injuste l'action de vostre pere, qu'ils l'abhorrent tous : mais corrigeons donc un peu nostre définition, je vous prie, & disons, *Ce que tous les Dieux condamnent est profane, ce que tous les Dieux approuvent est saint : & ce qui est approuvé des uns, & desapprouvé des autres, n'est ni l'un ni l'autre, ou plutôt il est tous les deux.* Voulez-vous que nous nous en tenions à cette définition du saint & du profane ?

EUTYPHRON.

Qui en empesche, Socrate ?

SOCRATE.



Examinerons - nous cette définition pour voir si elle est vraie, ou la recevrons-nous sans autre façon , & aurons-nous ce respect pour nous & pour les autres , que nous donnions les mains à toutes nos imaginations & à toutes nos fantaisies , & qu'il suffise qu'un homme nous dise qu'une chose est, pour la croire, ou faut-il bien nous examiner ce qu'on dit ?

EUTYPHRON.

Il faut l'examiner sans doute, & je suis bien assuré que ce que nous venons de poser est bon.

SOCRATE.

C'est ce que nous allons voir tout à l'heure , suivez-moy. \* Le saint est-il ai-

\* Cela est trop fort pour Eutyphron , qui concevant la Sainteté comme une chose distinguée de Dieu , ne pouvoit jamais comprendre que le Saint est en même temps aimé de Dieu , parce qu'il est Saint ; & qu'il est Saint , parce qu'il en est aimé ; car la Sainteté vient de Dieu, *Sanctitas primitiva*, & la Sainteté des hommes est l'effet du partage Divin que Socrate a connu, & dont il a parlé ailleurs. Socrate dispute donc icy par rapport à la manière grossière dont ces hommes aveugles concevoient les choses de la Religion : ils en jugeoient comme de toutes les autres choses où les relatifs sont fort différents ; comme ce qui est aimé est différent de ce qui aime ; ce qui est poussé, de ce qui pousse, &c.

Amé des Dieux parce qu'il est saint , ou est-il saint parce qu'il en est aimé ?

EUTYPHRON.

Je n'entends pas bien ce que vous me dites , Socrate.

SOCRATE.

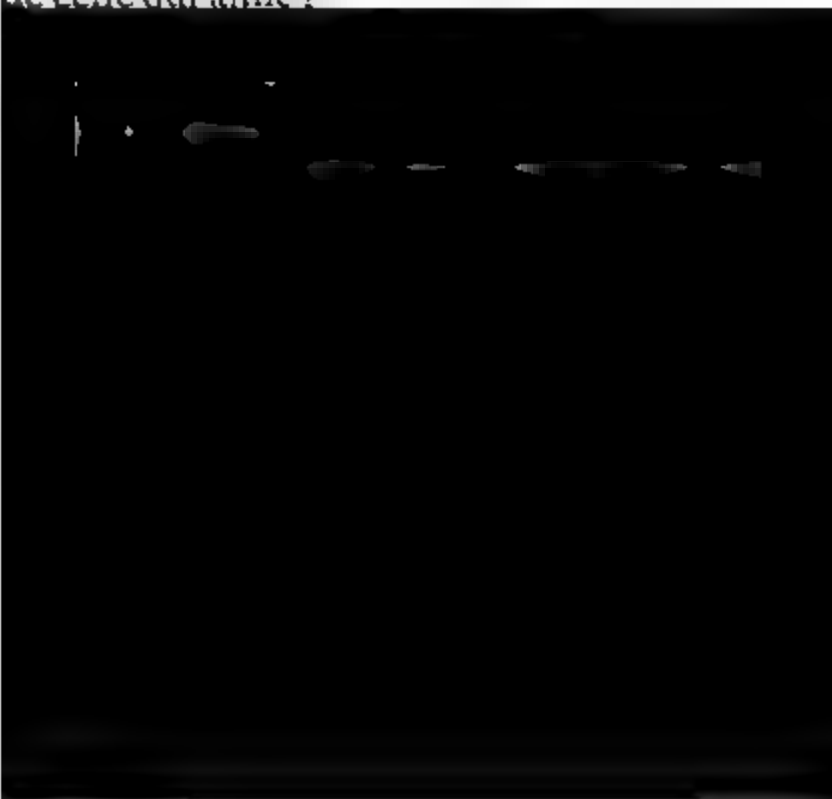
Je vais tâcher de m'expliquer. Ne disons - nous pas qu'une chose est portée , & qu'une chose porte ? qu'une chose est vueë , & qu'une chose voit ? qu'une chose est poussée , & qu'une chose pousse ? & autres à l'infini ; comprenez - vous qu'elles sont différentes , & voyez-vous en quoy elles different ?

EUTYPHRON.

Il me semble que je le comprends.

SOCRATE.

La chose aimée n'est-elle pas différente de celle qui aime ?





qu'on la pousse, & la chose veuë est veuë parce qu'on la voit?

EUTYPHRON.

Assurément.

SOCRATE.

Il n'est donc pas vray qu'on voit une chose parce qu'elle est veuë, mais au contraire elle est veuë parce qu'on la voit. Il n'est pas vray qu'on pousse une chose parce qu'elle est poussée, mais elle est poussée parce qu'on la pousse. Il n'est pas vray qu'on porte une chose parce qu'elle est portée, mais elle est portée parce qu'on la porte : entendez - vous ? cela est-il assez clair ? Je veux vous dire qu'on ne fait pas une chose parce qu'elle est faite, mais qu'elle est faite parce qu'on la fait ; qu'un être qui patit, ne patit pas parce qu'il est patient, mais qu'il est patient parce qu'il patit ; n'est-ce pas ?

EUTYPHRON.

Qui en doute ?

SOCRATE.

Ce qui est aimé n'est-ce pas quelque chose qui se fait ou qui patit ?

EUTYPHRON.

Assurément.

SOCRATE.

Il en est donc de ce qui est aimé com-

me de toutes les autres choses ; ce n'est pas parce qu'il est aimé qu'on l'aime ; au contraire , c'est parce qu'on l'aime qu'il est aimé.

EUTYPHRON.

Cela est plus clair que le jour.

SOCRATE.

Que dirons-nous donc du Saint , mon cher Eutyphron ? ne dirons-nous pas qu'il est aimé des Dieux, comme vous l'avez avancé?

EUTYPHRON.

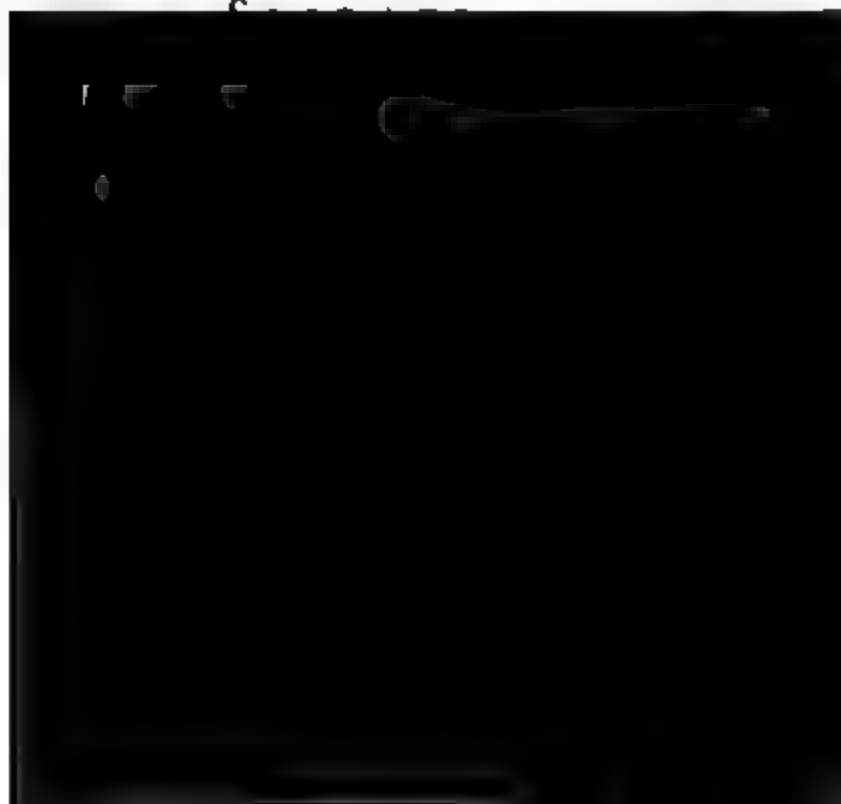
Assurément.

SOCRATE.

Mais est-il saint parce qu'il est aimé ? ou y a-t-il quelque autre chose qui le rende saint?

EUTYPHRON.

Non , il n'est saint que parce qu'il est aimé.



S O C R A T E.

\* Ce qui est aimé de Dieu n'est donc pas le même que ce qui est saint , ni ce qui est saint le même que ce qui est aimé, comme vous le dites ; mais ils sont fort différents,

E U T Y P H R O N.

Comment donc , Socrate ?

S O C R A T E.

Parce que nous sommes tombez d'accord que le saint est aimé parce qu'il est saint ; & qu'il n'est pas vrai qu'il soit saint parce qu'il est aimé : n'en sommes-nous pas convenus ?

E U T Y P H R O N.

Je l'avouë.

S O C R A T E.

Nous sommes encore convenus que ce qui est aimé des Dieux , n'en est aimé que parce qu'ils l'aiment : & qu'il n'est pas vrai de dire qu'ils l'aiment parce qu'il est aimé.

E U T Y P H R O N.

Cela est vrai.

- \* Cela est évident , puisque le Saint n'est aimé que parce qu'il est Saint , & que ce qui est aimé, n'est aimé que parce qu'on l'aime : ce sont nécessairement deux choses différentes que l'aimé & le saint.

S O C R A T E.

\*Mais mon cher Eutyphron, si ce qui est aimé des Dieux & ce qui est saint étoient la même chose, comme le saint n'est aimé que parce qu'il est saint, il s'ensuivroit que les Dieux n'aimeroient ce qu'ils aiment, que parce qu'il seroit aimé d'eux. Et d'un autre côté, si ce qui est aimé des Dieux n'en étoit aimé que parce qu'ils l'aiment, il seroit vray de dire aussi que le saint n'est saint que parce qu'il en est aimé. Vous voyez donc bien par là que ces deux termes, *aimé des Dieux & saint*, sont très différents; l'un est aimé parce que les Dieux l'aiment: & l'autre n'est aimé que parce qu'il mérite d'être aimé. Ainsi, mon cher Eutyphron, ayant à répondre précisément ce que c'est que le saint, vous n'avez pas voulu sans doute en expliquer son essence par une définition.



découvrez-moy un si grand secret ; & en reprenant la chose dès son principe , apprenez-moy ce que c'est précisément que le *saint* independamment de tout ce qui luy arrive, soit qu'il soit aimé des Dieux ou autrement ; car sur cela nous n'aurons pas de dispute. Allons , dites-moy franchement ce que c'est que le *saint* & le *profane*.

*Car dès qu'on connoitra la nature d'une chose , on connoitra aisément si elle est aimée ou haïe de Dieu.*

EUTYPHRON.

Mais, Socrate, je ne sçay pas comment vous expliquer ce que je pense sur cela ; car tout ce que nous posons nous échape , & ne demeure pas fixe en quelque estat que nous l'ayons mis.

SOCRATE.

Eutyphron, tous les principes que vous avez établis ressembtent assez \* aux figu-

\* Dedale estoit un excellent Sculpteur , il faisoit des statuës qui avoient en dedans des ressorts, par le moyen desquels elles s'échapoient & marchaient comme si elles eussent esté vivantes. Il y en avoit de deux sortes, comme on le verra dans le Menon. Ce que Socrate dit icy que Dedale estoit un de ses ayeux, n'est qu'une raillerie. Dedale descendoit des Roys d'Athènes, & Socrate estoit bien éloigné d'avoir la vanité de se dire de cette maison. Il vouloit seulement faire entendre par là qu'il sçavoit comme un Dedale se donner des aïlles pour tendre vers le Ciel , & pour s'élever à la connoissance des choses divines. Il en a esté parlé dans le premier Alcibiade.

de Dédale un de mes ayeux. Si c'est  
moi qui les eusse posez, vous n'au-  
riez pas manqué sans doute de me railler,  
de me reprocher que j'aurois tenu de  
vray cette belle qualité, de faire des ouvra-  
ges qui s'enfuyent, lors qu'on croit le mieux  
les tenir: mais malheureusement c'est vous  
qui les avez posez. Il faut donc que je cher-  
che d'autres railleries, car certainement  
vos principes nous échapent, comme vous  
vous en estes bien apperceu.

EUTYPHRON.

Pour moy, Socrate, je n'ay pas besoin  
de chercher d'autres railleries, celle-là  
vous convient parfaitement; car ce n'est  
pas moy qui inspire à nos raisonnemens  
cette instabilité qui les empesche de de-  
meurer en place; c'est vous qui estes le  
Dédale: S'il n'y avoit que moy, je vous  
réponds qu'ils demeueroient fixes, & se-  
roient fort arrestez.

SOCRATE.

Je suis donc bien plus habile dans mon  
art que n'estoit Dédale; il ne sçavoit don-  
ner qu'à ses propres ouvrages cette mobi-  
lité, au lieu que je la donne non-seulement  
aux miens, mais aussi à ceux des autres: &  
qu'il y a encore de plus merveilleux, c'est  
que j'y suis habile malgré moy; car j'ai-

merois incomparablement mieux que mes discours demeurassent fixes & inébranlables, que d'avoir tous les trésors de Tarsale avec toute l'habileté de mon art. Mais voila assez raillé : puisque vous craignez la peine, j'essayeray de vous guider, & de vous ouvrir un chemin plus court pour me mener à la connoissance de ce qui est saint. Voyez donc s'il ne vous paroist pas d'une nécessité absolüe que ce qui est saint soit juste.

EUTYPHRON.

Cela ne se peut autrement.

SOCRATE.

Tout ce qui est juste vous paroist saint, ou tout ce qui est saint vous paroist il juste ? ou croyez-vous que ce qui est juste n'est pas toujours saint, mais seulement qu'il y a des choses justes qui le sont, & d'autres qui ne le sont pas ?

EUTYPHRON.

Je ne puis pas bien vous suivre, Socrate.

SOCRATE.

Cependant vous avez sur moy de grands avantages, celui de la jeunesse & celui de l'habileté. Mais comme je vous le disois tout à l'heure, plongé dans la délicieuse abondance de vostre sagesse, v

craignez le travail : dissipez , je vous prie, cette mollesse , & appliquez-vous un moment ; ce que je vous dis n'est pas bien difficile à entendre ; car je vous dis le contraire de ce qu'a avancé le Poëte, qui pour s'excuser de ce qu'il ne chante pas les loüanges de Jupiter, dit

*La honte est en tous lieux compagne de la peur.*

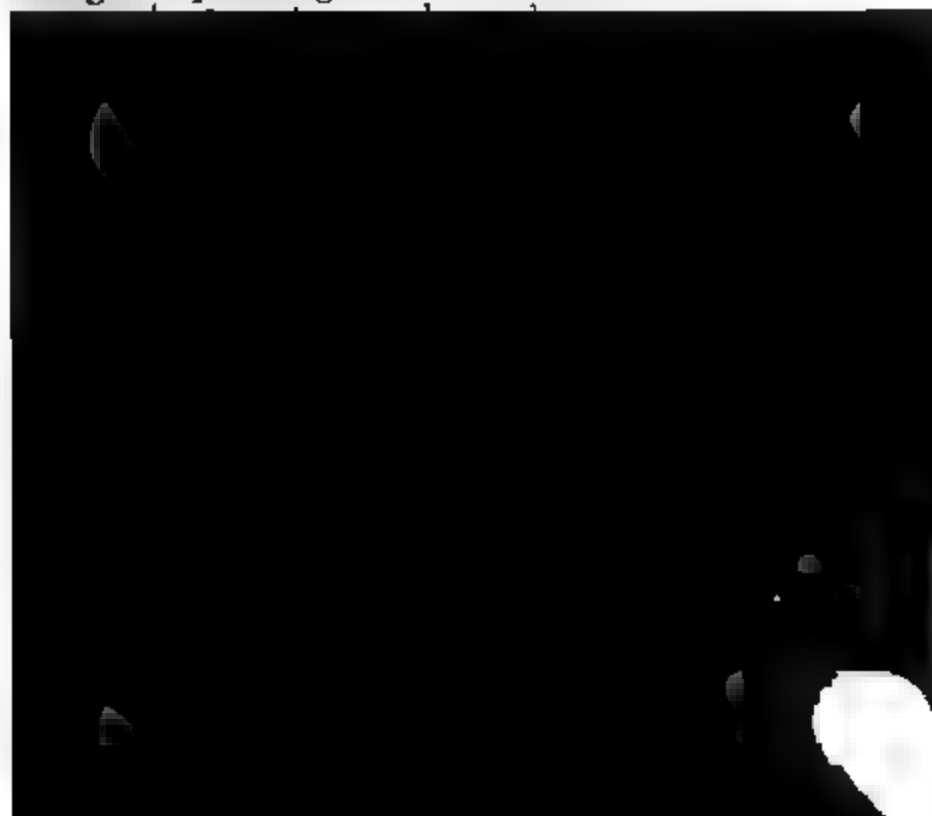
Je ne suis point du tout d'accord avec ce Poëte ; voulez-vous que je vous dise en quoy ?

EUTYPHRON.

Vous m'obligerez.

SOCRATE.

Il ne me paroist point du tout vray que la honte accompagne toujours la peur : car il me semble qu'on voit tous les jours des gens qui craignent les maladies & la





vaie reputation qui en est la suite ?

EUTYPHRON.

Comment ne la craindroit-il point ?

SOCRATE.

Il n'est donc pas vrai de dire,

*La honte est en tous lieux compagne de la peur.*

Mais il faut dire,

*La peur est en tous lieux compagne de la honte.*

Car il est faux que la honte se trouve par-tout où est la peur : la peur a plus d'étendue que la honte. En effet la honte est une partie de la peur, comme l'impair est une partie du nombre. Par-tout où il y a l'ombre, là ne se trouve pas nécessairement un impair ; mais par-tout où est l'impair, là se trouve nécessairement un nombre. m'entendez-vous présentement ?

EUTYPHRON.

Fort bien.

SOCRATE.

C'est cela même que je vous demandois tantost. Si par-tout où est le juste, se trouve aussi le saint ; & si par-tout où est le saint, là se trouve aussi le juste ? Il paroist que le saint ne se trouve pas toujours avec le juste ; car c'est une partie du juste que le saint. Poserons-nous ce

pour principe , ou estes - vous d'un autre sentiment ?

EUTYPHRON.

Ce principe ne peut estre contesté.

SOCRATE.

Prenez garde à ce qui va suivre : si le saint est une partie du juste , il faut que nous trouvions quelle partie du juste c'est que le saint : Comme si vous me demandiez quelle partie du nombre c'est que le pair , & quel est ce nombre , je vous répondrois qu'il est isoscele & non pas scalene : ne le croyez-vous pas comme moy ?

EUTYPHRON

Je le croy comme vous , sans doute.

SOCRATE.

Vous de mesme , essayez de m'apprendre quelle partie du juste c'est que le saint,

la sainteté & la piété \* font certe partie d'un bien juste qui concerne le soin, le culte des Dieux, & que tout le reste c'est ce qui regarde proprement les hommes.

S O C R A T E.

Tres-bien : cependant il me manque encore quelque petite chose; car je ne comprends pas bien ce que vous entendez par ce mot de soin. Ce soin des Dieux est-il le même que celui qu'on prend de toutes les autres choses ? Car nous disons tous les jours qu'il n'y a qu'un Ecuyer qui sçache prendre soin d'un cheval pour bien dresser, n'est ce pas ?

E U T Y P H R O N.

Oüy, sans doute.

S O C R A T E.

Le soin des chevaux regarde donc proprement l'Art de l'Ecuyer ?

E U T Y P H R O N.

Assurément.

\* Cela est vray, mais les payens en avoient de fausses idées, parce qu'ils ne comprenoient pas que ce soin de Dieu, qui consiste de nous parer à luy obéir, à nous conformer à sa sainte volonté, à nous donner à luy, à être précédé par le soin qu'il a eu de nous, en nous créant, & en nous éclairant, & c'est ce que Socrate enseigne en d'autres endroits de ses ouvrages.

S O C R A T E.

Tous les hommes ne sont pas propres à avoir soin des Chiens pour les dresser ; il n'y a que le Chasseur.

E U T Y P H R O N.

Il n'y a que luy.

S O C R A T E.

Le soin des chiens appartient donc proprement à l'Art de la venerie ?

E U T Y P H R O N.

Sans difficulté.

S O C R A T E.

Et c'est au laboureur à avoir soin des bœufs.

E U T Y P H R O N.

Oùy.

S O C R A T E.

La sainteté & la pitié c'est le soin des Dieux , n'est-ce pas ce que vous dites ?



SOCRATE.

Le soin qu'un bon Chasseur prend de  
chiens, celui qu'un bon Laboureur prend  
des bœufs, ne les rendent-ils pas meilleurs  
les uns & les autres? & ainsi de tous les au-  
tres soins. Ou pouvez-vous croire que  
soin tende à nuire à ce qui est soigné, &  
le gâter?

EUTYPHRON.

Non sans doute.

SOCRATE.

Il tend donc à le rendre meilleur?

EUTYPHRON.

Assurément.

SOCRATE.

Les hommes  
ne s'accordent  
rien de rien  
si ce n'est  
qu'ils puissent  
être utiles à  
rien.

La sainteté estant le soin des Dieux  
tend donc à leur utilité; elle a donc pour  
but de rendre les Dieux meilleurs. Mais  
vous-même oseriez-vous avancer que  
ce que vous faites quelque action sainte, vous  
rendez meilleur quelqu'un des Dieux?

EUTYPHRON.

J'en ay garde de prononcer un si hon-  
ble blasphème.

SOCRATE.

Je ne croy pas non-plus que ce soit vo-  
tre pensée, j'en suis bien éloigné: c'est  
aussi pourquoy je vous ay demandé qu'est  
ce soin des Dieux, bien persuadé qu'il

Il n'estoit pas de celui-là dont vous voulez parler.

EUTYPHRON.

Vous m'avez rendu justice, Socrate.

SOCRATE.

Voilà qui est fini : mais quelle sorte de Dieu des Dieux est-ce donc que la sainteté ?

EUTYPHRON.

Il est de la nature du soin que les valets ont pour leurs maîtres.

SOCRATE.

J'entends, c'est-à-dire que la sainteté est comme une espece de servante des Dieux.

EUTYPHRON.

Vous y estes.

SOCRATE.

Pourriez-vous me dire ce que les Médecins operent par le moyen de leur servante qui est la Médecine ? Ne rétablissent-ils pas la santé.

EUTYPHRON.

Oüy.

SOCRATE.

Les Charpentiers qui font sur nos ports, les Architectes, que font-ils par le ministère de leur servante ? les premiers ne bâtent-ils pas des vaisseaux, & les autres des maisons ?

EUTYPHRON.

Assurément.

SOCRATE.

\* Que font donc les Dieux par le ministère de leur servante ? Car il est bien sûr que nous le sçavez, puisque vous vous vantez de connoître la Religion mieux qu'aucun qui que ce soit au monde ?

EUTYPHRON.

Et j'ay raison de m'en vanter.

SOCRATE.

Dites-moy donc au nom de Dieu, que de merveilleux ouvrage les Dieux operent-ils en se servant de nostre ministère ?

EUTYPHRON.

Ils operent plusieurs choses toutes grandes & toutes merveilleuses.

SOCRATE.

Nos Generaux d'Armée font aussi plusieurs grandes choses : cependant il y en a toujours une qui est la principale, & c'est la victoire qu'ils remportent dans les combats, n'est-il pas vray ?

\* Socrate veut insinuer par là ce qu'il enseigne ailleurs, que Dieu par le ministère de la sainteté opere la conversion des ames, que cette conversion produit l'amour, & que cette amour nous porte à luy donner ce qui est à luy, & que nous ne pouvons luy refuser sans crime.

EUTYPHRON.

Tres-vray.

SOCRATE.

Les Laboureurs font aussi beaucoup de belles choses , mais la principale c'est de nourrir les hommes par leur travail.

EUTYPHRON.

J'en conviens.

SOCRATE.

Ainsi donc de toutes ces belles choses que les Dieux operent par le ministère de nostre sainteté , quelle est la principale ?

EUTYPHRON.

Je vous disois tantost , Socrate , que pour apprendre bien exactement toutes ces choses il faut &c plus de peine &c plus de temps. Tout ce que je puis vous dire en general , c'est que de plaire aux Dieux par ses prieres &c par les sacrifices , c'est ce qu'on appelle la sainteté \* C'est en cela que



voulu, vous auriez pu me dire en moins de paroles ce que je vous avois demandé. Il est aisé de voir que vous n'avez pas envie de m'enseigner, car tout à l'heure que vous étiez sur la voye, tout d'un coup vous avez pris le change; encore un mot que vous eussiez répondu, je sçavois parfaitement la nature de la sainteté. Précisément donc, car il faut bien que celui qui interroge suive celui qui est interrogé, ne dites-vous pas que la sainteté est l'Art de sacrifier & de prier?

EUTYPHRON.

Je le dis assurément.

SOCRATE.

Sacrifier, c'est donner aux Dieux. Prier, c'est leur demander.

EUTYPHRON.

Fort bien, Socrate.

SOCRATE.

Il s'ensuit de vostre discours que \* la sainteté est la science de donner & de demander aux Dieux.

\* Cette quatrième définition est admirable. Socrate veut faire entendre que la Sainteté nous porte à demander à Dieu son esprit, ses secours, ses grâces, & à nous demander nous-mêmes à luy, car c'est de luy que dépend nostre estre, & qu'elle nous porte aussi à nous donner à luy, & c'est ce qui fait toute la Religion.

La quatrième  
définition que  
Socrate a donnée  
de la sainteté est  
admirable. Elle  
nous fait voir que  
la sainteté n'est  
pas une science  
de donner seule-  
ment, mais une  
science de donner  
et de demander.

EUTYPHRON.

Vous avez parfaitement compris ma pensée, Socrate.

SOCRATE.

C'est que je suis amoureux de vostre sainteté, & que je m'y donne tout entier. Ne craignez pas que je laisse tomber une seule de vos paroles. Dites-moy donc quel est cet Art de plaire aux Dieux ? C'est dites-mous de leur donner & de leur demander ?

EUTYPHRON.

Tres-assurément.

SOCRATE.

Pour bien demander, ne faut-il pas leur demander les choses que nous avons besoin de recevoir d'eux ?

EUTYPHRON.

Eh quoy donc ?

SOCRATE.

Et pour bien donner, ne faut-il pas leur donner en échange les choses qu'ils ont besoin de recevoir de nous ? car c'est se tromper que de donner à quelqu'un des choses dont il n'a aucun besoin, & qui luy sont entièrement inutiles.

EUTYPHRON.

On ne sçauroit mieux parler.

SOCRATE.

La sainteté, mon cher Eutyphron, est

donc une espèce de trafic entre les Dieux  
& les hommes ?

EUTYPHRON.

Ce sera un trafic si vous voulez.

SOCRATE.

Je ne le veux pas s'il ne l'est pas : Mais dites moy, quelle utilité les Dieux reçoivent-ils des presens que nous leur faisons ? Car l'utilité que nous tirons d'eux est bien sensible, puisque nous n'avons pas le moindre bien qui ne vienne de leur libéralité. De quelle utilité sont donc aux Dieux nos offrandes ? Sommes-nous si fins que nous tirions seuls tout l'avantage de ce commerce & qu'ils n'en tirent aucun profit ?

Les biens  
l'homme  
ne tirent de  
rien.

EUTYPHRON.

Pensez-vous, Socrate, que les Dieux puissent jamais tirer aucune utilité de choses qu'ils reçoivent de nous ?

SOCRATE.

A quoy servent donc toutes nos offrandes ?

EUTYPHRON.

Elles servent à leur marquer nostre veneration, nostre respect, & l'envie que nous avons de leur plaire.

SOCRATE.

La sainteté n'est donc pas utile aux Dieux, mais elle leur plaît ?

EUTYPHRON.

Oüy sans doute.

SOCRATE.

Le saint n'est donc que ce qui plaît aux  
Dieux ?

EUTYPHRON.

Ce n'est que cela.

SOCRATE.

En me parlant ainsi, vous étonnez-vous  
que vos discours ne s'arrestent point ; &  
osez-vous m'accuser d'estre le Dédale qui  
leur donne ce mouvement continuel, vous  
qui estes mille fois plus adroit que ce grand  
ouvrier, & qui leur faites faire mille tours ?  
Ne sentez-vous pas que vostre discours n'a  
fait qu'un cercle ? vous vous souvenez bien  
que ce qui est saint & ce qui est agreable  
aux Dieux ne nous ont pas paru tantost la  
mesme chose , & que nous les avons trou-  
véz tres-differents : Ne vous en souvenez-

Assurément.

SOCRATE.

De deux choses l'une ; ou nous avons tantost mal distingué , ou si nous avons bien distingué , nous tombons présentement dans une définition fausse.

EUTYPHRON.

Cela paroist.

SOCRATE.

Il faut donc que nous recommencions tout de nouveau à chercher ce que c'est que la sainteté ; car je ne me lasseray point & je ne perdray pas courage jusqu'à ce que vous me l'ayez appris. Au nom de Dieu, ne me dédaignez point , & apportez icy tout ce que vous avez d'esprit & d'effort pour m'apprendre la verité, car vous la sçavez mieux qu'homme du monde , & je ne vous lâcheray point comme un autre Protée que vous ne m'en ayez instruit. Car si vous n'aviez une connoissance parfaite de ce que c'est que le saint & que le profane , vous n'auriez sans doute jamais entrepris pour un miserable fermier de mettre en justice & d'accuser d'homicide vostre pere , ce bon vieillard qui est accablé d'années , & qui a déjà un pied dans la fosse : Mais sans d'horreur de vos

voir en état de commettre peut-être une impiété, vous auriez craint les Dieux & respecté les hommes. Je ne puis donc pas douter que vous ne pensiez à savoir parfaitement ce que c'est que la sainteté & son contraire : Apprenez-le moy donc, très-excellent Eutyphron, & ne me cachez pas vos pensées.

EUTYPHRON.

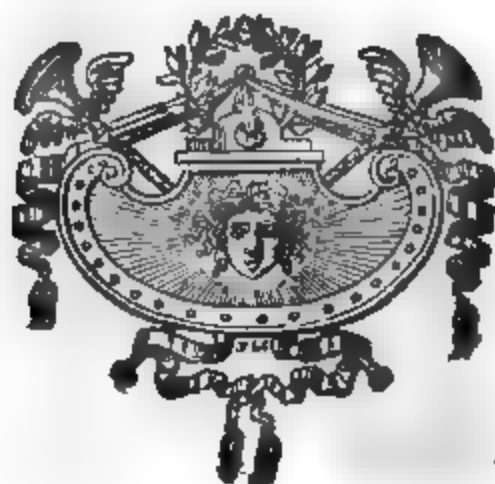
Ce sera pour une autre fois ; \* car présentement je suis pressé, & il est temps que je vous quitte.

SOCRATE.

Eh, que faites-vous, mon cher Eutyphron ! ce départ précipité me ravit la plus grande & la plus douce de toutes les espérances. Car je m'estois flatté qu'après avoir appris de vous ce que c'est que la sainteté & son contraire, je me tirerois facilement des griffes de Melitus en luy faisant voir clairement qu'Eutyphron m'avoit parfaitement instruit des choses divines ;

\* Les anciens nous apprennent qu'Eutyphron ne laissa pas de profiter de cette conversation de Socrate ; car il abandonna ses poursuites, & laissa son pere en repos : & par là il est aisé de voir que ces Dialogues de Platon ne sont pas faits sur des sujets feints, mais qu'ils ont un fondement réel & très véritable.

498 *L'Entyphron, ou de la Sainteté.*  
que l'ignorance ne me porteroit plus à in-  
troduire de mon chef des opinions nou-  
velles sur la Divinité, & que ma vie se-  
roit désormais plus sainte.



ABREGÉ  
DU PREMIER  
ALCIBIADE,  
O V  
DE LA NATURE  
HUMAINE.

**A**L C I B I A D E estoit l'homme du monde le plus ambitieux & le plus fier. Sa naissance, sa bonne mine, ses richesses, le credit de son tuteur Periclès luy avoient si fort enflé le courage, qu'il se croyoit seul digne de commander aux Atheniens, & qu'à la premiere assemblée il alloit se faire déclarer leur Chef. Ses manieres hautaines & son arrogance avoient éloigné de luy tous les amans, qui n'estant amoureux que de sa beauté, avoient enfin esté rebutez de ses froideurs. Socrate estoit le seul qui l'aimant plus veritablement que les autres, ( car il ne l'aimoit que pour le rendre vertueux ) ne s'estoit jamais lassé, & c'est ce qui fait le commencement de ce Dialogue.



Socrate dit à Alcibiade, qu'il ne doute pas qu'il ne soit fort étonné de voir, qu'ayant commencé le premier à l'aimer, il soit aussi le dernier : & que ne l'ayant jamais importuné pendant sa grande jeunesse, il le suive présentement par tout pour l'entretenir, sans craindre le même traitement qu'il avoit fait à ses rivaux en les dedaignant. Alcibiade avoue qu'il le trouve étrange de persister dans sa passion, & qu'il ne comprend pas sur quoy il se fonde, pour conserver quelque espérance, après que tous ses rivaux l'avoient perdue. Socrate luy dit qu'il va luy expliquer ses raisons, quoy-qu'il soit bien difficile de parler à une personne qu'on aime & qu'on n'aime point. Il luy dit donc que s'il l'avoit vû en état de passer toute la vie dans la mollesse, dans l'oisiveté, & dans tous les amusemens de sa jeunesse, il auroit cessé de l'aimer : Mais que le voyant amoureux de la gloire, l'amour qu'il avoit pour luy se renouvelloit & s'augmentoit, qu'il venoit luy offrir les secours qui luy estoient nécessaires, parce que de tous les amans qu'il avoit eus, il estoit le seul qui le pût servir dans son ambition ; & que par là il pourroit connoître la différence qu'il y avoit entre ceux qui n'aiment que

la beauté du corps, cette fleur passagere & terrestre, & celui qui n'aime que la beauté de l'Âme, qui estant parfaite est la véritable image de la Divinité.

Cette grande promesse fixe l'inquiétude de ce jeune ambitieux, & le dispose à l'écouter.

Socrate le jette tout d'un coup au milieu de cette assemblée où il alloit se faire déclarer General des Atheniens, & avec une adresse infinie, il luy fait voir qu'au lieu de la grande habileté dont il se flattoit, il n'avoit effectivement que les préjugés de sa jeunesse, accompagnés de beaucoup d'arrogance & de presumption. Quand vous serez dans cette assemblée, dit-il, vous vous leverez pour parler des choses que vous sçavez sans doute, mieux que les autres ; car autrement oseriez-vous parler ? mais on ne sçait que ce que l'on a trouvé soy-même, ou ce que l'on a appris de quelqu'un. Je ne sçache point que vous ayez rien trouvé de vous-même, vous n'avez point une science intérieure, & tout ce que vous avez appris, c'est à écrire, à jouer des instrumens, & à faire vos exercices. On ne parle d'aucune de ces choses dans le conseil. Quand irez-vous donc ? & qu'irez-vous faire ? Ce ne sera

502 *Abregé du premier Alcibiade*,  
pas quand on parlera de Bâtimens, le moins  
dit Maçon en parleroît mieux que vous.  
Ce ne sera pas non plus quand il s'agira de  
quelques prodiges & de quelque point de  
Divination, car c'est l'affaire des Devins  
& ainsi de toutes les autres choses.

Alcibiade pressé, répond qu'il parlera  
quand les Atheniens delibereront de leurs  
affaires.

Il est question d'expliquer ce que c'est  
que les affaires des Atheniens.

Alcibiade dit, c'est la paix & la guerre  
& tout ce qui concerne la plus haute poli-  
tique.

C'est donc, reprend Socrate, lors qu'il  
s'agit de voir avec qui, & quand il est  
mieux d'estre en paix ou en guerre. Mais  
comme dans tous les Arts & dans toutes  
les Sciences, les Maîtres cherchent ce qu'il  
y a de meilleur & de plus convenable  
de même dans la paix & dans la guerre  
il faut chercher ce qu'il y a de meilleur &  
de plus avantageux, c'est à-dire de plus ju-  
ste : & pour le trouver, il faut sçavoir en  
quoy ils consistent. En quoy consistent-ils  
donc ?

Alcibiade ne sçait que répondre.

Quoy ! dit Socrate, vous allez dans  
l'assemblée des Atheniens pour leur don-

Et vos avis sur la paix & sur la guerre, & vous ne sçavez ni pourquoy on fait la guerre, ni pourquoy on fait la paix ?

On fait la guerre, répond Alcibiade, pour repousser quelque insulte, ou pour couvrir son bien.

C'est quelque chose, mais ce n'est pas encore tout : Car il faut sçavoir si le mal qu'on nous fait, est fait justement ou injustement : de cette connoissance dépend la connoissance de ce qui est le meilleur & le plus avantageux, le meilleur étant toujours le plus juste. De sorte que sur ces matières, il faut connoître exactement la justice, & l'avoir toujours devant les yeux, & c'est une chose que vous ignorez, où l'auriez-vous apprise ?

On peut connoître la justice sans avoir de maître, répond Alcibiade.

Oùy, reprend Socrate, pourveu qu'on ait cherchée, mais on ne cherche que ce qu'on ne croit pas sçavoir, & à tout âge on croit sçavoir la justice, car à tout âge on en parle, & il n'y a rien de plus commun que de voir des enfans qui se plaignent des méchancetez & des injustices qu'on leur fait ; ainsi on parle toujours de la justice sans l'avoir apprise ni de soy même ni des autres, & par conséquent sans le sçavoir.

Alcibiade croit se tirer d'embarras, & disant qu'il l'a apprise du peuple.

Voilà un méchant maître, répond Socrate, comment enseigneroit-il ce qu'il sçait pas ? Il ne connoist la justice que comme vous, par ses préjugés : & une marque seure qu'il l'ignore, c'est qu'il est toujours en différent sur ce sujet, & que c'est ce différent qui cause seul les guerres qui desolent la terre : Si le peuple pouvoit convenir du juste & de l'injuste, il vivroit toujours en paix.

Alcibiade tranche cette difficulté, disant, que dans les conseils on délibère rarement si une chose est juste ou injuste, & qu'on cherche seulement ce qui est utile ; Car la justice & l'utilité ne sont que toujours la même chose, puisqu'il y a de injustices éclatantes qui ont esté fort avantageuses, & que beaucoup de gens se sont perdus pour avoir agi justement. Voilà un portrait assez fidele de la politique de la plupart des Princes. Socrate va réfuter cette mauvaise opinion, & faire voir qu'une action ne sçauroit estre utile & avantageuse si elle n'est belle & honneste, & qu'elle ne sçauroit estre belle si elle n'est juste. Il dit d'abord qu'il pourroit luy prouver par les mêmes argumens dont il s'est ser-

qu'il ne connoist pas mieux ce qui est utile, que ce qui est juste, puisqu'il ne l'a appris de perſonne ni trouvé de luy-mesme : Mais pour ne pas bleſſer ſa delicateſſe, car Alcibiade accoûtumé aux diſcours ſériez & fleuris des ſophiſtes, n'aimoit pas entendre deux fois la meſme choſe, & il ſoit ſur cela comme ſur les habits, il aimoit à en changer, Socrate prend un autre chemin ; il luy demande ſi ce qui eſt honneſte eſt toujours bon, ou ſ'il eſt quelquefois de l'eſtre ?

Alcibiade répond qu'il y a des choſes honneſtes qui ſont quelquefois mauvaiſes. Par exemple dans une bataille, un homme ſecourir ſon amy & il eſt tué, l'action eſt honneſte, mais elle eſt funeſte : un autre abandonne cet amy & il ſe ſuive du danger, cette action eſt mauvaiſe, mais elle eſt utile.

Socrate répond que le ſecours qu'on rend à ſon amy eſt ce qu'on appelle vaillance, que c'eſt toute autre choſe que la pitié, & que l'une & l'autre doivent eſtre conſidérées à part. Il s'agit de ſçavoir ſi la vaillance eſt un bien ou un mal ?

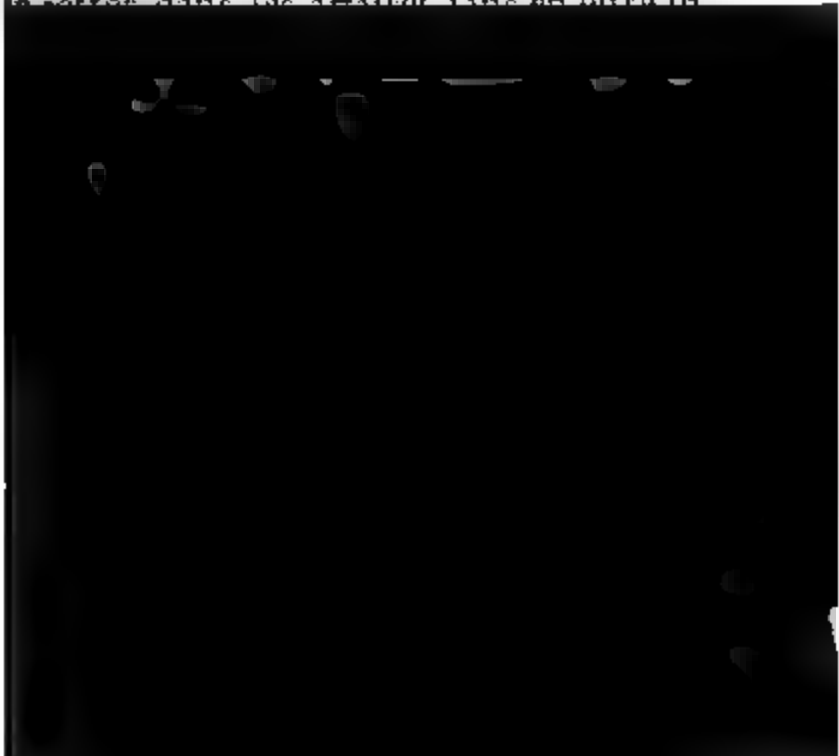
Alcibiade répond que c'eſt un grand bien, & qu'il ne voudroit pas vivre à condition d'eſtre un laſche.

si elle est bonne , elle est belle  
ne peut estre honneste sans  
tout ce qui est beau est bon  
bon est utile , n'y ayant  
d'honneste qui puisse estre  
qu'honneste, ni rien de bon  
estre bon en tant que hon  
prouve par cet argument il  
qui font de bonnes actions  
on ne peut estre heureux q  
sion du bien ; la possession  
fruit de la bonne vie : le be  
necessairement pour ceux q  
nes actions ; ainsi le bonhe  
se belle & honneste, &  
le bon , le beau , & l'utile  
différents. La justice estant  
bonne , ne scauroit estre c  
lité.

Alcibiade convient nor

comment les choses sur lesquelles Socrate l'interroge, luy paroissent tout autres qu'elles n'avoient fait. Il demande d'où vient que sur la mesme matiere, il a esté forcé de répondre tantost d'une façon & tantost d'une autre.

Socrate luy fait voir que cela vient de son ignorance, car on ne se contredit jamais sur les choses qu'on sçait, & il est impossible que l'esprit ne s'égare dans celles qu'on ne sçait pas : mais cela ne vient pas absolument de l'ignorance, puisqu'il est certain qu'on ne fait jamais de faute dans les choses qu'on ignore, pourveu qu'on sçache qu'on les ignore. Cela vient d'une ignorance cachée, lors qu'on croit sçavoir ce qu'on ne sçait pas : & c'est justement l'estat où se trouvoit Alcibiade, qui alloit se jeter dans les affaires sans en sçavoir rien.





508 *Abregé du premier Alcibiade,*  
avec Damon le plus grand de tous nos po-  
litiques.

Socrate, qui voit à quoy tend cette re-  
ponse d'Alcibiade, luy insinue que le com-  
merce de ces habiles gens estoit tres-mu-  
le pour apprendre la vertu, dans laquelle  
seule consiste la véritable habileté, &  
le prouve par l'exemple mesme de Pericle  
qui n'avoit pû rien enseigner à ses propres  
enfants, mais que seule que la vertu ne peut  
estre enseignée, & qu'il ne l'avoit pas ap-  
prise des hommes, car elle est un don de  
Dieu, & il n'y a rien de bon en nous que  
ce qu'il y met luy-mesme; mais comme  
c'est une question trop generale, il se re-  
serve à la traiter ailleurs, & se renfermant  
dans son sujet, il va à son but, qui est de  
confondre l'orgueil d'Alcibiade. Il luy  
demande donc ce qu'il veut faire de luy-  
mesme? Alcibiade répond qu'il veut tra-  
vailler à s'instruire, mais il luy fait enten-  
dre en mesme temps, que comme ceux  
qui se mesloient alors des affaires, estoient  
presque tous des ignorans, il ne seroit pas  
oblige de se donner tant de peine pour les  
surpasser, & qu'estant bien né comme il  
estoit, il luy seroit aisé de les vaincre.

Socrate étonné de la bassesse de ce sen-  
timent, qui n'est que trop commun, luy

fait sur cela une leçon admirable. Il luy représente qu'il n'y a rien de plus indigne d'un grand courage, que de se proposer de surpasser seulement des ignorans & des esclaves : qu'un homme d'État ne servira jamais bien sa patrie, s'il n'est plus grand, non seulement que les Citoyens, mais encore que leurs ennemis : que les Atheniens estant ordinairement en guerre avec les Lacedemoniens ou avec le Roy de Perse, il devoit tâcher de surpasser tous ses ennemis en habileté & en vertu.

Alcibiade, comme un jeune homme rempli de vanité, demande si les Rois de Lacedemone & celuy de Perse ne sont pas faits comme les autres hommes.

Socrate luy fait connoistre que quand cela seroit, il devroit s'en faire une haute idée, afin d'avoir d'autant plus de soin de luy-mesme, & de se rendre plus excellent. Mais que cela estoit si peu vray qu'ils fussent faits comme les autres, qu'il n'y avoit rien dans ce monde de si grand qu'eux ni pour la naissance, ni pour l'éducation, ni pour l'étendue des États. Et pour humilier d'avantage Alcibiade, il oppose la maniere dont il estoit né & dont il avoit esté élevé, à celle dont naïssoient & dont estoient élevés les Rois de Perse. Dès qu'un Roy

510 *Abregé du premier Alcibiade,*  
de Perle naist, dit Socrate, tous les peu-  
ples qui l'ont répandus dans ce vaste Em-  
pire celebrent sa naissance, & dans la fin  
de tous les ans ce jour-là est une de leurs  
plus grandes festes, dans toutes les Pro-  
vinces de l'Asie, ce n'est que sacrifices &  
que festins. Au lieu que quand nous nais-  
sons, mon cher Alcibiade, on peut nous  
appliquer ce mot du Poete comique.

*A peine nos voisins s'en apperçoivent-ils.*

L'enfant qui vient de naistre est nourri  
sous la conduite des plus vertueux Eunu-  
ques qui forment & façonnent son corps.  
A sept ans on commence à luy faire voir  
des chevaux & à le mettre entre les mains  
des Ecuyers. Il fait ses exercices jusqu'à  
quatorze, & à quatorze, on luy donne les  
quatre plus grands Seigneurs du Pais, &  
les plus gens de bien. Le premier luy en-  
seigne la pieté : le second le forme à la  
verité & à la justice : le troisieme l'instruit  
à este libre & à vaincre ses passions : &  
le dernier luy apprend à ne rien craindre  
ni les dangers ni la mort ; car s'il crai-  
gnoit, de Roy il deviendrait esclave. Au  
lieu que vous, Alcibiade, vous avez esté  
élevé par un vil esclave Thracien, qui  
estoit inutile mesme à toute autre fonction.

cause de son extrême vieillesse. Pour ce  
qui est des richesses, il n'y a pas non plus  
de comparaison, les Lacedemoniens étant  
plus riches que toute la Grece ensemble,  
n'ayant pourtant au prix du Roy de  
Perse, que le bien d'un petit particulier.  
Enfin, adjoûte Socrate, il y a une si gran-  
de disproportion en tout, entre ces Roys  
et vous, que si on alloit due à la Mere du  
Roy Agis ou à celle d'Artaxerce, qu'un  
bourgeois d'Athènes nomme Alcibiade,  
se prepare à aller porter la guerre dans leur  
pays, elles ne manqueroient pas de croire  
en un long exercice, une grande experien-  
ce & une sagesse contournée vous inspire-  
rent un si grand dessein. Mais quel se-  
rait leur étonnement, si on leur disoit  
que ce n'est point du tout cela, que vous  
êtes jeune, ignorant & presomptueux;  
que vous n'avez jamais voulu avoir soin  
de vous-mesme, & que vous n'avez d'au-  
cun fonds pour une si grande entreprise  
de vostre beauté, vostre belle taille,  
vostre extraction, vos richesses, & les a-  
vantages d'une heureuse naissance; Elles  
vous traitteroient de fou, puisque dans  
toutes ces choses les Lacedemoniens &  
Perses l'emportent infiniment sur nous.  
N'est-ce pas une chose bien honteuse,

512 *Abregé du premier Alcibiade,*

que les femmes mesme de nos ennemis sçachent mieux que vous ce que vous devriez estre, pour entreprendre de leur faire la guerre avec quelque esperance de succès : Ne vous imaginez donc point avoir affaire à des hommes du commun. Songez que vous avez en teste ce qu'il y a de plus grand au monde, & renoncez à vostre ambition, ou revenez de cet allègement dans lequel vous estes plongé. La gloire dont vous estes si amoureux, ne s'acquiert qu'avec beaucoup de travaux & de peines, & pour y parvenir, il faut que vous ayez soin de vous. Avoir soin de soi mesme, c'est tâcher de devenir tres bon.

Mais comme le mot de bonté est un terme vague, qui signifie plusieurs choses toutes différentes, il s'agit de sçavoir ce quoy un homme comme Alcibiade doit tâcher de devenir bon. Il répond que c'est dans les choses que les meilleurs Citoyens doivent faire. Les meilleurs Citoyens sont ceux qu'on appelle sages & prudents. Or la sagesse & la prudence sont nécessaires à tous les Arts ; ainsi la réponse d'Alcibiade est encore trop vague. Quels sont donc ces meilleurs Citoyens ? Alcibiade répond que ce sont ceux qui sçavent commander aux hommes d'un mesme Etat.

qui s'aident les uns les autres ; mais quelle est cette science qui apprend à commander des hommes qui font un même corps ? L'Estat & quelle est sa fin ? Alcibiade répond que c'est le bon conseil , & que sa fin est de bien gouverner , & de procurer le salut des peuples.

Socrate demande ce qu'il faut faire pour bien gouverner un Estat ?

Alcibiade répond qu'il faut y faire renaître l'amitié , c'est-à-dire la concorde.

Il est question de sçavoir quel Art produit cette amitié ou cette concorde dans les Estats ?

Alcibiade répond que c'est lorsque chacun fait ce qu'il a à faire.

Cela ne dit pas encore assez , & Socrate le refuse avec beaucoup d'adresse & de solidité , en faisant voir que lorsque chacun ne fait que ce qu'il a à faire , l'amitié ne sçauroit estre entr'eux , parce qu'il n'y a pas de concorde. Car comment pourroient-ils s'accorder sur des choses que les uns sçavent & que les autres ne sçavent pas ?

Alcibiade est si embarrassé qu'il est obligé de nier une vérité qu'il avoit déjà reconnue , & d'avouer que lorsque les Citoyens font ce qui est juste , ils ne sçau-



314 *Abregé du premier Alcibiade,*  
toient pourtant s'aimer. Il ne voit pas où  
Socrate en veut venir. Son but est de faire  
voir que lorsque les hommes ne font que  
ce qu'ils ont à faire, ils n'ont soin que de  
ce qui est à eux, & qu'ainsi ils se bornent  
à la connoissance des choses singulières,  
& ne remontent point à celle de l'essence  
des choses universelles, connoissance qui  
seule produit la charité mere de l'union &  
de la concorde. Au lieu que la connoissance  
seule des choses singulières, produit le  
desordre & la division.

Pour faire donc regner la concorde dans  
un Estat, ce n'est pas assez que chacun ait  
soin de ce qui est à luy, il faut qu'il ait soin  
de luy, & ce sont deux Arts tout differents.  
Car l'Art par lequel nous avons soin de  
nous, n'est pas le même que celui par le  
quel nous avons soin de ce qui est à nous.  
Pour avoir soin de soy, il faut se connoître.

Mais qu'est-ce que se connoître? Comme  
un Artisan se sert de ses outils, l'homme  
se sert de mesme de son corps. L'homme  
n'est donc pas le corps; car le corps ne  
sçauroit se servir de luy-mesme & se com-  
mander à luy-mesme. Ce n'est pas non  
plus le composé; car si l'une des choses  
dont nous sommes composez ne commande  
de pas, il est impossible que les deux ensem-

ne commandent. Et par conséquent puisqu'il n'y a ni le corps, ni le composé d'Ame & de corps, ne sont pas l'homme, il faut que l'Ame seule soit l'homme ; c'est donc l'Ame seule qu'il faut connoître, c'est d'elle seule qu'il faut avoir soin si l'on veut estre véritablement sage. Car avoir soin de son corps, c'est avoir soin de ce qui est à soy ; avoir soin de son Ame, c'est avoir soin de soy ; s'occuper du soin d'amasser des richesses, c'est s'occuper de choses encore plus éloignées que ce qui est à soy. Ainsi ceux qui n'aiment que le corps d'Alcibiade, n'aiment pas Alcibiade, mais ce qui est à Alcibiade. Aimer Alcibiade, c'est aimer son Ame, & non pas ce qui est luy, & non pas ce qui est son corps. Aussi voit-on que ceux qui n'aiment que son corps, se retirent dès que la beauté de ce corps est passée, & ceux qui aiment son ame, ne cessent de l'aimer pendant qu'il est vertueux, & qu'il travaille à se rendre aussi beau qu'il peut l'estre. Et voilà, ajoute Socrate, la cause du changement de mes rivaux & de ma constance.

Mais qu'est-ce qu'il faut faire pour voir & pour connoître son ame ? Ce que Socrate dit icy à Alcibiade, est divin. Comme nostre œil ne sçaitroit se voir que dans les objets qui le représentent, ou



dans un autre truil, c'est-à-dire dans cette partie de l'œil, qui est la plus excellente & par laquelle on voit, de même nostre Ame pour se voir & pour se connoistre doit se regarder dans cette partie de l'Ame où s'engendrent la sagesse & la vertu, ou plustost dans cette Ame, dont la nostre n'est que l'image, & dans laquelle la sagesse, la vertu, la prudence se trouvent souverainement, c'est-à-dire en Dieu. Car par-là seulement, elle peut connoistre Dieu, & se connoistre elle-mesme, ce qui est la véritable sagesse. Se connoissant elle-mesme, elle connoitra aussi ce qui est à elle, car il faut se connoistre soy-mesme, avant que de connoistre ce qui est à soy. Elle connoitra aussi tout ce qui regarde les choses qui sont à elle, & ce qui regarde les choses qui sont aux autres. Car un mesme Art fait tout cela: & cet Art c'est la véritable prudence.

Celuy donc qui s'ignore luy-mesme ignore ce qui est à luy & ce qui est aux autres: & ne sçachant pas ce qui est aux autres, il ne sçait pas ce qui est à la République, & par consequent il ne sçait estre un bon Ministre d'Estat. Il n'est pas mesme capable de gouverner une famille, ni de se gouverner luy-mesme, car estant

ignorant, il est impossible qu'il ne fasse des fautes : faisant des fautes, il fait mal ; faisant mal, il est malheureux, & rend malheureux ceux qui luy obéissent. Ainsi celui qui n'est ni sage ni prudent, ne sçau-  
roit estre heureux, & celui qui est mé-  
chant ne sçauroit estre que misérable. Ain-  
si la félicité d'une ville ne dépend, ni de  
ses richesses, ni de la force de ses rem-  
parts, ni du grand nombre de ses troupes,  
ni de ses Galeres, ni de la magnificence  
de ses Arsenaux, mais de la vertu, sans la-  
quelle il n'y a que malheur dans ce monde.

Ainsi pour bien gouverner un Estat, il  
faut faire provision de vertu pour en fai-  
re part à ceux qui la composent. Et par  
conséquent, Alcibiade, pour satisfaire  
vostre ambition, vous ne devez pas pen-  
ser à acquérir un grand Empire & une  
grande puissance, pour vous ou pour vos-  
tre Republique, c'est de justice & de pru-  
dence dont vous avez besoin. Car pen-  
dant que vous, & chaque particulier, vous  
agirez justement & prudemment, vous  
plairez à Dieu, unique source de la veri-  
table félicité, & vous vous gouvernerez  
de la sorte si vous regardez toujours, com-  
me je vous disois tantost, la Divinité & la  
lunette, dans laquelle seule, vous pou-

vez vous connoître vous-même & ce qui est à vous. Mais si vous vous gouvernez injustement, & que vos vices détournent de la Divinité pour s'attacher à des objets tenebreux, vous ne vous connoîtrez nullement vous-même, ni les choses qui sont à vous, & vos actions seront que des œuvres de tenebres, & vous n'aurez de puissance, plus vous serez malheureux. Alcibiade ne peut disconvenir de ces grandes veritez. Mais Socrate n'en demeure pas là ; il achève de terrasser son orgueil en luy demandant : N'est-il pas vray qu'il est plus avantageux à ceux qui n'ont pas encore la vertu, d'obéir à ceux qui sont meilleurs, que d'estre abandonnez à eux-mesmes ? & ce qui est le plus avantageux n'est-il pas le plus beau ? & ce qui est le plus beau, n'est-il pas le plus sciant & le plus convenable ?

Alcibiade en tombe d'accord.

Il est donc bien sciant, reprend Socrate, que les vicieux soient esclaves & obéissent ; & par consequent le vice est une chose balle & convenable à un esclave : comme au contraire, la vertu est une chose belle & convenable à un homme libre. En quel estat estes-vous donc ?

Alcibiade sent bien ce que cela ve

dire, et à avoir  
d'être si bien, que  
faire bien-tout et de bien.  
Socrate

C'est ma tante, elle est  
dite, si paisible. Elle est  
vous met l'air bon.

Je du donc si plait à Dieu, répondre  
Alcibiade. & i accorde que vous n'avez  
changer de personnage. & si unques  
vous m'avez fait la cour, désormais je  
vous la feray, & vous suivray par tout, &  
je vous jure que je m'appliqueray avec  
soin à la justice.

Dieu le veuille, dit Socrate en la 22.  
mais quelque bonne opinion que  
vous, je crains la contagion de  
Republique, & je crains que les  
ples ne soient plus fructueux.  
Car il est bien difficile de  
lieu d'un peuple.





A B R E G E'  
D U S E C O N D  
A L C I B I A D E,  
O U  
D E L A P R I E R E.

**S**O C R A T E rencontre Alcibiade qui alloit entrer dans un temple pour y faire ses prieres, & le voyant fort pensif & les yeux attachez à terre, il luy demande à quoy il pense? à quoy penserois-jé répond froidement Alcibiade, plus occupé de son ambition que de ses prieres. A des choses fort importantes, répond Socrate. Car puiſqu'il eſt certain que les Dieux nous exaucent ſouvent, il n'y a rien où il faille plus de prudence & de ſageſſe qu'à bien prier, pour ne pas leur demander des maux, en pensant leur demander des biens, ou meſme pour ne pas leur demander des maux, le voulant & le ſachant, comme fit Oedipe qui prie dans Euripide, que ſes enfans decident leurs droits par l'épee

Vous me parlez là d'un furieux, répond Alcibiade, y a-t-il un homme de bon sens qui fasse de telles prieres aux Dieux ?

Socrate luy demande sur cela, si estre furieux, n'est pas opposé à estre prudent ? Les hommes ne sont pas, ou prudents, ou imprudens, comme ils sont, ou sains ou malades ? car comme il n'y a point de milieu entre la santé & la maladie, il n'y en a pas non plus entre la prudence & l'imprudence. Alcibiade en convient.

Puisque la fureur est opposée à la prudence, répond Socrate, l'imprudence & la fureur ne sont donc qu'une même chose. Car un seul sujet ne sçauroit avoir deux contraires qui luy soient opposez, & par conséquent tout imprudent est furieux. Et comme il y a toujours mille imprudens contre un prudent parmi le peuple, pendant qu'on est avec luy, on est donc parmi des furieux.

La seule chose qui peut combattre ce principe, c'est que si l'on estoit avec un si grand nombre de furieux, il ne seroit pas possible de vivre, & les sages, qui sont en petit nombre, ne pourroient jamais échapper à leur fureur. Les sages vivent dans les villes, il n'est donc pas vray de dire qu'ils vivent avec des furieux. C'est ce que So-

Il n'y a point de malice de  
nature, ont tous. Mais  
ne pas du tout. La ter-  
minologie, l'usage, et le  
propos, les hommes  
sont. Mais les mots  
et les choses ont partage  
et les hommes. Les ont du  
tout, ont en ont le  
même & l'autre : les  
deux mots, ont appellez  
Mais les hommes cherchi-  
ent tous les mots, les  
les premiers des hommes  
de grands courages : &  
appellent des simples, &  
ont des gens qui ont  
mais peu d'expérience &  
ne se. Il y a encore une  
font en dequie toutes les

ſçait ce qu'il faut dire & faire : & l'imprudent eſt celuy qui ignore l'un & l'autre. Celuy qui eſt dans cette ignorance, n'y eſt-il pas ſans le ſçavoir ? Sans doute. Oedipe, par exemple, eſtoit dans cet eſtat lorsqu'il fit la priere dont j'ay parlé ; mais on en trouvera une infinité d'autres qui n'eſtant point tranſportez de colere comme Oedipe , demanderont à Dieu de veritables maux, croyant luy demander de veritables biens. Car pour Oedipe ſ'il ne demandoit pas des biens, il ne penſoit pas non plus en demander , & les autres font tout le contraire. Commençons par vous - meſme , Alcibiade. N'eſt-il pas vray que ſi le Dieu que vous allez prier , vous apparoiſſant tout d'un coup , vous demandoit ſi vous ne ſeriez pas content d'eſtre Roy des Atheniens , de toute la Grece & de toute



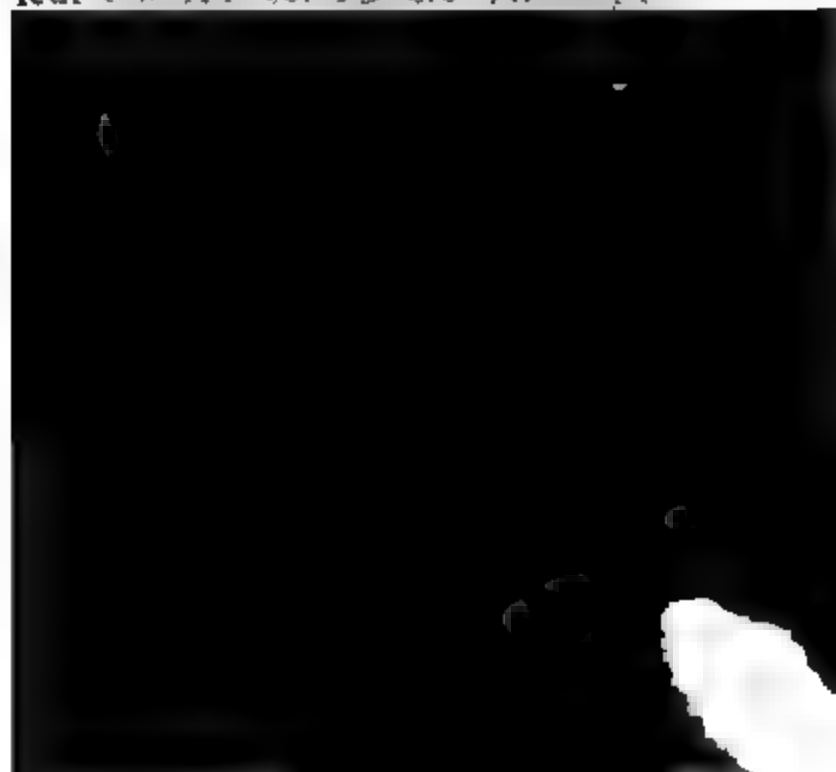
524 *Abregé du second Alcibiade,*  
de tous les Barbares ? non sans doute, ré-  
pond Alcibiade ; car je ne pouvois en  
jouir. Et si vous pouviez en jouir , & que  
cette jouissance vous deust estre finelle  
je ne le ferois pas non plus.

Vous voyez-donc par-là , répond So-  
crate , qu'il n'est pas leur de souhaiter  
d'accepter ce que l'on ne connoist point.  
Combien de gens apres avoir tant souhaité  
d'estre Roys , & n'avoir rien épargné  
pour le devenir , ont esté les victimes d'une  
ne ambition si déréglée ? L'histoire d'Ar-  
chelaus Roy de Maccdoine , est encore  
toute fraîche. Il estoit monté sur le Thro-  
ne par le crime , & il y a esté assassiné par  
son favori qui n'a pû s'y maintenir que  
trois ou quatre jours , & y a encore esté  
égorgé par un troisiéme qui vouloit rem-  
plir sa place.

Mais sans aller chercher des exemples  
estrangeurs , dans nostre propre ville com-  
bien de Generaux d'Armée ont esté con-  
damnez à mort , combien y en a-t'il en-  
core en exil , & combien en a-t-on vu  
qui après avoir essuyé beaucoup de dan-  
gers , de travaux & de peines , ont suc-  
combé au milieu de leurs triumphes par  
la calomnie de leurs ennemis ? Mille au-  
tres , après avoir ardemment souhaité de

ans, ont esté tres-malheureux d'en  
oir eu. Il en est de même de tous  
desirs; & quoyqu'il n'y ait rien de fi  
linaire, cependant il n'y a pas un hom-  
qui refusait ce qu'il desiroit, si Dieu le  
presentoit, ou qui ne le demandast  
estoit assuré de l'obtenir. Aussi en  
t-on tous les jours qui se repentent de  
rs premiers vœux, & qui en font de  
it contraires. C'est pourquoy il faut  
onnoistre la verité de ce que dit Ho-  
re, qu'il n'y a rien de plus injuste que  
plaintes que les hommes font contre  
Dieux qu'ils accusent d'estre la cause  
leurs miseres: car ce sont eux-mêmes  
par leur folie se sont attiré les maux  
ne leur estoient pas destinez.

Un grand Poëte connoissant cet aveu-  
ment des hommes a voulu y remedier  
leur donnant cette priere qui me pa-



524 *Abregé du second Alcibiade,*

de tous les Barbares ? non sans doute, répond Alcibiade ; car je ne pourrois en jouir. Et si vous pouviez en jouir, & que cette jouissance vous deust estre finie, je ne le ferois pas non plus.

Vous voyez-donc par-là, répond Socrate, qu'il n'est pas sûr de souhaiter d'accepter ce que l'on ne connoît point. Combien de gens après avoir tant souhaité d'estre Roys, & n'avoir rien épargné pour le devenir, ont esté les victimes d'une ambition si déreglée ? L'histoire d'Archelaüs Roy de Macedoine, est encore toute fraîche. Il estoit monté sur le Trône par le crime, & il y a esté assassiné par son favori qui n'a pû s'y maintenir que trois ou quatre jours, & y a encore esté égorgé par un troisiéme qui vouloit remplir sa place.

Mais sans aller chercher des exemples estrangers, dans nostre propre ville combien de Generaux d'Armée ont esté condamnés à mort, combien y en a-t'il encore en exil, & combien en a-t-on vu qui après avoir essuyé beaucoup de dangers, de travaux & de peines, ont fini par le combat au milieu de leurs triomphes par la calomnie de leurs ennemis ? Mille autres, après avoir ardemment souhaité de



330 *Abregé du second Alcibiade,*  
de ce qu'ils ne sçavoient pas prier,  
que par leurs sacrifices ils vouloient for-  
cer Dieu à faire leur volonté & non pas  
la sienne. Mais Dieu ne se laisse pas cor-  
rompre par des presens comme un ul-  
rier, & il faut estre fou pour croire obtenir  
ses graces par des sacrifices que les mé-  
chans sont toujours plus en estat d'offrir  
que les gens de bien. Dieu ne regarde que  
la sainteté & à la pureté de l'ame, & il ne  
fait cas que de la justice & de la pruden-  
ce. Or il n'y a de veritablement justes  
de veritablement prudens, que ceux qui  
sçavent faire leur devoir envers Dieu  
envers les hommes dans leurs paroles  
dans leurs actions. Quels sont donc vos  
sentimens, Alcibiade ?

Alcibiade frappé de ces veritez si sen-  
sibles, répond qu'il n'est pas assez insen-  
sible pour opposer ses foibles lumieres à ce  
de Dieu, & pour contredire ses Oracles.

Ne vous pressiez-donc point, Alcibiade,  
continué Socrate, d'aller faire vos prières;  
de peur que Dieu, pour vous punir,  
n'exauce les imprécations que vous pro-  
fererez contre vous : car vous n'estes pas  
un homme à vous servir de la priere des  
cédémoniens, vous estes trop glorieux.  
C'est le nom le plus honneste que je puis

donner à vostre imprudence; attendez-  
donc que vous soyez mieux instruit de la  
maniere dont vous devez vous comporter  
envers Dieu & envers les hommes.

Quand en seray-je instruit, reprend Alcibiade, & qui sera mon maistre? que je  
luy obeïray avec grand plaisir!

Ce sera, répond Socrate, celuy qui a  
soin de vous & qui vous aime veritable-  
ment: c'est-à dire Dieu; c'est luy qui doit  
vous enseigner à bien prier. Mais avant  
que de vous communiquer cette science de  
ce qui est tres bon, qui seule peut vous fai-  
re discerner vostre veritable bien, & vous  
mettre dans la bouche des prieres qui vous  
soient utiles, il faut qu'il dissipe les tene-  
bres de vostre Ame, comme dans Home-  
re, Minerve dissipe le nuage qui couvroit  
les yeux de Diomedes, & qui l'empêchoit  
de distinguer Dieu d'avec l'homme; car  
pendant qu'on ne connoist pas Dieu, on  
n'est en estat ni de l'entendre, ni de le sui-  
vre, & par consequent il est impossible de  
bien prier.

Qu'il dissipe, qu'il détruise donc mes  
tenebres, répond Alcibiade, je m'aban-  
donne à sa conduite: & en attendant cet  
heureux jour, qui ne se fera pas long-  
temps attendre dès qu'il le voudra, remet-

532 *Abregé du second Alcibiade.*

cons mes prietes & mon sacrifice. Cependant agréez que pour vous remercier de vostre sage conseil, je mette sur vostre teste la couronne que j'ay sur la mienne.

Je reçois agreablement cette faveur, répond Socrate. Et comme dans les Phœniciennes d'Euripide, Créon voyant venir Tirefias avec une couronne d'or, qui estoit les prémices des dépouilles des ennemis, & dont il avoit esté honoré à cause de son Art, luy dit, *Je prends pour un bon augure vostre couronne qui est la marque de la victoire, car nous sommes aussi dans une grande tempeste de guerre, comme vous sçavez.* Je vous dis de mesme, que je tiens un heureux presage de l'honneur que je viens de recevoir, car je ne suis pas engagé dans un moindre combat que Créon, puisqu'il s'agit de remporter la victoire auprès de vous sur tous ceux qui vous aiment.





A B R E G E'  
D E  
L'EUTYPHRON,  
O U  
DE LA SAINTETE.

EUTYPHRON rencontre Socrate dans le Portique du Roy, qui estoit un lieu à la droite du Céramique où l'un des ix. Archontes qu'on appelloit le Roy, preſidoit pendant ſon année. Surpris de cette nouveauté, car c'estoit pour la premiere fois que Socrate avoit paru dans ce lieu-là, il luy demande ce qui peut l'avoir obligé de quitter le Lycée pour venir dans ce Portique. Car apparemment, dit-il, vous n'avez pas comme moy un procès devant le Roy ? c'est pis qu'un procès, répond Socrate, l'affaire que j'ay, les Athéniens l'appellent une *accuſation*. Que me dites-vous là, reprend Eutyphron, quelqu'un vous accuſe donc ? car je ne ſçaurois m'imaginer que vous accuſiez perſonne.



Eutyphron qui va accuser son propre père, ne croit pas que Socrate puisse accuser quelqu'un. Un superstitieux est très capable d'un entêtement si outré, ou d'une aussi grande opinion de luy-mesme; & Platon s'en sert adroitement pour insinuer qu'à Athènes ce n'estoient jamais les gens de bien qui faisoient le métier d'accusateurs.

Socrate dit qu'il n'accuse personne. Que est-ce donc qui vous accule ? dit Eutyphron. Je ne le connois pas bien, répond Socrate ; c'est un jeune homme. Et il ne se contente pas de luy dire son nom & le lieu de sa naissance, il luy fait son portrait, qui est celui d'un homme dont la physionomie ne promet rien de bon. Il a dit-il, des cheveux plats, la barbe clairsemée, & le nez courbé. Toutes ces indications ne peuvent le faire connoistre. C'est un jeune homme, continuë Socrate, comme un grand politique, vient me déferer à la ville, comme à la mere commune, & m'accuser de fabriquer des Dieux nouveaux & de rejeter les anciens.

Je vois bien ce que c'est, répond Eutyphron, sur ce que vous dites que vous avez un esprit familier, un Dieu qui vous conduit, Melitus vous accuse d'introduire des opinions nouvelles, sçachant bien

de toutes ces choses-là sont suspectes au peuple toujours prest à recevoir ces sortes d'accusations. Que ne m'arrive-t-il point moy-mesme, lorsque dans les assemblées je parle des choses divines, & que je prédice ce qui arrivera : le peuple se moque de moy comme d'un fou. Ce n'est pas aucune des choses que j'ay prédites, qui a manqué d'arriver ; mais c'est que naturellement, il nous porte envie à tous ce que nous sommes.

Mon cher Euryphron, reprend Socrate, ce n'est peut-estre pas un si grand malheur d'estre moqué. Les Atheniens se contentent peu en peine que l'on soit haï, pourveu qu'on ne se mette pas d'enseigner aux autres ce qu'on sçait ; mais si l'on fait métier d'enseigner, alors ils se contentent en colère tout de bon, soit par envie comme vous dites, ou par quelque autre raison que nous ne sçavons pas. Je ne souhaite point du tout, dit Euryphron, d'éprouver comme vous, à mes dépens, quels sentimens les Athéniens ont pour moy.

Il y a bien de la difference, reprend Socrate, (profitant de cet aveu d'Euryphron pour faire connoître en la personne de ce Devin, le caractère de ceux qui

estoyent préposez pour enseigner la Religion: ils n'enseignoient rien, & par crainte ils laissoient le peuple dans son ignorance. ) Vous estes peut-estre fort réservé, & vous refusez d'enseigner ce que vous sçavez, au lieu que je crains fort que les Athéniens ne croient que l'amour que j'ay pour tous les hommes, me porte à leur dire franchement tout ce que je sçay sans leur demander aucune recompense. Que s'ils ne vouloient, comme je disoit tantost, que se mocquer de moy, comme vous dites qu'ils se mocquent de vous, ce ne seroit pas une chose bien fâcheuse ni bien desagreable, que de passer quelques heures à rire & à se divertir: mais s'ils prennent la chose serieusement, il n'y a que vous autres Devins, qui sçachiez ce qui en arrivera.

Eutyphron, comme un grand devin, dit peut-estre n'en arrivera-t-il aucun mal, & j'espere que vous vous tirerez heureusement de cette affaire, comme moy de la mienne.

Vous avez donc icy quelque affaire reprend Socrate? est-ce en poursuivant ou en deffendant?

C'est en poursuivant, dit Eutyphron.  
Qui poursuivrez-vous?

Je poursuis mon pere.

Vostre pere, grands Dieux ! s'écrie Socrate. Et quelle est donc cette accusation, de quoy accusez-vous vostre pere ?

Je l'accuse d'homicide,

D'homicide ! reprend Socrate, voilà une accusation qui est bien au dessus de la portée du peuple, qui ne concevra jamais qu'elle puisse estre juste. Car ce n'est pas une entreprise d'un homme ordinaire, mais celle d'un homme qui est parvenu au comble de la sagesse.

Vous dites vray, Socrate, répond Eutyphron, trompé par cette louange.

Mais est-ce quelqu'un de vos parens que vostre pere ait tué ? continuë Socrate, sans doute ; car vous ne mettriez pas vostre pere en justice s'il n'avoit tué qu'un étranger.

Quelle absurdité, répond Eutyphron, de penser qu'il y ait à cet égard de la différence entre un parent & un étranger ; cela est tout égal. La seule chose qu'il faut regarder, c'est la justice ou l'injustice de l'action : car si l'action est mauvaise, vous estes obligé d'en poursuivre l'auteur, quelque amitié & quelque parenté, qu'il y ait entre vous. C'est vous rendre complice de son crime que d'avoir avec

luy le moindre commerce, & de n'en pas demander la punition, qui seule peut vous purger & vous expier l'un & l'autre. Mais pour vous mettre dans le fait, le mort estoit un de nos Fermiers : lorsqu'il nous demeurions à Naxe, il tenoit une de nos terres. Un jour après avoir trop beu, il s'emporta contre un de nos esclaves & le tua ; mon pere le fit mettre dans une basse fosse pieds & poings liés, & envoya icy consulter ceux qui ont l'inspection sur tout ce qui regarde la Religion & les cas de conscience, pour sçavoir ce qu'il devoit faire, & pendant tout ce temps là il negligea ce pauvre prisonnier comme un assassin dont la vie n'estoit d'aucune consequence. Aussi en mourut-il : la faim, la soif & la pesanteur de la fers le tuèrent avant que l'homme que mon pere avoit envoyé icy fût de retour. Sur cela toute ma famille s'élève contre moy, de ce que pour un assassin j'accuse mon pere d'un homicide qu'ils prétendent qu'il n'a pas commis : & quand même il l'auroit commis, ils soutiennent que je ne devrois pas le poursuivre, puisque le mort estoit un scelerat & un meurtrier & que d'ailleurs c'est une action impie, qu'un fils poursuive son pere criminel.

ment , tant ils sont aveugles sur les choses divines , & incapables de discerner ce qui est profane & impie , de ce qui est juste & saint.

Socrate estonné d'une proposition si presomptueuse & si fausse , luy demande s'il pense connoître si exactement toutes les choses divines , & pouvoir démêler si précisément ce qui est saint , d'avec ce qui est profane , que les choses s'estant passées comme il le dit , il poursuive son propre pere sans craindre de commettre une impiété.

Eutyphron , comme un superstitieux qui méprise tout le monde & qui croit voir plus clair que personne dans la Religion , répond , quel avantage aurois-je sur les autres hommes , si je ne connoissois toutes ces choses tres-exactement ?



ciere. Le saint, dit-il, c'est ce que je fais ; c'est de poursuivre en justice sans aucune distinction, tout homme qui commet des meurtres, des sacrileges ou d'autres injustices de cette nature ; que ce soit pere, mere, frere, &c. cela ne fait rien.

Cette définition qui naist plutôt d'un zele aveugle que d'une connoissance de la sainteté, ne satisfaisant pas Socrate, Eutyphron entreprend de la prouver par autorité. Il soutient donc que toute la Religion consistant à imiter les Dieux, il ne pouvoit rien faire de plus pieux & de plus saint que de poursuivre son propre pere, puisque Jupiter avoit enchainé Saturne, parce qu'il mangeoit ses enfans, & que Saturne même avoit traité Cælus avec plus de rigueur pour quelqu'autre faute.

Socrate insinuë qu'il doute de la verité de ces fables, parce que la raison seule enseigne à n'attribuer rien d'indigne à la Divinité. Cependant, dit-il à Eutyphron avec son ironie ordinaire, si vous qui êtes si habile dans les choses de la Religion, êtes en cela d'accord avec le peuple, & que vous croyiez ces traditions comme lui, il faut bien de toute necessité que nous les croyions aussi, nous qui ne sommes que des ignorants sur ces matie-



C'est pourquoy je vous prie au nom du Dieu, qui préside à l'amitié, ne me trompez point, & dites-moy si vous croyez que ces choses soient arrivées comme vous venez de les dire.

Le superstitieux toujours credule & entêté ne balance point à dire, non seulement qu'il les croit, il ajoute qu'il en croit encore de plus étonnantes, que le peuple ignore, voulant parler sans doute des mystères qui n'estoient connus que des Initiés, & il soutient tous les contes des Poëtes & toutes les imaginations des Peintres, comme des points fondamentaux de la Religion.

Socrate ne s'opiniastre pas à les contester, la dispute seroit trop tost finie, & il ne veut pas le rebuter. Il luy demande donc, comme pour s'instruire, ce que c'est qu'il appelle pieux & saint, & le prie de luy en donner une idée nette & distincte sur laquelle il puisse juger de tout ce qui sera pieux & saint. Car une véritable définition doit faire connoître l'essence & la nature de ce qui est défini.

Eutyphron répond que c'est ce qui est agréable aux Dieux, & par consequent que profane & impie, est ce qui leur est désagréable.



Socrate profite de cette définition, & fait voir que les Dieux étant souvent divisés entre eux, il faut que leur querelle vienne de ce qu'ils ne sont pas bien d'accord sur ce qui est juste ou injuste, profane ou saint. Et qu'ainsi une même chose est sainte & profane, puisqu'elle plaît aux uns & déplaît aux autres. La définition du saint & du profane ne peut donc subsister avec la pluralité des Dieux.

Cette conséquence est feure, & elle suffiroit pour ramener un homme sage, & pour luy faire reconnoître qu'il n'y a qu'un Dieu. Mais Eutyphron soutient mieux son caractère. Il n'est pas si aisé de desabuser un superstitieux. Pour éluder cette conséquence, il s'engage à prouver que l'action de son pere a déplu à tous les Dieux, & que la sienne leur est agréable.

Socrate ne le pousse pas sur le ridicule de cette persuasion, qui est plutôt un soupçon qu'une certitude. Car puisque leur Theologie reconnoît que les Dieux sont tres-souvent en contestation sur de pareils sujets, comment Eutyphron peut-il s'asseurer qu'ils sont d'accord sur l'action qu'il va entreprendre? Dans une a

faire de cette conséquence, on a besoin d'une plus grande certitude que celle qui vient de l'opinion; il estoit trop aisé de le reduire par là à l'absurde, & Socrate prend un autre chemin pour faire mieux paroistre l'ignorance du personnage, & pour renverser par là une Religion qui n'avoit que de ces appuis. Il fait donc connoître que cette définition n'est pas parfaite.

Eutyphron croit la reformer en disant que le saint est ce qui plaist à tous les Dieux. Mais Socrate répond, que c'est expliquer seulement une des proprieté de la chose sainte, au lieu d'en découvrir l'essence. Il ne demande pas si ce qui est saint est aimé des Dieux, personne n'en doute. Il veut sçavoir pourquoy il est aimé, & ce qui le rend digne de l'estre. Car si ce qui est saint & ce qui est aimé des Dieux estoient la mesme chose, comme les Dieux n'aiment ce qui est saint que parce qu'il est saint, ils n'aimeroient ce qu'ils aiment, que parce qu'il seroit aimé d'eux. Et d'un autre costé, si ce qui est aimé des Dieux n'en estoit aimé que parce qu'ils l'aiment, il s'ensuivroit que les Dieux aimeroient sans raison, & que ce qui est saint ne seroit saint que parce qu'il

seroit aimé. En un mot, il y a une grande différence entre ces deux termes, *saint* & *aimé des Dieux*, & ils sont entièrement opposés. Car l'un n'est aimé que parce qu'on l'aime, & l'autre est aimé parce qu'il mérite d'estre aimé : c'est à dire que le saint est aimé des Dieux, parce qu'il est saint, mais il n'est pas saint parce qu'il en est aimé. Il s'agit donc d'expliquer la nature du saint & non pas ses qualitez, & de définir ce que c'est, & pourquoy les Dieux l'aiment. Cela est embarrassant pour un superstitieux qui croit toujours sans examen, & qui ne croit que parce qu'il croit.

Eutyphron ne dissimule pas sa peine, il avoue que ses pensées sont flottantes & qu'il ne sçait où s'arrester.

Socrate pour égayer un peu la matiere qui est bien serieuse, prend de là occasion de parler des ouvrages de Dédale qui faisoient des statuës mobiles, qui ne s'arreteroient que quand on avoit lié & arrêté un certain ressort. Il fait entendre à Eutyphron que ses principes ont la mobilité de ces statuës. Le maître ressort n'est pas encore arrêté, il va toujours, c'est-à-dire qu'Eutyphron parloit par opinion & non seulement par science. Il luy aide donc,

luy demandant si ce qui est saint ne luy paroist pas juste ?

Eutyphron en tombe d'accord.

Il s'agit donc de sçavoir si le saint est une partie du juste, ou le juste une partie du saint.

On décide bien-tost que le juste est le genre, & le saint l'espece. Car il y a bien des choses qui sont justes sans estre saintes. Mais il n'y en a point de saintes qui ne soient justes. Ainsi le juste a plus d'estenduë que le saint.

Il n'y a plus qu'à sçavoir quelle partie du juste c'est que le saint.

Eutyphron répond que c'est cette partie de la justice qui regarde les Dieux & le soin des Autels, l'autre partie ne concernant que les hommes.

Cette réponse jette dans une autre difficulté, qui est de sçavoir en quoy consiste ce soin religieux, & s'il est de la nature de tous les autres soins qui tendent à l'utilité de ce qui est soigné. Car si cela est, la sainteté rendra les Dieux meilleurs & plus excellens, ce qui est impie.

Eutyphron répond que c'est un soin pareil à celui que les serviteurs ont pour leurs maistres.

La Sainteté est donc une espece de ser-

vante des Dieux, répond Socrate. Mais que font les Dieux par le ministère de cette servante ? Car comme les Medecins operent la santé par le ministère de leur Art, il faut bien que les Dieux operent quelque chose par le ministère de notre Sainteté. Qu'est-ce qu'ils operent ?

Eutyphron répond qu'ils nous portent à leur plaisir par nos prieres & par nos sacrifices, & que c'est en cela que consiste la sainteté & la pieté qui sont le salut des familles & des Republiques, comme l'impieté est la ruine des particuliers & de tous les Estats.

Socrate recueille de cette réponse que, que la Sainteté est l'Art de sacrifier & de prier. Sacrifier, c'est donner : prier c'est demander. La sainteté consiste donc à donner & à demander. On ne demande que les choses dont on a besoin & l'on ne donne que celles qui sont nécessaires à ceux à qui on les donne, car il seroit se moquer que de donner une chose dont on n'a que faire.

De là on conclut que la Sainteté est un trafic entre Dieu & les hommes. Mais quelle utilité Dieu peut-il tirer de nos offrandes ? car pour nous, l'utilité que nous tirons de luy est trop visible, puis que nous

avons pas le moindre bien qui ne vienne de sa bonté : sommes-nous si fins que nous tirions seuls tout l'avantage de ce commerce, & que Dieu n'en retire aucun profit ?

Eutyphron pressé par ce raisonnement, se renferme à dire, que Dieu nous abandonne l'utile, & se contente de l'agréable, & que cet agréable pour luy, ce sont nos respects & nostre gratitude, ce qui tombe justement dans la premiere définition, que le saint est ce qui est agréable aux Dieux.

Socrate luy fait connoistre qu'il n'est qu'un cercle, & le prie de ne luy pas refuser la connoissance d'un si grand bien. Mais Eutyphron, comme un bon superstitieux qui a toujours de la presumption, qui ne reconnoist jamais son ignorance, ne cherche qu'à esquiver & remet à une autre fois cette recherche, en disant qu'une affaire pressée l'appelle ailleurs.

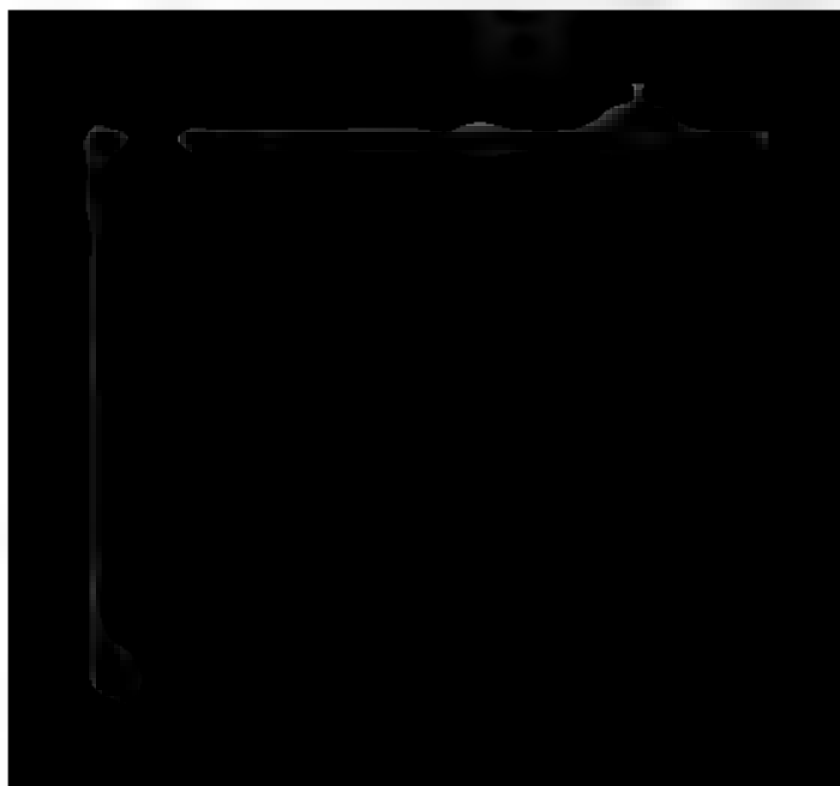
Ainsi finit ce Dialogue qui détruit les fausses opinions qui regnoient alors, sans établir les veritables. La mort de Socrate enseignoit à Platon à se ménager. D'ailleurs c'est là sa methode, il refute toujours avant que d'enseigner, mais sa maniere de refuter ne laisse pas de faire dé-

§48 *Abregé de l'Eutyphron.*

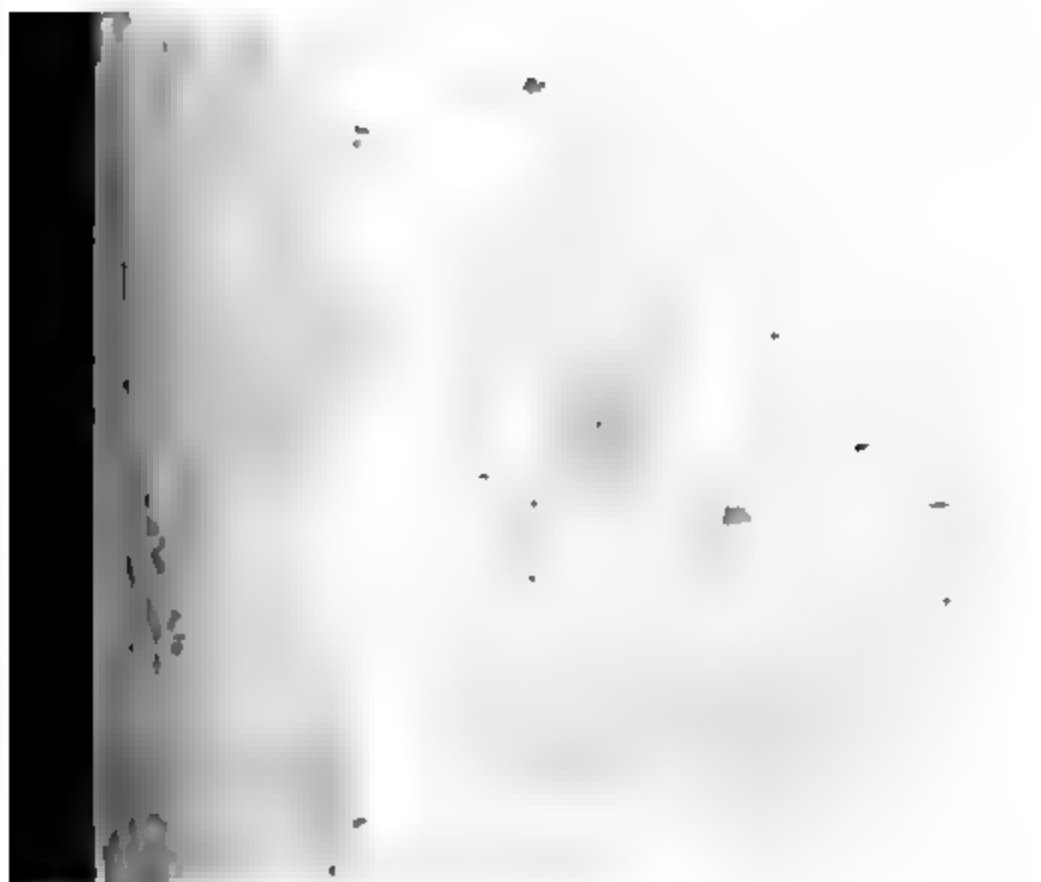
couvrir par avance ce qu'il veut établir & qu'il établit ailleurs. Icy on voit que le superstitieux est toujours près de la vérité, & n'est jamais dans la vérité. Il est certain que la Sainteté est agreable à Dieu, il est certain aussi qu'elle produit un commerce entre Dieu & les hommes, & que ce commerce consiste à donner & à demander ; mais les Athéniens ignorants, concevoient cela d'une maniere trop grossiere.

La Sainteté ne peut estre en nous sans la conversion, ni la conversion sans l'amour, & cet amour nous porte à nous donner tout entiers à Dieu, & à luy demander qu'il se donne à nous, afin qu'il entretienne ce feu divin qui nous purifie & nous rend semblables à luy. Voilà en quoy consiste ce commerce qui fait toute la Religion, comme Socrate & Platon l'ont reconnu.

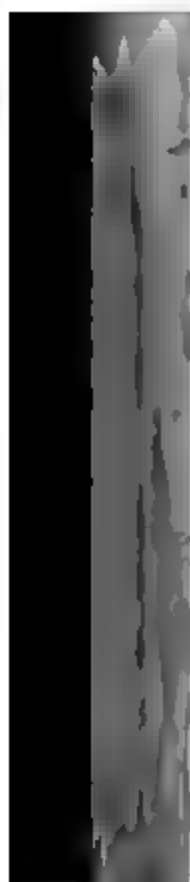
















SEP 13 1939

